
3 1761 06638862 0





LETTRES INÉDITES

DE

LA COMTESSE D'ALBANY

A SES AMIS DE SIENNE

TOME PREMIER

DU MÊME AUTEUR

Le Registre de l'Ile d'Elbe. Lettres et ordres inédits de Napoléon Ier. — Un vol. in-12. Fontemoing.

Louis XII et Ludovic Sforza. (Recherches dans les archives italiennes). — Deux vol. in-8. Fontemoing (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome).

Lettres du baron G. Peyrusse. — Un vol. in-12. Didier.

Pons (de l'Hérault). — Souvenirs et anecdotes de l'île d'Elbe. — Un vol. in-8. Plon.

Pons (de l'Hérault). — Mémoire aux puissances alliées. — Un vol. in-8. Picard (Bibliothèque de la Société d'histoire contemporaine).

Le portefeuille de la Comtesse d'Albany. Lettres inédites. — Un vol. in-8. Fontemoing.

(MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE D'UNE FEMME
ET D'UNE SOCIÉTÉ)

LETTRES INÉDITES

DE LA

COMTESSE D'ALBANY

A SES AMIS DE SIENNE

(1797-1820)

TOME PREMIER

Lettres à Teresa Regoli Mocenni et au chanoine Luti (1797-1802)

MISES EN ORDRE ET PUBLIÉES

PAR

Léon-G. PÉLISSIER

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

Librairie des Écoles françaises d'Athènes et de Rome

du Collège de France et de l'École Normale Supérieure

4, Rue Le Goff

1904

ALLA CITTA ED AL MUNIC PIO

DI

ASTI

PER RICORDO

DEL PRIMO CENTENARIO DELLA MORTE

DI

VITTORIO ALFIERI

NOTE PRÉLIMINAIRE

Je ne veux pas attendre la publication du second volume de ce recueil épistolaire, avec lequel paraîtra l'introduction, pour dire les motifs de reconnaissance que j'ai envers mon éminent collègue de l'Université de Turin, M. le professeur Corrado Corradino. Il a bien voulu renoncer définitivement en ma faveur à un projet, esquissé il y a plusieurs années et un peu flottant, de publier ces lettres de la Comtesse d'Albany. Il m'a gracieusement abandonné une copie des lettres à Teresa et à Luti (série conservée à Sienne), jadis exécutée pour M. Milanesi et qui était parvenue entre ses mains, et, don plus précieux encore, une ébauche de commentaire de ces lettres, relatif surtout aux choses italiennes. Il y a là une véritable collaboration partielle dont il est juste que je le remercie au seuil même de ce premier volume.

LETTRES
DE
LA COMTESSE D'ALBANY
A SES AMIS DE SIENNE

---

1. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(14 novembre 1797)

Déclarations d'amitié et débuts de correspondance. — Mort de Mario Bianchi. — Portrait d'Alfieri par Fabre. — Campoformio et Cisealpine. — Ansano et Teresa Mocenni.

14 novembre.

Je regrette bien, ma chère Thérèse, que vous ne soyez pas restée davantage à Florence, et que je ne vous ai pas connu plutôt; car vous êtes la seule femme italienne que j'ai jamais aimée et qui m'a jamais plu[2]. J'espère bien que vous m'aimerez toujours et que nous resterons amie pour la vie: votre excellent caractère, que je connois encore plus par réputation que par expérience, m'en est sur garant. Comptez que tout ce qui vous arrivera m'intéressera: ainsi parlez m'en toujours[3], et souvent, et croyez que vous trouverez en moi une amie inaltérable. Comment pouvez-vous croire

1. Milan, Bibl. Ambrosienne, cod Y 184 sup., lettre 1. *Suscription :* Alla signora Teresa Mocenni, a Siena. Datée seulement : « 14 novembre ». Date de Quirina Magiotti 1797. Le début jusqu'à *Les choses les plus impossibles* est imprimé dans Calligaris, *op. laud.*, p. 22.

2. Mme d'Albany s'est souvent indignée de la médiocrité intellectuelle des femmes italiennes, et surtout florentines, et a manifesté à diverses reprises à leur égard une indifférence hostile. On en trouvera maintes preuves dans les lettres suivantes.

3. *Ms. :* intea, toujou.

que nous ne nous verons plus, quand nous sommes à la porte l'une de l'autre? Si vous ne pouvez pas venir me trouver, j'irai vous voir ; mais j'espère que vous pourez encore venir passer le mois d'octobre à Florence: ne désespèrez de rien, je vous en prie. Les choses les plus impossibles s'arrangent dans ce monde et les plus probables souvent manquent. Courage, ma chère, ne vous laissés pas aller à la mélancolie. Je sais bien que vôtre cœur est déchiré[1] : mais aidés-vous de la raison, ou plutôt laissés faire le tems, ce tiran[2] destructeur qui dévore même les sentimens les plus enracinés. Il n'efface pas l'amitié, mais il[3] use les pointes aigues de la douleur. C'est un service que la nature nous a rendu. Malgré mes beaux conseils, plus faciles à donner qu'à suivre, je frémis en pensant à la perte que vous avés faites. Mon cœur souffre pour vous. Carletti[4], le ministre disgrâcié, m'écrit qu'il ira vous trouver pour vous parler de moi, puisque nous nous aimons. Recevez le : il vous amusera.

Je ne vous envoie pas encore les sonnets, parce que le

1. Par la perte de Mario Bianchi, l'ami d'Alfieri et l'amant de Teresa, « *l'amico di casa il più assiduo e della padrona il più intimo* » (Milanesi, *op. laud.*, p. 103), mort âgé de quarante ans, le 7 novembre 1796.

2. Correction en surcharge : tyran.

3. Mme d'Albany avait d'abord répété ici le mot *efface* qu'elle a remplacé par *use*.

4. Francesco Saverio comte Carletti, de Montepulciano. Personnage bizarre, de peu de culture et de vive intelligence. Après s'être enrichi dans des entreprises industrielles et avoir mené joyeuse vie à Rome, il revint en Toscane, et pendant quelque temps il y fut au comble de la popularité. Il embrassa les idées françaises et lutta pour les répandre ; quand elles eurent passé de mode, il ne voulut pas les abandonner. En 1796, il négocia avec peu de bonheur un compromis entre la Toscane et la Convention française. C'est ce que, dans les lettres suivantes, Mme d'Albany appelle son traité, et c'est ce parchemin qu'il tient à la main dans le portrait que Fabre fit de lui. C'est alors qu'Alfieri, irrité contre lui, le prit à partie dans ses satires. [Cf. *Il Misogallo, le Satire e gli epigrammi di V. Alfieri*, ed. Renier. Florence, 1884, pp. XXXIV sqq. ; — et Reumont, *Saggi di Storia e Letteratura*, Florence, 1880, pp. 104 et suiv.]

comte Vittorio[1], qui vous aime tendrement, a commencé à faire son portrait[2] et que nous descendions (*sic*) à onze heures pour qu'il pose pour M. Fabre[3], qui vous présente ses hommages. Nous parlons souvent de vous ensemble. Vous les aurez incessament.

Si vous désirés de faire teindre quelque chose dans notre ville, ma chère Thérèse, envoyez-le moi sans façon : je vous le dis parce que j'aime à m'occuper de vous, et que vous sçavez que je ne fais pas des offres par compliment[4].

Vous aurez vu les articles de la paix[5]. L'Italie est sacrifié et tributaire des Français[6]. Quel malheur d'avoir laissé forcer ces barrières des Alpes à ces brigands !

Je me porte bien, et le poète aussi. J'espère que votre petite incommodité n'aura pas eu de suite. Soignez-vous et armez-vous de patience avec votre *zanzaro*[7] perpétuel, et prenés le parti de faire à votre fantaisie et de ne pas l'écouter. Occupez-vous pour vous distraire; lisez des livres qui fortifient le cœur et *rinvigoriscono la rajione*. Je chercherai à vous trouver Montagne : c'est notre bréviaire[8]. Il enseigne à penser et fortifie l'âme.

Adieu, ma chère Thérèse. Donnez-moi de vos nouvelles ; parlez de moi à l'archiprête[9] ainsi que du

1. Alfieri, plus communément appelé dans ces lettres *le poète*.
2. Fabre a fait plusieurs portraits d'Alfieri. Le Musée de Montpellier possède ceux de 1786 et de 1803; il s'agit ici de celui que conserve le Musée des Offices. La même année, Fabre peignit aussi Mme d'Albany.
3. Fabre (François-Xavier), peintre d'histoire, élève de David, ami d'Alfieri et de Mme d'Albany, fondateur du musée de Montpellier.
4. Au sens italien du mot : par cérémonie.
5. La paix de Campo Formio, signée par Bonaparte et Cobenzl, le 17 octobre 1797.
6. Par la constitution de la République Cispadane.
7. Moustique bourdonnant. Petit nom d'amitié donné à Ansano Mocenni, mari de Teresa.
8. *Notre* s'applique non à Alfieri, mais à Mme d'Albany et aux personnes qui, comme elle, se piquent de liberté d'esprit.
9. Ansano Luti, ami de Teresa Mocenni, et plus tard correspondant

comte Alfieri ; comptés à jamais sur ma tendre et cessante[1] amitié pour la vie. Je vous embrasse de tout mon cœur mille et mille fois... Aimez-moi : je le mérite. Personne ne rend plus de justice à vos bonnes qualités que moi.

Que font vos enfants[2] ? Vittorio avait-il tort ou raison ? Parlez-moi de tout ce qui vous intéresse. Croyez que vous n'avez pas de meilleure amie que moi.

---

2. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(25 novembre 1797)

Pan pepato et chocolat. — Un projet de mariage rompu. — Le concile de Paris. — Carletti et le comte de Vargas. — État malheureux de Gênes.

Samedi 25.

Malgré tout ce que j'ai pu faire, ma chère Thérèse, pour ravoir le petit panier que vous m'avez envoyé samedi passé, je n'ai pas encore pu me le procurer. Je sais cependant que votre Fallani a été plusieurs fois chez Salvetti, chès qui j'ai envoyé, et il doit m'en donner réponse ce matin. J'attends aussi la votre pour l'or. D'après ce que vous aurés décidé, je le ferai, et

de Mme d'Albany, et inspecteur de l'Université de Sienne (provveditore agli studi.). Sa vie fut consacrée aux lettres et ses sentiments étaient généreux. (Milaneso, *op. cit.*, p. 113.)

1. *Sic. Lire :* Constante.

2. Teresa avait alors cinq enfants : Virgilio Dario (1779-1843), qui en 1796 s'engagea au service du Danemark ; Quirina (1781-1847), mariée en 1802 au fils du major Magiotti ; Enrichetta (1783), qui mourut au berceau ; Vittorio (1784-1810), filleul d'Alfieri, dont il sera le plus souvent question ci-après ; Antonella, née en 1786. [Cf. Milanesi, *op. cit.*, *Albero genealogico*, p. 111.] Mocenni avait eu déjà deux enfants d'un premier mariage.

3. Milan, Bibl. Ambros., *ibid.*, lettre 2. *Suscription :* Alla signora Teresa Mocenni, à Sienne. Date de l'autographe : samedi 25. Date de Quirina Magiotti : novembre 1797.

nous arrangerons nos comptes pour le *pain pepate* (*sic*). Soyez sûre qu'il n'y a pas de mente dans le chocolat, mais c'est que j'ai mis les tablettes avec de la mente; en vous envoyant l'or, j'en ajouterai de celles qui n'ont pas aproché de cette herbe.

L'affaire de Médicis est bien loin d'être finie : la mère est furieuse[1] et le père aussi de la demoiselle qui ne veut pas qu'elle l'épouse ; les amans pleurent. La marquise a mené sa fille à Lucque pour la distraire, et je crois qu'un autre jeune homme qui lui parlera d'amour y parviendra. Ce n'est pas la première fois que son cœur s'enflamme : ainsi il y a du remède. On dit que Médicis n'a pas de fortune et qu'il a une mauvaise réputation : ce qui est un peu vrai, au moins à ce que dit tout Florence.

Je vous prie de faire nos complimens à l'archiprête, et de lui dire que j'ai découvert que le concile de Paris [2] va toujours son train, que bientôt nous aurons l'Église renaissante sur les débris du luxe et du fanatisme. Je sais que les fleurs naissent du fumier, ou du moins qu'il contribue à les rendre plus fortes et plus belles, mais je n'ai jamais cru que de la coruption morale il pouvait n'aître (*sic*) quelque chose de bon. Mille choses à Carletti. Consolez-le : mais je ne doute pas que son exil doit finir bientôt. Adieu, ma chère Thérèse, aimez-moi parce que je vous aime; le poète vous dis

1. Le premier concile des évêques constitutionnels, ouvert à Paris, le 15 août 1797, et clos sous la présidence de Le Coz, métropolitain d'Ille-et-Vilaine. Il vota, au mois de novembre, entre autres choses, un décret de pacification. — Cf. Welschinger, *le Directoire et le Concile national de* 1797 (*Mém.acad.*, *scienc. morales*, 1795). La *Correspondance* de Le Coz, éditée en 1900 par le P. Roussel, contient très peu de lettres relatives au concile de 1797, et aucune n'est relative aux travaux conciliaires.

2. *Ms.:* furieux. Sur la conclusion de cette anecdote, voir lettre 14, p. 40. Cette affaire était le mariage de Pierpaolo Medicis avec Mariuccia Santini, qui ne se fit pas.

la même chose. Ses sonets sont tous copiés, mais il doit premièrement les corriger. Il craint mon ignorance.

Dans ce moment je reçois votre lettre[1]. Je ne désirois du comte de Vargas seulement que ma lettre ariva surement, parce que je n'ai pas eu réponse des dernières, en ayant reçu plusieurs du Prince. Ce n'est pas une affaire délicate donc, comme vous voyés.

J'écrirai à quelqu'un pour sçavoir s'il est vrai que la duchesse d'Alves est morte à Paris. Je crois que c'est le P. de Virtemberg qu'il a voulu dire et non pas Littemberg. Au reste je vérifierai tout cela avec le tems, et je ne change pas d'opinion sur lui. Le roi de Suède est mort en février 1792 : il se cachait en 1793, et je ne le crois pas Espagnol. *Basta.*

Ne craignés pas de m'importuner, ma chère Thérèse, je suis charmée de vous obliger. J'ai ouvert la lettre que je vous envois, et je vois qu'elle vous mettra peu au fet de l'état de Gênes, que je crois, comme les autres païs tributaires de la France, plongés dans le malheur[2].

Adieu, ma chère ; j'aurai soin de votre fichu quand je le recevrai et du fil d'or. Nous ferons nos comptes pour le pain *pepato ;* sans cela je ne l'accepte pas. Si vous faisiés des difficultés, je ne vous demanderais jamais plus rien ; ce serait une preuve que vous n'aimez pas à m'obliger. Dites moi donc ce que je vous devrai. Je vous embrasse de tout mon cœur, et salue l'archiprête

1. Cette lettre de Teresa, comme l'indique ce qui suit, est une réponse à une lettre de Mme d'Albany qui manque à la collection. L'identité du comte de Vargas, dont il est souvent question ci-après, est un des problèmes qui intriguaient le plus la comtesse. Edoardo Romeo, comte de Vargas, a composé en français une dissertation, *Dell'Epigramma greco* (Siena, Pazzini, 1795), qu'il a dédiée à Teresa Mocenni ; celle-ci la traduisit en italien (Cf. Milanesi, *op. cit.*, 241, n° 2, et 253, n° 1).

2. Depuis la convention de Paris du 9 octobre 1796, Gênes était sous la domination morale de la France. Il y a ici une allusion aux émeutes et soulèvements de septembre 1797, cruellement réprimés par Duphot.

qui a un charmant caractère. C'est très vrai qu'il y a quelques coquins de prêtres [1] qui discuttent sur les matières de religion à Paris.

Dites à Carletti que j'ai reçu son livre. Consolez le et faites lui courage. Puccini [3] est à Pistoia. J'attends son retour pour sçavoir si l'archiprête aura la place. Adieu, ma chère. Je vous embrasse de tout mon cœur autant que je vous aime. Votre portrait sèche. Il aura le vernis dans peu.

---

3. — *A Teresa Regoli Mocenni* [3]

(Mardi, 28 novembre 1797)

Nouvelles domestiques : diverses sortes de *pan pepato*. Le Dr Henri Fabre. — La famille de Fabre à Florence.

Mardi.

Depuis lundi passé, ma chère Thérèse, le panier était arrivé et l'homme n'a pas sçu me trouver. Je l'ai eu samedi, et j'ai d'abord envoyé teindre les fichus qu'on m'a dit j'aurais dans peu. Je vous remercie de tout ce qui était dans le panier, et je vous en remercierai encore davantage quand vous m'aurez dit ce que je vous dois. Le chocolat est bon, mais je désirerais un peu plus de vanille; le coin est excellent; quand aux pain *pepati*, que M. Fabre (qui vous présente ses hommages) a mangé à votre honneur (*sic*), je vous dirai que j'en

1. Le Concile national, cité dans la première partie de cette lettre, p. 5.
2. Tommaso Puccini, directeur de la galerie de Florence, conservateur féroce et jaloux de ses collections. Il a écrit entre autres ouvrages une traduction de Catulle.
3. Milan, Bibl. Ambros., *Ibid.*, 3. *Suscription :* A Madame, Madame Thérèse Mocenni, à Siene. Date de l'autographe : mardi. Date de Quirina Magiotti : 28 novembre 1797.

aurais voulu qu'on nomme *tutto sucaro*, comme uno spesio (*sic*) de massepins. Je n'en ai jamais vu qu'un à Florence : Carletti m'en a parlé une fois. Il doit être cher parce qu'il est fait de sucre d'amandes et de cédrats.

Le frère de Fabre[1] n'est pas arrivé et ne viendra pas, ayant peur des armées. Il attendra le printemps. Cet Esculape affronte la mort pour les autres, mais en a peur pour lui. Fabre espère faire venir sa mère, qui est encore dans la grande prison de la France : car ce pays peut s'apeller une prison. Adieu, ma chère, j'ai peu de tems aujourd'hui : c'est ma poste de Rome et j'ai à écrire. Mille choses du poète et à l'archiprête. Je vous embrasse, ma Thérèse, de tout mon cœur. Comment va la santé ? Et les enfans?

---

4. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(Mardi 5 décembre 1797)

Nouveaux sonnets d'Alfieri. — Les travaux du peintre Fabre. — Le janséniste Vecchi, propriétaire. — La Torregiani et la saison de théâtre à Quinto.

Mardi.

Ma chère Thérèse, il y a longtems que vous ne m'avez donné de vos nouvelles. J'espère que vous avez reçu mes lettres.

J'espère que vous aurez bientôt vos mouchoirs et

1. Le docteur en médecine Henri Fabre, qui était alors à Vienne (Autriche). Son portrait par F.-X. Fabre est au Musée de Montpellier (Catal., n° 154). Le père de Fabre vint, lui aussi, s'établir à Florence, où, d'après Mme d'Albany, il donna des leçons de dessin ; son portrait est aussi au musée de Montpellier (Catal., n° 153).

2. Milan, B. Amb., *ibid.*, 4. Suscription : A Madame, Madame Thérèse Mocenni, à Siene. Date de l'autog. : Mardi ; de Quirina Magiotti : 5 décembre 1797.

tout ce qui les accompagnera, or et sonnets : c'est au poète à faire la revue[1], mais, ayant été ocupé à se faire paindre, il n'a pas eu le tems : car vous sçavès que ses livres lui prennent bien des heures *al solito*. Ils ont remplacés la passion des chevaux, il lui en faut toujours une subalterne[2], car je me crois la première[3]. Vous n'aurez pas votre portrait avant Noël : il ne veut pas sécher, par ces tems humides, pour recevoir le vernis[4]. Fabre vous présente ses hommages : il fait un portrait superbe du poète, vraiement beau et plus ressemblant d'aucun autre. Je ne crois pas qu'il ira à Rome cet automne. Il a trop d'ouvrage qu'il ne peut pas abandonner. Nous parlons souvent de vous ensemble, et je vous regrette de tout mon cœur. Si j'avais une amie comme vous à Florence, ma chère Thérèse, que je serais heureuse ! Et je crois que vous finiriez par m'aimer aussi : je me vante d'avoir un cœur capable d'amitié.

Vous ne m'avez pas dit que l'archiprêtre a eu la place qu'il désiroit[5] ; c'est l'ex-ministre qui me l'a écrit. Dites-lui de ma part combien j'en suis charmée, ainsi que le poète, qui vous dit mille choses aimables à sa manière.

Savez-vous que votre janséniste[6] veut louer sa mai-

1. La revision des sonnets.
2. Jugement à retenir comme preuve de l'inintelligence de la comtesse. Les livres qui absorbent alors Alfieri sont les œuvres de la littérature grecque, dont il étudie, avec une volonté « dont les efforts acharnés, dit Bertana, ont souvent été plus heureux », les grands classiques. Quant aux sonnets, il est assez difficile de dire desquels il s'agit : il serait étrange que ce fût des seize sonnets amoureux (conservés dans le ms. Laurenziano XIII), non inspirés par la comtesse. Voir Bertana, *op. laud.*, 243.
3. Illusion de vieille maîtresse. Alfieri avait assez fréquemment des passions de traverse, « distrazioni erotiche di contrabbando ». Voir Bertana, *op. laud.*, *ibid.*
4. Un portrait de Teresa elle-même peint par Mme d'Albany.
5. La place de proveditore agli studi à l'Université de Sienne.
6. Mgr Vecchi, dont il sera souvent question dans les lettres suivantes.

son pour cinq cens écus au ministre cisalpino[1]? C'est un peu cher pour une moitié de maison ; et quoiqu'il écrive contre ceux qui demandent trop d'intérêt de leur argent, il ne suit pas ses propres préceptes ; mais c'est qu'on peut appliquer *à tous ces gens-là :* « Fais ce que je dis, mais non pas ce que je fais. » *Sono tutti l'istessi questi disorganisatori.* L'intérêt et l'ambition les domine plus ou moins. Adieu, ma chère Thérèse; aimez-moi, parce que je le mérite, vous aimant tendrement. Commet (*sic*) va la santé et l'esprit?

Je n'ai plus entendu parler du comte Bottoni. Il sera à jouir de la Cisalpine. Priocca est plus sourd que jamais depuis ces tems humides. Il vous présente ses hommages. Tout le monde coure à Quinto pour voir jouer la *Burletta* à la Toregiani du *Barbier de Seviglia.*

---

5. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(Mardi 12 décembre 1797)

Tristesse de Teresa ; consolations philosophiques. — Questions familières. — Le portrait de Teresa par Mme d'Albany. — Opinions sur l'histoire de l'Eglise. — Nouvelles mondaines.

Je suis fâchée, ma chère Thérèse, de vous sçavoir toujours si triste : je voudrais être avec vous pour vous consoler ou au moins pour adoucir un peu vos peines. Je conçois que vous avez besoin d'aimer, et que vous ne trouvez plus de quoi le satisfaire. Il est difficile de remplacer un cœur fait pour le notre depuis tant de

1. L'ambassadeur de la république cisalpine près le grand-duc de Toscane.

2. Milan, B. A., *ibid.*, 5. Sans suscription. Date de l'autographe : mardi 12 décembre ; de Quirina Magiotti : 1797.

temps. Tâchez de vous armer de courage : fortifiez-vous l'esprit en lisant des livres qui sont un peu toniques. J'ai oublié de vous en donner un, quand vous étiez ici, qui m'a toujours plu. Je vous l'envoi à l'adresse de l'ex-ministre, puisqu'il me l'a permis. Il vous plaira. J'ai trouvé qu'il n'y a rien de mieux dans les peines du cœur que de forcer la tête à penser et même à épuiser le sujet de chagrin, et puis de lire des livres sérieux qui font penser. Je regrette bien que vous demeuriez à Siene et moi à Florence. Il me paroît que vous m'aimeriez, que vous trouveriez en moi une amie qui sait sentir vos peines. Mais comme il n'y a pas mille lieux d'ici à vous, j'irai vous trouver et j'espère que j'aurai un moyen de vous faire venir me voir.

Parlons donc affaire : Salvetti m'a voulu payer vingt paules ou je ne sais quoi que je n'ai pas dépensé pour vous, n'ayant pas encore pu vous envoyer vos fichus, n'étant pas encore teins, parce que la mousse line qui a été lavées se teint mal; j'ai peur qu'elle restera tachée et pas belle. Je n'ai donc pas voulu l'argent puisque je vous dois dix-neuf paules pour les *panpepati* et autre choses : ainsi vous voyez que nous sommes quittes. Je suis fachée que le portrait ne soit pas encore sec, mais ce qui me retarde plus encore est la bordure, car je ne veux pas envoyer mon ouvrage[1] sans un peu de parure; sans cela il ferait une figure mesquine, et je veux qu'il paraisse en gala, puisqu'il est attendu. Vous avez mal fait de l'annoncer : on le croira plus beau qu'il n'est.

1. La comtesse d'Albany, qui avait pris des leçons de peinture pendant son séjour à Paris, les avait recommencées avec F.-X. Fabre. Celui-ci l'a même représentée devant son chevalet (portrait au Musée de Montpellier, Cat., n° 151). Fabre corrigeait à l'ordinaire les travaux de son élève, mais il n'a daigné en conserver aucun, en souvenir des tentatives artistiques de sa maîtresse, et ce dédain même peut nous autoriser à les préjuger médiocres.

Ce que je vous ai dit, dans mon avant-dernière lettre, du comte de Vargas était que la chose dont je le priois n'était pas une *affaire délicate*. Il ne s'agissait que de faire remettre une lettre en main propre au Prince de Hesse pour que je fusse sûre qu'il l'avait eu. Le Vargas disait dans sa lettre à vous que l'affaire était délicate.

Je n'ai pas encore reçu le *torrone* pour M. Fabre, qui vous présente ses hommages. Il a fait son portrait bien vite et a un peu plus travaillé *del solito*. Je gronde toujours. Il faut profiter de sa jeunesse, sans cela on arive sans s'en apercevoir à la vieillesse et on a les mains vuides : on regrette le tems passé, mais il est trop tard. Le poète ne fait pas comme cela : il étudie beaucop son grec avec fureur, et ne fait pas autre chose, il vous salue tendrement ainsi que l'archiprête. Je vous envois les sonnets, quoique peu proprement copié : mais vous les transcrirés dans le petit livre. Je continue mon histoire ecclésiastique : j'en suis au douziesme siècle où ce n'était déjà plus l'église naissante, mais bien les prêtre arrogants, tyrans et jacobins, car ils voloient aussi. Il y a toujours eu de cette race *ladre*. Je me divertis beaucop à voir se former l'édifice de la papauté, que je vois à présent s'ébouller avec plus de rapidité qu'elle ne s'est formé, parce qu'il est plus difficille (*sic*) de détruire que d'édifier ; cependant l'édifice est encore bien fondé en terre ; il faudra longtems pour le déraciner.

La maîtresse de la maison du Janséniste n'a pas voulu qu'il sous-louât[1] la maison, préférant de l'avoir, parce qu'il n'y est jamais, au cisalpin qui la rempliroit de *mascalsoni*. On est un peu méchant à Sienne puisqu'on entend malice à la *burletta* de la Torregiani. Je crois en vérité que c'est à tord, car le *buffo* n'y est

1. *Ms.* : Soouloua.

pour rien que pour chanter. La jeune Santini n'est pas grosse[1]; elle va revenir dans huit jours à Florence. Je vois qu'on n'est pas avare de calomnie dans notre Toscane. On ne sait donc pas que l'évangile le deffend; les dévots même[2] ne sont pas exempts de ce vice; je ne sais pas commet (*sic*) ils l'arrangent avec la charité chrétienne. Puccini a été à Pistoya, et il va à la comédie souvent; je lui ferai vos compliments.

Comment se porte Vittorio? Est-il sage, et la santé de votre aîné[3]? Je suis persuadée que vos enfants vous aime; mais dans ce monde c'est une folie de vouloir être aimé exclusivement. Peu de gens sont capables d'un sentiment fort; il faut une âme forte pour aimer fortement, et il y en a peu, surtout dans ce siècle où l'égoïsme domine.

Adieu, ma chère Thérèse, portez-vous bien. Saluez l'archiprête pour moi. Je suis charmée qu'il ait réussi d'avoir sa place. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

6. — *A Teresa Regoli Mocenni*[4]

(19 décembre 1797)

Affaires domestiques et familières. — Santé de Mme d'Albany. — Le concile de Paris. — Achat d'un Ruysdaël pour les Uffizi. — Tristesse de Teresa.

19 décembre.

J'ai reçu, ma chère Thérèse, votre dernière envois avec le bon *pan pepatto*, et tous les *torronni* que j'ai

1. Maria Santini, alors recherchée par P. Médicis, et dont les parents s'opposaient à ce mariage (Cf. lettre 2, p. 5).
2. *Même* est exquis de naïveté.
3. L'aîné est Giovanni Silvestro Maria (1771-1830), fils d'un premier mariage d'Ansano Mocenni, beau-fils de Teresa; il était atteint d'une maladie nerveuse et sujet à des crises épileptiformes.
4. A Sienne, Bibliothèque communale, cod. Porri, 86, *Suscription :*

remis à M. Fabre après les avoir goûté, et je les ai trouvé vraiement bon. On fait de bonnes choses à Siene! Il y a de bons cœurs au moins, car ma Thérèse en a un excellent, et je l'aime bien; comptez à jamais sur ma tendre amitié, qui est fondée sur vos bonnes qualités. Je ne puis pas encore avoir vos fichus, car la tainture prend plus difficillement sur de la mousseline qui a déjà été lavée, le savon l'empêche; et je crains que cela ne sera jamais beau, que c'est un argent jetté. Je voudrois que le quadre de votre portrait soit doré pour pouvoir vous l'envoyer, mais les artistes florentins ne finissent de rien, parce qu'ils aiment trop à se divertir. J'espère, cependant, que pour les fêtes il voudra recevoir de l'argent. Je vous prie de me dire ce qu'on vous en dira, même si c'est du mal, pour me corriger. Je n'ai plus travaillé à autre chose depuis votre départ, je n'ai fait que le finir, et puis j'ai perdu mon tems. La saison ne m'est pas trop favorable : c'est un mois dans lequel je suis toujours malade de l'estomac, quoique je me conduis avec sobriété [1]. Le poète se porte bien, et me charge de vous dire mille choses aimables; j'en fais de même à notre archiprêtre qui sera choisi pour être du clergé *della nuova chiesa*.

Je me suis fait raconter l'histoire du concile de Paris, qui a écris trois fois au Pape, sans avoir de réponse, et après cela il s'est dissous. Il proposait cependant des choses assez sensées, mais il vouloit le mariage des prêtres, et tout les fidèles se sont récriés, et tout a été

Alla signora Regoli Mocenni à Siena. Date de l'autographe : 19 décembre; de Quirina Magiotti : 19 décembre 1800; date supposée par Corradini : 19 décembre 1797; hypothèse exacte, comme le montrent l'allusion au Concile national de 1797 à Paris, la suite de l'histoire des fichus, et les condoléances sur la mort de son ami Mario Bianchi.

1. Nous savons, cependant de son propre aveu, qu'elle aimait les vins de choix, et qu'elle mangeait parfois au point d'avoir des indigestions.

fini. Les Français se soucient très peu de l'Église ancienne ou moderne, ils veulent VOLER et rien d'autre. Puccini m'a dit que vous lui aviez écrit, il a acheté un nouveau tableau pour la gallerie, qui est beau, c'est un paysage de Ruisdaaler[1]. Dites-moi comment va la tête? et le cœur? Lisez-vous un peu? vous servez-vous de votre raison? Il faut dans ce monde avoir cette arme contre les événemens, et s'en servir malgré soi; je conçois que cela est difficille, mais peu à peu on y arive, et le tems fait le reste; la nature a pourvue à tout. Elle a fait la mémoire de l'homme incapable d'un sentiment éternelle, au moins d'un sentiment qui blesse. Le tems arrose la playe et peu à peu la cicatrise : il ne reste plus que le souvenir doux d'un être qu'on a aimé[2]. Je sens très bien votre situation; elle m'a souvent fait verser des larmes, et peut-être, si j'étois à votre place, je serois beaucop moins courageuse que vous. Adieu, ma bonne Thérèse, aimez-moi, parce que je vous aime tendrement. Fabre vous présente ses hommages; nous mangeons le *torrone* à votre honneur. Portez-vous bien. Avez vous de l'espoir pour le mariage de votre fille[3]?

1. Ruysdaël. C'est le *Paysage après la pluie* qui est aux Offices (n° 882).
2. Nouvelle allusion à Mario Bianchi, mort le 7 novembre 1796. Cette lettre est donc une lettre de condoléances du bout de l'an, ou à peu près.
3. Quirina Mocenni avait alors environ seize ans; elle ne devait se marier que cinq ans plus tard, et Mme d'Albany, qui se montre ici si empressée à lui trouver un épouseur, protesta alors à grands cris contre le mari choisi.

---

7. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(26 décembre 1797)

La charge de l'archiprêtre Luti. — Le mariage de Quirina. — Le prince Charles de Hesse. — Le sonnet d'Alfieri sur son portrait. — Nouvelles politiques. — Un mari *zanzaro*.

26.

Ma chère Thérèse, j'ai reçu samedi votre lettre avec le petit mot de notre archiprêtre, qui peint au lieu d'écrire; dites-lui mille choses de ma part, et de celle du poète, qui se rappelle très bien sa Manna et lui fait ses complimens. Pucini m'a parlé de ce que vous lui avez écrit à l'égard de *l'ami*, et il m'a dit que si Salvini avait quatre cents écus, il ne doutait pas que son successeur ne l'aurait aussi, mais que, s'il ne les avait pas, il seroit indiscret de les demander; enfin, vous ferez pour le mieux, parce que vous êtes une femme prudente et en même tems chaude pour vos amis[2]. Vous ferez bien de charger Pucini de s'ocuper de marier votre fille : il le pourra mieux qu'un autre. Si j'avois quelques relations à Florence[3], je m'en occuperois aussi; mais on demandera d'abord combien elle a de dote; vous connaissez l'avarice des habitans de cette ville[4]. N'y a-t-il pas parmi les Salvetti un de ces messieurs à marier? Ce seroit un bon parti. Je vous remercie de vous être ocupée de ma lettre pour le Dannemarck; je l'ai envoyée par une voie que je crois sûre. Demandés à M. de Var-

1. Milan, Bibl. Ambros., *ibid*, lettre 6. — *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni à Siena. — Date de l'autographe : 26; date de Quirina Magiotti : 26 décembre 1797.

2. Le lecteur doit toujours se rappeler que Mme d'Albany n'a jamais connu ni pratiqué les finesses de la langue française.

3. Il faut admirer cette adroite précaution oratoire.

4. Boccace parle déjà de l'*abbominevole avarizia de' Fiorentini*.

gas si le prince Charle de Hesse est riche, et s'il a une bonne réputation ? sans dire que je vous en ai chargé, ou lui disant, si vous croyez qu'il vous répondra. Le voyez-vous quelquefois ?

Si vos fichus ne sont pas bien teint et qu'on puisse les reteindre en bleu, je le ferai faire. Le cadre de votre portrait me fait attendre et m'empêche de vous l'envoyer. Je l'ai fait voir sans vous nommer, bien entendu, à des personnes qui ne vous avais vu qu'une fois et qui vous ont reconnu. Cela flatte mon amour propre.

Je vous envoirai un sonnet que le poète a fait pour Fabre, après avoir fini son portrait, qui est vraiment beau, ainsi que le portrait qui mérite d'être chanté par lui[1].

Tachez de vous faire courage, ma Thérèse. Armés vous du bouclier de la raison ; je conçois bien que cela est plus facile à dire qu'à faire, et que, si j'étois à votre place, je ne sais pas comment je ferais. Quant à votre mari, c'est le bourdonnement des mouches[2] : il faut ne pas lui répondre. Vous rappelez vous ce philosophe qui était en contemplation au milieu du bruit des armes et ne se laissa pas distraire ? Ce même mari si insuportable vous empêche de vous livrer à une seule idée qui vous désespérerai : dans le mal il est un petit bien. Le

1. C'est le sonnet « O tu, nella Sublime opera d'Apelle Di mano e in un di nome egregio Fabre » (*Opere postume*, IV, *Rime*, p. 70. Sonnet LXIV (1797).

2. Ansano Mocenni, mari de Teresa, est l'objet d'une longue notice dans l'ouvrage déjà cité de Milanesi. C'était un riche négociant, mais sans valeur morale ni intellectuelle. Del Cerro, dans son édition de l'*Epistolario de Ugo Foscolo et de Quirina Magiotti Mocenni* (Florence, Salani, 1888, p. 327), l'appelle *un vero marito fantoccio*, *un marito dai muscoli foderati di burro*. Mais ce n'est qu'un aspect du personnage, puisque Alfieri et Mme d'Albany ne l'appellent jamais que *il Brontolone* ou *il Zanzaro*, et que Milanesi voit nettement la véritable cause de la mort de Teresa dans les mauvais traitements que lui infligeait un mari avare et brutal.

poète exhorte son filleul à étudier[1], et à devenir raisonnable et à vous aimer tendrement.

Adieu, ma chère Thérèse, je vous embrasse de tout mon cœur mille fois; comptès à jamais sur mon amitié. On dit que les François veullent vendre à l'empereur Mantoue, Peschiera; cela serait assez drôle[2]. Les Cisalpins ne veulent pas reconnaître la république luquoise et la veullent démocratiser. Santini va à Milan pour remédier au mal, si cela est possible; mais ce qu'ils ont décidés pour l'ordinaire s'exécute.

Adieu, ma chère, aimès-moi.

---

8. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(2 janvier 1798)

Souhaits de nouvel an. — Glose à un sonnet d'Alfieri. — Les Florentins et le mariage. — Le meurtre de Duphot et la bagarr de la Lungara (28 décembre 1797). — Philosophie pratique. — Nouvelles familières.

2 de l'an 1798.

Une bonne année, ma chère Thérèse, si cela est possible, car je ne vois pas d'apparence qu'elle commence bien heureuse pour nous, et pour vous. Il vous faudroit tant de choses pour que vous soyez heureuse que je vous désire, quoique vous mérités le bonheur le plus pur, je ne vois pas que cela puisse jamais être[4]. Je

1. Cette préoccupation pédagogique persiste dans les lettres suivantes, et a dicté à Mme d'Albany toute une correspondance vraiment intéressante avec le filleul de Alfieri.

2. Cette rumeur invraisemblable n'avait aucune consistance.

3. Milan, B. A., *ibid.*, 7. — Sans suscription. Date de l'autographe : 2 de l'an 1798.

4. Phrase aussi obscure qu'incorrecte. Il faudrait : pour que vous soyez *aussi* heureuse, e.q.s., quoique vous *méritiez*, e.q.s., que je ne vois pas.

ne fais donc des vœux que pour que vous ayez du courage et de la raison pour supporter les désagrémens de cette vie, sans trop vous en affliger. Je partage bien votre situation. Je vous vois d'ici avec votre cerbère, et ayant le cœur affligé : je ne connois rien de pis[1].

J'ai toujours oublié de vous répondre sur les sonets. Je suis étonnée que vous n'ayez pas compris le quatrième vers de la première quartine : cet *ei* se rapporte au voyage : « Pourvu que *son voyage, que sa vie, ait été remplie de quelques actions dignes de louanges*[2]. » Je suis bien hardie de faire la leçon à une Toscana, *io nata barbara e non nel paese della* (*sic*) *la bella favella.*

Quant à votre fille, je voudrois bien la marier à Paolo, mais on dit qu'il ne veut épouser[3] personne fixe, et seulement prendre une femme tous les jours. Le poète n'est pas bon pour faire faire des mariages : il ne sait unir que Apollon et les Muses. Quant Pucini reviendra, je veux lui en dire un mot. Il est plus facile de trouver des femmes à marier que des hommes à Florence, car toutes les filles cherchent un mari, et peu en veullent[4]. C'est le siècle. En tout le monde veut être indépendant. Il seroit plus doux pour vous d'avoir votre fille avec vous a Siena : ce seroit une consolation.

J'ai bien ri de la plaisanterie faite à Carletti. Il m'écrit que vous avez été le voir, et il y est bien sen-

1. Allusion aux dernières années de sa vie conjugale (Cf. Reumont, *la Comtesse d'Albany*, passim).

2. Le sonnet que ne comprenait pas Teresa est probablement « Chiuso in se stesso, e non mai solo il saggio » (*Op. Post.*, IV, *Rime*, p. 69. Sonnet LXIII, 1797), où le poète parle, dans le premier quatrain, de

Il suo terren viaggio
Pur che affatti ei non sia scievro di lode.

3. Mme d'Albany avait d'abord écrit et a effacé : ne veut *pas*. Cet inconstant Paolo m'est inconnu.

4. C'est-à-dire peu d'hommes veulent de ces filles à marier.

sible. C'est un bon homme dans le fond, mais un vaniteux. Je vous remercie, ma chère, de ce que vous me dites du prince de Hes'se. Vous pouvez être sûr que je ne citerai jamais le C. V. [1]. A propos de lui, j'ai vu hier un Suédois, qui m'a dit que tous ceux qui ont eu part dans l'affaire du roi de Suède [2] sont établi en Dannemark. La première fois que je le verai avec moins de monde, je lui demanderai s'il n'y en a pas un autre qui a pris le nom de celui-ci.

Mille choses aimables à l'archiprêtre, et, puisqu'il désire les nouvelles politiques, la fin de ma lettre sera toujours pour lui, et je lui rendrai compte des comérages ministériels. L'affaire de Rome arrivée le 28 [3] se racconte de deux manières différentes:

Bonaparte [4], qui ariva dimanche à dix heures (et ce fut la première nouvelle qu'on en sut ici), il (*sic*) dit que jeudi il se rassembla deux ou trois cens coquins de la lie du peuple, qui se réunirent dans son palais [5] et lui dirent qu'ils vouloient la liberté et un changement de gouvernement. L'ambassadeur répondit que la France étant en paix avec le pape, ille ne pouvait pas protéger

1. Le comte de Vargas.

2. La conspiration contre Gustave III et son assassinat dans la nuit du 15 au 16 mars 1792 par Ankarström. On ne prononça contre les conjurés, sauf celui-ci, qui fut décapité, que des peines légères.

3. La bagarre de la Lungara, causée par un conflit entre les Jacobins romains et les troupes papalines, dans laquelle un coup de feu, peut-être accidentel, tua le général Duphot (28 décembre 1797).

4. Joseph Bonaparte, qui avait jusqu'alors montré beaucoup de prudence et qui ne se faisait pas d'illusions sur le recrutement des agitateurs jacobins à Rome, amena cependant son drapeau et quitta officiellement Rome (Cf. Dufourcq, *le Régime jacobin à Rome*, pp. 61-68; — Masson, *Napoléon et sa Famille*, I, 212; — Sorel, *l'Europe et la Révolution française*, V, 290-3).

5. Le palais aujourd'hui *de'Lincei*, autrefois Corsini alla Lungara, où Joseph Bonaparte avait établi l'ambassade de France. « Sa maison, dit Sorel (*loc. cit.*, p. 290), passait pour le rendez-vous des révolutionnaires, des exaltés, des intrigants, de tous ceux qui complotaient un changement de régime. »

les révoltés; et il envoya le général Duphau et Schelden[1] qui étoient chez lui pour calmer les peuples; et dans le moment qu'ils étoient ocupés à faire sortir la populace du palais, il y eut dans la foule un coup de fusil qui tua le général Duphau, parce que dans le moment que le peuple entra dans la cour de l'ambassadeur, les chevaux-légers du pape poursuivait les révoltés et tirèrent. Ainsi il est possible que le général a été tué par hasard. L'ambassadeur ici ne se plaint pas du gouvernement ni de personne. Il se loue beaucoup d'Angiolini[2], qui lui a porté tous les secours possible.

Les lettres de Rome[3] disent que ce sont les Français qui ont soulevés le peuple et que ce général tué était à leur tête[4]; que ils ont distribués des cocardes et de l'argent. Comment savoir la vérité ? Les Français sont causes de tout cela, ayant fait sortir de prisons les coquins qui étoient renfermés pour cause de révolte; ils ont permis qu'on donne une fête à Rome quelques jours auparavant pour installer le buste de Bonaparte, où, dans la salle du festin, étaient tous les emblêmes les plus ridicules : ainsi, ils sont la cause indirecte, s'ils ne le sont pas effectivement, de cette dernière affaires. Ils veulent un prétexte pour voler Rome[5], le dépouiller et le donner à quelque prince[6]. Ils feront de même de

1. Le vrai nom de ce personnage est Sherlock.

2. Diplomate toscan. Il fut un des correspondants de Mme d'Albany (Cf. *le Fonds Fabre-Albany*, etc.).

3. Cette opinion gallophobe a été adoptée sans discussion par Cantù (*Indipendenza Italiana*, I, 176), et la plupart des historiens italiens. Le successeur de Joseph Bonaparte à l'ambassade de Rome, Cacault, semble du reste avoir admis la responsabilité, ou tout au moins l'imprudence de Duphot, dans cette affaire. Le général Duphot, venu à Rome pour épouser Mlle Désirée Clary, belle-sœur de Joseph, n'avait pas de caractère officiel.

4. Il avait du moins pris part aux conciliabules des révolutionnaires (Cf. Dufourcq, *op. laud.*).

5. Etant alliés du pape en vertu du traité de Tolentino (19 février 1797), les Français voulaient, comme prétexte à intervenir, un appel des libéraux.

6. Mme d'Albany ne comprend évidemment rien à la psychologie du

Lucque, où les Cisalpins ne sont pas encore : ils la saigneront, et puis la feront acheter à leur tributaire le Grand Duc [1], et les Lucquois seront encore bien heureux de n'être pas sujet des Cisalpins.

Au reste, mon cher archiprêtre, nous sommes dans un moment où une personne honête ne peut plus rien prévoir, parce qu'il faudrait être à la hauteur des coquins qui gouvernent le monde : il faut vivre au jour la journée, et regardé comme une victoire gagnée quand on a passé un jour passablement. On dit que les Français veullent vendre Mantoue et Peschiera à l'empereur. Je vous dirai tout ce que j'entendrai dire par des personnes sûres. Je vous prie seulement de ne pas me citer.

Le poète vous salue tous, et recommande à Vittorio l'étude, et moi aussi. Je le prie d'être raisonnable, pour ne pas faire mentir son visage qui est sensé.

Je ne conçois pas pourquoi on n'en finit pas de vos fichus. Pour le cadre du portrait, j'espère que bientôt vous aurez le tout. Je n'ai jamais vu de pareils ouvriers.

Le *Janséniste* ne peut pas louer sa maison, parce que la maîtresse n'en veut pas déloger : sans cela le ministre de Naples la prenoit.

Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous aime tendrement. Ma santé va bien (*sic*), malgré ce que je vous ai dit qui me quittoit. J'ai observé que mon estomac va bien après que j'ai rendu des vers ; qui sait si vous n'avez pas le même mal? puisque vous en avez rendu ici. Je n'en ai jamais qu'à Florence.

Jacobin et à la politique du Directoire : les anciens princes ne comptaient plus et les temps n'étaient pas mûrs pour les nouveaux.

1. Le grand-duc de Toscane Ferdinand III. Mme d'Albany le désigne toujours dans ses lettres par les seules initiales : *le G. D.*

Adieu, ma chère Thérèse; aimez moi toujours, je le mérite par mon amitié pour vous.

L'Altrogradi[1] est au couvent à Pise; elle m'écrit quelques fois. *Ella è una furbetta piena d'ingegno.*

---

9. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(Mardi 9 janvier 1798)

L'amour des livres lus. — Encore le sonnet d'Alfieri. — Affaires de ménage. — Nouvelles du Directoire. — Barras et Bonaparte. — République helvétique. — La Cisalpine et Lucques. — L'ancien ministre Carletti. — Tristesse de Teresa.

Mardi 9.

Je suis bien fâchée, ma chère Thérèse, de ne pouvoir pas vous laisser le livre que vous avez lu avec tant de plaisir. Comme on ne le trouve pas à Florence, que je l'ai fait venir de dehors, je ne puis vous l'abandonner. Je vous l'avais envoyé pour le lire; relisés-le encore, et puis vous me le renvoyerez. Je l'ai eu de Gênes, car on ne le trouve pas dans tout le reste de l'Italie, et j'ignore si on l'y trouve encore. J'ai une sorte d'attachement aux livres que j'ai lu. Si c'était tout autre chose, je vous le donnerais volontiers, mais je ne me détache pas volontier de mes livres[3].

1. Il est souvent question de cette jeune personne, « cette petite malicieuse pleine d'esprit », dans les lettres suivantes. Ses mœurs furent assez légères après son mariage, pendant l'occupation française en Toscane.

2. Milan, B. Amb., *ibid*, 8. — Sans suscription. — Date de l'autographe : mardi 9; de Quirina Magiotti : 9 janvier 1798. Les nouvelles politiques de Rome, des Suisses, etc., confirment cette hypothèse.

3. Voilà, du moins, un sentiment louable chez une femme qui n'en a pas eu beaucoup de bons. On peut lui pardonner beaucoup puisqu'elle a beaucoup aimé... les livres.

« *Quel raggio* » dont vous parlés dans le sonnet[1] est un rayon d'espérance, d'espoir, que sa vie n'est pas dépourvue de louanges, de mériter des louanges.

Vous n'avez pas reçu le sonnet de Fabre[2], parce qu'il n'est pas copié. J'espère que dans peu de jours vous aurez le portrait que je fais encaisser[3] demain, et que j'envoierai à Salvetti pour qu'il vous le fasse arriver sûrement. Je tâcherai d'y joindre la bobine d'or. Quant aux fichus, ils sont devenus si laids que je le ai fais taindre en gros bleu. Quant la mousseline a été lavée, le savon empêche qu'il ne prenne la teinture : ils étaient devenus brun rouge ; ils n'étaient pas portables. Je les ai donc fait devenir bleu foncé.

Puccini n'est pas encore revenu : au moins je ne l'ai pas encore vu. Je me suis déjà occupé de votre fille, mais c'est chose difficile. Quant je ne vous parle pas de Fabre, c'est ma faute, car il me charge toujours de vous présenter ses hommages. Nous parlons souvent de vous ensemble.

Je viens de relire la seconde quartina du sonnet, il me paraît qu'il dit : « *Qu'un rayon d'espoir luit au fond de son cœur d'avoir bien rempli sa carrière, et lui fait voir sans crainte ariver les avant-coureurs de la mort, comme il arive à celui qui, ayant servi d'ostage, retourne à sa terre natale.* »

Mille choses à Vittorio. J'espère qu'il fera honneur à son parein qui étudie encore, malgré qu'il en sait déjà tant. Il vous salue.

Cette fin des *letere* est toujours pour notre archiprêtre. Les dernières lettres de France portent que

1. Sonnet LXIII (*Rime*, p. 69) : « Guida e conforto gli balena un raggio. »
2. Le sonnet précédemment annoncé d'Alfieri sur son portrait par F.-X. Fabre.
3. *Ital. : incassare.*

Barras et Bonaparte sont refroidis [1]; tous les deux veullent devenir dictateurs, ainsi que Merlin[2] qui fait Scipion dans le Conseil. On parle fortement [3] de faire un dictateur en France, parce qu'ils ont avoués eux-mêmes qu'il y avait un grand mécontentement. On attend avec frayeur le sort de Rome[4] : les Français ont suscités eux-mêmes les troubles croyant la *pomme mûre*. Le peuple recevoit l'argent et jettoit les cocardes : il est absolument contraire aux François, tout en détestant le pape [5], qui est près de sa fin : il donne dans un chronichisme [6] et boit du vin pour se refaire.

Les Suisses sont aussi tourmentés par les Jacobins

1. Il serait intéressant de connaître ces lettres de France, sans doute adressées par quelque agent diplomatique à la Cour de Toscane : elles dénotent peu de perspicacité chez leur auteur. Il n'y avait encore nul désaccord entre Barras et Bonaparte. Ils s'étaient concertés, par l'intermédiaire de Lavalette, pour opérer par le moyen d'Augereau le coup d'Etat du 18 fructidor, qui donna plus d'audace à la diplomatie de la Révolution en débarrassant le Directoire de l'opposition intérieure. Mais Bonaparte avait été, après Campo Formio, rappelé d'Italie et accusé *d'avoir trahi la cause de la République conquérante.*

2. Merlin de Douai, élu membre du Directoire le 22 fructidor an VI (8 septembre 1797), en remplacement de Barthélemy fructidorisé.

3. *Ms.* : fortemnt. — Depuis la réception triomphale des envoyés de Bonaparte, Monge et Berthier, par le Directoire (1er novembre 1797), la popularité du « général pacificateur » était extrême à Paris, mais, bien que Sandoz Rollin écrivît dès le 2 novembre : « Le général Bonaparte peut prétendre à l'autorité », il n'était pas encore question de sa dictature.

4. Le Directoire déclara, le 12 janvier, qu'il n'avait à l'égard de Rome aucune idée de conquête ; mais, le 11, avaient été signées les instructions pour Berthier, général en chef de l'armée d'Italie, chargé de *républicaniser* Rome.

5. Le mépris ou la haine du Saint-Siège dominait alors en Italie, et Mme d'Albany aurait pu citer ici le célèbre sonnet qu'elle n'ignorait sans doute pas : « Vuota e insalubre region che stato Ti vai nomando... Oh ! sei tu Roma o di ogni vizio il seggio ? » A Rome, la noblesse parlait du rétablissement d'un Sénat à l'antique ; la population se scandalisait du prompt enrichissement du neveu du pape Braschi ; la création d'un papier-monnaie portait au comble le dégoût contre le gouvernement des prêtres ; et le sculpteur Ceracchi avait planté un arbre de la liberté au Pincio et appelé à son aide les jeunes artistes de l'Académie de France. Mme d'Albany exagère donc en disant que le peuple romain était *absolument contraire* aux Français.

6. Il est dans un état chronique d'affaiblissement.

qui veullent les démocratiser[1]. Tout gouvernement aristocrate leur fait ombrage. Jusqu'à présent Lucques n'a perdu qu'un petit morceau de terrein que la Cisalpine prétend être fief de l'empire. On[2] n'est pas gai ici, voyant brûler tout autour de soi, et ne se sauvant qu'à force de bassesses et de génuflexions. Quelle triste chose que ce monde ; je commence d'en avoir assez[3]. Ma philosophie a besoin de nouveau ressort, car elle m'abandonne souvent. Il est si triste de voir le crime en triomphe, et les coquins maîtres de l'univers. J'envie votre stoïcisme et la force de votre âme. La mienne plie souvent sous les coups répétés du sort. On se voit à tous les instans au moment d'être ruiné : cela acable.

Je conçois que le départ de Carletti sera un vuide pour vous : un *grand ministre* dans la société a des vues étendues en politique. Plaisanterie à part, il est amusant, et je vais jouir de son déraisonnement et raisonnement : car il fait l'un et l'autre.

Nous verrons ce qu'il fera pour rétablir son prétendu honneur entamé. Portés-vous bien, mon cher archiprêtre : comptez à jamais sur les sentimens d'estime que vous m'avez inspiré. Le poète vous salue tous.

J'embrasse Thérèse de tout mon cœur et je l'aime tendrement ; je la prie de s'armer de courage contre les meaux passés et présent, et de laisser aboyer autour d'elle[4] avec le plus d'indifférence qu'elle poura, — si cela est possible, car il est facile de prêcher quand on n'est pas dans la même situation.

1. D'accord avec Rewbell et Bonaparte, l'agent français en Suisse, Mengaud, organisait des révoltes démocratiques contre les bourgeois des cantons et de Berne, plantait l'arbre de la Liberté à Aarau, et soulevait les Vaudois en janvier 1798.

2. Le gouvernement toscan, allié et moralement vassal de la République.

3. Elle ne finit *d'en avoir assez* qu'un quart de siècle plus tard. Il ne faut pas croire sans réserve à la sincérité de ses gémissements politiques.

4. Son mari, *le Brontolone*, sous-entendu.

10. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(15 janvier 1798)

Livre du comte de Vargas. — Affaires privées. — Lettres en français de Vittorio. — La famille de Fabre. — Carletti et *le Moniteur*. — Prétendu complot contre Bonaparte. — Le Congrès de Rastadt. — Le carnaval et la cour de Toscane.

15.

Le comte de Vargas, ma chère Thérèse, m'a envoyé par Carletti son livre[2]; et je vous prie de lui remettre ma réponse en lui faisant mes excuses d'avoir abusé de sa complaisance en lui parlant d'une affaire qui m'intéresse, n'ayant pas l'heur de le connaître; mais vous m'avez parlé avec tant d'estime de son caractère que cela m'a donné de la confiance. Puisque, en partie, vous êtes cause du mal, c'est à vous à le réparer en lui faisant mes excuses.

Enfin aujourd'hui, après avoir bien maudit les artistes de Florence, je remets à Salvetti votre portrait pour qu'il vous le fasse passer par la première occasion. J'y ai mis la bobine d'or et deux pastilles de chocolat pour vous faire voir qu'elles ne sentent pas la mente. Les mouchoirs ne sont pas encore fais; ils seront gros bleu, et je vous les envoyerai par une autre occasion.

Je remercie Vittorio de sa belle lettre. S'il continue

1. Milan, *ibid.*, 9. — Sans suscription. — Date de l'autographe : 15; de Q. Magiotti : 15 janvier 1798. La suite de l'histoire du portrait et des mouchoirs teints suffit à montrer que cette lettre se place immédiatement après la précédente. De plus, il est fait ici une première allusion à un essai épistolaire de Vittorio Mocenni, et la première lettre de celui-ci est du 6 janvier 1798 : il est naturel que la réponse soit du 15 janvier.

2. Vargas : Kleine Aufsätze (Berlin : 1795, 2 vol. in-12, 214 et 334 pages), avec un frontispice allégorique de Kimpfel (Bolt. sc.). La Bibliothèque de Montpellier possède (Cat. Belles-Lettres 3560) cet exemplaire avec la dédicace : «*A Madame la comtesse d'Albany, Louise de Stolberg. L'auteur.*»

ainsi, il deviendra un docteur[1] comme son parein, qui lui dit mille choses tendres et est content de ses études.

Fabre vous présente ses hommages. Il attend son frère le mois prochain et sa mère au mois de mai. Il travaille beaucoup parce qu'il fait un nouveau tableau[2]; et tant que cela l'amuse, il va bien. Vous n'aurez pas encore son sonnet, parce qu'il l'a chez lui et que j'ai oublié de le copier.

Carletti est arrivé ici, gros et gras et toujours ministre. Nous avons déjà politiqué. Il est guéri de sa maladie française[3] à ce qu'il paraît, parce que sa bourse en a touché et qu'il n'a plus l'espoir de ravoir ses rentes, et aussi, parce qu'il a vu par lui-même : ce qui est chose différente que de lire les beaux discours du *Moniteur*.

Buonaparte a manqué d'être empoisonné pendant qu'il était à Paris. Un homme est venu l'avertir qu'il le serait, et qu'une telle femme, qui demeurait dans une telle rue, lui avait dit ; il envoya voir cette femme qu'on trouvat percé de trois coups de poignards et morte. On prétend que le valet de chambre du général étoit gagné. Un courier qui est arivé hier dit que Buonaparte étoit mourant d'une maladie, on ne dit pas laquelle : tout cela sont des ouï dire[4]. Aucune nouvelles : on attend le résultat de Rastad[5], qui ne sera autre chose qu'une nouvelle spoliation du tiers et du quard pour satisfaire les vues ambitieuses des Français[6].

1. *Ital. :* Dottore, savant.
2. Le tableau de *la Charité romaine*, indiqué dans la lettre XIII, p. 36.
3. Le libéralisme. Mme d'Albany a facilement la plaisanterie scabreuse et équivoque.
4. Nouvelles sans aucun fondement.
5. Le Congrès de Rastadt ne devait se terminer qu'à la fin d'avril 1799. (25 avril, refus par les diplomates allemands de le dissoudre ; 28, assassinat des plénipotentiaires français.)
6. Et les vues, non moins intéressées que traditionnelles, de l'Autriche et de la Prusse.

Le livre du C. Vargas sont (*sic*) des dialogues sur différents sujets dans le goût de Lucien et des anciens, et des lettres de la femme qu'il a aimé et qui est morte, à ce qu'il me dit dans sa lettre[1]. Je le crois Allemand ou du nord, parce que les étrangers n'apprennent jamais assez bien l'allemand pour écrire dans cette langue qui est très difficile. Il me promet un autre livre où il parlera des ouvrages du poète notre ami[2]. Adieu, mon cher archiprêtre ; portez-vous bien et aimez-moi tous les deux.

J'embrasse la Thérèse de tout mon cœur et lui recomande de se servir de sa raison et de son courage. Le carnavalle jusqu'à présent est triste. Je n'ai pas entendu dire que la cour ira à Siene cet été. Je crois qu'elle ne fait pas des projets si longtems d'avance.

Puccini est revenu, il y a aujourd'hui huit jours.

---

11. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(23 janvier 1798)

Portrait moral de Mme d'Albany par elle-même. — Le portrait de Teresa. — Une Française en pèlerinage à Rome. — Carletti et Lucchesini.

Mardi 23.

Ma chère Thérèse, je vous prie de dire au comte de Vargas que j'ai reçu sa lettre, que je lui en suis bien

1. Le fonds Albany ne possède plus aucune lettre du comte de Vargas. — Ces deux volumes contiennent les essais et morceaux suivants : T. I *Dichtungen ; Von Tode ; Ueber die Glückseeligkeit. Emma.* T. II *Dichtungen; uber die Sitten der Korsen; die Lustschlösser.*

2. Cet autre ouvrage n'est pas entré ou n'est pas resté dans la Bibliothèque de Mme d'Albany.

3. Milan, *ibid.*, 10. — Suscription : Alla signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : mardi 23 ; de Q. Magiotti : 23 janvier 1798. Hypothèse justifiée par la suite de l'histoire du portrait.

reconnaissante, et que je lui répondrai samedi en lui envoyant différentes pièces qui concernent mon affaire, puisqu'il veut bien s'en occuper. C'est à vous, ma chère, que je dois la bonne opinion qu'il a de moi et qu'en vérité est bien supérieure à ce que je vaux. Je n'ai d'autre mérite que d'être bonne et de savoir aimer mes amis tendrement, et surtout d'être reconnaissante de ce qu'on veut bien faire pour moi [1]. J'espère que vous le lui direz.

Vous devez avoir reçu mon portrait que tout le monde a reconnu ici, même les personnes qui ne vous ont vu qu'une fois. Dites-moi ce qu'on en dit à Siene? Si vous en êtes contente cela me suffit. Si Vittorio venoit à Florence, je le paindrais, puisque il étudie si bien : cela nous fait grand plaisir; dites lui bien de notre part. J'espère que nous nous verrons au mois d'octobre, d'une manière ou d'une autre. Votre Jansé-niste doit être bien content de la chûte de Rome, ou au moins de la puissance temporelle.

Carletti vous salue tous. Je le vois souvent, et il paraît bien flatté de l'intérêt qu'on lui a témoigné à Siene. Laissons à part sa folie ministériele : c'est un bon homme qui aime à obliger ses amis.

Je ne puis pas encore vous envoyer le sonnet sur Fabre, qui a oublié à me le donner. Il attend son frère le mois prochain : je pourrai parler médecine avec lui [2].

Dites à votre archiprêtre que j'ai oublié de lui par-ler de la pellerine que j'ai été voir par curiosité, puis-

1. Ce jugement, d'une modestie peut-être affectée, est cependant très sensé.

2. Elle parlait volontiers de ses maladies, comme le montrent ses lettres, et avait toute une étrange pharmacopée, qu'elle communiquait avec complaisance à ses amis.

qu'on disait qu'elle étoit une grande dame[1]. Cette femme est de la classe la plus basse : je crois qu'elle a été religieuse, qu'elle s'est marié, et puis que le scrupule l'a prise, et qu'elle s'est cru obligée d'aller nus-pieds à Rome pour expier son crime : voilà l'idée qu'elle m'a donné d'elle. Elle a la phrase la plus comune dans son discours, ignore toutes les choses de ce monde. Elle est plutôt laide, brune comme toutes les provensales, et a l'accent marseillois. Ici toutes les dévotes courent pour l'avoir chez elles, et la croient une sainte. J'ai trouvé chez elle plusieurs dévotes, avec lesquelles j'ai fais aussi la mistique. Comme j'ai lu plusieurs livres de dévotion, j'ai le language de ces saintes matrones. Je l'ai trouvé chez le curé de Sainte Lucie[2] : elle était au lit, entourée des prêtres. C'était un spectacle curieux et qui m'a fort amusé.

Aucunes nouvelles politiques. J'ai réuni dans ma chambre deux grands ministres, le Carletti et le Lucchesini[3]. Celui-ci va à Berlin rappellé par le roi[4]. Ces deux ministres se regardoient avec étonnement ; celui de Toscane ne se croioit pas inférieur à celui de Prusse : c'était très gai pour un spectateur de sang froid et qui vois toujours la comédie dans ceux qui jouent un rôle dans le monde[5]. Adieu ; j'embrasse la Thérèse et je salue

1. Ce qui semblait *curieux* à Mme d'Albany, c'est qu'une grande dame fût assez dévote pour aller en pèlerinage à Rome ; de la part d'une femme de petite condition, cela lui semblait tout naturel. Il faut une religion pour le peuple.

2. Santa Lucia dei Magnoli, petite église dans la *via de' Bardi*.

3. Le correspondant et ami de Mme d'Albany. Voir *le Portefeuille de Mme d'Albany* où j'ai publié ses lettres à la comtesse, intéressantes pour la période de 1814 à 1824.

4. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III.

5. Il y a chez Mme d'Albany une affectation de scepticisme et d'ironie, une prétention à n'être pas dupe, qui sont assez ridicules et parfois agaçantes, quand on les compare à son véritable caractère.

l'archiprêtre. Le poète vous aiment tous. J'espère que je verrai le portrait de votre ami[1].

---

12. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(30 janvier 1798)

Le portrait de Teresa. — Son air sérieux. — Les leçons de peinture de Mme d'Albany. — Pour effrayer le petit Vittorio. — Le prince Chigi. — Mission d'Angiolini à Paris. — Négociations franco-anglaises. — Séjour de la pèlerine à Florence. — Carletti et Lucchesini. — Le portrait de Mlle Altogradi.

Mardi 30.

Je suis charmée, ma chère Thérèse, que vous êtes contente de votre portrait. Il est possible qu'il ait l'air sérieux, car il est plus que possible que vous deviez vous ennüyer, pendant que je vous tenais quasi sur la sellette. Il n'est pas gai de se faire paindre. J'aurais pu donner un petit coup à la bouche pour la faire rire, mais vous avez préféré d'être sérieux, et comme ce portrait est plus pour vous que pour les spectateurs, j'ai cherché davantage à vous plaire. Vous aurez vu que j'ai changé la couleur du fichu qui n'allait pas bien en rouge. On ne m'a encore rendu ceux de mousseline : le tainturier n'en finit pas. J'ai été obligée de les faire retaindre en bleu.

J'ai enfin eu le sonnet pour Fabre qu'il m'a copié lui-même. Il me charge de vous présenter ses hommages ;

1. L'ami est probablement Mario Bianchi, mais le portrait est indéterminable. Il n'en est pas question ailleurs.

2. Milan, *ibid.*, 11. — Suscription : Alla signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : mardi 30 ; de Quirina Magiotti : 30 janvier 1798. — Hypothèse confirmée par l'enchaînement des divers sujets traités dans cette lettre et les précédentes (le portrait, la pèlerine, etc.).

il travaille assés bien parce qu'il fait un tableau. Je vous prie de vous dédire sur mon talent, « acquit dans deux ans ». Il y en a quatre que je pains à Florence et une année à Paris. Ainsi ce sont cinq ans d'études et d'un travail assidu, mais très-assidu, car il m'est arrivé de paindre quatre et cinq heures le jour. Vous sçavez que je passe ma vie chez moi : ainsi j'ai tout le tems de m'occuper et d'étudier si j'en ai l'envie.

J'ai vu Pucini qui me paraît disposé à vous obliger et à s'ocuper de votre fille : je l'en ai prié aussi. Je suis très contente de Vittorio : pourvu qu'il continue! Quand il ne voudra pas étudier, faites lui regarder votre portrait, que j'ai fait exprès sérieux pour lui faire peur. J'ai écrit au comte de Vargas que, ayant retrouvé pour la première fois le livre que vous avez, je puis vous le laisser. Je suis toujours à l'affût [1] du Montagne que je n'ai pas encore trouvé. Je n'oublie rien de ce qui peut vous être agréable, étant bien sûre que vous feriés la même chose pour moi, qui vous aime et vous estime.

Aucune nouvelles pour l'archiprêtre. Il est vrai que le prince Chigi [2] est ministre de Toscane : cela convient au Grand Duc et au prince qui se *met à couvert* sous le bouclier toscan ; et le Grand Duc ne paye pas. Angiolini est arivé et s'en va triomphant à Paris, ayant eu le *bonheur* [3] de plaire aux Français. Il se vante ici de son savoir-faire. Je crois qu'il a cru rendre service à son pays ; mais il lui est impossible d'aprouver les coquineries de ces messieurs qui cherchent et mendient des prétextes pour voler et dépouiller tout le monde. Le

1. *Ms :* à la fue.
2. Ministre de Toscane à la cour de Rome : Mme d'Albany, dont on connaît l'opinion sévère sur les princes romains, explique le choix de ce prince comme représentant diplomatique par l'économie du grand duc et la pusillanimité du prince.
3. Ce mot est écrit en très gros caractères dans le manuscrit.

pape se porte bien, et la mort ne peut pas le délivrer du sort[1] qui l'attend. Quel tems ! Les gazettes dissent que les Français veullent de nouveau traiter la paix avec l'Angleterre[2]. A présent que les *faiseurs* ont extorqués de l'argent pour l'expédition, qui couttera immensément pour n'aboutir à rien, — parce que la mer est un ennemi qui n'est pas deux[3], — ils veullent le manger plus agréablement que de le jetter dans le fond de l'abisme.

La pellerine est toujours ici, faisant les délices des dévots. Il m'a suffit de l'avoir vu une fois pour me persuader que c'est peu de chose[4] ; mais l'imagination italienne et dévote en veut faire un être extraordinaire. Elle doit être enthousiaste, et c'est déjà sortir de la foulle du vulgaire.

Carletti n'est pas très à son aise avec Lucchesini ; il le connaît pour trop fin ; il fesait l'entendu sur les affaires de France : ayant vu, il en sait plus que le ministre prussien ; Lucchesini se livre peu, parle beaucoup et ne dit RIEN[5] ; il répète volontiers ce qu'on lui dit, ayant l'air de dire quelque chose de nouveau. Je crois qu'il va retourner dans le tourbillon des affaires ; si cela est, il aura plu à trois générations de rois[6]. Je n'envie pas l'éclat de tous ces intriguans : la tranquillité est préfé-

1. Voir une affirmation contradictoire dans la lettre IX.
2. C'étaient propos de presse destinés à mieux masquer les projets et les préparatifs de Bonaparte, de Talleyrand et du Directoire sur l'Egypte. Dès le 7 janvier 1798, Comeyras, avec le titre de « commissaire de la mer Egée », était chargé de préparer l'expédition.
3. *Sic.* Il faut lire *doux* probablement, ou bien *d'eux*, et alors comprendre : la mer est un ennemi dont ils n'ont pas l'habitude, qu'ils ne pourront pas vaincre. — Mme d'Albany ne s'aperçoit pas qu'elle se contredit : si les Français ne font pas l'expédition (et mangent leur argent plus agréablement), elle ne coûtera pas immensément.
4. *Ital. :* Poca roba, une personne de mince qualité.
5. Ce mot est écrit en très gros caractères dans l'original.
6. Frédéric II (1740-86), Frédéric-Guillaume II (1786-97), Frédéric-Guillume III (1797-1840).

rable à tout, surtout quand on sait évaluer le monde pour ce qu'il est. Mille complimens et remerciemens au comte de Vargas. J'embrasse ma Thérèse et je salue l'archiprêtre. Le poète vous aime tous, et moi je désire que vous m'aimiez toujours.

Je fais à présent le portrait de la jeune Altogradi, qui est très difficile. Elle me demande de vos nouvelles.

. Dinbes[1] me favorise assez souvent. Il n'est pas amusant à la longue. Il part de deux ou trois idées, dont rien ne peut le faire revenir.

---

13. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(6 février 1798)

Sonnets d'Alfieri montrés à Vargas. — Fabre et la *Charité Romaine.* — Le portrait d'Alfieri. — Le portrait de Mlle Altogradi. — Le carnaval de Sienne, Luti et Vargas. — Les Français à Rome. — Les livres de Gorani. — Carletti reçu par le Grand-Duc.

Mardi 6.

Vous êtes la maîtresse, ma chère Thérèse, de donner au comte de Vargas les sonnets qu'il désire. Il y en a où le poète m'a un peu flatté ; il m'a vu avec les yeux de son imagination poétique[3]. Tant qu'il ne parle que de mon cœur, il n'en peut pas dire assez ; je le crois bon

1. J'ignore quel est ce personnage, et je n'ose garantir l'orthographe de son nom, qui est fort mal écrit dans l'original.

2. Milan, *ibid.*, n° 12. — Suscription : Alla Signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : mardi 6 ; de Quirina Magiotti : 6 février 1798. — Cette lettre est en effet la suite évidente de la précédente : elle laisse donner les sonnets au comte de Vargas parce qu'elle vient de lui demander un service ; elle a déjà commencé le portrait de Mlle Altogradi.

3. Parmi les sonnets récents de 1797 envoyés à Teresa, c'est sans doute aux sonnets LVII (*Rime*, p. 65) : « Quella ch'io più di me medesmo ho cara » et LIX (*Rime*, p. 66) : « Donna, o tu che all'eta viegnenti appresti »), qu'il est fait ici allusion.

et capable d'amitié pour les personnes qui le méritent; vous pouvez donc y compter pour la vie, ma bonne Thérèse. Aimez-moi, c'est tout ce que je désire.

J'ai été bien charmée de retrouver le livre que je vous ai envoyé; il n'y en avait qu'un seul exemplaire chez Molini[1]. Le poète, qui vous salue tendrement, me charge de vous demander à combien vous donnés votre chocolat pour lui? Le sucre ne veut pas diminuer; c'est une vraie despération[2]. Je recommande à Pucini votre fille chaque fois que je le vois, mais les maris sont rares. Fabre me charge de vous présenter ses hommages; il fait un tableau de la *Charité romaine* qui est quasi demandé; mais, même quand il les fait pour lui, ils ne lui restent pas longtems. Il vient d'en vendre encore deux, il n'y a pas longtems, qu'il avait dans son sallon; et il a pour mille sequins d'ouvrages ordonné; et il lui en vient tous les jours. Il est discret[3] dans ses prix et très diligent. Je regrette bien que vous n'ayez pas vu le portrait du poète; il était superbe, abillé de noir avec un manteau rouge sur les épaules, le bras appuyé sur une table. Il était noble, simple et bien paind. Tout le monde l'a trouvé bien beau. Mais Fabre paint le poète mieux que personne[4].

J'ai déjà ébauché le portrait de l'Altogradi, abillé de blanc avec des rubans ponseaux. Elle aurait bien voulu rester au couvent, parce qu'elle s'ennuie pendant le carnavalle; les mères, voulant se divertir, laissent les filles chez elles; aussi est-elle de mauvaise humeur parce qu'on n'a pas voulu la mener au bal du Casino[5].

1. Libraire florentin célèbre, fournisseur attitré de la comtesse.
2. *Ital.:* Disperazione. Notons ce gémissement de bonne ménagère !
3. C.-à.-d. raisonnable, modéré et non *discreto* au sens italien du mot.
4. C'est le portrait qui est au Musée des Uffizi.
5. Au Casino de la noblesse, cercle aristocratique de Florence et rendez-vous des étrangers de distinction.

Bravo, Vittorio! Je vois qu'il veut étudier et surpasser son parrein ou au moins l'égaler; il faut de la persévérance et profiter de ces bonnes années pour l'étude. Comment vont les convulsions de l'ainé [1]? Quand Vittorio n'étudiera pas, dites-lui de regarder votre portrait.

L'archiprêtre est donc redevenu bambino? *Anche lui nel carnevale! Nissuno si può passare di divertimenti in questa stagione. Bisogna compatire, cara Teresa, quest'anno il carnavale è corto davvero, poi l'amico tornera a tenerli compagnia!* Pour moi, je n'en fais pas davantage dans cette saison que dans une autre; je suis toujours à côté de mon feu, dans le coin de ma chambre comme vous m'avez laissé; j'entends les tambours et la follie du public. Le comte de Vargas fait très bien de se masquer, et de s'amuser et d'intriguer les belles dames, qui sont naturellement curieuses; la curiosité est le premier pas vers d'autres sentimens.

Je ne sais aucunes nouvelles positives. On croit que les Français vont à Rome [2]. D'autres dissent qu'on traitera auparavant qu'ils n'entrent. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils vont voler. Comment? je n'en sais rien. On va partager l'Allemagne [3], détruire tous les gouvernemens ecclésiastiques [4]. Les princes ont commencé par donner l'exemple de cette immoralité en politique dans le partage de la Pologne. Les malheurs de Rome n'ont fait que augmenter la terreur pour la Religion, et c'est bien naturelle quand on se voit pret à perir on

1. Silvestro, le beau-fils de Teresa.

2. Berthier arriva en effet sous les murs de Rome, le 10 février 1798.

3. Au Congrès de Rastadt, où, le 17 janvier 1798, les envoyés français avaient fait connaître les conditions de la République, en premier lieu la cession de la rive gauche du Rhin : « Le Congrès, disait Thugut, est une grande foire où l'on fait commerce de biens d'empire. »

4. Les envoyés des Cours allemandes étaient chargés de « cultiver et chérir la France en vue des sécularisations ».

invoque les êtres surnaturelles, qu'on croit nous assisterons.

Dites, mon cher archiprêtre, au comte de Vargas, que je lis avec plaisir son morceau *Sur la mort*. Il a bien raison de dire que l'immortalité nous seroit à charge ; si on n'avait pas l'espoir de voir finir les meaux et les injustices du destin, on ne pouroit pas les suporter. Dans quelque tems je traduirai ce morceau [1], et je vous l'envoyerai pour que vous le lisiez. Les livres de Gorani [2] sont remplis de mensonges. C'est un forcenés immoral qui a *même* été chassé de Paris.

Carletti me charge de vous faire ses complimens; je le vois tous les soirs à peu près. Il vient pérorer chez moi, et il trouve quelquefois des contradicteurs, surtout il cavalier Mollo [3], qui est ami de Brignolet [4] (*sic*). Carletti a été chez le grand duc et en a été bien traité. Je suis charmée que vos dévots se préparent à recevoir notre prétendue sainte. Je ne sais pas si elle est partie; je n'en entends plus parler.

Adieu, mon cher archiprêtre; je vous recommande ma Thérèse, ne l'abandonnez pas trop pour vos banbins; ne la laissez pas avec son ennuieux personnage de mari, et recevez l'assurance des sentimens que vous méritez.

J'embrasse ma Thérèse de tout mon cœur. Qu'a dit le Brontolone du portrait? Comment va votre santé? Vous ne m'en parlez pas. Et comment va l'esprit et la raison?

1. Ecrit en allemand par l'auteur. Mme d'Albany a achevé cette traduction; plus tard (lettre 31) elle offre à Teresa de lui en envoyer une copie. Dans l'exemplaire de Montpellier, le texte de cette dissertation est criblé de mots soulignés, et les marges couvertes de mots traduits en français.

2. Giuseppe Gorani (1744-1819), un des fondateurs du *Café* à Milan, fougueux partisan des idées révolutionnaires. L'ouvrage ici visé est problablement les *Mémoires secrets et critiques des cours, gouvernements et mœurs des États de l'Italie*, paru en 1793.

3. Gaspare Mollo, duc napolitain de Lusciano (1754-1823), poète et surtout improvisateur.

4. Mme Brignole, amie génoise de Mme d'Albany.

14. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(14 février 1798)

Illusions jansénistes. — Etudes d'histoire ecclésiastique. — La queue de la Réforme. — L'éducation de Vittorio. — Maria Santini. — Les Cisalpins en Toscane. — Projets des Français contre Rome.

Mardi 13.

Je suis bien charmée, ma Thérèse, que vous m'aimiez : je vous suis tendrement attachée. Comme je ne puis vous rien refuser, vous direz à votre ami ou connaissance Deborde[2] qu'il peut venir me voir depuis midi jusqu'à deux heures le matin *nel mio studio* pour me parler de vous. Je vous dirai franchement : je crains toujours la connaissance des émigrés, parce que, si je m'intéresse à eux et qu'il leur arrive quelque malheur, cela me fais de la peine ; comme j'ai déja eu différents déplaisirs de cette nature, je fuis leur connaissance. Nous sommes dans un moment où on a déjà assès de ses chagrins sans aller s'attendrir sur ceux des autres. Votre Janséniste est un[3]... J'ai en horreur tous ces coquins qui se réjouissent du mal des autres, pour triompher sur leurs dépouilles. L'Eglise ne sera jamais naissante : elle sera toujours ancienne et décrépite et les gens souffriront et seront ruinés, et lui est un imbécile fanatique. Son église serait bien plus intolérante que la décré-

1. Milan, *ibid.*, 13. — *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. Date de l'autographie : mardi 13 ; de Quirina Magiotti : 13 février 1798. — Date confirmée par l'allusion à la fin du carnaval, les mentions de diverses circonstances domestiques (le chocolat du comte Alfieri, les fichus teints, etc.) et des événements politiques.

2. Emigré français, inconnu du reste, appelé ailleurs par elle Desbordes, qui fut pendant quelque temps attaché à la maison du prélat janséniste Vecchi.

3. Mot illisible. On peut suppléer *niais* ou *coquin*, épithètes de nature, pour les ennemis politiques de Mme d'Albany.

pite s'il était le maître. Je ne connois rien de plus despotiquement sévère que les jansénistes, presbytériens[1] et calvinistes, car c'est toujours la même chose : et Mr. Calvin a très bien fait brûler Servet parce qu'il n'était pas de son opinion. Je suis à présent à l'histoire de la réforme dans mon *Histoire Ecclésiastique*, et mon auteur s'étend longuement sur cette matière dont nous voyons la queux, car tout ceci est le *contentino* de la Réforme. Je crois que cette philosophie fera grand bien à nos petits-neveux, mais elle nous met tous à l'aumone, et j'aurais autant aimé les préjugés et que, dans le siècle prochain bien avancé, on pensa à les réformer. Pour moi les préjugés ne m'incommodoient pas[2], et si Messieurs les philosophes vouloient bien réfléchir que, en ôtant un préjugé on en établit deux autres, car l'homme vulgaire ne peut pas connaître la vérité[3].

Je suis charmée, ma Thérèse, que votre santé ne soit pas mauvaise. Les *gattoni*[4] viennent du froid et chaud : il faut les soigner, sans cela cet humeur se jette sur la poitrine. Mille choses à Vittorio ; il a mal fait de n'avoir pas voulu jouer la comédie ce carnavalle. Il faut se divertir quand c'est le tems, pour se reposer la tête et mieux étudier dans le caresme. Mais il veut surpasser le parrein, qui s'ensevelit sous les in-folio grecs et latins. Le Parrein est bien content de lui.

Mariuccia Santini à renoncé à son Médicis, et il est retouné (*sic*) avec la mère. Ses parens n'ont pas voulu de ce mariage. Ainsi Pietropaolo a été le premier à rendre la parole à la jeune personne, et elle l'a accepté quoiqu'elle l'aime encore un peu. Sa santé n'est pas

1. *Ms.* : Bresbitériens, *et plus haut :* Janséniste.
2. Naïve expression du misonéïsme bourgeois, qu'elle essaye en vain de justifier par des raisons philosophiques.
3. *Sic.* Phrase inachevée.
4. Les oreillons.

bonne, elle tousse beaucoup, elle est bien maigre, et sa toux est bien augmentée; je crains bien qu'elle finira par mourir de la poitrine, car on ne trouve pas de médecin qui sache la guérir. Elle a vu chez moi du *torrone*[1] : elle a sauté dessus avec avidité. Faites-moi le plaisir de m'envoyer quelques morceaux, en me disant ce que cela coûte.

Je ne puis pas encore ravoir vos fichus. Adieu, ma chère Thérèse. Croyez que je vous aime tendrement.

Mille choses aimables à l'archiprêtre, qui a donc un grand amour pour ses banbins puisqu'il vous laisse pour aller au théâtre? Il veut se divertir pendant le carnavalle. A qui sont donc ces banbins qu'il aime tant et avec qui il va en public? Je n'avais jamais entendu parler de ce Saint Michel qui fait des miracles. Nous aurions besoin d'en avoir de véritables, car les Cisalpins viennent tourmenter la Toscane et corrompre le monde et faire des impertinences aux théâtres. Ce pays se remplit de coquins, et, sans l'œil vigilant du gouvernement et l'esprit sain du peuple, nous pourions faire le saut perigleux (*sic*). De Rome je n'en parle pas; vous devez en savoir autant que moi[2]. Il paraît que c'est un parti pris de détruire tout gouvernement ecclésiastique partout; et puis les Français ont besoin de piller l'Italie pour faire leur expédition d'Angleterre[3] et engloutir dans la mer les hommes et l'argent. Quelle engeance! L'archiprêtre est-il bien guéri de sa maladie française? car il était un peu malade aussi; je crois que les mal-

1. Espèce de nougat, dont la fabrication est une des trois gloires en T de Crémone.

2. Le 13 février, Berthier était encore sous les murs de Rome, où il allait entrer deux jours après par la voie triomphale et reconnaître la *République Romaine*, proclamée le 15 février 1798 par les libéraux.

3. C'est ce que disait Berthier lui-même à Bonaparte : « En m'envoyant à Rome, vous me nommiez le trésorier (de l'expédition d'Angleterre); je tâcherai de bien remplir la caisse. »

heurs de l'Italie lui ont servi d'antidote, et que s'il aime la liberté, il sait bien que ce que font ces coquins n'en aproche pas[1]. Adieu, pensés à moi.

P.-S. — Le poète me charge de vous dire ici, *dans sa chambre après le déjeuner*, que, à trois livres la livre, il prendra le chocolat[2]. Il vous prie de lui envoyer les cent livres quand vous voudrez. Il remettra l'argent à qui vous le direz.

---

15. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(20 février 1798)

Les Français à Rome. — Molière en italien. — Pie VI, Cervoni et la Révolution romaine. — Vargas et son *Essai sur la mort*. — Opinion de Carletti sur la situation présente.

Mardi 20.

Vous jugez, ma chère Thérèse, si je suis affligée pour ce qui arrive à Rome[4]. J'y ai un ami[5] qui m'a randu tans de services et qui est en prison innocemment, comme bien vous penser? J'ai la tête toute sans dessus dessous depuis dimanche au soir, quoique je m'attendais bien à tout ce qui devoit ariver. Cependant cela m'a excessivement troublé. Qu'elle triste

1. Opinion toute alfiérienne. Cf. « La libertà quest'è, ch'or ti sovrasta » (*Rime*, sonnet LXV).

2. Ces petits détails de ménage montrent que, malgré leur association quasi conjugale, Alfieri et Mme d'Albany ne faisaient pas bourse commune et continuaient à séparer leurs intérêts pécuniaires.

3. Milan, *ibid.*, n° 14. — *Suscription :* A Madame, Madame Thérèse Regoli Mocenni, à Siene. — Date de l'autographe : mardi 20 ; de Quirina Magiotti : 20 février 1798. — Suite en effet de la lettre précédente comme le prouvent les mentions de la visite, annoncée le 13 février, de M. Desbordes, et de l'envoi du chocolat, et les excuses faites ici à l'archiprêtre, pour la plaisanterie relative à son goût pour le carnaval.

4. Entrée de l'armée française à Rome, sous le commandement de Berthier, 15 février 1798.

5. Probablement Consalvi.

chose que la vie ! Dans ce moment je la donnerais pour rien du tout, sans l'ami à qui je suis nécessaire ; mais quand je pense que, si je le perdais, je serais encore plus malheureuse, cela me console un peu des malheurs publics. Nous avons vu M. Desbordes. C'est un bon homme ; il est venu dans mon attelier ; il vous est attaché, et c'est un mérite pour moi. Le chocolat est arivé aussi en bon état. Je renonce au *torrone*, car ce n'est pas le moment de dépenser son argent en mangeaille dont il ne reste rien.

Il me paroît que Vittorio se comporte très bien. Pourvu que cela dure! Je suis très contente de ses lettres, si c'est lui qui les compose. Il faut qu'il me disse son avis sur ce qu'il lit et étudie. Je doute fort que Molière soit bien traduit, car il est rempli de bons mots en français, ou plutôt *jeux de mots* qui n'ont aucun mérite dans une autre langue. Mais les caractères sont bien dessinés et bien soutenus et cela ne peut pas changer dans la traduction. J'espère que votre portrait, tout sérieux qu'il est, fera peur à votre Brontolone quand il le regardera. Je voudrais qu'il lui en imposa pour vous laisser un peu de repos. S'il pouvait aller se coucher tous les jours à huit heures, pour vous laisser causer avec l'archiprêtre ! (à qui je fais mon compliment de condoléance sur la fin du carnavalle).

C'est une plaisanterie que je lui[1] ai faite sur son goût pour les Français : je suis persuadée que tout Italien, homme d'esprit et de sentiment, doit les détester. Ils avilissent cette nation[2] d'une manière humiliante. Dieu veuille que le jour de la vengeance arive une fois! Le Janséniste est allé se percher sur sa montagne, et son acolite m'a dit qu'il ne pensait pas à aller

1. A l'archiprêtre Luti.
2. La nation italienne.

dans la soisdisante république[1], à moins qu'on ne l'y oblige d'aller y manger sa prelature. Le pape s'est conduit admirablement. Le général Cervoni[2] est allé lui dire que le *peuple romain* (notés qu'il était soixante personnes[3] à planter l'arbre) voulait changer de gouvernement et lui ôter le pouvoir temporelle ; s'il vouloit y renoncer[4] ? Il a répondu qu'il n'y renoncerait jamais, qu'on pouvait faire de lui ce qu'on voulait, et qu'il ne quitteroit pas Rome. On lui a offert de lui donner de l'argent pour s'en aller[5] et pour se fixer; il n'a pas voulu. On lui a ôté les gardes ; et il est seul avec deux valets de chambre au Vatican. Il a l'âme que devrait avoir tous les princes, quoique né particulier. Aussi l'histoire dira-t-elle qu'un vieux pontife de 82 ans n'a pas abandonné son poste, quoique une armée de brigands de 10.000 hommes est venu piller son pays après avoir fait naître[6] un tumulte expret pour le détruire, et venir demander réparation d'un affront dont ils sont causes eux-mêmes. Je trouve que ce dernier événement est plus épouvantable que tout ce qu'ils ont fait jusqu'à présent. On croit que le dernier est le pis, et il en arive toujours un autre qui est plus affreux. Je tremble pour la Toscane, entourée de tant de coquins et surtout d'affamés.

Je traduis avec grand plaisir le morceau *Sur la mort*,

1. A Rome.
2. Cervoni, général corse au service de la France.
3. Rien n'est moins prouvé que ce petit nombre. Cantù lui-même, si peu enclin à la tendresse pour les Jacobins, donne le chiffre de trois cents personnes (*Storia dell'Indipendenza*, I, p. 177).
4. Ceci est un résumé infidèle et incomplet de l'acte par lequel les Romains assemblés au Forum, sous l'autorité de Murat et de Berthier, décidèrent d'abolir l'autorité temporelle du pape, et de se constituer en souverain libre et indépendant.
5. On le somma d'opter entre la prison et l'abdication avec une pension de 200.000 livres. Sur tous ces événements, voir le livre déjà cité d'A. Dufourcq, *le Régime jacobin en Italie*.
6. *Ms.* : n'aître. Cette faute est usuelle chez Mme d'Albany.

du comte de Vargas. Il est nécessaire dans ce moment d'apprendre à estimer la vie pour ce qu'elle est, et de voir la mort comme la fin de tous nos meaux. On ne sait pas, dans un moment de révolution, ce qui peut ariver. On est si attaché à une chose qui n'est rempli que de peines et de tourmens, et on a de la peine s'en détacher. Mais je crois que c'est une providence sage de la nature pour nous ôter l'envie de nous détruire : la nature répugne à cette destruction.

Carletti se porte bien, à un rhume près. Il tousse à faire trembler la maison; il ne jouis pas du carnavalle; n'allant à aucun bal, il me favorise souvent[1]; il parle souvent de Sienne et en regrette la société, surtout des belles dames, de la Cervini et de la Julietta. Il a peur aussi pour le reste de l'Italie. Ne dites pas nos craintes. Il est inutile d'effrayer le monde d'avance, mais je me dis toujours : « Comment peut se soutenir un petit pays battu par l'orage de tout côté? » Enfin, Dieu veuille nous préserver!

Adieu, mon cher archiprêtre. Ayez plus soin de notre Thérèse pendant le carême que vous ne l'avez eu pendant le carnavalle : j'espère que vos banbins vous laisseront libres le soir; n'importe à qui ils appartiennent, élevez-les bien. Connaissez-vous un docteur Morelli, de Sienne, qui revient d'Angleterre? Il m'a apporté une lettre de Londres, et puis je ne l'ai plus vu. J'ignore qui il est? Adieu, portés vous bien tous. Fabre vous présente à tous deux ses hommages.

1. De ses visites.

16. — *A Teresa Regoli Mocenni* [1]

(27 février 1798)

Inquiétudes politiques. — La tranquillité de Mme d'Albany sans mari ni enfants. — Conseils moraux à Vittorio. — Pie VI chassé de Rome. — Le gouvernement révolutionnaire à Rome.

Mardi 27.

Vous avez raison, ma chère Thérèse, de dire que bien des personnes envieroient mon sort; si c'est à cause de l'ami que je possède, ils ont raison, et de ce côté je me crois très heureuse; mais le monde ne sait pas ce que je sens, et l'ami aussi, et combien je souffre de le voir souffrir de tout ce qui arive, de voir partout[2] les méchans triompher, de nous voir à la veille peut-être de ne savoir plus où aller, de n'être pas sûr nulle part. Qui peut répondre, même sans l'avoir mérité, d'aller en prison? Qui, dans ce moment, peut se dire : je ne mourerai pas enfermé? Et plus on est honete, et plus on doit craindre les méchans.

Vous paroît-il que la vie sera bien agréable, quand on aura détruits tous les principes de morales et de religion pour la multitude? Heureux qui ne pense pas et ne voit pas la conséquence de l'état de l'Italie! Il est bien dur de devoir passer le reste de ses jours à errer d'un côté et d'autre, sans être sûr nulle part[3]. Je

1. Milan, *ibid.*, 15. — *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : mardi 27; de Quirina Magiotti, suivie par Calligaris : 27 février 1798. — Publié par Calligaris, *op. laud.*, depuis : *Vous paroît-il que la vie*, etc., jusqu'à *de ce côté j'ai été heureuse.*

2. Ecrit en abrégé dans l'original.

3. Elle écrit *n'ulle.* Ce découragement est aussi un écho d'Alfieri : « Di giorno in giorno strascinar la vita, Incerto sempre e pallido e tremante, » etc. (Sonnet LXV.)

trouve que, à quarante-cinq ans[1], la vie n'en vaut plus la peine, et, si ce n'étoit pour notre ami, je désirerois la mort de toute mon âme. Je ne suis pas comme bien des gens qui croient que le bonheur suprême est de vivre. Je suis dégoûtée de toute choses : je vois la vie pour ce qu'elle est, et encore bien plus depuis la révolution, que j'ai un souverai (*sic*) mépris pour le genre humain, que mon cœur s'est même endurci ; le bonheur ou le malheur de la multitude ne me touche plus. Je ne vois dans ce monde que des sots et des méchans. Si je perdois notre ami, j'ai tout perdu, et peut on compter sur quelque chose dans ce monde? Au moment où on croit tenir le bonheur, il nous échappe.

Croyez, ma chère Thérèse, que ce que je vous dis sont des sentimens profondément réfléchis. Je croyois qu'après la mort de mon mari, je serois heureuse et tranquille[2] : est arivée la révolution qui me fait vivre dans une inquiétude perpétuelle sur mes moyens d'existence et de sûreté[3]. Vous voyez donc qu'il n'y a jamais à espérer d'être tranquille.

Si j'avais des enfans, j'en deviendrois folle ; heureusement de ce côté j'ai été heureuse[4]. On me dira : « Pensés à la situation du Pape. » C'est bien vrai ; mais il a le bonheur d'avoir 82 ans, et de ce voir au bord du tombeau. Pour moi, je n'en ai que quarante-cinq, le bon tems est passé[5] et il ne me reste plus pour perspectif que les maladies et la vieillesse. Mais je m'ape-

1. Elle était née le 20 septembre 1752.
2. Charles-Edouard Stuart, mort le 30 janvier 1788. Admirons la franchise de cet aveu.
3. Ricchi fummo, or siam poveri ; e tra poco, Mendici forse ancor saremo, etc. (Sonnet LVII, p. 63, etc.)
4. Cette déclaration, parfaitement sincère et spontanée, suffit à détruire la fameuse et obscure légende d'un accouchement clandestin de la comtesse d'Albany. Voir Cossilla, *la Contessa di Albany*, p. 168 suiv.
5. Il y a quelque contradiction entre ce regret naïf et sincère, et la résignation philosophique qu'elle étale ailleurs si fastueusement.

santis sur un thème qui ne vous réjouira pas, car vous avez bien plus que moi vos chagrins de toutes espèces.

Je félicite Vittorio de sa constance dans l'étude et de ses réflections sur Cicéron. Il était attaché au gouvernement republicain, parce que c'était le sien; le devoir d'un honète homme est d'être attaché au gouvernement et à la religion dans lequel il est né[1]. Quand la majorité le change, il faut bien céder, mais il ne faut jamais être du petit nombre de ceux qui veullent tumultuer[2], parce que la plupart pensent plus à leur intérêt particulier qu'au bien généralle. Au reste, il se trompe en disant que, parce que Rollin est facile, qu'il ne leur donne pas sujet de réfléchir : ce n'est pas la facilité ou la difficulté du style qui fait réfléchir, mais la profondeur des pensées de l'auteur. J'espère que Vittorio continuera dans ses bonnes dispositions. Le parrein l'y exorte beaucoup.

Vous avez raison, mon cher archiprêtre : il ne faut pas juger sans avoir entendu. Mais, nous autres femmes, nous jugeons plus par le cœur que par la tête. C'est le sentiment qui nous guide, et nous aimons l'héroïsme et le courage parce que nous en sommes moins capable.

Le Pape a [été] chassé de Rome[3] : les Français sont allés trois fois pour le persuader, sans y réussir ; enfin on l'a forcé de partir, et on l'a mis, deux heures avant le jour, dans une voiture pour que le peuple ne le vit pas s'éloigner de lui ; et dans ce moment il ignore s'il

1. Système politique tout à fait propre en effet à servir le progrès.

2. *Ital. :* tumultuare.

3. Il partit de Rome le 20 février 1798, pour se réfugier en Toscane, malgré les déboires que lui avaient valu ses relations antérieures avec le grand-duc. M. Lud. Sciout a raconté en détail l'odyssée de Pie VI dans son histoire du Directoire.

y est ou non. Le peuple le croit au château Saint-Ange[1].

Carletti et bien d'autres croient que on volera, dépouillera Rome pour la donner, comme Venise, à quelque prince. En attendant, on lui fait un gouvernement de *consuls*, d'*édiles*, etc.[2]. Et si vous connoissiés quels sont ces consuls! Ah! pauvre humanité, comme on se moque de toi! Depuis que les droits de l'homme ont été publiés! Jamais les hommes ont été plus traités en moutons. *Si vendono come i maiali, si pesano e si danno al più offerente. Basta.* Adieu, mon cher archiprêtre : nous sommes tous mal, nous vivons au milieu de l'épidémie. C'est un hasard si nous ne la gagnons pas. Le poète vous salue tous.

La grosse Sagradie, que vous avez vu chez moi, l'amie de Gnudi, qui *s'est enrichi* au dépend de l'état du Pape, est partie avec lui, parce qu'il ne se trouvait pas bien d'être si près de Rome : car on aurait pu le demander à la Toscane. On l'a conseillé de s'en aller... amicalement.

Le poète a payé à Bartolomé Salvetti le chioccolat, et remercie la bonne bonne aimable (*sic*) Thérèse, que j'embrasse de tout mon cœur. Comment va la santé? La miene va assés bien, sans aucun accident.

Fabre toujours toujours (*sic*) vous présente ses hommages. Il a fait le portrait d'un Polonais qui s'est fait paindre avec ses châteaux et ses paysans[3]. Le frère ni la mère ne sont pas arrivés.

---

1. La vieille et redoutable prison d'État à Rome.

2. Un Directoire composé du chirurgien Angeluccì, des deux médecins Panazzi et Dematteis, de l'archéologue Ennio Quirino Visconti, et de l'anconitain Lappi.

3. « Une famille polonaise, établie à Cracovie vers la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle, habitait toute une série d'années Flo-

17. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(12 mars 1798)

Le portrait de Vargas. — Regrets de Teresa, ses hallucinations. — Les jansénistes à Rome. — Cervoni à Florence. — Liberté cisalpine et tyrannie toscane.

Mardi 12.

Enfin, ma chère Thérèse, vos fichus partent aujourd'hui : je voudrois que vous fussiez contente, ils n'ont pas pu devenir mieux, étant de la mousseline lavée, et le savon empêche de prendre la couleur. J'ai toujours oublié de vous accuser la réception du portrait du comte de Vargas, qui a l'air allemand ou suédois, et non pas espagnol. Si on pouvait sçavoir quel est le banquier qui lui paye de l'argent, on pourrait peut-être suivre la trace d'où il le tire[2].

J'entre très bien, ma chère, dans votre situation, qui est terrible pour tout le monde et pis pour vous, parce que vous avez un *brontolone* dans la maison ; si vous aviez plus de liberté, vous pourriez vous distraire davantage. J'envie toujours le sort des personnes dévotes qui mettent tous leurs malheurs aux pieds de la croix et s'en font un mérite pour le ciel. C'est un crime

rence, et je soupçonne qu'elle avait des relations avec la comtesse d'Albany. C'est la famille Skolniecki, le mari d'une ancienne famille du pays, et sa femme très intelligente, fille du président de la ville de Cracovie. Le peintre Fabre... a peint les portraits du mari et de la femme, et ces portraits, très remarquables sous tous les rapports, font l'ornement du Musée national » (de Cracovie). (Communication de M. le professeur Sokolovsky, de l'Université Jagellonique.)

1. Milan, *ibid.*, n° 16. — *Suscription :* Alla Signora Teresa Regoli Mocenni, a Siena. Date de l'autographe : mardi 12 ; de Quirina Magiotti : 12 mars 1798. Il manque une lettre du 5 mars, égarée, ou distraite de la correspondance, puisque Mme d'Albany ne s'excuse pas ici d'avoir manqué le courrier précédent. Celle-ci est cependant du 12 mars, sans doute aucun : l'envoi des fichus annoncé depuis longtemps en montre l'enchaînement avec les précédentes.

2. On a ici un exemple typique de la curiosité italienne, de sa patience et de son ingéniosité, telles que Stendhal les a souvent décrites.

affreux que d'ôter la religion à qui que ce soit, mais surtout aux femmes! Combien vous seriés moins malheureuse, ma chère Thérèse, si vous étiés dévote, ou si vous espériez de revoir votre ami[1]! Je ne conçois pas comment vous pouvez le voir, qui vous appelle de le délivrer : car, si *vous croyez* dans l'avenir, il n'a commis aucun crime pour n'être pas heureux; si vous n'y croyez pas, il est dans le néant : ainsi, d'aucune manière il souffre. Il est plus heureux que vous : il jouit de la tranquillité et ne craint plus rien. Je ne plains jamais les morts; c'est les vivans qui reste que je plains d'être séparé des personnes qu'ils aiment. Voyez donc votre ami heureux et débarrassé des inquiétudes de ce monde; pleurez-le parce que vous l'avez perdu, mais non pas parce qu'il est malheureux et qu'il souffre. Il souffre moins que vous, il ne sent plus rien. Calmez donc votre imagination, et ne nourrissez pas surtout des idées aussi inquiétantes, ma chère Thérèse. La raison doit avoir ses droits au bout d'un certain tems[2]. Pleurez, comme je vous le dis, pleurez votre ami perdu, mais non pas malheureux[3].

Je suis charmée que Vittorio ait été content de ma lettre[4]. Je suis sûre que avec de la douceur et piquant l'amour propre de cet enfant, vous en tirerez parti. Dites-lui bien des choses de ma part, et que, plus il vous témoignera d'attachement et plus je serai contente de lui. Je vous embrasse, ma chère : aimez-moi toujours.

Je ne suis pas étonnée de la follie du janséniste. C'est un fanatique conséquent, ainsi que son cher ami Ricci, qu'on dit va (*sic*) aussi briguer sous le prétexte de réformer l'église. Ils seront bien contens du C. Antichi, qui, par

1. Mario Bianchi.
2. Mme d'Albany appliqua ce précepte avec sérénité.
3. *Ms.* : Malherex.
4. Du 6 mars 1798.

des vues différentes, court le même chemin ; ce sont des coquins masqués de toutes les manières. Cependant le votre est vertueux, mais fanatisé. Que de différends personnages on voit passer en revue dans ce moment sur le théâtre du monde ! Et tous courent au même but sans le sçavoir : tous veullent jouer le premier rôle, et ne font que celui de valet dans le faite. Je trouve la vie trop courte pour se donner tant de peines, et les hommes ne méritent pas qu'on veuille[1] les dominer. La révolution m'a donné un souverain mépris pour le genre humain, et, quand je trouve un être moins malhonête des autres, j'en suis toute étonnée. Cervoni est ici. Il se dit moins voleur de ses compagnons d'armes ; il dit des horreurs de l'opération de Rome[2] ; il a demandé sa démission. On ne conçoit pas comment le Pape résiste à tant de visicitudes : cela prouve bien que les vieux ne sentent rien, et arrive-t-on à cet âge avec une âme sensible, surtout dans cette place[3] ?

Je ne vous donne pas, mon cher archiprêtre, les nouvelles de Rome. Vous êtes autant que moi dans le cas de les sçavoir, puisque Sienne est devenu un faubourg de Rome. On dit que l'empereur envoie beaucoup de soldats dans ses nouvelles provinces vénitiennes[4] ; on

1. *Ms.* : Qu'on veullent.

2. Cf. Sorel, *op. laud.*, V. p. 292. Desvernois, *loc. laud.*, p. 87, attribue ces pillages et ces *horreurs* à l'influence de Masséna, successeur de Berthier dans le commandement de l'armée française. Il arriva à Rome « escorté par une foule d'individus sans mœurs, sans principes, sans délicatesse, lesquels s'emparaient impudemment de l'or, de l'argent, etc. ». Ducfourcq conteste d'ailleurs la valeur de ces accusations.

3. C'est un trait caractéristique de Mme d'Albany (comme de la plupart de ses contemporains) que la coexistence de leurs opinions si étroitement réactionnaires et de leur parfaite indifférence à l'égard de la religion et de ses représentants. On peut rapprocher « *la place* de Pape » du célèbre mot qui faisait rugir Flaubert : « La Grèce ? que nous importe cette *localité !* »

4. Les territoires de la Sérénissime République cédés à l'Autriche par le traité de Campoformio.

dit qu'il veut faire la guere à Cisalpine (*sic*) : mais je crois qu'avec quelques soldats armés de bâtons il pouroit reprendre la Lombardie, qui le désire, surtout d'après les nouvelles loix où même les pensées sont punies de mort[1]. VIVE LA LIBERTÉ CISALPINE[2] ! Il vaut encore mieux notre tiranie Toscane ; nous sommes dans le fet plus libres qu'eux. On parle, on écrit ce qu'on veut, sans craindre personne. Adieu, mon cher archiprêtre. Portez vous bien. Le poète vous salue tous deux, et moi je vous aime aussi autant que je vous estime. Madame Harvei[3] jouit de la liberté romaine.

---

18. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[4]

(20 mars 1798)

Affaires domestiques. — Souvenir de Mario Bianchi. — Les jansénistes à Rome. — Un arbre de la Liberté à Florence. — Lampredi. — Rançons de cardinaux. — Angiolini, diplomate sans culottes.

Mardi 20.

Ma chère Thérèse, je crois que c'est moi qui vous dois de l'argent, puisque je ne vous ai jamais payé le chocolat ni le vin que vous m'avez envoyé. Pour le *panpepato*, nous sommes quittes ; il me paraît que vous

1. Sandoz parlera plus tard (12 juillet 1798) du *vœu secret et général des peuples de retourner à l'Empereur* (Sorel, *op. laud.*, V, 321).
2. En très gros caractères dans l'original.
3. Elisabeth Harvey, qui fut la deuxième femme du duc de Devonshire.
4. Milan, *ibid.*, n° 17. — *Suscription :* Alla Signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : mardi 20 ; de Quirina Magiotti : 20 mars 1798. Les exhortations au repos d'esprit et à la résignation, commencées la semaine précédente et auxquelles Teresa doit avoir répondu par quelques protestations d'éternelle douleur, continuent ici et forment un enchaînement naturel entre la lettre 17 et celle-ci.

m'avez dit que ils avoient coûtés vingt paules les deux, et j'ai dépensé vingt paules pour l'once d'or filés et quatre pour les fichus; mais certainement que les bonbons que vous m'avez envoyés coûtent davantage que quatre paules: ainsi c'est moi qui vous dois. Dites moi donc ce que je dois vous payer.

Vous devriez tacher de fuir tous ces endroits qui vous rappellent votre ami et les momens heureux que vous avez passés avec lui. Il faut laisser assoder[1] la playe et ne pas la rouvrir à tout moment; sans cela elle ne se fermera jamais. Il n'y a que les tems qui diminuera la douleur, et il ne vous restera plus qu'un souvenir doux des momens heureux; mais il est affreux de devoir attendre du tems[2]. Je vous plains de toute mon âme, et je vous plaignais déjà avant de vous connaître. Jugez si à présent je partage vos peines, et je les sens d'autant plus que je tremble toujours qu'il ne m'arive le même malheur. Le poète se porte bien, mais à la plus petite chose qu'il souffre, mon cœur est allarmé comme bien vous pensez, surtout dans ce moment. Que ferai-je sans lui[3]. Je ne tiens au monde que pour lui. Vous avez des enfans qui partagent vos affections. Vittorio mérite que vous vous attachiez à lui. Si vous vous occupez de lui, il vous aimera; et il ne peut pas vous témoigner plus d'amitié qu'en se consacrant à votre bonheur : dites-le lui de ma part.

Le départ des jansénistes[4] a irrités tout le monde, et

1. *Ital. :* Assodare, affermir, cicatriser.

2. C'est-à-dire : attendre longtemps. — Comme tous ces raisonnements, si raisonnables, devaient être importuns à l'âme meurtrie de Teresa ! Combien plus touchant Alfieri, lui disant : « Donna, teco piangendo assai più dico. Il pianto è un dolce favellar che tace » (Sonnet LX, *Rime*, p. 66).

3. C'est une des raisons, et non la moindre, de la vivacité de ses inquiétudes

4. Allusion probable à un voyage de Vecchi et Ricci à Rome, où ils espéraient voir refleurir « l'Eglise naissante ».

ils seront méprisés des Français. Comment est-il possible que des gens qui ont de l'esprit se laissent ainsi maîtriser par le fanatisme? Je n'ai plus vu Déborde. Il m'assura alors que son cagot n'irait pas à Rome. Ayez soin de vous ma chère ; armez vous de courage, si vous pouvez, faites du mouvement : il faut fatiguer le corps pour forcer l'esprit à ne pas penser.

Je salue l'archiprêtre, et je l'assure qu'il n'est pas vrai qu'on a dit à Florence (*per poco*). Il y a une fureure d'aplaudissement pour le grand duc au théâtre. On a trouvé, il y a quelques jours, un petit morceau d'arbre planté la nuit sur la place du grand duc auprès du Lion. On ne sait pas si c'est la sentinelle qui l'a fait. Je crois qu'il y a ici comme partout des gens qui aimeraient à voler et qui ont plus de vices que d'argent ; et on les connais. Mais tout cela ne signifie rien, si les Français ne veullent pas voler la Toscane, et c'est ma grande peur[1]. Je ne suis pas si bête, ni personne non plus, de croire que ils pensent à établir la liberté. Sous le prétexte de la démocratie, ils volent à l'excès, et les coquins vivent pendant quelques mois : car ces mêmes coquins qui désirent les Français ne sont pas si sots que de se croire libres, et le sont encore moins que les volés, car ils ont toujours peur de perdre leur place. Lampredi[2] est un coquin dans toute la force du terme : je ne puis vous dire toutes les coquineries qu'il a fait. On parle d'un congrès à Parme[3], où les uns,

1. Elle aurait dû se rassurer en songeant que le Directoire venait d'envoyer un nouvel ambassadeur au grand-duc, et que cet ambassadeur, Reinhard, venait précisément de remettre ses lettres de créance le 4 juin 1798.

2. Urbano Lampredi, directeur du *Moniteur*, auquel collaboraient Vincenzo Bianchini, Vincenzo Russo, Gius., marchese Antinori. En 1798, il quitta Florence, étant devenu suspect au *Buon Governo* réactionnaire, à cause de ses idées novatrices.

3. Les conférences de Selz (ouvertes le 30 mai 1798) semblent avoir tenu lieu de ce Congrès annoncé.

comme à Rastadt, parleront, et les autres voleront, en attendant que le discours soit terminé. Les cardinaux et prélats se tirent d'affaires[1] avec la solita *Pluye de Jupiter* ou les moyens d'Alger. Cela fait dresser les cheveux de rage. Je croiois qu'à Sienne on avait plus d'esprit, et que on ne croioit plus sur la *loyauté française* après les voleries qu'on avait vu.

Dom Neri[2] est arrivé hier : il ne voudra pas parler, mais, s'il ouvre la bouche, il nous apprendra bien des choses. Angiolini est fait exprès pour traiter avec eux : c'est un demi sans culottes. Adieu, mon cher archiprêtre, portez vous bien et comptez à jamais sur mes sentimens pour vous. Madame Harvei voulait faire épouser à sa fille un des Santa Croce, le plus mauvais, le second.

---

19. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(27 mars 1798)

Affaires domestiques. — Vargas et Carletti. — Travaux et copies du peintre Fabre. — L'éducation de Vittorio. — Exactions françaises en Cisalpine. — La brouille de Sassi et d'Angiolini. — La *lapide* de Gori.

Mardi 27.

Je vous envois, ma chère Thérèse, les deux onces de fil d'or à deux écus l'once. Je me suis trompée l'autre

1. Le Sacré-Collège fut frappé de lourdes contributions ainsi que les familles princières romaines. On comprend ce que veut dire la Pluie de Jupiter, qui put corrompre les commissaires, mais que signifient *les moyens d'Alger?* le mauvais café ou les femmes de harem? Est-ce un mot en l'air ou une allusion à des faits mal connus?

2. Neri Corsini qui revenait de Rome.

3. Milan, *Ibid.*, 18. — *Sans suscription.* — Date de l'autographe : mardi 27 ; de Quirina Magiotti : 27 mars 1798. La certitude de cette date est donnée par la lettre suivante du 3 avril, qui parle de « ma lettre de mardi envoyant les deux onces de fil d'or ».

jour croyant que c'était des pièces de dix paules. Je vous prierai donc, avant de me rembourser (chose qui ne presse pas) de m'envoyer deux livres de chocolat en *tablettes* très justes de vanille et de canelle. Si vous pouviez me les faire plus grosses que cellui que vous m'avez envoyé, au cas que vous ne puissiez pas les faire en petit pains comme les modèles que je vous ai envoyé. Nous décompterons l'argent d'après le prix des tablettes de chocolat.

Le mauvais tems doit bien vous ratrister, car il attaque les nerfs : je crois que la pluye ne finira plus. Dites moi : que fera le Comte de Vargas a présent qu'on expulse tous les étrangers de Sienne [1] ? On me dit que Quintin [2] a eu ordre de partir aussi. Carletti se porte bien : il va chez tous les *matadores* du pays, et cherche à se refaire des pertes passées (entre nous soit dit), et il y parviendra. Il me charge de vous faire ses complimens, ainsi que Fabre, qui attend toujours sa mère et son frère. Il travaille et a de quoi travailler. On vient de lui demander d'Allemagne deux copies de la *Madonna della Seggiola* à 80 sequins l'une, ce qui fait 160 sequins. Ce sera les sixièmes copies qu'il fera, qui lui ont valu 500 sequins. Vous voyez que cela ne va pas mal pour lui [3]. Il mérite d'être heureux, étant honête et ayant du talent. Quand je ne vous parle pas de lui, c'est ma faute, car il me charge toujours de le rappeler à votre souvenir ; il n'a pas renoncé d'aller voir Rome [4] et d'avoir une idée d'un pays en combustion,

1. Encore une tentative pour découvrir la mystérieuse identité du personnage !

2. Ce personnage m'est inconnu.

3. Ces travaux lucratifs de copiste expliquent pourquoi Fabre, du reste paresseux, a laissé si peu d'œuvres originales.

4. Il s'abstint décidément de ce voyage, que sa situation encore mal définie d'émigré aurait pu rendre fort dangereux pour lui

et puis de revoir les monumens de l'art qui réveillent le génie d'un artiste.

Je conçois que vous craignez pour notre Vittorio : mais inspirez-lui des sentimens si profonds de justice et d'honêteté, qui le mette à l'abri des attaques du vice et du faux. Dites-lui de ma part que, appartenant au comte Alfieri [1], il doit chercher à se distinguer par une probité à toute épreuve qui caractérise son parrein : car l'honêteté du comte Alfieri est bien au dessus de son génie. Son cœur surpasse son esprit, et il sacrifierait sa réputation d'auteur si elle devait lui coûter un remord. La première qualité pour un homme, c'est d'être probe, et pour soi-même de n'avoir jamais le moindre reproche à se faire. On *peut* être malheureux, mais on *doit* être innocent. Tout cela est un sermon de carême pour notre Vittorio. J'espère qu'il restera toujours fidèle à son pays et à la religion, et qu'il saura toujours distinguer les vues des ambitieux et des gens qui n'ont rien [.....] [2] bien de son pays. Vous rirez de tout ce que j'écris : mais j'ai observé que les leçons qui viennent des étrangers font plus d'impressions sur les enfans que celle des parens, auxquelles ils attribuent toujours l'envie de prêcher.

Aucune nouvelles pour l'archiprêtre. Il aura sceu que les villes de Lombardie ont été en état de siège pour arracher aux Cisalpins quelques millions pour les Français [3], qui manquent absolument de la *matière roulante*. Personne en France n'est payé, ni troupes, ni hôpital, ni employés. On ne conçoit pas ce que ces

1. Comme filleul.

2. Ici quelques mots raturés et illisibles dans le texte. On peut suppléer : *rien fait pour le bien, etc.*

3. Par la loi du 13 mars 1798 qui frappait tout revenu supérieur à 2.000 livres d'un impôt progressif de 5 0/0 jusqu'à 100 0/0, et un impôt de 6 livres par domestique.

voleurs font de leur argent. Dom Néri est arrivé, et on l'a placé conseiller d'État avec 18000 livres d'apointetements. Portez-vous bien tous deux et comptez à jamais sur ma tendre amitié. J'embrasse la bonne Thérèse.

Une chose qui occupe tout Florence est une brouillerie entre Sassi et le grand ministre Angiolini, qui était son ami depuis quinze ans, qui avoit logé chez lui à son retour de Rome, qui s'était quittés en pleurant au moment de partir. Trois jours après le départ du ministre, Sassi renvoya au marquis Del Monte, ami d'Angiolini, les effets qu'il avoit laissés en dépôt chez lui, et dit à tout le monde qu'il ne voulait plus avoir affaire avec lui, qu'il brûlerait toutes les lettres qu'il recevroit de lui, sans en vouloir dire la raison à personne ; et en cela il fit mal : parce qu'on ne peut pas faire tord aux gens quand ils sont éloignés ; d'autant plus que la partie n'est pas égale, puisque Sassi a une très bonne réputation, et que l'autre, depuis l'affaire de Rome, l'a un peu douteuse ; et la brouillerie fait grand tort au ministre, étant ami de Sassi depuis quinze ans, et fait naitre[1] des doutes sur son honeteté ministériale. Je crois qu'il était permit à Sassi de se brouiller avec Angiolini ; mais il devait pas prendre le public pour confident, et devait respecter son ancienne amitié. J'allais oublier de vous raconter ce commérage qui est celui de tout Florence, et intrigue tous les curieux de cette ville, et surtout le casino qui n'est pas favorable au ministre soi-disant sans culottes. Adieu. Le poète vous salue tous. On travaille à *la lapide*[2].

1. Ms : n'aitre, faute ordinaire de Mme d'Albany.
2. Le monument funéraire qu'Alfieri fit ériger à San Giovannino de Sienne à son ami Gori Gandellini, qui y est enseveli. L'inscription latine qui y est gravée est d'Alfieri lui-même.

20. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(3 avril 1798)

Nouvelles de sa santé

Mardi 3 avril.

Je n'ai pas eu, ma chère Thérèse, de vos nouvelles samedi. J'espère que vous n'êtes pas malade et que vous avez reçu ma lettre de mardi, où je vous annonçais votre fil d'or. Je ne puis pas causer avec vous longtems, ayant un mal de rein qui ne me laisse pas la liberté de rien faire. Je l'atribue au changement de tems, ou peut être à ma situation présente[2] qui ne donne pas d'écoulement au sang. Je souffre beaucoup, mais ce ne sera rien. Comment va votre santé ? milles choses à Vittorio et à l'archiprêtre. Adieu ; aimés moi toujours comme je vous aime.

---

21. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(10 avril 1798)

Nouvelles de sa santé. — Vittorio destiné au commerce. — Pronostics de grands événements. — Cardinaux réfugiés à Florence. — La lanterne magique du monde.

10 mars (*sic*).

Ma chère Thérèse, je n'ai receu votre lettre que le lundi au lieu du samedi, mais la semaine d'ensuite

1. Milan, *ibid.*, n° 29. — *Suscription* : Alla Signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : mardi 3 avril ; de Quirina Magiotti : 1798. — L'envoi du fil d'or sert à dater cette lettre, peu importante d'ailleurs.

2. Rappelons que Mme d'Albany était née le 20 septembre 1752. La ménopause paraît avoir provoqué chez elle une crise longue et douloureuse ; elle y revient souvent dans ses lettres.

3. Milan, *ibid.*, 20. — *Même suscription* que la précédente. — Date de l'autographe : 30 mars ; de Quirina Maggiotti : avril 1798. La date du

je l'ai eu samedi *al solito*. J'ai receu l'argent de Salvetti, dont il ne m'a pas demandé de receu. Ma lettre vous en servira, pour que je ne le redemande pas une seconde fois. Je me porte mieux, mais pas bien : mon mal de rein est diminué à force de bains et de fumigations. Je crois qu'il vient de trop de sang ou trop épais. Il y a six mois que je n'ai plus rien eu du tout, et apparament au printems les humeurs augmentent ou fermentent. Je me suis fait mettre les sangsues, et il en est sorti un sang épais comme de la colle. Je vais me mettre à boire, boire du petit lait ou autre chose.

Je suis fâchée que Vittorio devra rester dans le négoce. Pourquoi donc ce remue-ménage? Est-ce le Brontolone qui en est cause? Vittorio doit se ressouvenir au moins par oui dire que *nostro Checco*[1], quoique obligé de rester dans sa boutique, était très instruit, et qu'il avait les qualités d'un homme qui ne pensait et ne s'occupait que de la philosophie et des idées les plus sublimes. Il faut qu'il profite de tous les momens perdus pour étudier, et quand on en veut on en trouve. S'il voyait comme son parrein met tous les momens à profits! Quand on s'abitue dans sa jeunesse à ne pas perdre un moment, on parvient à faire plus de choses que personne. Il faut cependant qu'il trouve le tems de faire de l'exercice : sans cela sa santé en souffriroit. A son âge il faut de la distraction, et surtout de l'air ouvert pour donner de la force au corps.

Je vois, ma chère Thérèse, que votre santé n'est pas non plus bien bonne. Ayés soin de vous, conservés-

10 mars est un lapsus de la comtesse, et celle du 10 avril est la seule bonne, comme le montrent les nouvelles de la *lapide*, sûrement postérieures à celles qu'en donne la lettre 20.

1. Francesco Gori.

vous pour votre Vittorio. Que fait votre aîné? Comment vont les convulsions?

Depuis plusieurs jours, je ne puis plus étudier, ni paindre ni lire; cela me ratriste. Je passe ma vie au bains ou dans mon lit, pour me guérir. On dit que c'est un moment critique pour les femmes : il faut le passer.

Milles choses à l'archiprêtre. Il a prié pour moi, et pour lui, car je n'ai pas pu aller à l'église du tout. On dit qu'avant trois mois il arrivera des événements qui étonneront tout le monde[1] : c'est Faypoult[2] qui l'a dit à une personne qui me l'a redit. On m'écrit aussi de Venise que dans peu le sort de l'Italie changera[3]. J'ai bien peur que ce soit en mal. On dit cependant le contraire. Mais j'espère peu, je vois noir. Soit mon reumatisme qui me ratriste ou les événements, je ne vois pas bien gaiement.

On dit que la santé de l'empereur[4] est mauvaise, qu'il donne dans l'étisie : je ne vous donne pas pour vrai la nouvelle. Nous avons bien des cardinaux et des prélats. Tout cela s'est trouvé à la cour avec Cervoni. C'est bien la lanterne magique où le diable et Jésus-Christ se trouvent réunis. Ce monde n'est pas autre chose qu'une lanterne magique : chacun passe et peu laissent traces d'eux.

Dans peu arrivera la *Lapide* pour l'ami; on y travaille, et j'espère que l'archiprêtre en sera content.

1. Est-ce une allusion à l'entreprise projetée contre l'Angleterre ou à l'expédition d'Egypte?

2. Faypoult, commissaire fiscal à Rome et en Cisalpine, qui essayait de modérer les exigences pécuniaires du Directoire et des généraux.

3. Il est difficile de tirer un renseignement sérieux de données aussi incohérentes. Il y a cependant peut-être ici une allusion aux prochaines conférences de Selz où l'Autriche apporta des plans chimériques pour le partage de l'Italie.

4. L'empereur d'Allemagne, François II, alors âgé de trente ans, devait survivre de longues années à ces sinistres pronostics.

Adieu tous deux : croyez dans mon estime et mon attachement. Le Ministre disgracié[1] vous salue tous. Je le vois tous les jours, et il est toujours ministre partout. J'embrasse ma Thérèse, et je donne un petit souflet à Vittorio. J'ai vu Deborde qui parle toujours avec estime de son principale[2]. Il dit qu'il est allé à Rome pour ses affaires.

---

22. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(17 avril 1798)

Une consultation médicale. — Exercices de littérature française, livres à copier ; lettres de Mme de Sévigné et de Mme de Pompadour. — Voyage de Maufredini. — Lampredi et le *Moniteur de Rome*. — La pierre de Gori. — Congrès de Rastadt.

Mardi 17.

J'ai reçu samedi, ma chère Thérèse, le chocolat que vous m'avez envoyé, qui est bon et d'un excellent goût. Il serait aussi bon que celui de Livourne s'il était plus travaillé et plus *pastoso in bocca :* qui vient de n'être pas assez broyé, car le goût est excellent. Je vous en remercie infiniment.

Ma santé est meilleure ; mes reins, moyennant des bains longs et fréquens, sont guéris, et je me porte quasi bien. Je crois que vous ne connaissez pas la cause de votre mal d'estomac ; vous devriez l'étudier : ce doit être abondance d'acides ou d'alkalis, et il faut se munir en conséquence. Si on ne connaissait bien la qualité de l'estomac, on n'aurait jamais mal ; il suffirait de ne

1. Carletti.
2. *Ital.: principale*, patron. Mgr Vecchi.
3. Milan, *ibid.*, n° 21. — *Suscription :* Alla Signora T. R. M., à Siena. — Date de l'autographe : mardi 17 ; de Quirina Magiotti : 17 avril 1798. — L'envoi du chocolat dont il est question au début suffit à situer cette lettre après celle du 27 mars, où le même chocolat était commandé à Sienne.

prendre que les alimens qui corrigent le vice de l'estomac. C'est une follie que de dire que vous avez mal aux nerfs : on a mal aux nerfs parce qu'il y a une humeur qui piquent ces nerfs, et c'est l'humeur qu'il faut corriger, et les meaux de nerfs cessent. Observez, si les acides vous font du mal, ou bien la viande et les œufs, qui sont des alkalis : et alors vous vous réglerez en conséquence. Peut-être est-ce aussi faiblesse des sucs de l'estomac ou trop de force; il faut fortifier ou atténuer. Mais chacun [1] a un certain âge et juge de sa santé, et avec de la réflection peut être son propre médecin; vous devriez faire de l'exercice, vous promener beaucoup, et prendre l'air ouvert qui rend la force aux corps.

Mille choses à Vittorio. Je vois qu'il veut être instruit même dans son comptoir, et c'est bien fait; il s'en trouvera bien, et en aura de la consolation pour l'âme et de l'agrément pour l'esprit. Je vois qu'il ne perd pas un moment de la journée. Vraiement les lettres de Mme de Pompadour [2] ne sont pas les meilleures à copier; il y a celles de Mme de Sévigné, qui sont un modelle de stile; et puis il y en a des plus sérieuses qui sont encore meilleures, parce qu'on apprend quelques choses en copiant. Il en reste quelques choses dans l'esprit; je ne m'en rappelle pas à présent d'aucun titre. Il pourait copier un livre d'histoire : il lui en resterait quelque chose, ou un livre de morale. En français, quand on sait écrire, on sait écrire des lettres; il suffit de mettre sur le papier le discours familier, sans aucune prétention.

1. *Ms.:* chaqu'un. — C'est du pur Molière que cette consultation médicale de femme du monde !

2. Imprimées « à Londres, chez Owen, 1774 en quatre tomes » et d'ailleurs apocryphes. (Cf. Goncourt, *Madame de Pompadour*, p-8.) C'est évidemment un singulier choix comme *testo di linguà.*

Pucini a été à Pistoya pendant la semaine sainte et celle de Paque : il est revenu depuis deux jours, mais je ne l'ai pas vu. Tous les ans il va faire les fêtes dans sa patrie.

Tout le monde ignore le but du voyage de Manfredini[1] : ce sera certainement pour le bien du pays. On a enfermé ici quelques coquins étrangers qui voulaient causer du désordre. Ils avaient des papiers, des projets, mais de peu de conséquence, n'ayant aucune relation avec les gens du pays. Ce sont des gens qui meurent de faim et qui voudroient voler, mais, tant que de plus gros poissons ne voudront pas nous engloutir, il y a peu à craindre. Le *Moniteur de Rome* est infâme et la lettre de Lampred... bien audacieuse, car, si on y répondait par les rimes[2], on lui prouverait qu'il a fait ici la vie d'un homme qui a mérité d'être puni. Sa physionomie m'a toujours déplu. Madame Harvei jouit à Rome de sa société et de celle de tous les Français. Elle a levé le masque, ce qui ne lui était pas arivé un instant depuis six ans qu'elle est en Toscane.

Milles choses à l'archiprêtre. La *lapide* doit être élevée contre le mur et non pas par terre. Nous aurons soins de la faire porter à l'église. On parle de guerre de l'Empereur et de l'Espagne contre la France; mais c'est des on dit[3]. L'Autriche ne consent pas jusqu'à présent à la renonce du Rhin pour limite[4] : nous ve-

1. Manfredini (Federigo, marquis) (1743-1829), élève de l'Académie militaire de Florence, adjoint à Colloredo comme précepteur des fils du grand-duc Léopold (François II, empereur d'Allemagne en 1792; Ferdinand, duc de Toscane), grand-maréchal de la cour et premier ministre en 1796 à Pistoja; il avait obtenu de Bonaparte la promesse, qui fut tenue, de respecter la neutralité de la Toscane.

2. Italianisme : rispondere per le rime, répondre du tac au tac.

3. En pleine campagne de négociations, à Rastadt, le bruit n'avait en effet rien de probable.

4. Thugut feignait à ce moment de refuser à Treilhard le Rhin-frontière, espérant obtenir les Légations et les îles Ioniennes en échange de Rome et de la Suisse.

rons ce qui en résultera. Carletti politique ; il ne joue pas : je ne savais pas qu'il aimait le jeu. Adieu, portez-vous bien, et aimez-moi toujours autant que je vous aime tous. Fabre travaille et vous présente ses hommages ; il n'a pas renoncé d'aller à Siene.

---

23. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(24 avril 1798)

La santé de Teresa dérangée. — Rôle suspect du Brontolone. — Projet de voyage de Fabre à Sienne. — Conseils pour l'éducation de Vittorio. — Nouvelles politiques, ecclésiastiques. — Le club bolonais. — Un agitateur napolitain à Florence.

24.

Je n'aime pas du tout, ma chère Thérèse, votre dérangement de santé ; vous devriez prendre des bains et y penser sérieusement, car je ne crois pas que le Brontolone ait part à ce retardement[2]. Je m'imagine que ses scrupules ont fini sur ce point. Il ne faut pas badiner sur les retards ; faites donc des remèdes promptement, prenez de l'absinte et surtout des bains, et faites de l'exercice, malgré que vous en avez peu d'envie. Je ne crois pas que vous soyez encore d'âge à finir. Pour moi, à quarante-quatre ans, j'ai commencé à avoir un retard de trois mois, et puis cela m'est venu très

1. Milan, *ibid.*, 22. — *Sans suscription.* — Date de l'autographe : 24 ; de Quirina Magiotti : 24 avril 1798. — C'est la médecine qui permet de certifier cette hypothèse. Mme d'Albany ayant parlé santé intime dans sa lettre précédente, Teresa lui a répondu du tac au tac, et, comme de juste, Mme d'Albany, en matrone expérimentée, lui réplique avec vivacité. Ces premières confidences sont le prologue d'un épisode qui servira à dater plusieurs des lettres suivantes.

2. Le Brontolone y avait part, et il en résulta, le 1er décembre 1798, Maria Luisa Vittoria, dont Mme d'Albany fut marraine.

mal; je l'ai eu deux mois, et à présent voici le septième mois que je ne vois plus rien; je m'en crois débarrassée. Je me porte bien, à l'exception du rhumatisme que j'ai eu, qui je crois n'avait rien à faire avec cela.

Fabre, qui me charge de vous remercier de votre souvenir, n'est pas éloigné d'aller vous faire une visite avec un de ses amis, paintre de paysage. Il n'a pas vu Sienne et veut aller admirer votre école. Ce sera Vittorio qui l'accompagnera et qui lui fera voir tout ce qu'il y a de beau à Siena, et il fera un petit cours de peinture. Dites lui que son souvenir me fait grand plaisir. Je ne sais trop quel livre de morale vous proposer; il y a les pensées de Paschal, la morale de Nicole, mais l'archiprêtre dira que je suis janséniste. J'ai envie de lui envoyer toutes les semaines quelques maximes tirées des différents auteurs, qu'il me traduira en italien, et dont il fera un petit livre[1]. De cette manière. cela lui restera imprimé dans l'esprit. J'espère que notre Vittorio sera un bon sujet, qui fera honneur à la *mamma* et au parein; qu'il sera honnête homme: c'est la première des qualités, et qui donne le plus de considération dans le monde; car on a beau avoir de l'esprit, on est méprisé des autres, si on est pas honête; et il faut bien s'imprimer dans le cœur, en commençant sa carrière, de ne pas donner le droit à personne *de vous mépriser :* alors on peut toujours aller tête levée. Qu'on soit peauvre ou riche, grand seigneur ou d'une naissance médiocre, on se fait respecter, et on a la dignité de son état, parce que chaque condition a sa dignité qui ne consiste pas à se faire observer[2], mais à se faire respecter; et cela dépend de la réputation

1. On voit par les lettres suivantes et par les lettres adressées à Vittorio que Mme d'Albany réalisa ce projet.

2. *Ital. :* Osservare, dans le sens de révérer, donner des marques extérieures de respect.

qu'on a; et cette réputation commence à se former dès son bas âge. Quand on sait qu'un jeune homme est apliqué, attaché à ses parens, respectueux pour eux, excusant leur deffaut sans jamais en parler ni s'en moquer, il commence déjà à s'établir une réputation qui va augmentant avec l'âge, selon les différentes circonstances de la vie. Alors, avec le tems, quand on veut citer un homme de mérite, on le cite comme on faisait de François Gori[1]. J'espère qu'avec le tems on parlera de même de Vittorio[2]. Si vous n'aviez[3] pas été obligé de le mettre dans le commerce, vous auriez pu lui faire faire ses études pour entrer dans quelques carrières de ce pays avec les appuis que vous avez. Je sais que le Grand Duc se plaignait que personne n'étudioit les langues étrangères pour devenir secrétaire du conseil et de lui. La mort de Tiaschi[3] lui fit beaucoup de peine parce qu'il l'aimait, et parce qu'il savait les langues allemandes et françaises.

Adesso tocca a l'archiprete che io riverisco. J'ai été bien charmée de revoir la charmante et bonne Giulina que je vous prie de saluer de ma part. Vous saurez que Azara est nommé premier ministre en Espagne[4], et qu'il va y aller passant par Paris : que les Français ont voulu lui donner le Pape, pourvu qu'il nomma un vicaire à Rome ; que les jansénistes veullent faire un pape du patriarche de la dernière classe des prêtres, et

1. Francesco Gori Gandellini, le grand ami d'Alfieri, avait continué le commerce de soieries de son père, et son état de marchand ne l'avait pas empêché d'être recherché et estimé par les plus beaux esprits de Sienne (Cf. Milanesi, *op. laud.*, 109).

2. La mort prématurée de Vittorio trahit cet espoir de Mme d'Albany. Après avoir renoncé au commerce pour faire ses études de médecine à Pise, il mourut un an à peine après les avoir terminées.

3. Secrétaire de Ferdinand III.

4. M. de Azara, ministre d'Espagne à Florence, premier ministre et ministre des affaires étrangères en Espagne, ambassadeur d'Espagne en France en septembre 1799.

que les Français, qui vont prendre l'Égypte, établiront un patriarche d'Orient je ne sais où; qu'ils vont par terre empêcher le commerce des dindes (*sic*) aux Anglais[1]. Tous ce qu'ils rêvent la nuit, il l'exécutent le jour.

Le procès du révolutionnaire va son train. C'est un certain Atalis, Napolitain, qui a fait tout le mal possible à Bologne, et puis a dit publiquement qu'il venait révolutionner la Toscane. Il y a un club à Bologne établi pour cela, ou il y a différents Toscanes chassés d'ici. Depuis le moment que ce Napolitain a mis les pieds à Florence, il n'a pas été perdu de vue, le Barigel étant excellent. Il a apporté des manifestes imprimés avec lui. Ce coquin, qui n'avait aucun raport avec les toscans, mais avec des étrangers en Toscane, croioit de pouvoir prendre le grand duc au sortir du téâtre, de s'emparer des forteresses et de voler : car c'est là LE GRAND BUT, VOLER, VOLER, ET VOLER[2]. Ce n'est pas l'amour de la liberté : un sentiment pareil n'entre pas dans le cœur des coquins, et ils savent bien qu'ils n'établissent que la rapine. Je désire qu'on puisse faire un exemple qui dégoûte les autres oiseaux de proie d'arriver.

Adieu, mes chers amis, nous vivons dans des tems bien malheureux ; j'envie toujours ceux qui passent a une meilleure vie. On ne trouve plus la tranquillité que sur le rivage des morts. Adieu, portez-vous bien. J'embrasse la Thérèse. Voulez-vous bien remettre au Comte de Vargas cette lettre que j'ai oublié d'insérer dans ma dernière?

Je ne sais pas si je vous ai dit que je me rappelais très bien d'avoir vu autrefois à la bibliotèque de Sienne

1. Ces nouvelles ecclésiastiques n'ont aucun fondement, et Mme d'Albany comprenait mal le but et l'itinéraire de la campagne d'Egypte.
2. Ces derniers mots en grosses lettres dans l'original.

le Chracchi qui est aveugle à présent : dites lui de ma part et faites lui mes complimens. Je le plains bien : cependant sa tête doit lui fournir de quoi penser[1].

---

24. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[2]

(2 mai 1798)

Grossesse nouvelle de Teresa. — Mme Fabroni. — Aventure et procès de l'agitateur napolitain. — Bernadotte à Vienne. — Bagarre du 13 avril 1798. — Voyage de Manfredini. — Élections en France. — Le portrait de Mlle Altogradi.

Vous n'y pensez pas, ma Thérèse, de vous laisser faire des enfans par le *Brontolone !* Car, d'après tout ce que vous me dites, je ne doute pas que cela ne soit : surtout vos meaux d'estomacs le prouvent ; quand on pert on se sent aucun mal, et puis vous êtes trop jeune ; il est vrai qu'on commence souvent cinq ou six ans auparavant à se ressentir ; mais ayant badinée avec le feu, vous vous êtes brulée. Je ne conçois pas comment vous ne trouvez pas moyen, non pas d'échappé aux feux[3] amoureux, mais à l'empêcher d'avoir des suites. Si vous sçaviez un peu d'anatomie, vous vous placceriez de manière que ses exploits seroient vains... Vraiement voilà une belle dissertations. Au reste, ma très-chère,

1. A cette lettre est attaché un petit feuillet destiné à Vittorio Mocenni, et contenant une « pensée d'auteur classique » que l'enfant devait traduire en italien. C'est une phrase de Sénèque : « S'accommoder avec la pauvreté, c'est estre riche ; l'on est pauvre, non pour avoir peu, mais pour désirer beaucoup. » On trouvera dans les lettres suivantes une série de *pensées* analogues.

2. Milan, *ibid.*, 23. — *Sans suscription.* — Date de l'autographe : 2 mai ; de Quirina Magiotti : 1798. — Les *craintes* manifestées dans la lettre précédente trouvent ici leur conséquence naturelle, et les deux lettres se font évidemment suite.

3. *Ms.* : à feux.

si le mal est fait, ne craignez pas, La nature trouve de grandes forces pour se débarrasser de l'enfant : la Fabroni[1] en est un exemple. Le lendemain du jour où vous l'avez vu chez moi, au mois de novembre, elle s'est mise au lit, elle a fait un cours de maladies putrites et terzanes[2] et je ne sais pas quoi; elle est accouchée à la fin de janvier, très heureusement et d'un enfant gros et gras. La nature est difficile à expliquer; elle est admirable dans toutes ses opérations; je suis persuadée que vous vous en porterez mieux, si les opérations du Brontolone ont eu effet. Je suis cependant furieuse contre cet imbécile qui vous tourmente de toutes les manières. Je ne connais que des maris que je doive détester. En revanche j'aime bien notre Vittorio qui se conduit si bien et traduit à merveille mes sentances : dites lui bien de ma part. Je suis persuadée qu'un jour il se rappellera de moi, et dira : « Il y avait une vieille femme qui voulait me voir un homme de mérite ; je lui en sais gré. L'envie de mérité la louange me faisoit apliquer. » Si c'est lui qui a traduit Sénèque, il l'a bien entendu. Je le prie de continuer et d'apprendre par cœur les sentences que je lui envoie : elles seront toujours tirées des bons auteurs.

Avouez, mon cher archiprêtre, que notre Thérèse est bien bonne de se laisser cajoler par son *Brontolone*. Il me paraît que je l'envoierais trouver quelque mégère, mais ces dévots sont terribles pour leurs femmes. Il y aurait cependant moyen d'échapper à la production de ses exploits... Mais laissons les événemens du Brontolone pour parler de choses plus sérieuses.

1. Plusieurs personnes de ce nom se rencontrent dans l'entourage de la comtesse. Il s'agit ici de la femme de celui que Mme d'Albany appelle ailleurs une bibliothèque vivante.

2. *Ital.*, *putride e terzane*, fièvre putride et fièvre tierce. Je ne garantis pas la compétence médicale de Mme d'Albany.

Vous dites mal quand vous appelez *insurection*, une arestation d'un seul homme qui est étranger et qui n'avait aucun raport avec les gens du pays : car la seule personne du pays qui a été arretté avec lui étoit son espion, et le gouvernement l'a fait enfermer pour ne pás paraître qu'il était chargé par lui. Ce coquin de Napolitain est un homme qui veut voler, et trouve qu'après avoir volé à Bologne, il pouvait, à Florence où il n'était pas connu, faire de nouveaux exploits. Son procès va son train. Croyez-moi : tant que la *Grande nation* ne veut pas la ruine de la Toscane, les autres peuvent peu de choses. Quant aux gens du pays je crois bien qu'il y a *des partisans*, mais qui n'ont pas le courage de commencer : ils laisseraient faire et jouiraient d'être directeurs ou consuls ou sénateurs et puis *pendus*.

Non ne concevons pas pourquoi un fils d'un homme que le poète a connu à Siene qui est honête homme, un nommé *Vaselli*, est soldat à Florence. En sçavez-vous la raison? Manfredini sera arivé à Vienne peu de tems après l'affaire de Bernadotte[1], qu'on n'a pas encore bien vérifié ici : on attend la poste de demain pour en sçavoir les détails. On dit que Bernadotte ayant donné un grand dîner à tous les ambassadeurs[2] et charges de la cour, il mit un étendart *tricolore* à son balcon; que Thougout (*sic*) et l'ambassadeur d'Espagne l'avertirent de n'en rien faire, que cela déplairoit au peuple; qui, d'abord qu'il s'en étoit apersu, l'étoit aller arracher, se faisant échelle l'un à l'autre pour arriver au second où demeuroit l'ambassadeur, qui s'est caché. Le peuple

1. L'affaire du drapeau tricolore de l'ambassade insulté par la populace (le 13 avril 1798). (Cf. F. Masson, *les Diplomates de la Révolution : Bernadotte à Vienne*, p. 149-248; Mme Reinhard, *Lettres*, p. 2; Sorel, *op. laud.*, p. 306. « Si pareil fait s'était produit à Paris, comme on nous eût traités de barbares », dit avec raison Mme Reinhard.

2. « Il avait du monde à dîner », dit simplement Sorel, *op. laud.*, *ibid.*

lui a brisé deux voitures, et il est parti le lendemain. Cependant l'empereur lui a fait signer le procès-verbal ainsi qu'à toutes les personnes présente, et a envoyé un courrier à Paris. Voilà tout ce qu'on sait ici.

Quand je vous ai dit que les Français veulent donner le Pape à Azara, cela est très vrai. Il lui ont offert de lui laisser emmener en Espagne (*sic*) et de lui faire une pension de cent mille écus Romains, s'il vouloit nommer un vicaire qui eût ses pouvoirs. Azara a dit qu'il n'avait aucune instruction de sa cour là-dessus et qu'il n'avait pas besoin du pape sans pouvoir. On dit que Manfredini est allé à Vienne pour tâcher d'arranger[1] *una nicchia al santo padre*. Nous verrons si l'affaire de Bernardotte produira la guerre : pour moi, je crois que c'est un prétexte pris par eux comme à Rome, pour recommencer les hostilités[2]. Il y a déjà un mois qu'il bourdonne aux oreilles des politiques, le bruit de guerre, car on sait toujours d'avance ce que ces brigands veullent faire. D'un autre côté les nouvelles élections vont leur donner de l'ouvrage[3]. L'armée n'est pas non plus disposée à guerroyer de nouveau. Tous les pays sont malheureux, mais le plus malheureux est toujours la France ; elle est esclave plus que tous les autres. Voilà bien de la politique, mais je crois plaire à l'archiprêtre, n'ayant aucune nouvelle du pays qui soit intéressante.

La fameuse pélerine est partie pour Sienne. Je crois cependant qu'elle n'a pas passé les Chartreux[4], ayant mal aux pieds, allant pieds nus par pénitence.

1. Cette mission échoua, l'Autriche ne se souciant pas plus que l'Espagne de donner asile au Pape.

2. Ce n'était en réalité qu'une simple gasconnade de Bernadotte, qui partit de Vienne le surlendemain de cette mésaventure, le 15 avril.

3. Pour le renouvellement du tiers du Corps législatif.

4. La chartreuse d'Ema près Florence.

Adieu, ma Thérèse; ayez soin de vous. Ma santé est bonne, je me suis remise *al solito*. Le portrait de l'Altogradi n'est pas encore achevé; il y manque peu de chose; elle est abillé de blanc avec des rubans ponceaux, et elle a au col une chaîne d'or avec un médaillon où est écrit mon nom : il est sensé être de cheveux. Je vais faire le portrait de l'ex-ministre[1] la semaine prochaine. Comment mon painceau pourra-t-il rendre l'expression de son visage? Adieu. Fabre vous présente ses hommages; il travaille à ses Madonna du palais Pitti[2].

---

25. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[3]

(8 mai 1798)

Certitude de la grossesse de Teresa. — Mésaventure financière d'Ansano Luti. — Remède contre la jaunisse. — Affaires domestiques. — Mariages à Florence. — Portrait de Carletti. — Affaire de Bernadotte. — Prétendue révolte des troupes françaises.

8 mai.

Je suis bien fâchée ma chère Thérèse, qu'il soit enfin décidé que le Brontolone a réussi à vous tourmenter. J'avois cru que depuis longtems il ne pensait plus d'avoir des enfans. Quel tourment qu'un semblable mari! Ces dévots ne finissent jamais de voulloir peupler le monde d'imbécilles comme eux. Ne craignez rien pour votre santé : la nature en cela est admirable; elle

1. L'ex-ministre Carletti.

2. Feuille annexe à l'adresse de Vittorio Mocenni : « Sachez vous respecter vous-même, et personne ne vous fera rougir. — Il n'est pas de dépense plus chère que celle du temps. » Et au-dessous cette réflexion à l'adresse de Teresa :

« Je continue à sermonner Vittorio, parce que [ce que] dissent (*sic*) les étrangers fait plus d'impression que ce que dissent les parens. »

3. Milan, *ibid.*, 24. — *Suscription:* Alla Signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : 8 mai; de Quirina Magiotti : 1798.

donne des forces aux femmes qu'elles ne croyent pas d'avoir. C'est une opération si naturelle, quand on est bien formée, qu'il n'y a rien à craindre. J'aimerois mille fois mieux pour vous que cela ne fût pas, mais je ne crains pas que vous ne vous en tiriez très bien. Vous avez l'exemple de la Fabroni qui, après trois mois de maladie au lit, est accouchée d'un enfant gros et gras sans aucune peine. Elle a été malade après, parce que l'est t[ou]te l'année, étant d'une complexion floche[1], et faisant une vie paresseuse et ridicule pour la santé.

Je suis vraiment affligée pour l'archiprêtre, mais comment n'a-t-il pas su que cet homme[2] avait son argent dans une banque en négoce peu sûr? Malheureusement ces sortes d'amitiés nous procurent toujours de très grands chagrins, tôt ou tard, parce qu'on épouse toute la famille, en aimant une femme du peuple! Il faudroit pouvoir la faire rompre avec les siens, qui pour l'ordinaire, sont de mauvais sujets ou des sots. Il y a trop de distance entre leur éducation et la notre. Il n'y a pas de paroles pour consoler ce peauvre archiprêtre, un homme qui sent souffre beaucoup de voir les personnes qu'il aime dans l'affliction. Il n'y a que le courage et le temps qui calme un peu. Il fait sagement de vivre dans la diète; il n'y a que cela qui puisse le sauver et de boire de la limonade cuitte qui fait passer la bile. Cela s'appelle *della citronella* : on pèle le citron et on jette la pellure dans la théière[3]; et on coupe le citron en tranche, et on verse sur tout cela de l'eau bouillante qu'on fait tirer comme du thé;

1. *Ital. : floscia*, flasque, mou.
2. Le mari de sa maîtresse. La vie privée d'Ansano Luti, qui nous reste très mal connue, paraît avoir présenté de bizarres « complications sentimentales ».
3. *Ms. :* tétière.

et on le boit chaud à jeun avec du sucre, et toute la journée. Cela fait passer la bile par urine.

Milles choses à *Vittorio nostro* que j'aime pour son aplication. Je le remercie de ses sentimens pour moi. J'espère qu'ils le feront opérer[1] bien toute sa vie, pour me faire plaisir et honneur, puisque je m'intéresse à lui si vivement. Je lui recommande d'avoir bien soin de vous, puisque je vous aime bien et parce que vous l'aimez si tendrement.

J'ai encore parlé à Pucini de notre commission. Il dit qu'il a cherché et n'a rien trouvé jusqu'à présent qui convienne. C'est une chose difficille, voulant la marier bien. Dans ce moment, personne n'a du goût pour le sacrement : les jeunes gens veulent se divertir. Nous chercherons tant que nous pourons.

Fabre me charge de vous présenter ses hommages. Il a toujours envie d'aller vous voir, s'il peut abandonner son ouvrage. J'ai commencé hier le portrait de l'ex-ministre couché dans un fauteuille avec le traité de paix[2], sur la table sur laquel il est appuyé et la *ventarola*[3] sur la tête. Je crois qu'il sera ressemblant.

Courage, mon cher archiprêtre, ne vous laissez pas abattre! C'est dans l'occasion qu'on prouve la force de son âme, et qu'elle est nécessaire. Ayez soin de votre santé et vivez de diète, et buvez de la *citronella.*

On dit que l'affaire de Bernadotte à Vienne a fait peu de sensation à Paris; qu'on ne la même pas mis dans la *Gazette*. Il faut espérer qu'il n'y aura pas la guerre. Les Français aiment mieux voler en tems de paix et dépouiller les pays tranquillement. Les troupes qu'on a embarqué à Gênes ont demandé les cinq mois

1. *Ital. :* operare.
2. Le traité de paix entre la France et la Toscane, auquel Carletti avait collaboré.
3. C'est une espèce d'éventail.

de paie arriérée[1], ne voulant s'embarquer qu'à cette condition; et une fois à Toulon, elles ont dit qu'étant en France, elles ne vouloient plus en sortir et ont refusé de s'embarquer. Cela prouverait que le soldat ne se soucie guère de l'entreprise philosophique[2]. Le gouvernement français traite les individus comme des troupeaux de moutons qu'il envoye où il veut. Il faut espérer qu'ils s'en apersevront un jour ou l'autre. Adieu, mon cher archiprêtre, courage et courage. La vie est un tissu de petits plaisirs et de grandes peines. J'embrasse ma Thérèse de tout mon cœur[3].

---

26. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[4]

(15 mai 1798)

Les méchancetés de la conversation. — Le *Brontolone*. — Vittorio et l'archiprêtre. — Les moyens d'être heureux. — La campagne d'Égypte et Bonaparte.

Mardi 15.

Je déteste, ma chère Thérèse, votre brutale de *Brontolone* qui est encore plus bête que méchant. Mais on fait mal de vous répéter tous ces commérages qui ne font que vous irriter contre lui. Il ne faut jamais, pour vivre tranquille dans ce monde, se laisser rien redire :

1. *Ms. :* paix arrières.
2. La guerre de propagande pour les idées républicaines.
3. Sur une feuille annexe est cette pensée proposée en exercice à Vittorio Mocenni. « Socrate : Si je ne suis pas esclave de la bonne chère, du sommeil, de la volupté, quelle en est la cause ? c'est que je connais d'autres plaisirs qui me flattent bien davantage, qui ne s'échappent pas dans l'instant où l'on en jouit, et qui promettent des douceurs inaltérables. »
4. Milan, *ibid.*, n° 25. — *Même suscription* qu'à la lettre précédente. — Date de l'autographe : mardi 15 ; date de Quirina Magiotti : 15 mai 1798. — Cette date est incontestable.

c'est la maxime que j'ai adoptée et je m'en trouve bien. Il y a des gens qui, par méchanceté, mettent dans la bouche des autres ce qu'ils veullent vous dire de désagréable. Il faut aussi dans ce monde, pour vivre plus heureux, donner très peu de facilité aux indifférents, ce que vous appelez *confidenza* en italien. Enfin le grand art de la vie, c'est de sçavoir toujours se deffendre et combattre quelques fois. Le ciel ou le destin vous a donné cet imbécile pour mari : il faut le suporter le moins mal que possible, puisque vous ne pouvez pas le changer ; sinon je vous dirais : plantez-le là et vivez à votre guise[1]. Vous avez de la consolation dans vos enfans, surtout Vittorio. Dites-lui que je le regarde comme mon fils s'il étudie bien ; et je veux qu'il m'aime aussi, et qu'il devienne un être parfait, qu'il soit cité pour son honeteté et sa sagesse. Je suis bien enrhumée ; le tems est si extravaguant que tout le monde tousse, et moi comme les autres. A cela près je me porte bien. Je prends bien de la part aux chagrins de l'archiprêtre. J'espère qu'il s'armera de courage : à un mal sans remède il faut se faire raison, et l'envisager sans crainte. On finit par s'y accoutumer et par souffrir moins. Dites-moi comment a fini cette affaire.

Je conçois, mon cher archiprêtre, que vous devez souffrir. Je conçois aussi que vous aviez établi votre bonheur sur celui de cette famille. Mais il est bien difficile, quand on étend si fort son bonheur, qu'il n'y ait pas des fils qui cassent et qui le détruisent, surtout quand ils dépendent des autres. Une âme sensible a besoin de liens. Mais il y en a peu qui nous rendent heureux ; il faut tant de rapports, tant de combinations heureuse que on est quasi plus heureux de chercher le

1. On reconnaît ici la morale de Mme d'Albany, toujours disposée, comme elle le dit ailleurs, à *corriger le sort.*

bonheur en soi, ou dans une seule personne. Mais il est aisé de parler quand la chose est faite. Armez-vous donc de courage; le désespoire ne sert à rien du tout; il faut remédier au mal et non le pleurer. N'y a-t-il donc pas de remède?

Il paraît que nous n'aurons pas la guerre. Je crois que les nouvelles politiques ne vous intéressent guère; mais elles vous distrayent au moins pour un petit moment. Buonaparte va commander l'expédition d'Égipthe. On n'y comprend rien : on emmène [1] des imprimeurs, des artistes de toutes espèces; cela me paraît d'une follie bien ridicule [2]. Jusqu'à présent je n'ai eu aucun besoin des permissions du pape pour l'autre monde, et j'espère y aller sans l'importuner. Je vois que les prêtres, quand ils ne peuvent plus dominer dans ce monde, se contentent de l'autre, qui leur reste pour leurs menus plaisirs. Le nonce [3] est admirable pour son insensibilité ou sa résignation. C'est être un vrai philosophe chrétien, ou un sans souci.

Adieu, mon cher archiprêtre; ayez soin de votre santé; buvez de mon thé qui vous fera du bien. J'embrasse ma Thérèse et l'aime tendrement. Que fait le fils aîné? Comment vont ses convulsions? Le portrait du ministre est ébauché avec son traité de paix : couché dans une chaise, le ventre en l'air, à sa manière de s'assoir. On dit qu'il est ressemblant.

1. *Ms.* : Amène. On doit peut-être attribuer cette faute à l'influence de F.-X. Fabre; la confusion entre *amener* et *emmener*, due surtout à une prononciation vicieuse, est usuelle en Languedoc.

2. Témoignage assez intéressant sur la façon dont les contemporains accueillirent cette expédition, « dernier mot d'une diplomatie qui accumulait les difficultés comme par gageure » (Bourgeois).

3. Je ne saurais dire de quel nonce il est ici question.

27. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(22 mai 1798)

Mme d'Albany marraine. — Son inexpérience. — Souhait d'un garçon. — La festa del grillo. — Mlle Altogradi. — La *Lapide* de Gori. — Eloge de Gori. — Manfredini et Pie VI. — L'expédition d'Egypte. — Disgrâce de Godoy. — Amitié de Montaigne et de la Boétie.

22.

J'étois si pressée, ma chère Thérèse, la dernière fois que je vous ai écris, que j'ai oublié de vous dire que ce seroit avec grand plaisir que je serois la marraine de votre enfant, si c'étoit une fille. Nous lui donnerons les noms de Louise-Victoria[2], et elle sera à nous deux. Je n'ai jamais été qu'une fois mareine dans ma vie avec le général Paoli[3], d'une fille de la Conway[4], en Angleterre, qui est morte. Je désirerois cependant pour vous que ce fût un garson, parce qu'on ne sait que faire des filles dans ce bas monde, et que c'est créer une malheureuse : car notre destinée et de l'être d'une manière ou de l'autre, ou de faire le malheur des autres; au lieu qu'un homme trouve toujours moyen de se tirer d'affaire bien ou mal[5], et toujours mieux qu'une femme. J'espère que notre Vittorio sera heureux : sa physionomie me l'annonce et il saura trouver le bonheur dans la sagesse et la raison. Êtes-vous toujours contente de lui? J'espère que s'il vous

1. Milan, *ibid.*, 26. — *Sans suscription.* — Date de l'autographe : 22; de Quirina Magioti : 22 mai 1798.

2. Elle naquit le 1er décembre 1798 et fut appelée Maria Luisa Vittoria. Elle épousa Angiolo Filippi de Monte Sansavino. Une erreur typographique dans l'arbre généalogique de Milanesi, *op. saep. laud.*, la fait naître en 1788.

3. Le célèbre *patriote* et agitateur corse.

4. Lady Conway, femme du général, que Mme d'Albany connut dans son voyage d'Angleterre en 1791 et visita à Park Place au mois de juillet. Cf. *Lettres et Ecrits divers de la comtesse d'Albany*, p. 28.

5. Sophocle, dans *Œdipe-Roi*, a exprimé une pensée analogue.

donne le moindre sujet de mécontentement, que (*sic*) vous me le direz. Mais je suis sûre que cela ne peut pas être : j'ai trop bonne opinion de son cœur et de son esprit.

L'Altogradi [1] a passé avec moi toute la journée de l'Ascension, qui est un grand jour ici. Tout le monde va aux Cachiné [2]; et comme sa mère est allée se divertir, elle ne pouvait pas s'occuper de sa fille. Je l'ai fait diner avec moi, et puis je l'ai mené se promener aux Cachiné ! elle était bien contente, car sans cela elle aurait dû rester seule à la maison, et cela ne lui fait pas grand plaisir, aimant bien l'amusement. Elle voudroit bien trouver un mari, quoiqu'elle n'a que seize ans; et je suis la confidente de ses petits secrets. Fabre me charge de vous présenter ses hommages ; il est très enrhumé ; il travaille beaucoup et ne peut pas encore effectuer son voyage. Il faut gagner de l'argent dans ce moment, ma très chère; il faut contenter ceux qui donnent des commissions pour en avoir encore.

Je suis charmé que notre archiprêtre soit un peu plus calme ; il faut absolument se faire courage dans les contrariétés de la vie. Vous ne m'avez pas dit si le mal est empiré pour ces pauvres gens, et si la dette a augmenté.

La *lapide* devait partir aujourd'hui ; mais, la caisse ayant été mal faite, elle ne pourra partir que mardi prochain. Je crois que l'archiprêtre en sera content. L'inscription est du Poète [3]. Faites moi le plaisir de me

1. Cette gentille petite amie de Mme d'Albany tourna mal. Voir la lettre 144 (18 mars 1801).

2. *Cascine*. Orthographe singulière pour une femme qui vivait à Florence depuis si longtemps ! A Florence, on célébrait aux Cascine le jour de l'Ascension la *festa del grillo*, qui y entraînait toute la population, jusqu'aux grands-ducs. — Cf. Conti, *Firenze Vecchia*, p. 543.

3. L'épitaphe de Gori Gandellini est publiée dans Milanesi, *op. laud.*, p. 111. Sur les qualités de Gori, voir ce qu'Alfieri dit dans la *Vita*, dans les lettres à Bianchi, et surtout dans son dialogue de *la Virtù Sconosciuta*.

redire le nom de l'église où le Faluni doit d'abord la conduire.

J'ai très bien connu, mon cher archiprêtre, l'ami[1] que votre cœur avait choisi et que nous avons tous quatre perdu. C'est un des hommes les plus estimables que j'ai jamais connu de ma vie, et en même temps le meilleur des êtres. C'était un cœur angélique, et il avait l'âme de ces hommes que nous révérons dans l'antiquité. J'ai pleuré sa mort, et je ne puis y penser encore sans que les larmes me viennent aux yeux. Je le regrette pour vous deux et pour le poète, qui avait en lui un ami digne de son cœur et de sa façon de penser. Hélas! les bons disparaissent de dessus la terre! Je ne suis pas étonnée que votre cœur a toujours eu besoin d'attachement; qu'est ce que la vie sans les liens de l'amitié. Je conçois aussi que vous ayez voulu vous faire une famille dans celle de votre amie; mais que d'obstacles dans ce monde à faire le bonheur de tant de gens, qu'ils s'y opposent par eux-mêmes, et surtout à vouloir élever des enfans. L'entreprise est louable; mais que de difficultés, que de chagrins on se prépare! Car il ne faut pas se faire ilusion : la meilleure éducation, la plupart du tems, ne sert à rien contre les passions, comme toute l'expérience des hommes plus avancés en âge ne sert à rien à la jeunesse : on ne l'écoute pas. Il arive souvent que notre propre expérience ne nous sert à rien pour les années qui suivent, tout comme les siècles passés ne servent à rien pour le présent. Sans cela verions nous ariver tout ce dont nous sommes témoins dans ce moment? Il n'en résulte pas qu'il ne faut pas donner d'éducation aux jeunes gens, mais il en résulte que je regrette que vous vous prépariez tant de chagrins. Ayez soin de les prévoir pour qu'ils vous affectent moins, et faites vous

1. Il s'agit encore ici de Gori Gandellini.

courage sur le dernier. Il ne faut pas mettre son bonheur dans la main de tant de personnes : il y en a toujours quelques-unes qui le laissent échapper.

Manfredini est allé à Rome[1] arranger les affaires du Pape, car on vouloit l'envoyer *bien loin*, et je crois qu'il va se rapprocher de Florence[2]. *Entre nous soit dit*, on[3] voudrait que l'empereur se chargeât de lui, et cela conviendrait. Votre Janséniste n'est qu'un sot fanatique qui n'a aucune idée des hommes ni des choses. Il n'est jamais sorti du milieu des fanatiques comme lui, et il voit son église naissante partout, de même que le curé voit le clocher de son village dans la lune. Il n'y a rien de pis que de n'avoir qu'une idée. et de ne jamais sortir du cercle de certaines gens.

Aucune nouvelles. On parle toujours de la grande expédition de Toulon[4], sans sçavoir précisément pour où. Le P[rince] de la Paix s'est retiré à la campagne ayant abandonné la cour. On le dit disgracié de la Reine qui a pris un autre amant[5].

Adieu, mon cher archiprêtre ; ayez soin de vous et conservez-vous pour vos amis qui vous aiment, parce que vous méritez de l'être, connaissant le prix de l'amitié. Peu de gens connaissent ce sentiment et peu le mérite (*sic*). Montagne est admirable quand il en parle. Il avait un ami aussi qu'il perdit jeune : ce La Boétie étoit un homme digne de son attachement. Il faut pou-

1. Lapsus. C'est de Vienne qu'il s'agit.
2. Pie VI devait en effet quitter Sienne le 2 juin pour la Certosa d'Ema, aux environs de Florence.
3. Le gouvernement florentin.
4. Elle en parle avec plus de précision dans une lettre précédente.
5. Manuel Godoy, fils d'un hidalgo de Badajoz, et dont on connaît la scandaleuse et amusante fortune. En mars 1798, l'ambassadeur Truguet avait obtenu du roi Charles IV son éloignement. Il fut remplacé au ministère par Saavedra qui y demeura jusqu'en février 1799, et auprès de la reine par Luis Mariano de Urquijo, qui succéda ensuite comme ministre à Saavedra.

voir *immedesimarsi* dans son ami. Adieu. J'embrasse ma chère Thérèse, et la prie d'avoir soin de sa santé et de m'aimer, et de m'écrire avec de *l'encre plus noir* pour que je puisse lire ses lettres.

Vittorio aura une grande tâche cette fois-ci [1].

---

28. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[2]

(29 mai 1798)

29.

Tremblement de terre de Sienne. — Les lectures de Vittoria : Racine, l'histoire d'Italie. — L'archiprêtre Luti se résigne. — L'expédition d'Égypte. — Baptême de Vittoria. — Mariage de Quirina. — Une chute de Teresa Mocenni.

J'ai été bien en peine pour vous, ma chère Thérèse, après avoir reçu la lettre de Vittorio [3], et j'allais vous gronder de vous être mis dans le cas de tomber, surtout étant grosse. Nous autres grasses nous ne devons rien hasarder. Mais je l'ai été bien davantage dimanche, quand j'ai sçu le fléau [4] dont a été accablé votre peauvre ville. Grand Dieu ! il n'y a que cela qui

1. En post-scriptum. — Sur une feuille annexe, Mme d'Albany a transcrit l'exercice de traduction de Vittorio : 4e (*Sic*. C'est une erreur de numérotage, ou bien il y a eu une feuille de *pensée* perdue). Epictète. Souviens-toi que tu es ici-bas comme sur un théâtre, pour y jouer le rôle qu'il a plu au maître de te donner. Qu'il soit long ou court, peu importe. S'il veut que tu fasses celui de pauvre, tâche de bien représenter ce personnage. Fais-en de même, soit qu'il te confie le rôle d'un boiteux, d'un prince ou d'un simple particulier : car c'est à toi de bien jouer le rôle qu'on te donnera, mais c'est à un autre à te le choisir.

2. Milan, *ibid.*, 27. *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni à Siena. Date de l'autographe : 29; date de Quirina Magiotti : 29 mai 1798. La mention du tremblement de terre de Sienne la date suffisamment.

3. Il n'y a dans la réponse de Mme d'Albany à cette lettre de Vittorio rien de relatif à cette chute de Teresa, qui semble avoir défrayé quelques plaisanteries de la *casa Albany*. Voir à la fin de cette lettre ce qui est dit de Fabre, et lettre 30, début.

4. Le tremblement de terre de Sienne.

soit pis que les Français! Devoir fuir sa maison et voir ses amis écrasés à côté de soi, cela fait horreur. J'espère, ma chère, que vous avez fui de chez vous. Mais Siene est-il sujet aux tremblemens de terre? Ce pauvre Pape est persécuté par les élémens[1], cela fait pitié! Je remercie Vittorio de m'avoir donné de vos nouvelles. Je lui conseille de ne pas encore lire Racine. Cet ouvrage (*sic*) ne lui convient pas encore. Toute la beauté de cet ouvrage est dans le style, qu'il ne peut pas entendre. Il doit lire de l'italien et du latin, de l'italien pour bien apprendre sa langue, et surtout des livres bien écrits. Le premier devoir est de sçavoir sa langue autant que possible et le mieux possible, et puis d'apprendre les autres, chaqu'un selon son état et son plaisir; tout comme il faut premièrement sçavoir l'histoire de son pays. Il faut donc qu'il lise l'histoire de Siene, s'il y en a une séparé, ou bien dans l'histoire générale d'Italie. Qu'il lise les *Révolutions d'Italie*, par Denina, le Varchi, et, quand il aura quelques années de plus, le Machiavelli. Vittorio n'est pas en état de comprendre Racine et ses beautés. Quand il voudra lire les poètes français, il faudra commencer par Corneille.

Je remercie l'archiprêtre des détails qu'il m'a donné de vous, ma chère, et des siens. Je suis charmée de le voir un peu plus calme. Je conçois que cette scène a dû l'affliger beaucoup. Dans t[ou]te cette affaire, c'est plus son cœur que son jugement qui a opéré, et cela lui fait honneur et je l'en aime davantage; parce que les foiblesses du cœur nous rendent plus chères à nos amis. On les pardonne parce qu'on espère d'en avoir sa part aussi dans l'occasion. Qu'il s'arme donc de courage!

1. Pie VI encore à Sienne.

Toute l'expédition d'Égypte est une fiction[1]. Les Français croient d'en imposer aux Anglais [et] de pouvoir, de cette manière, aller délivrer la flotte de Cadix et faire passer le détroit à la flotte espagnole pour s'unir à la leur pour attaquer l'Angleterre. Voilà leur projet qu'ils masquent de l'autre manière. Nous verrons qui sera vainqueur.

Dans ce moment que vous combattez avec les élémens, je crois que vous vous occupez peu de politique. Je vous plains de tout mon cœur et je tremble pour vous tous. J'espère que vous êtes allés à la campagne? Mon intention est d'être mareine si notre Thérèse fait une fille, car je n'aime pas les garçons. Si cependant elle le désire, je ne puis lui rien refuser, et nous l'appellerons Louise Vittoria Marie : ce seront trois noms qui lui sont chères. Si c'est un garçon, il faudra les masculaniser (*sic*). Je ne sais pas si l'Altogradi voudra sortir de Florence. Vous sçavez que les demoiselles de ce pays n'aiment pas d'abandonner la ville de Flora. Fabre vous présente ses hommages à tous deux, et s'intéresse aux *parties offensées* de la Thérèse. Adieu portez-vous bien et comptez à jamais sur l'amitié la plus vraie. Je ne suis pas étonnée que les domestiques romains scandalisent[2] : ce sont *dei famosi birbanti, insolenti e ladri*.

1. C'était une opinion assez répandue. On ne savait pas du tout le but véritable de ces préparatifs, et Alfieri écrivait (IV, *Rime*, p. 98):

> Chi in Bizanzio, chi in Grecia, e chi in Egitto
> Manda or dei Galli la solcante squadra.

2. Stendhal, dans ses *Promenades dans Rome*, n'en fait pas un portrait plus flatté.

29. — *A l'archiprêtre Luti et à Teresa Regoli Mocenni*[1]

(4 juin 1798)

Adam Smith et le désintéressement des marchands. — La *lapide* de Gori. — Vittorio et le tremblement de terre. — Pie VI à la Chartreuse. — Un post-scriptum d'Alfieri.

Florence, le 4 juin 1798.

Mon cher archiprêtre, je vous adresserai la lettre que vous envoyerai à notre Thérèse. Je souffre vraiment de la sçavoir isolé à la campagne loin de vous, mais tout vaut mieux que d'être écrasée sous les pierres de sa maison. Je ne suis pas étonnée de ce que vous me dites du *brutto marito :* tous les marchands ou gens d'argent sont de même. Aussi Smith, dans son *Traité des richesses des nations*, ne les met pas au nombre des citoyens, parce qu'ils sont toujours prêts à vendre la patrie pour augmenter leur fortune. L'argent leur tient lieu des sentimens les plus chers. Il n'y a rien qui avilit autant l'ame que d'être obligé de s'en occuper par état. Il n'y a d'honêtes que ceux qui vivent du produit de la terre et sur leur terre; non pas le paysan, le seigneur qui n'a pas besoin de voler ni d'extorquer pour avoir le nécessaire.

Je suis persuadée que vous ferez pour le mieux pour placer la mémoire du poète[3] à notre ami à tous. J'espère que la terre de Siene se rafermira, et que vous pourez tous vous tranquiliser. Vous êtes bien heureux d'avoir pu réfugier votre famille malheureuse : cette

1. Milan, *ibid.*, 28. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, capo dell' Università di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : Florence, le 4 juin 1798.

2. Italianisme : *Memoria.* Il s'agit encore ici de la *lapide* qu'on travaille à mettre en place à Sienne.

disgrace de plus ne leur était pas nécessaire après ce qui venait d'ariver. Ce grand boulversement aura donné une secousse à votre esprit et vous aura un peu distrait du malheur précédent : *A quelque chose malheur est bon*, si on peut dire pareil proverbe. La description que m'en fait la Thérèse est terrible[1] : je souffre pour elle et ses peauvres nerfs auront bien souffert. Je suis faché que Vittorio ait été si affecté. J'espère qu'*avec le tems* il vera les événemens un peu plus de sang froid, et il apprendra à se fortifier contre tous les malheurs de la vie, les envisageant avec courage. Montagne dit qu'on doit toujours retourner chez soi persuadé que la maison est brûlé, que vos domestiques vous ont volés, et toujours préparé à tout[2]. Mais Vittorio n'est pas encore dans l'age où on peut pratiquer ou user d'une philosophie si sévère. Comment va la santé, ma chère Thérèse ? et vos douleurs? et les nerfs de votre fils aîné? cette frayeur ne lui a-t-il pas donné des convulsions?

Le Pape est à la Chartreuse[3]. On dit qu'il ira encore plus loin, les Français ne le voulant pas en Toscane, ni l'Empereur; et l'Espagne ne le voulant pas[4]. On dit que ce peauvre vieux[5] ira en Sardeigne à Callieri, dans ce mauvais air. Quel temps! Toutes les personnes du peuple qui ont vu ce vieillard ont pleuré d'attendrissement. Quel malheureux siècle ! Que fait le Janséniste ? Il espère peut-être d'être Pape ? Il reviendra en Tos-

1. Description malheureusement perdue.
2. Térence, Phormion, II, 1a, v. 240-246 ; Molière, Fourberies de Scapin, II, 5 : « Pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui… »
3. A la Chartreuse d'Ema. Le même jour (4 juin), Mme Reinhardt écrit : « Tous ceux qui en sentent le besoin vont lui baiser le pied, et il y en a beaucoup. Pourtant on parle peu du Saint Père, et cet événement a presque passé inaperçu. » (*Lettres*, p. 8.)
4. Don Luis Mariano de Urquijo refusa d'accueillir Pie VI en Espagne.
5. Expression un peu familière, mais ce n'est qu'en cette qualité de vieux que Mme d'Albany respectait et plaignait le malheureux souverain pontife.

cane, puisqu'on a expulsé tous les prêtres étrangers.

Adieu, ma chère Thérèse; ayez soin de vous et croyez que je partage bien sincèrement toutes vos peines. Si vous voulez que je sois mareine de votre enfant, je le serai : j'aimerois mieux que ce fût une fille. Adieu. Milles choses à Vittorio.

Post scriptum d'Alfieri[1].

Faccia grazia di far sapere al sig. Anzano che ho ricevuto le sue e che lo ringrazio dell' avviso datomi della buona salute della nostra lapide giunta felicemente costà. E, subito che si possa, la faciano poi metter su secondo le istruzioncelle che ho spedite martedi scorso. Son tutto suo.

---

30. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[2]

(12 juin 1798)

Rentrée à Sienne après le tremblement de terre. — Aventure de Mgr Vecchi à Rome. — Ricci et Grégoire. — Renaissance du catholicisme. — Nouveaux bruits de guerre. — Le procès de l'agitateur Attalis.

Mardi 12.

Votre éloignement de la ville, ma chère Thérèse, est cause que je n'ai pas eu de vos nouvelles la semaine passée. Je me flatte que le *revers de la médaille* se porte mieux et que vous êtes un peu calmée. Pourquoi

1. Ces quelques lignes d'Alfieri paraissent être inédites; elles ne figurent pas dans le recueil de Mazzatinti ni dans celui de Milanesi.

2. Milan, *ibid.*, 29. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, provveditore de' studi dell' Università a Siena. — Date de l'autographe : mardi 12; de Quirina Magiotti : 12 juin 1798. — L'allusion plaisante au *revers de la médaille*, qui continue la plaisanterie de Fabre sur les *parties offensées* et la mention de la chute de Teresa, date exactement cette lettre en la rattachant aux lettres 28 et 29.

n'osez-vous pas rester dans votre appartement puisque le Janséniste converti y demeure? c'est une preuve qu'il n'y a rien à risquer, car les prêtres aiment à vivre; et la preuve, c'est qu'il a fui le martire à Rome. Je suis charmée que il ait apris à ses dépens à mieux connaître cette race maudite[1], et qu'il ait vu que *l'Église naissante* ne peut pas n'aître de ces infâmes coquins, l'excécration de tout être pensant! Je ne sais pas si je ne préfèrerais pas le tremblement de terre à vivre au milieu de ces démons incarnés. On ne peut pas se figurer les horreurs qu'ils commettent à Rome! Et la peur qu'ils y ont!

Que fait Vittorio? Il a interompu ses études, mais j'espère qu'il s'y remettra quand la terre sera tranquille à Siene; je ne vois pas le moment que vous puissiez y retourner; pour l'archiprêtre qui doit trouver un grand vide dans sa journée, sa famille ne peut pas le dédommager de votre compagnie. Aussi me l'écrit-il.

J'ai bien ri, mon cher archiprêtre, en lisant l'aventure du Janséniste, et j'en ai jouis de toute mon âme. J'aime que les fanatiques se guérissent à la source; son ami Ricci est en correspondance avec Grégoire[2] de Paris, qui lui envoie tous les papiers et les actes de son synode; le ministre de France était chargé de les lui remettre. Ce sont deux fous dignes des petites maisons avec leur Église naissante. Il faut n'avoir aucune idée des hommes et des choses pour croire qu'une religion après 1700 ans puisse renaître comme elle était dans son principe, ou la persécution et la misère l'ont rendu fervente par force, et encore cela a-t-il duré bien peu. Qu'il fut possible de réformer beaucoup d'abus, j'en conviens aussi; mais il en n'aîtrait d'autres peut-être pis. Je crois que,

1. Les jacobins français.
2. L'abbé Grégoire, promoteur du Concile national.

pour le bonheur du genre humain qui n'est pas capable d'une si grande perfection, il aurait mieux valu laisser les choses comme elles étaient. On en seroit plus heureux.

On parle nouvellement de guerre et d'une coalition entre l'empereur, la Prusse et la Russie[1]. On ignore où est allé la flotte de Toulon. Le ministre de France[2] a dit au roi de Naples de faire le procès à ses prisonniers et de s'unir avec l'Espagne contre l'Angleterre. On dit qu'il en a reserré davantage ses prisonniers ; cela est bon s'il veut se deffendre comme il faut. On parle aussi de la guerre du roi de Sardaigne avec les Genois, qui l'ont déclaré au roi pour avoir passé sur un *brin* de leur république pour aller à Caruge (*sic*) détruire les rebels[3]; ce qu'il est parvenu à faire. Heureusement que les Français ne les protégeaient pas. C'est leur protection qui est le thermomètre de toutes les opérations. Il n'y a rien à craindre pour la Toscane si la France ne veut pas la dépouiller. Le procès du Napolitain révolutionnaire est fini, et on a imprimé toute l'affaire qui paraîtra au premier jour. Je crains bien qu'on ne le pendera pas parce que la vie des coquins est trop présieuse, à ce qu'il paroit, à tous les gouvernemens. Il y en a cependant partout une bonne qualité (*sic*).

1. La Russie seule en ce moment était disposée à la guerre ; le roi de Prusse, malgré les exhortations de l'ambassadeur russe Repnin (mai 1798), était hésitant, recevait Sieyès et manifestait des *dispositions thésaurisantes*. Quant à l'Autriche, à qui l'amitié de la France venait de procurer Venise, elle attendait encore davantage du Congrès de Rastadt. La nouvelle de ce projet de coalition était donc prématurée.

2. L'ambassadeur français à Naples était alors Garat, chargé de duper Ferdinand, en lui promettant le duché de Bénevent.

3. Carlo Emanuele, pour reprendre Carosio (Carouse) aux Piémontais refugiés à Gênes, était obligé de faire passer ses troupes sur le territoire gênois : C'est ce qui fut considéré par la bouillante république de Gênes, soutenue sous main par Giuguené, ambassadeur à Turin, comme un casus belli (Bianchi, *Storia della Monarchia Piemontese*, II, 648 et suiv.)

Comment va la santé, mon cher archiprêtre, et le courage ? Il faut soigner la première pour avoir de l'autre en plus grande abondance. Le phisique influe terriblement sur notre morale (*sic*). Quand on se porte bien, on retrouve toutes les facultées de son ame dans toute sa force, et on voit les choses pour ce qu'elles sont. Adieu, mon cher archiprêtre, ne m'oubliés pas et comptez toujours sur ma tendre amitié. J'embrasse la bonne Thérèse et je salue Vittorio. Le poète vous dit milles choses tendres à tous. Dites-moi, je vous prie, si vous croyez que le comte de Valgas est pour partir ? Car on dit qu'il dit toujours qu'il est prêt à s'en aller, et qu'il reste toujours à la même place.

---

31. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(19 juin 1798)

Santé de Teresa. — Son retour à Sienne. — Refus de deux cents écus. — Les dettes du « Danois ». — Conseils philosophiques à Vittorio. — Sa sensibilité, ses lectures. — Mme d'Albany pessimiste et désabusée. — La lanterne magique du monde. — Sa crainte de la mort d'Alfieri. — Nouvelles de la flotte française. — Suite du Congrès de Rastadt.

19 juin 1798.

J'ai eu votre lettre du 6 de ce mois le 12, ma chère Thérèse : il vaut mieux tard que jamais. Je suis charmée que votre santé ait gagné de l'air de la campagne : à quelque chose malheur est bon. Je ne vois pas le mo-

1. Milan, *ibid.*, 30. — *Sans suscription.* — Date de l'autographe : 19 juin ; de Quirina Magiotti : juin 1798. — Cette lettre du 19 juin, écrite à Teresa à la campagne, s'insère tout naturellement entre le numéro 31 et le numéro 33 (annonçant son retour), par conséquent à l'année 1798.

ment que vous retourniés à Siene pour l'archiprêtre, à qui votre absence est un vuide terrible. C'est à présent que je regrette d'avoir perdu ma fortune[1], et je puis vous assurer que je ne la regrette jamais pour moi ; car j'ai besoin de peu d'argent. Mais, si j'étais encore riche, je pourrais vous avancer les deux cents écus et vous me les renderiés en chocolat dans plusieurs années. Je regrette bien souvent de ne pouvoir plus adoucir les peines et les embaras de quelques personnes que je vois souffrir pour manque de ce maudit métal qui fait le malheur du genre humain. Votre *Brontolone* est cruel! Mais rappellez-vous aussi que votre fils[2] est sujet à faire des dettes, et vous devriez le gronder et lui faire désirer cet argent ; car, sans cela, il vous mettra souvent dans l'embarras, surtout payant ses dettes facilement. Les jeunes gens dépensiers sont le fléau des parents. Si vous lui envoyer de l'argent, faites lui rembourser tant par mois sur ses apointemens. J'ai peur, ma Thérèse, que vous êtes un peu foible pour vos enfans : vous êtes si bonne! Je vous crois même un peu faible pour tout ce que vous aimez. Je ne devrais pas vous faire ce reproche ; mais, croyez-moi, cela a ses inconvéniens surtout vis-à-vis de ses enfans qui en abusent et au lieu de vous respecter (car c'est extraordinaire de la nature de l'homme), vous méprisent. J'en ai vu la triste expérience dans ma famille avec mes sœurs et ma tante. Il faut aimer ses enfans, mais être sévère pour eux; c'est faire leur bonheur, il en coûte; mais la conduite de la vie demande une réflection et combination continuelle. Je suis charmée que Vittorio soit sensible, mais il faut régler cette sensibilité, surtout pour un

1. Ceci est fort inexact; elle n'avait perdu que la pension que lui faisait le roi de France.
2. Dario, son fils aîné, l'officier danois.

homme. Il faut apprendre de bonne heure à estimer les choses pour ce qu'elles sont Il faut de bonne heure se mettre dans l'esprit que ce monde est un amas d'injustices, de peines, d'ingratitudes, et se préparer à tout. Il faut être content de soi, c'est-à-dire de sa conscience, n'avoir rien à se reprocher, faire son devoir strictement, être sévère pour soi et indulgent pour les autres. Vous imaginés bien, ma bonne Thérèse, que cet article regarde Vittorio.

Quand il voudra lire les théâtres, quand il entendra assés le latin, il faudra commencer par le théâtre grec traduit en latin, et le latin, Sénèque, etc., et puis Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire, Alfieri, et de cette manière il aura une idée du théâtre. Il faudra faire l'extrait de chaque pièce. Voilà comme je dirigerois Vittorio s'il vouloit lire avec fruit. Tout comme pour lire l'histoire, il faudroit commencer par lire bien toute la Bible, et puis Hérodote, Thucidide, et descendre peu à peu. De cette manière, les événemens se classent dans la tête, avec ordre. J'espère que notre Vittorio sera un jour un homme instruit et distingué, par sa sagesse et sa raison. Qui est donc ce Mancini[1] tant aimé? Ce jeune homme a-t-il du mérite? C'est chose rare parmi la jeunesse de Florence qui ne veut s'occuper de rien, excepter cependant quelques-uns.

Je vois, mon cher archiprêtre, que tous ces événements vous ont fortement noirci l'imagination; il ne faut pas se laisser maîtriser par les objets extérieurs. Je conçois, cependant, que la vue de tant de malheureux doit affecter fortement une âme sensible comme la vôtre. Je vous plains et j'y prends part de toute mon âme. Ce qui m'a toujours déplu de ce monde et qui a

1. Personnage siennois inconnu.

fait que je ne l'ai jamais trouvé aussi attrayant que bien des personnes, c'est qu'on ne peut compter sur rien. La révolution m'a désabusé de tout. Ce n'est pas qu'auparavant je ne sçavais que rien n'était certain dans ce monde, mais d'en avoir vu l'expérience sous mes yeux m'a fait un effect que je ne puis vous dire. Je ne me soucie plus de rien, je ne compte plus sur rien. Je vis au jour la journée. Je ne voudrais plus faire aucun établissement. Je dis toujours : « si je suis encore ici dans un mois! » Mais je trouve que ce que j'ai perdu d'un côté je l'ai gagné de l'autre. J'ai trouvé en moi une force d'âme dont je ne me croiois pas capable. Je ne crains pas la mort, et je la vois sans frayeur ; et au lieu de m'attacher davantage à la vie en vieillissant, je m'en sens tous les jours plus détaché. Le monde n'est plus pour moi qu'une lanterne magique. Je vois passer et je suis à la fenêtre. Je ne crains qu'une seule chose, et si je ne craignais pas celle-là, je ne craindrais rien : c'est la perte de l'ami pour qui seule je vis. J'aimerois cependant mieux le voir mort que malheureux, parce que je l'aime pour lui, quoique sa perte seroit pour moi un coup de massue sur la tête. *Ma basta* de cette matière..., elle m'est trop douloureuse.

Si vous voulez voir ma traduction du comte de Vargas, je la recopierai pour notre Thérèse, non pas tout de suite, mais dans quelques jours. Il y a des idées très philosophiques. A propos de lui, de qui est-il amoureux à Sienne? Il s'est donc consolé de son ancienne passion. Le tems! le tems! il le dit bien dans son morceau.

Nous n'avons d'autres nouvelles, sinon que il est arivé un vaisseau marchand à Livourne, qui a dit d'avoir rencontré vingt-deux vaisseaux de ligne anglois

dans la Méditerranée, qui attendoient la flotte française composée de vaisseaux vénitiens assez mauvais. On dit aussi que l'Empereur veut faire la guerre, si les prétentions de Rastat ne diminuent pas de la part des François. Le procès du révolutionere de Toscane est imprimé : il sera publié dans peu de jours. Il vouloit voler, voler la Toscane. Adieu, mon cher archiprêtre; ayez soin de votre santé. Je désire fort que la Thérèse revienne vous tenir compagnie et vous consoler et même vous encourager.

On dit que Lampredi est l'amant de Mme Harvey. Il est toujours chez elle, ainsi que tous les François. Adieu; comptez à jamais sur mon tendre intérêt. J'embrasse ma Thérèse, et je la prie de chercher plutôt à fortifier le cœur de Vittorio au lieu de l'émouvoir[1].

1. Post-scriptum envoyé comme exercice à Vittorio, sur feuillet annexe : *Cicéron :* Personne n'est libre que le sage. Qu'est-ce en effet que la liberté? Le pouvoir de vivre conformément à ses désirs, et quel est l'homme qui vit comme il veut. N'est-ce pas celui qui suit la justice, qui se plaît à son devoir, qui d'avance s'est imposé des règles pour tout le cours de sa vie ; celui qui ne se soumet pas aux lois par la crainte, mais qui les suit, qui les respecte, parce qu'il juge que rien n'est plus utile qu'elles ; celui enfin qui ne dit, ne fait, ne pense rien que librement et sans peine ; dont toutes les pensées, toutes les actions partent de lui-même et se rapportent au seul but qu'il s'est prescrit ; sur qui rien n'a plus de force que son propre jugement, sa propre volonté ; à qui la fortune enfin, que l'on croit si puissante, est, elle-même, obligée de céder. »

32. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(26 juin 1791)

Prévisions de nouveaux malheurs pour l'Italie. — Conversion de Mgr Vecchi. — Inquiétudes de Mme d'Albany. — Courage des femmes. — Projet d'envoi de Pie VI en Espagne. — Expédition d'Egypte. — Projets supposés de Bonaparte. — Puccini et la Bartholomea.

26.

Je suis charmée, ma très chère, pour l'archiprêtre, que vous soyez de retour à Siene; vous êtes sa consolation, et dans ce moment on en a bien besoin. Je prévois de nouveaux (*sic*) malheurs pour l'Italie, et si tous les pays sont démocratisés, comment se sauvera la Toscane au milieu de cette mer[2] orageuse, come une petite barque (*sic*). Jusqu'à présent il n'y a que de belles promesses pour ce pays. Mais qui veut s'y fier?

Votre Janséniste est donc guéri! Il est comme saint Thomas : il a eu besoin de toucher pour croire. Je suis charmé qu'il ait été houspillé pour lui apprendre à connaître le monde ; il est plus à plaindre qu'à blâmer. N'étant jamais sorti de son cabinet et [de] dessus ses Saints Pères et de ses jansénistes, il croit que ce que les hommes disent et ce qu'ils font est la même chose. D'ailleurs il y a des gens qui croient facilement ce qu'ils désirent. Je recopierai la traduction *Sur la mort* du comte de Vargas. Il y a des endroits obscurs et métaphisique. Je vous prie de lui faire mes complimens et de lui dire que je lui renvoyerai samdi (*sic*) ma lettre. Je n'ai pas le tems de l'écrire.

1. Milan, *ibid.*, 30. — *Sans suscription.* — Date de l'autographe : 26; de Quirina Magiotti : juin 1798. — La nouvelle de la prise de Malte date cette lettre.

2. Mme d'Albany avait écrit d'abord *mère*, mais a corrigé sur l'autographe.

D'ailleurs je ne suis pas disposée à rien. Il y a tant de choses qui me tourmentent, notre sort est si précaire, que je ne puis vous dire combien je m'inquiette. Je preche bien les autres, mais il me faut longtems pour armer mon âme de courage sur bien des événemens; à force de me prêcher, j'y parviens, et puis parce que la nature humaine s'abitue à tout, l'esprit se ploye à souffrir; c'est bien heureux, car sans cela on moureroit de désespoire.

Je suis charmée, mon cher archiprêtre, que notre Thérèse vous soit rendue. Elle est digne de votre cœur; son courage nous fait honte à tous. Vous avez bien raison de dire qu'il est grand. J'ai observé que les femmes en ont davantage dans le cours ordinaire de la vie; accoutumée dès l'enfance à souffrir, elles s'en font une abitude. Les hommes dans les grandes occasions sont héroïques, mais dans le cours de la vie ils sont pussilanimes en comparaison des femmes. Le courier du Directoire est arivé hier, qui ordonne que le Pape parte pour l'Espagne[1], sans son neveu et son maître de chambre, et seulement accompagné de coquins qui l'entourent. Ce peauvre vieux ne veux pas partir; vous jugez de l'embaras du gouvernement. Si j'étais de ceux qui commandent, je prierois les François de se charger de cette opération et d'envoyer un piquet de cavalerie pour l'accompagner, pour n'en avoir pas l'odiosité[2]. La situation de cet homme déchire le cœur. Malthe est pris[3] : les Français et Espagnols n'ont pas voulu se deffendre[4].

1. L'Espagne refusa de recevoir « ce pauvre vieux », qui ne voulait pas y être envoyé (Cf. Artaud de Montor, *Histoire de Pie VI*).

2. *Ital. : odiosità;* mais *odiosità* signifie haine, aversion, et non pas *odieux*.

3. Le 12 juin 1798.

4. Ni le grand-maître de l'Ordre, l'Allemand Hompesch, gagné par la promesse d'une rente de 300.000 francs.

La flotte anglaise est dans la Méditerranée à poursuivre le convoi français, mais tout leur est si favorable que le vent sera même contraire aux Anglais pour les y atteindre[1]. On dit que Buonaparte va en Grèce, et puis se faire payer par les Turks à Constantinople et attaquer la Russie. Une grande quantité de Polonois les attendent en Grèce pour cela[2]. Nous verons comment cela réussira. Pour moi je suis persuadée que, si les François vouloient entrer dans la lune, ils y réussiroient, parce qu'ils corromperoient l'atmosphère et je ne sais pas quoi, et feroient peut-être descendre la lune à eux. Ceci est un mal, mon cher archiprêtre, qui doit avoir son cours. C'est un torrent que rien ne peut arretter, et les digues qu'on y opposent sont trop foibles. Les princes ne connoissent pas la conséquence du mal. Il faut que tous les peuples soient démocratisés et en sentent le mal. Ils seront dépouillés et puis s'en apersevront et se guériront; mais nous ne le verons pas : le mal est pour nous, qui sommes venus trop tôt au monde ou trop tard.

J'embrasse ma Thérèse et je salue Vittorio. J'espère qu'il écrira avec attention et se fera un beau caractère[3] : il a besoin de sçavoir écrire très bien. Adieu, portez-vous bien, et aimez-moi, car je vous suis tendrement attachée.

Pucini est devenu cavalier servente de la Bartholomea[4], ancienne maîtresse de Léopold[5]. Elle a cinquante ans, elle est painte comme un tableau restoré et parée

1. La flotte française put en effet échapper à la surveillance de la croisière anglaise. On est en droit de se demander si ce fut un bonheur pour la France.

2. Nouvelles sans aucun fondement.

3. *Italianisme :* Carattere, graphie.

4. Florentine; elle fut plus tard une amie de Mme d'Albany (Cf. *Portefeuille*).

5. Le grand-duc Léopold Ier, père et prédécesseur de François Ier et de Ferdinand III.

comme une nimphe de vingt ans, et cela tous les jours. Elle ne remue pas la tête de peur de se déranger. Je ne le vois plus depuis son nouvel engagement, et sa belle va à la Gallerie[1] pour se faire faire des abits comme les statues.

---

33. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[2]

(3 juillet 1798)

Nouvelles de Piémont et de Gênes. — Silvestro Mocenni. — Courage et résignation des femmes. — Faiblesse de Luti. — Pessimisme. — Le congrès de Rastadt. — Nouvelles locales.

3 juillet.

Il est vrai, ma bonne Thérèse, que j'étais tourmentée de la crainte de la démocratisation du Piémont qui finissait par achever de nous ruiner. Il paraît que la France n'aprouve pas la conduite de Gênes[3], de ce pays infâme qui l'était déjà du tems de Dante[4]. Si la mama[5] n'est pas la motrice de cette querelle, elle finira ; sinon ce pays sera ruiné comme les autres. Peut-être que *le*

1. Musée de peinture.
2. Milan, *ibid.*, 32. — *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni, a Siena. — Date de l'autographe : 3 juillet; de Quirina Magiotti : 1798. — La mention de l'absence de nouvelles relativement aux flottes assure cette date.
3. Cf. Nicomede Bianchi, *Storia della Monarchia Piemontese*, II, chap. XVI. Les troupes piémontaises venaient d'être victorieuses des Génois dans l'affaire de Carosio, et avaient repoussé une tentative insurrectionnelle contre Alexandrie. Cependant Brune, le général Ménard, Ginguené prenaient à tâche d'exaspérer le gouvernement de Turin, Priocca, Balbo. Le désaveu dont parle ici Mme d'Albany était purement officiel et formel.
4. On se rappelle le proverbe célèbre : *nomini senza fede*, *monti senza alberi*, *etc.*
5. Mot à peu près illisible. On peut comprendre *mamma* (la République mère) ou *manna* (la manne, le besoin d'argent).

sénat des voleurs [1] ne veut pas démocratiser toute l'Italie. Je crains toujours leur besoin d'argent, car il leur importe fort peu la forme du gouvernement des autres nations; c'est de l'argent, ma chère, qu'ils veullent, et tous ces gredins, ma chère, veullent s'enrichir; enfin c'est un mauvais moment que celui-ci et qui peut encore durer longtems. L'incertitude, je trouve, est le pis de tout. On vit dans une crainte continuelle de n'avoir plus de quoi vivre le lendemain, mais, comme tout le monde est dans le vaisseau ballotté par la tempête[2], on ne peut pas se plaindre. Ceux qui ont des enfans sont bien plus malheureux.

J'ai vu votre fils aîné; il est maigri et plus pale, et il m'a paru qu'il comprend difficillement dans des instans seulement[3]. Il se dit quasi guéri et souffrant beaucoup moins. Comme c'est un accident[4] il guérira avec le tems et de la patience et un régime sain. Des bains de mer lui ferait bien; ils fortifient les nerfs infiniment. Je suis contente de l'écriture de Vittorio, mais il faut continuer. Il lui est absolument nécessaire de bien écrire, et on peut s'abituer à ne jamais griffoner en y faisant attention pendant quelque tems. Il faut s'abituer à faire bien tout ce qu'on fait. Je vous prie d'y forcer Vittorio: ne lui passez rien de mal fait.

Je ne suis pas ettonnée que l'archiprêtre a moins de courage que nous: il a moins souffert. Nous autres femmes, nous naissons pour souffrir, et nous nous y abituons. J'espère cependant que vous l'animerez; il faut dans sa vie tôt ou tard payer le tribut à la fortune. L'archi-

1. Le Directoire.
2. Il y a là une allusion indirecte au *suave mari magno* de Lucrèce.
3. L'épileptique Silvestro. Cette phrase, assez ambiguë, signifie non pas qu'il comprend difficilement, toujours, et qu'il y a des instans où il ne comprend pas, mais bien (comme le montre la suite) que ce n'est que par instants qu'il comprend mal.
4. Qui est cause de son mal.

prêtre ne peut pas se plaindre s'il a joui jusqu'à présent.

Courage donc, mon cher archiprêtre. Il faut sçavoir envisager le malheur et le braver, d'autant plus qu'on ne gagne rien à s'abattre; au contraire, on trouve souvent des ressources en soi-même en le frondant. Cette vie n'est qu'un tissu continuel de petits plaisirs et de peines; heureux quand elles ne sont pas très grandes. J'avoue que je n'ai jamais trouvé ce plaisir à vivre que je vois à tant d'autres quoique j'ai plutôt eu des momens de bonheur. Mais de ne pouvoir compter sur rien m'a toujours dégoûté de la vie. On s'abitue à un bonheur et puis il vous échappe : c'est une chose horrible. Tout bien réfléchi, il vaut mieux n'avoir jamais existé. Je suis de cet avis. Il n'y a d'heureux que les gens insensibles : oh! pour ceux-là, vivre doit être un très grand bonheur. Ils ont ordinairement un bon estomac et en profittent.

Aucune nouvelles. On ne sait rien des deux flottes française et anglaise. On parle de la paix de Rastatt qui assurera la tranquillité de l'Italie et de l'Europe. Pour moi, je pense que les Français amusent les princes avec toutes leurs péroraisons de Rastat, pendant qu'ils volent à droite et à gauche en attendant la paix.

Adieu, ma chère Thérèse; comptez à jamais sur ma tendre amitié et confiance en vous et dans la vôtre. Surtout je ne veux pas vous affliger de mes peines, connaissant votre bon cœur, et ne voulant pas augmenter les vôtres par le récit des mienes. Le poète aime sa bonne et excellente Thérèse et salue notre archiprêtre. On dit que l'ex-ministre Carletti sera sénateur et aura un *bailliage créé expret* pour lui qui passera à sa famille. Le voilà donc sénateur et bailli de ministre qu'il a été.

Le générale des Dominicains est mort et on lui fait

des obsèques superbes à Saint-Marc[1]. Le générale des Dominicains est ordinairement Espagnol, a 12.000 écus de rentes et est grand d'Espagne. C'est celui-ci qui a donné son vœu que le Pape pouvoit consentir à tout ce que vouloit faire les Français sur la religion. Je crois que les Dominicains sont un peu jansénistes.

Je crois que le comte de Vargas ne partira pas. Je le crois du Nord, d'après ses lettres et le stile de son livre. Adieu : voici une lettre bien décousue. Pardonné-le-moi, ayant un peu mal à la tête et puis vous écrivant comme si je vous parlais. Milles choses à notre Vittorio.

---

34. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[2]

(9 juillet 1798)

Nouvelles de Piémont. — Occupation française de Turin. — Pessimisme de Mme d'Albany : amertume de ses souvenirs d'enfance. — Son mariage avec Charles-Edouard. — Son amour et ses craintes pour Alfieri. — Ses inquiétudes pour Teresa. — Les tableaux de F.-X. Fabre : ses *Vierges à la chaise*. — Un tableau de Mme d'Albany pour Puccini et son portrait de Carletti. — Encouragements à Luti. — Le janséniste Vecchi. — Bouleversements territoriaux et dynastiques. — L'écriture de Vittorio.

9 juillet.

Nous parlons bien souvent de vous, ma chère Thérèse, avec le poète, qui vous salue tendrement ainsi que notre archiprêtre. Il est bien triste à cause de l'état

1. Le célèbre couvent des Dominicains (et de Savonarole) à Florence.

2. Milan, *ibid.*, 34. — *Suscription :* alla signora Teresa Regoli Mocenni, à Siena. — Date de l'autographe : 9 juillet; de Quirina Magiotti : 1798, suivie par Calligaris (*op. laud.*, p. 23). Le début a été publié par Calligaris, depuis *Nous parlons bien souvent de vous* jusqu'à *J'aurais besoin de demeurer dans la même ville.*

de son pays. Les François ont mis garnison dans la citadelle [1]; et, quoique ils assurent le roi de Sardaigne de leur protection, on croit qu'ils veulent le démocratiser, et certainement protéger les coquins qui infectent son paiis, sans qu'il puisse les punir, puisque, dans la paix conclue par leur médiation, le roi a promis de pardonner et de ne plus punir parce que les coquins doivent protéger leurs semblables. Vous jugez de l'état du poète, et du mien par contre coup, car nous n'avons qu'un intérêt. Le moment est terrible: il ne faut pas cependant se laisser abattre, et notre archiprêtre, qui n'est pas accoutumé à souffrir, doit prendre son parti et faire de nécessité vertu. Nous deux qui payons depuis notre naissance le tribut à la nature, nous avons moins de peine à nous plier. Pour moi, dès ma tendre enfance, j'ai connu le malheur [2]: j'ai été la première des enfans de ma mère, qui désiroit un garçon, et par conséquent m'a mal reçu et m'a traité très durement t[ou]te ma jeunesse, me mettant dans un couvent où je n'ai rien appris [3] pour payer une pension moins chère et avoir plus d'argent pour se divertir, car ma mère n'a jamais pensé qu'à jouer, s'amuser, se parer jusqu'à présent qu'elle a 65 ans [4]. Elle m'a marié (pour se défaire de moi) [5] à l'homme le plus insuportable qui a jamais existé, qui réunissois les deffauts de tous les états et les préjugés de toutes les classes, avec les vices des laquais, celui de s'enivrer [6].

1. Bianchi, *Storia della Monarchia Piemontese*, II, ch. XXVI et XXVII. La citadelle de Turin fut remise aux Français le 3 juillet 1798 : c'était pour Carlo Emanuele la première étape vers la perte de son trône. Talleyrand demanda à Balbo (3 août 1798), de laisser aux mains des Français la citadelle jusqu'à la conclusion du congrès de Rastadt.

2. Cf. Reumont, *Gräfin von Albany*, I, *passim* : les souvenirs de Mme d'Albany semblent systématiquement poussés au noir.

3. Ceci est en grande partie vrai.

4. Cf. *Portefeuille de Mme d'Albany*, les lettres de sa sœur Gustave.

5. Erreur incontestable, peut-être volontaire, de Mme d'Albany.

6. Charles-Edouard n'était plus sans doute le héros de Culloden, mais

J'espérois donc après sa mort vivre tranquille et heureuse[1], quand les boulversemens (*sic*) politiques m'ont replongés dans les inquiétudes des moyens de mon existences. Le seul[2] bonheur dont j'ai joui (et il n'est pas petit), c'est d'avoir un ami comme le poète; et cet ami même fait mon malheur dans ce moment, car je souffre pour lui, et si jamais il arivoit quelques changemens dans ce pays, que les François ils (*sic*) vinssent dominer, je craindrois pour lui, étant connu pour détester leur régime[3], parce qu'il déteste la tirannie sous quelle forme elle se présente. (Vous voyez, ma Thérèse, si je vous aime, et si je vous parle avec confiance, sure de votre cœur et de vos sentimens pour moi). J'aurois besoin de demeurer dans la même ville que vous, de vous ouvrir mon cœur à tous les instans du jour, de partager vos peines, car vous êtes plus malheureuse que moi, et cette idée me tourmente infiniment. Votre sot Brontolone me fait enrager à y penser, et puis, et puis... vous m'entendez. Croyez, ma bonne Thérèse, que mon cœur sent pour vous tout ce que je ne puis vous dire : mon cœur est capable d'amitié et du plus profond sentiment.

J'ai eu bien mal à l'œil ; je me suis trompée de bouteille, et j'y ai mis de l'alkali volatil, qui me la (*sic*) fait enfler pendant trois jours; mais cela s'est passée et je suis guérie.

Parmi tant de choses qui m'affligent, je viens d'avoir un vrai plaisir[4], et, comme vous vous intéressez à

il ne mérita pas, du témoignage de tous ceux qui l'ont vu et fréquenté à Rome (notamment de Brosses), ce panégyrique conjugal.

1. Ici du moins elle a le mérite de la sincérité.

2. Calligaris a lu ici par lapsus *suel*, et plus bas *rinssent* au lieu de *vinssent*.

3. Mme d'Albany eut tout loisir, quelques années plus tard, de faire l'expérience du contraire.

4. Faut-il conclure de l'intérêt ici manifesté par Mme d'Albany à l'égard de Fabre à l'existence de leurs *relations* du vivant d'Alfieri,

Fabre, je vous en donne part. Il avait fait un tableau du prix de 80 sequins représentant *la charité romaine.* Il vient de le vendre et il est payé. Il avait copié à la Gallerie pour son étude un paysage de Gaspre Poussin et il y avait fait un pendant; il les a vendus tous deux : voilà donc 120 sequins rentrés dans sa bourse. Vous voyez qu'il n'est pas malheureux dans ces tems présens de débiter ainsi sa marchandise. Il copie des *Madonne de la Seggiola*, qui lui sont ordonnées pour cent sequins pièces. Il me charge de vous faire ses complimens et[1] d'abord qu'il aura un moment, il ira à Siene. Vous voulez donc que je vous rende compte de mes ouvrages? J'ai achevé un petit tableau d'*un jeune homme qui lit*, pour un présent que je vous dirai, quand il sera fait. C'est une surprise que je veux faire. J'ai copié une *Sainte Cécile* que Fabre a fait, qui m'a plu, et je vais achever de donner la dernière main au *sénateur prieur Carletti;* il faudra que je lui mette le ruban de la grande croix de Saint-Etienne. Le sénateur aura toutes les prérogatives du ministre plénipotentiaire : entrée à la cour de sa voiture, place distinguée au théâtre, la voiture, etc.

Je n'ai pas les tems de corriger la lettre de Vittorio, dont le français n'est pas trop bon; mais il apprendra à force de copier des lettres françaises. Je crois d'avoir répondu à tout ce que vous me demandez, ma chère bonne Thérèse. Je vous embrasse de tout mon cœur. Ayez soin de votre santé.

Courage, mon cher archiprêtre, il ne faut pas se laisser abattre dans la carrière de la vie parce que le chemin est raboteux : ce n'est peut-être qu'un petit espace qui est mauvais, vous pouvez encore retrouver

comme le croit Bertana? L'hypothèse me paraît quelque peu hasardée, au moins à cette date.

1. Sous-entendez : « et de vous dire que ».

la pelouse et les roses. La nature a tout fait pour le mieux. En vieillissant, elle nous a rendu moins sensible, et ce qui vous afflige peut-être à présent, vous deviendra indifférent dans dix ans. Si vous conservez un bon estomac, vous jouirez du plaisir de la végétation [1]. Si les Français ne viennent pas nous boulverser plus que le tremblement de terre, Sienne se remettra et peut-être s'embellira, car on la rebâtira mieux qu'elle n'est. Votre Sapience [2] y gagnera. Vous verrez que le proverbe se vérifiera, que *le tout est pour le mieux*, chose dont je ne suis pas parfaitement persuadée dans le cours de la vie.

On s'est peu occupé de Mgr Vecchi, car tout le monde le regarde comme un fou du quatorzième siècle, et on se soucie peu de ses extravaguances théologiques. J'ai vu Deborde, à qui il a voulu parler de son avanture, et [qui] n'en a voulu rien sçavoir. Il m'a dit qu'il le croit guéri de son amour *gallican*, mais non pas de son jansénisme, qui ne vaut guère mieux.

On dit que le roi de Sardeigne aura l'état ecclésiastique; que l'empereur raura la Lombardie, parce que le roi de Prusse ne veut pas qu'on lui donne des dédommagemens en Allemagne; et que le Piémont sera Cisalpine uni à Gênes. Ce sont des on-dit [3], et les on-dit sont des sots. Adieu, portez-vous bien; pensez à moi et croyez que je vous aime tendrement pour la vie. Mille choses à Vittorio [4].

Je trouve que Vittorio n'a pas un beau caractère : il écrit trop gras, soit deffaut de la plume ou de celui

1. *Sic.* Elle veut dire *d'une vie végétative.*
2. L'Université.
3. Nouvelles en effet sans aucun fondement.
4. Devoir de traduction de Vittorio : « Cicéron : L'homme privé doit vivre comme égal avec ses concitoyens, sans bassesse, sans abjection, sans hauteur, ne rien vouloir que d'honnête et contribuer par sa conduite à maintenir le repos de la société. »

qui lui a apris, et puis les paroles sont trop près l'une de l'autre. Il lui est absolument nécessaire de sçavoir *très bien écrire*. Son parein se repent tous les jours de la vie de ne s'y être pas apliqué dans sa jeunesse. C'est un talent absolument nécessaire pour un homme. J'espère que Vittorio s'y apliquera.

---

35. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(17 juillet 1798)

Encouragements à Térésa. — Soucis domestiques. — La fortune d'Alfieri. — Inquiétudes politiques. — Les études grecques d'Alfieri. — Absence de nouvelles de Bonaparte. — Affaiblissement de Pie VI.

17 juillet.

Nous nous reverrons certainement, ma chère Thérèse. Pourquoi vous mettre des chimères dans la tête, quand nous avons des sujets si réelles de nous affliger? Le premier voyage que je ferai, si les circonstances se débrouillent, ce sera d'aller vous trouver. J'espère que le sol sienois se raffermira d'ici à ce tems.

Je vous plains bien d'avoir eu un pareil mari, après avoir joui de la paix domestique dans votre enfance, avec une mère tendre et vertueuse. Je ne puis vous dire tout le mal que je désire à votre *Brontolone*. Je voudrais l'étrangler de mes propres mains. J'ai une autre amie qui a un mari dans le genre du votre et encore pis. Vous l'aurez connue à Siene : la marquise Castiglioni, de Milan. Ce qui doit être une consolation bien grande pour vous, c'est la réussite de vos enfans; et elle a le malheur d'en avoir de très mauvais. Je suis vraiement contente de l'écriture de notre Vittorio. Il a

1. Milan, *ibid.*, n° 35. — *Sans suscription.* — Date de l'autographe : 17 juillet; de Quirina Magiotti : 1798.

fait de grands progrès. Dites-lui de continuer. Sa traduction est aussi meilleure. Remerciez-le de ma part de faire tant d'attentions à mes conseils. Je serai bien charmée de le revoir. Sa figure est-elle toujours jolie?

Vous imaginez bien, ma chère Thérèse, que je connais les affaires du poète comme les miennes, et que je sais que sa sœur doit lui payer mille sequins de pension [1]; mais, quand le pays est boulversé, que les changes sont rien, comment reçoit-on son argent? comme je reçois le mien, que l'année passée au lieu d'avoir deux mille sequins j'en ai eu huit cents, et que l'année prochaine j'en aurai deux cents, parce que mon beau-frère [2] veut me payer en papier. Si le Piémont est démocratisé, comment poura la sœur du poète le payer autrement qu'en papier, d'abord que on accable les propriétaires? Les changes de la Toscane gagnent avec tous les pays. Si demain elle était démocratisé, elles (*sic*) perdraient, et personne ne voudroit plus avoir à faire avec ce pays. Croyez-moi, je ne m'afflige jamais des chimères : j'ai la tête assez froide pour voir toujours les choses pour ce qu'elles sont. Mais, croyez-moi, il est difficille que un coin de l'Europe puisse se sauver de l'influence d'un gouvernement aussi destructeur qui, plus il existe, plus il a besoin d'argent et plus il doit ruiner les pays qui ne le sont pas. Je ne crains plus leur envie de propager leur démocratie, mais je crains leur besoin d'argent, qui est pis que le premier. Mais, comme il n'y a pas de remède, il faut s'armer de courage et de patience.

Vous voulès sçavoir ce que fait le poète? Il étudie le grec; il a traduit trois tragédies grecques [3], une de

1. Voir sur ce sujet Bertana, *op. cit.*, chap. VIII, *La Donazione;* — et Masi, *op. cit.*
2. Le cardinal d'York.
3. *Ms.* : Grecs.

chaque auteur: *Philoctède*(*sic*) de Sophocle, *Alceste* d'Euripide, que vous avez entendu, et les *Persiames*[1] d'Eschile. Il fait de grands progrès dans cette langue. Cela le distrait et l'occupe. L'hiver, je vous copierai le dialogue *Sur la Mort* de M. de Vargas, car l'été je pains davantage le matin et je me promène de bonne heure.

Vous avez raison, mon cher archiprêtre, nous nous reverons; et j'espère avant le 99[2], si notre situation n'empire pas et que vous *ne trembliez plus*, d'aller vous faire une visite, embrasser ma Thérèse et revoir les paintures sienoises.

On ne sait rien du t[ou]t des flottes anglaises et françaises; on dit qu'il est arivé à Civita Vecchia une frégate remplie d'officiers français blessés, mais je ne vous donne pas cela pour certain.

Les Français ont pris la citadelle de Turin et ont donné de belles promesses; mais, en attendant ils ont établi leur drapeau sur les bastions qui regarde la ville. Ce sont des scélérats dont aucune parole peut exprimer l'horreur qu'ils inspirent. Il me paraît que le comte de Vargas ne pense plus à partir. Je crois qu'il ne retournera pas de sitôt chez lui. Il auroit mieux fait de ne pas le dire. On parle un jour de paix et l'autre jour de guerre. Le pape, que les Français veullent toujours à Calliari, s'affaiblit de jour en jour; il ne peut plus se lever de sa chaise sans le secours de deux personnes et la tête aussi commence à se ressentir de l'âge.

Adieu, mon cher archiprêtre, armez-vous de courage; c'est le moment de se servir de son fond de magasin et de tous les moyens qu'on avet mis en réserve pour *tirar avanti* le moins mal possible. La vie n'avait pas

1. *Sic.* : les Perses.
2. L'année 1799.

besoin de ces surcroits de désagrémens de plus pour augmenter son fardeau ; nous avions assez de nos fléaux domestiques sans avoir encore les politiques.

J'embrasse Thérèse de tout mon cœur et je l'aime tendrement ainsi que l'archiprêtre. Fabre vous présente ses hommages. Nous parlons souvent de vous ensemble, ainsi qu'avec le poète qui vous salue.

---

36. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(24 juillet 1798)

Fausses nouvelles à Sienne. — Directoire et Terrorisme. Adieux d'Alfieri à la poésie. — Un congrès à Florence.

24 juillet.

J'admire votre courage, ma Thérèse, mais cela n'empêche pas que je déteste votre Brontolone qui le met à l'épreuve. Comme il n'est pas mon mari, je puis le haïr tant que je veux, en dépit de l'évangile, dont je n'observe guère les maximes dans ce moment : car, bien loin de vouloir rendre le bien pour le mal, je voudrais faire tout le mal possible à qui vous rend si malheureux depuis dix ans.

Cependant, toutes les nouvelles qu'on vous publient à Sienne sont fausses. Je ne conçois pas comment on peut inventer tant de bêtises, aussi près de Florence. Je vous prie de ne croire que ce que je vous manderai, et, quand il y aura quelque chose d'intéressant, vous en serez avertie. Il n'est pas plus question de congrès[2] que de concile. Jusqu'à présent, les Français n'ont pas

1. Milan, *ibid.*, 36. — *Sans suscription.* — Date de l'autographe : 24 juillet; de Quirina Magiotti : 1798.

2. Allusion non au Congrès supposé de Parme, dont il a été question précédemment, mais à un prétendu Congrès à Florence dont elle parle plus clairement à Luti dans la même lettre.

demandé les commanderies de Malthe. Je ne serois pas étonnée qu'ils les demandassent, parce qu'ils aiment à s'aproprier le bien d'autrui. On ne parle pas non plus de Livourne. Enfin, il n'y a pas un mot de tout ce que craint l'archiprêtre. Les uns disent que la paix est faite, les autres que tout est rompu. Le fet est que personne ne sait et ne peut rien sçavoir. On dit que deux directeurs, Barras et Reubel, ont quittés leur place [1], (mais on attend la confirmation de cette nouvelle par la poste de France) que le Terrorisme revient au gallop, et cela doit estre. La tirannie ne fait que croitre et embellir; plus elle opprime et plus elle a peur, et plus elle veut opprimer pour conserver son empire : c'est la marche ordinaire. Il suffit d'ouvrir les annales du monde pour en être convaincu.

Le poète me charge de vous dire milles choses aimables de sa part. Il ne fait plus rien à pouvoir vous envoyer; et quand il aura une fois cinquante ans [2], il a résolu de ne plus poëter [3] et de renoncer à sa *belle madonna* la poésie, pour ne pas tomber dans l'inconvénient des *vieux cygnes* [4] ses confrères, qui ont fait des vers avec les cheveux blancs. A présent il étudie son grec, il recopie des satires qu'il a fait [5]; et il y a quelque tems que je n'ai rien vu de nouveau à pouvoir envoyer. Avez-vous eu le sonnet pour Fabre? Si non je vous le procurerai.

Je commence à être contente de l'écriture [6] de Vitto-

1. Reubell quitte le Directoire par la voie légale du tirage au sort en l'an VII (20 floréal). Barras resta en fonctions jusqu'au 18 brumaire.
2. Il avait depuis longtemps renoncé à la poésie, sauf de rares exceptions, pour se consacrer exclusivement à l'étude de la langue grecque.
3. *Ital. :* poetare. Cf. la *Vita*, chap. XXII.
4. *Ms. :* signes.
5. Elles furent publiées pour la première fois par Fabre dans le tome III des *Œuvres posthumes*, en 1804.
6. *Ms. :* Ecrirture.

rio. Je le prie de continuer à s'apliquer. S'il veut apprendre à écrire le français, il faut copier des lettres pendant quelque tems, et puis, au bout de deux mois, en ayant copié une tous les jours, il commencera à écrire de lui-même parce qu'il aura des phrases dans la tête qui lui viendront avec facilité.

Adieu, ma chère Thérèse ; je vous embrasse de tout mon cœur milles fois, et je vous aime tendrement. Milles choses à Vittorio.

Il est bien extraordinaire, mon cher archiprêtre, que si près de Florence, on vous fasse des nouvelles aussi extravaguantes que celles que vous me donnez. Vous avez perdu infiniment au départ du sénateur ex-ministre qui devait vous remettre dans le vrai chemin de la politique. A quoi bon un congrès à Florence ? Les Français ne traitent pas; ils volent et commandent à leurs alliés désarmés. Jusqu'à présent la Toscane est comme elle a toujours été: on l'assure de la protection du Directoire, mais on ne répond pas du lendemain, car le sistême français change tous les jours. Aussi vivons-nous comme l'oiseau sur la branche. La Révolution nous a plus enseigné que l'évangile, qui nous dit de vivre dans ce monde comme dans une auberge; en voyageant nous devons nous attacher à rien. *Pur troppo dobbiamo fare così*, car qui nous dit que nous l'aurons encore demain? mais ne nous appesantissons pas là-dessus. C'est un sujet trop triste.

Il est bien extraordinaire qu'on ait donné à Bischi la jolie Devechi ; ce monsieur n'a rien ou très peu de chose, et a une réputation un peu écornée d'*uno scapato*[1]. Il négotiera sa femme, qui lui servira à faire fortune. La conduite de M. de Vargas est bien drôle. Il a mal fait de dire qu'il voualit partir et de n'en rien faire. On le

1. Elle veut sans doute dire *Scapolo*, noceur, fêtard.

croiroit français; je n'y entends rien. Adieu, mon cher archiprêtre. On ne sait rien des flottes. Il y a plus d'un mois que l'anglaise a paru devant Naples[1]. On sait que les Anglais ont pris une frégate française qui portait les drapeaux au Directoire et des vols en argent *al solito*[2]. Adieu, portez-vous bien, et croyez à jamais dans notre amitié.

J'avais oublié de vous répondre sur votre nouvel hote le C. An.[3] Il passe pour janséniste ; il est très *rigoriste ;* il a toujours été très exemplaire. Il avait à Rome une très belle bibliothèque ecclésiastique. Il a un certain esprit, autant que peut avoir un homme qui n'est jamais sorti de Rome. Il s'est conduit avec fermeté après avoir été enfermé aux *Convertite*[4]. Tant qu'il n'a pas été cardinal, il a toujours soutenu les droits et prérogatives de la cour de Rome. Mais je ne sais pas s'il n'aurait pas été pour une réforme. C'est une créature du pape[5]. Il est d'une bonne société; je le voyais assez souvent à Rome, vous pouvez lui faire mes compliments. Par quel hasard le logez-vous?

1. Le Gouvernement napolitain, alors en paix avec la République, refusa d'accorder des secours à la flotte anglaise, du moins ostensiblement. A la date de cette lettre, Nelson, qui avait quitté Syracuse le 25 juillet, était en route vers la Morée.

2. Les drapeaux de Malte et les trésors personnels des chevaliers, qui furent plus tard restitués à leurs propriétaires.

3. *Sic*. Le cardinal Antonelli, évêque de Palestrina, membre de la nouvelle congrégation d'état formée le 9 février 98. Son journal inédit conservé à la Bibliothèque Vallicelliane est une source importante pour l'histoire de ce temps.

4. Le 8 mars avec plusieurs autres cardinaux et prélats.

5. C'est-à-dire un cardinal créé par Pie VI.

---

37. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(31 juillet 1798)

Un dîner de cardinaux. — Santé de Thérèse. — Un tableau de Mme d'Albany. — Opinion sur les Florentins. — Bonaparte à Malte.

31.

Votre Brontolone, ma chère Thérèse, est bien ennuieux pour vous et bien ridicule pour les autres avec son dîner et ses cardinaux. Je suis persuadée que vous serez contente de votre hôte[2]. Il est de très bonne compagnie quand il veut. Je le voiois à Rome avec plaisir, et c'étoit un des peu de la pourpre romaine qui avoit le sens commun. Il y en avoit beaucoup de la force de votre Brontolone. Mon cher beau-frère vous aura donné un échantillon de leurs préjugés. Il est vrai qu'il surpassoit tous les autres en extravaguances, car il savoit allier tous les préjugés de sa naissance avec ceux de son état. Ils sont malheureux, ainsi on ne peut plus en parler, mais c'était un gouvernement et des êtres bien ridicules[3]. Cependant moins que celui d'a présent qui est le comble de l'inquiétude et de l'extravagant.

Vous ne me parlez jamais de votre santé, ma bonne Thérèse. J'espère qu'elle est bonne. Dites-moi quand pensez-vous d'accoucher? J'espère que ce sera une fille. Il me paraît que cela doit vous convenir mieux qu'un

1. Milan, *ibid.*, 37. — *Sans suscription.* — Date de l'autographe : 31 ; de Quirina Magiotti : 31 juillet 1798. — Date confirmée par la suite des nouvelles relatives au cardinal Antonelli, qui continuent encore dans la lettre suivante, et par la mention de l'achèvement de la *Sainte Cécile* copiée par Mme d'Albany.
2. Antonelli.
3. Les appréciations de Mme d'Albany sur le Sacré-Collège sont remarquables d'indépendance et méritent d'être retenues, car elle montre ici le fond de sa pensée.

garçon[1], quoique les filles sont inutiles dans ce monde pour leur propre bonheur: ce sont toujours des êtres malheureux. N'y a-t-il donc pas moyen de marier la vôtre? Ici je ne vois personne qui veullent du sacrement. En avez-vous parler à Spanocchi[2] qui est en place et qui connatra plus de monde que moi? J'ai fait pour Puccini un petit tableau d'une demi-figure, qui représente un jeune homme qui tient un livre qui a pour titre *Discorso pronunciato a l'Academia delle Belle arti dal cavalier Puccini, direttore della Galleria.* Ce n'est pas une des plus mauvaises choses que j'ai fait: Fabre prétend même que c'est la meilleure. Je viens de copier une tête de Sainte Cécile d'après lui, qui me plaît beaucoup. Il me charge toujours de vous présenter ses hommages. Il gagne de l'argent: c'est bien heureux, car j'ai souvent craint pour lui dans ce moment où tous les fortunes sont boulversées. Il vient de vendre depuis peu de tems, *de commission*, trois *Madonne della Seggiola* pour 300 sequins et trois tableaux 120 sequins, ce qui fait 420 sequins, ce qui est incroyable pour le tems : mais je vous dirai que *les commissaires qui vollent* dépensent après en tableaux, ce qui est au moins agréable pour les artistes, et très heureux.

Le poète, qui vous aime, me charge toujours de vous parler de lui. Il prétend qu'il n'a plus rien à dire[3]. Ses satires sont très belles, elles embrassent tous les états[4]. Quand vous viendrès à Florence ou que nous irons à Sienne, vous les entendrez.

1. Ceci paraît contradictoire aux opinions exprimées dans les lettres précédentes.
2. Pandolfo Spannocchi, sénateur, qui devint chef de l'administration communale en avril 1799; il fut emprisonné et séquestré dans sa propre maison par les bandes d'Arezzo en juillet, puis recouvra sa liberté après six semaines de captivité, mais fut privé de son emploi et se retira à Sienne.
3. En vers : c'est pour cela qu'il ne compose plus. Cf. *Vita*, chap. XXII.
4. Notamment les rois, les grands, le peuple, le « sesqui-plebe », les savants, les femmes, le commerce, l'état militaire.

Ma bonne Thérèse, je serois bien charmée de vous revoir ; je mérite d'être aimée par vous, vous aimant tendrement. Je compte sur votre amitié pour la vie. Je me dis quelquesfois : s'il m'arrivoit quelques malheur, j'irois me réfugier dans les bras de ma Thérèse, sûr de trouver en elle un cœur compatissant. Il est si terrible de vivre dans un pays et de se dire de n'avoir pas un ami ! Car (entre nous soit dit), les Florentins ont un cœur de bronze : ils sont incapables d'amitié et d'aucun sentiment, excepté celui de l'intérêt. Et les femmes..., quand leur sens sont satisfais avec les hommes et leur intérêt, elles les regardent comme des guénilles dont on plus besoin (*sic*). J'ai vu ici rompre des attachemens de dix-sept ans comme on quitte de vieux souliers [1]. *Ma basta :* les gens sensibles sont rares partout.

Mon cher archiprêtre, je ne suis pas étonnée qu'on écrive d'ici des nouvelles aussi extravaguantes. Cependant parler d'un congrès au Palais vieux est chose bien ridicule. Ce qu'il y a de vrai cependant (*sic*) : ayant vu Manfredini hier chez lui pour voir ses tableaux, il m'a dit que les Français avaient voulu s'emparer des biens de Malte, et que ils avaient obtenus qu'ils y renonçassent, et qu'ils l'avaient fait de bonne grâce. Le baille Thomasi, qui était ministre de Toscane à Malte, a demandé à Buonaparte s'il y avait sûreté pour lui et ses chevaliers à rester. Il a répondu qu'il devait mettre la cocarde toscane, et qu'ils pouvaient rester dans l'isle tant qu'ils voulaient. Le lendemain que Buonaparte est arivé à Malte, il a ordonné au chevalier (*sic*) de se présenter devant lui, sans épée et sans croix. Le bailli Thomasi y a paru sans épée et avec la croix. Buonaparte lui a demandé pourquoi la croix ? Il a répondu : « Parce que j'ai juré à

1. Si, à cette époque, Mme d'Albany était déjà l'*amie* de Fabre, cette inconscience est vraiment grandiose.

ma profession de ne jamais y renoncer, et je ne puis manquer à mon serment. Vous pouvez m'ôter l'épée, mais non pas ma croix. » Il lui a répondu : « Vous faites bien ». D'après tout ce que je vous mande, vous voyez que, pour le moment, il n'y a rien à craindre.

Il faut dire *pour le moment*, car, moins que jamais, on peut compter sur le lendemain. La révolution nous a enseigné à vivre sur la terre comme des pèlerins qui ne font que passer : on ne peut plus s'attacher à rien dans ce monde. On ne sait pas si on l'aura encore le lendemain. Voilà donc le C. de Vargas parti : son amie sera bien malheureuse. Je la plains de tout mon cœur. Dites-moi si elle est jolie. M. de Vargas m'a écrit samedi, et qu'il sera à Hambourg au mois d'octobre.

On ne sait rien de la paix : qui l'a dit faite, qui non. Des flottes, rien du tout. C'est bien incroyable.

Les Français et Cisalpins se sont battus à Milan : il y a eu des Français tués. A Peschiera, les Cisalpins, supérieurs à un piquet de cavalerie auchiens (*sic*), voulurent les attaquer : les premiers se retirèrent jusqu'à un corps d'infanterie et puis se jettèrent sur les Cisalpins, qu'ils mirent en pièces.

Le nonce m'a chargé de vous dire qu'il a arrangé l'affaire autant que possible et qu'il vous écrira lui-même. Le Pape ne voit plus personne : il s'affoibli terriblement ; je crois que *non durera un pezzo*. En attendant *i porporati* se réunissent dans l'état vénitien pour en choisir un autre[1]. Adieu, mon cher archiprêtre ; comptez à jamais sur notre tendre attachement. J'embrasse ma bonne Thérèse. Avez-vous fait mettre *la lapida* (*sic*) de l'ami? Commencez-vous d'avoir des maçons? Adieu ; portez-vous tous bien.

Malgré tous les inquiétudes, nous nous portons bien,

1. Pie VI ne mourut que le 29 août 1799.

moyennant notre sévère régime. Je suis très contente de l'écriture de Vittorio, que je salue tendrement et que j'aime come mon enfant.

P. S. L'auteur de *l'Aveugle de la Montagne* est à Camaldoli, à ce qu'on m'a dit. Mais je m'en informerai mieux. Je ne le connais pas, et peu son livre, qu'il m'a donné, mais il est trop mistique pour moi. « *I Romani in Grecia* » *non sono di Cesarotti, ma* d'un certain Oscar Senni *bresciano*. Le stile est bien mauvais et les Français ne sont pas des Romains, pas même dans leurs iniquités. Ce sont des marionnettes en comparaison de ces géans [1].

---

38. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti* [2]

(6 août 1798)

Santé de Teresa. — Le musée Pitti. — Œuvres de F.-X. Fabre. — Nouvelles d'Egypte. — Bruit d'une victoire anglaise. — Le cardinal Antonelli. — Nouvelles de voyageurs.

6 juillet.

Je suis charmée, ma chère Thérèse, que vous ayez été contente du cardinal Antonelli, qui a vraiement du mérite et une très bonne réputation comme ecclé-

1. Feuillet annexe contenant l'exercice de traduction pour Vittorio, avec un post-scriptum : « *Cicéron :* Ce qui est honteux ne peut jamais être utile, quand il nous feroit acquérir même ce que nous appellons de grands avantages : car c'est déjà le malheur le plus déplorable que de regarder comme utile ce qui est malhonête. »

« Quand Vittorio aura traduit sa sentence en italien, il essayera de la remettre en français sans regarder le français, et puis il vera où il a manqué. C'est une manière de faire des progrès dans une langue. »

2. Milan, *ibid.*, 33. — *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni, a Siena. — Date de l'autographe : 6 juillet ; date de Quirina Magiotti : Agosto 1798. — C'est la date du 6 août qui est la vraie, comme le montrent la mention du cardinal Antonelli, qui n'apparait dans cette correspondance que le 24 juillet et visiblement alors pour la première fois, et la nouvelle prématurée d'une victoire maritime anglaise.

siastique. Mais je n'aime pas, ma très chère, que vous vous donniez des indigestions. Vous ne prenez pas garde assez à votre estomac. C'est cependant le foyer de notre machine, et tout le corps se porte bien quand il fait bien son devoir. Car toutes nos mauvaises humeurs partent de lui.

Puccini a eu beaucoup d'affaires depuis quelque tems: il a boulversé le palais Pitti, y a donné une autre ordre aux tableaux, et cela l'a beaucoup occupé. Je le vois très peu très peu (*sic*), depuis qu'il est cavalier servent[1]; c'est le sort de tout ceux qui se donnent à ce métier de s'enterrer vif avec leur dame, dont ils s'ennuyent bien vite et finissent par se disputer. Puccini trouvera peu de ressource avec sa painture vivante. On dit que c'est une bonne femme.

J'ai oublié de vous dire que le buste du poète a été fait en marbre, très bien, très ressemblant, et d'un très beau marbre[2]. Fabre me charge de vous présenter ses hommages et sa reconnaissance. Ses affaires vont bien. En huit jours, il a touché pour 560 sequins de tableaux et commissions demandés. Il n'a plus rien chez lui, et il a pour sept cens sequins de commissions. Vous voyez, ma chère Thérèse, qu'il n'est pas malheureux.

Vous êtes donc chargé, ma Thérèse, de négocier la grande affaire du tableau, et vous espérer de l'argent au lieu de promesses; il est plus facile de donner l'un que l'autre dans ce moment, où le trésor est un peu épuisé par les demandes de MMrs les voleurs[3]. A propos d'eux, toutes les lettres nous assurent une grande vic-

1. Mme d'Albany se rappelait sans doute la plus ancienne des satires de Alfieri, *Il avalier servente veterano*, écrite en 1786.

2. C'est le buste d'Alfieri en grandeur naturelle par le sculpteur marseillais Barthélemy Corneille, prix de Rome, camarade à Rome de Fabre. Ce buste, signé : « Fatto da Bart. Corneille, 1798 », est au Musée de Montpellier (*Catal.*, n° 849).

3. Les commissaires français.

toire de la part des Anglais dans la Méditeranée[1]. Mais il n'y a aucune assurance officielle. Cela fait qu'on ne peut pas encore se réjouir *d'avvero*. On dit Buonaparte pris, une grande quantité de batteaux et dix vaisseaux de lignes; enfin on dit bien des choses; nous verrons quand nous pourrons les vérifier.

Mon cher archiprêtre, je suis charmée que, quatre mois de l'année, vous êtes dispensé de piailler[2] dans une église bien froide et de faire retentir les voûtes inutilement : cela vous épargnera des rhumes et du tems. C'est une drôle d'invention que celle de faire perdre du tems à des personnes qui pourraient le mieux employer. D'après tout ce que vous m'avez dit du *janséniste*, le cardinal Antonelli lui est bien supérieur : il a représenté sur un plus grand théâtre; il a étudié quelque autre chose que les vieux bouquins théologiques; il a appris l'art de connaître les hommes, en ayant eu besoin pour sa fortune. A Rome il passait pour rigoriste.

On ne parle que de paix[3]. Dieu le veuille! Aux environs de Rome, il y a eu des tueries de part et d'autre. Les Romains sont réduit au désespoire et meurent de faim[4].

Vous ne m'avez pas parlé du dîner du Brontolone, et de ses bêtises qui devoient être grandes.

1. La propagation de ce bruit est un fait très curieux : la bataille d'Aboukir venait d'être gagnée par les Anglais le 1er août; il était impossible que la nouvelle en fût arrivée déjà en Italie. Il y a là un cas de télépathie collective qu'il serait intéressant de pouvoir examiner en détail, mais les éléments de cette étude nous manquent : que sont et où sont les lettres ici mentionnées?

2. Mme d'Albany n'est décidément pas respectueuse des choses et des gens d'Eglise.

3. Le congrès de Rastadt durait toujours, et la mission de Siéyès à Berlin venait de donner une nouvelle ardeur aux négociateurs; les instructions de Siéyès sont du 20 juillet 1798.

4. *Cf.* Dufourcq, *op. laud.*, pp. 203-217.

Aucune nouvelles que celles de la flotte, que tout le monde donne pour vraie. Dieu le veuille !

Adieu, mon cher archiprêtre. Portez-vous bien. Il fait si chaud que je n'ai pas la force d'écrire. J'embrasse la bonne et excellente Thérèse.

La m. Brigniolet[1] est ici. Nous avons parlé de notre amie comune comme elle mérite. Je crois qu'elle n'ira pas a Siene, ayant peur du tremblement de terre.

Milles choses à Vittorio. Quoiqu'il ne soit pas mon fils, je l'aim rai tendrement, tant qu'il se conduira bien.

---

39. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[2]

(14 août 1798)

L'opinion à Sienne. — Finances siennoises. — Exactions françaises. — L'épitaphe de Gori. — La femme de Bischi. — Nouvelles d'une défaite maritime française. — Aboukir pressenti.

14 août 1798.

Notre poète a bien raison, ma chère Thérèse, de dire que les trois quarts du monde est imbécile et l'autre quart coquin; car vos messieurs, qui désirent les Français parce que le Grand-Duc n'envoie pas d'argent — qu'il n'a pas et qu'on ne trouve pas, — désirent donc un plus grand mal pour un médiocre? Les Français ne rétabliroient pas les maisons[3] et *voleroient ce qu'il y a dedans;* mais il faut que tout le monde sente par

1. La marquise Brignole de Gênes.

2. Milan, *ibid.*, n° 38. — *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni, a Siena. — Date de l'autographe : 14 août; de Quirina Magiotti : 1798. Les nouvelles données ici de l'expédition d'Egypte sont la suite naturelle de celles données dans la lettre précédente, et datent celle-ci d'une façon sûre.

3. Détruites par le tremblement de terre et non relevées.

l'expérience : ce qu'on dit ne sert à rien. Les hommes sont des animaux fais pour être battus, et puis ils s'apersoivent que, lorsque on ne les battais pas, ils étaient mieux. On ne veut donc pas se rappeller que le grand duc a dû payer des sommes considérables aux Français *qui doivenl aporter le bonheur*[1], qu'il n'a mis AUCUN IMPOT NOUVEAU[2], malgré que les propriétaires ont augmenté leur revenu du double; qu'il vient d'ordonner à l'Ordre de Saint-Étienne de rendre aux Siennois leur argent, quoiqu'ils l'aient prêtés aux mêmes conditions que les autres; que cet argent n'étant pas dans les caisses, il faut tâcher d'en trouver; que, dans ce moment, personne ne veut donner d'argent à emprunter; que le trésor royal (*sic*) est épuisé par les grandes dépenses d'obligation pour sauver le pays. On dirat (*sic*) que Siene est placée à 600.000 lieux de Florence, qu'on ignore tout ce qui arrive tout autour de nous. A Rome, tout le monde est obligé de payer une année de revenu en argent, ce qui veut dire dix[3]. Je viens de voir des Romains qui étaient à Siene au tremblement de terre, et qui m'ont dit que, quoique la chose soit horrible, ils en prendraient dix au lieu d'une entrée des François comme ils ont vu à Rome. Mais chaqu'un sent son mal et ne pense pas à celui des autres. Vraiement, ma chère Thérèse, vos compatriotes sont un peu extraordinaires. Ils croient donc que l'argent n'aît aux *Cachines* et qu'on le trouve dans l'instant? mais pourquoi n'en trouvent-ils donc pas, eux? Car chaque personne qui a des terres peut en trouver;

1. Souligné dans l'original.
2. En gros caractères dans l'original.
3. Cette loi du 20 juillet, inexactement rapportée ici, n'était qu'une des mille exactions commises à Rome par le Gouvernement du Directoire : réquisitions et contributions excessives, emprunts forcés, confiscations et véritables vols. « Rome n'était plus qu'un grand marché où l'on tenait bureau public de vol et de dévastation. » Dufourcq, *op. laud.*, p. 249.

c'est donc une preuve que il est difficile et que ce n'est pas l'affaire d'un moment. J'avoue que la proposition de désirer les Français qui volent tout, parce qu'on n'envoie pas des chariots d'argent à Siene, me donne une bien mauvaise opinion de leur jugement. Je voudrois qu'ils pussent les éprouver pendant huit jours, sans que le reste de la Toscane en eut sa part. Nous en parlerons (*sic*) alors.

Le poète, qui vous fait ses complimens, dit que la langue italiene n'est pas faite pour le stile lapidaire[1]; il a très bien sçu que son stile n'était pas lapidaire. Il a dit ce qu'il sentoit. Milles choses à Vittorio. Je suis très contente de sa traduction; elle commence à bien aller. Je lui envois courte[2], pour qu'il ait plus de facilité à la bien faire.

J'ai vu la femme de Bischi; elle est jolie, et je crois que, si elle a sa liberté, elle sçaura en profiter. Le cardinal[3] m'a parlé de vous avec intérêt, surtout de votre cœur et aussi de l'agrément de votre esprit. Je crois, ma chère Thérèse, que vous en êtes un peu éprise. C'est dommage qu'il a soixante-cinq ans. Il est aimable. Je ne sais pas s'il a plu aux femmes et s'il les a aimés, mais je ne le crois pas. Il a toujours été rigoriste et exemplaire. La Brignolet a peur de Siene. Elle paraît aimable, mais trop intriguante; je n'aime pas les femmes remuantes. Ce n'est pas le métier de notre sexe; elles se rendent par trop méprisables.

Nous avons eu, mon cher archiprêtre, pendant quelques jours, des bonnes nouvelles qui se sont évanouies depuis hier. Les bâtimens arivés à Livourne portoient que la flotte de Buonaparte avoit été battue

1. Ceci est dit sans doute en réponse à quelques critiques de Luti au sujet de l'inscription funéraire faite par Alfieri pour Gori Gandellini.
2. *Sic* : Je lui envoie une phrase courte. — Cette phrase manque.
3. Antonelli.

et lui fait prisonnier. Mais les lettres de Naple de hier disent qu'elle est entrée dans le golphe de Salonic[1], que Nelson la poursuivait. Cela a bien diminué notre joie. On ne peut pas imaginer le plaisir que Livourne a senti à la première nouvelle ainsi que Florence. Il auroit été charmant de s'emparer de ce grand conquérant des fortunes et des propriétés de tout le monde. Mais ils sont si heureux, ces c... [2], que ils réussissent à tout.

Le poète n'a pas la prétention d'écrire en stile lapidaire; il n'a pensé que de rendre un hommage à l'amitié. On parle toujours de paix, mais quelle paix, avec des assassins et des voleurs! Adieu. J'embrasse la Thérèse, et vous aime tous deux tendrement.

---

40. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[3]

(21 août 1798)

Mauvaise humeur politique de Mme d'Albany. — Epuisement financier de la Toscane. — Mme Brignole. — Consalvi. — Nouvelles incertaines de la flotte française.

21 août.

Voici la dernière fois, ma chère Thérèse, que je me permettrai de vous parler de la conduite du gouvernement avec Siene[4]. Il faut savoir, comme je sais positivement, que les caisses sont si fort épuisées que il devait quatre mille[5] écus, à payer tous les mois milles

1. Nouvelle non moins erronée dans son genre que les précédentes.
2. Mme d'Albany n'a écrit que ce *C...* On peut suppléer Coquins, ou quelque aménité analogue.
3. Milan, *ibid.*, n° 39. — *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : 21 août; de Quirina Magiotti : 1798.
4. La réponse (inconnue) de Teresa aux reproches insérés dans la lettre précédente semble avoir vivement piqué Mme d'Albany : d'où sa présente mauvaise humeur.
5. *Ms. :* 4.000 milles.

écus, et que cette personne depuis six semaines n'a pas encore reçu un sol. Jugez d'après cela s'il en peut donner cinquante mille. Tout cela ne me regarde pas, mais j'aime de trouver la justice en tout, et il me paraît que la Toscane n'est pas un pays où cinquante mille écus se trouve si facilement. *Ma basta.*

Je crois, comme l'archiprêtre, que votre imagination vous fait voir les choses d'une manière un peu exagérée : on juge de tout d'après ses dispositions phisiques du moment. Je suis bien éloignée de ne pas plaindre les abitans de Siene. Mais je connais la situation de ce pays et du Grand Duc. Au reste, les cent mille écus qu'il a dépensé en bâtimens nécessaires, il ne les a plus et ne peut plus les donner; et ils sont nécessaires pour faire vivre le petit peuple qui travaille à ces fabriques. Mais n'en parlons plus, car on écrirait des volumes sans s'entendre, et souvent un quart d'heure de conversation nous mettrait d'accords dans l'instant. Je voudrois cependant, ma chère, que vous n'ayez pas le préjugé de croire que les Florentins sont ennemis des Sienois. Tout cela sent des commérages qui n'existent plus, et je voie que toute la Toscane se marie les uns avec les autres sans penser de quelle ville est le mari (*sic*). Mais dans tous les pays, les villes de provinces sont jalouses de la capitale, et la capitale fait sentir qu'elle l'est. Je vois que les Florentins ne pensent qu'à se divertir, et que, dans le gouvernement, il y a plus de gens des provinces que des Florentins, parce que ils ne veullent rien faire. *Ma basta* à jamais là dessus : ainsi n'en parlons plus. Nous pouvons être d'opinion différente sur tout, exceptés sur les Français ; et si vous étiez leurs partisans, vous n'entendriez jamais plus parler de moi, parce que, ne vous estimant plus, je ne vous aimerai plus. On ne peut pas être pour eux sans être imbécile ou coquin, après tout ce qu'ils ont fait et font.

Ils masquent le vice sous le manteau de la vertu, et puis, quand ils ont atrappé le monde, ils se découvrent tels qu'ils sont.

La Brignolet n'ira pas à Siene, parce que sa maison est toute boulversée, à ce qu'elle dit. Je crois bien qu'elle aime à se divertir. Elle est aimable et spirituelle. Mais je ne la choisirais pas pour mon amie; elle est trop légère et ambitieuse. Ces sortes de personnes n'aiment qu'elle-même.

Je voudrois que vous connaissiez un prélat qui est à présent à Siene chez la marquise Patrizzi, qui est fort de mes amis. Il a souffert à l'entrée des Français à Rome, et a été deux mois en prison : Mgr Consalvi est son nom[1] : il est bon, aimable et rempli d'esprit. Le renversement de son pays l'a troublé; il n'est pas aussi bien qu'à son ordinaire. Votre cardinal est parti pour Venise[2]. Milles choses à Vittorio. Je suis contente de sa traduction : je le prie de continuer. Il sera charmée un jour d'avoir bien employé son tems.

Je crois comme vous, mon cher archiprêtre que notre Thérèse est *un poco stranita dalla sua situazione*[3]. Je la plains de tout mon cœur, car elle sort de son caractère de douceur. Je voudrais qu'elle se transporta (*sic*) un instant à Florence : elle verrait que *si sta male male in quattrini*.

Nous sommes toujours sur les on-dit que la flotte de Nelson et Buonaparte[4]. On ne sçait rien de positif, et je

1. Ettore Consalvi était, lors de l'invasion française, assesseur de la congrégation militaire. Il devint, plus tard, cardinal et secrétaire d'Etat de Pie VII. Sa biographie est bien connue. Il fut un ami constant et un correspondant de Mme d'Albany. Il reste quelques lettres de lui dans les papiers de celle-ci (Cf. *Mémoires* de Consalvi et le *Portefeuille* de *Mme d'Albany*).

2. Où se réunissaient les cardinaux, comme on l'a vu ci-dessus, en prévision du futur conclave, pour en assurer la liberté.

3. Un peu changée par son état.

4. *Sic*. Cette incertitude dura à Florence jusqu'au mois de septembre. Ce

crois qu'on ne le sçaura que par l'Angleterre. La gazette (*sic*) de Vienne, de Venise, raconte le fait tout au long, mais je n'y crois pas [1], et le désire de toute mon âme pour humilier cette âme orgueilleuse de Bonaparte [2] qui a fait tant de mal à l'Italie. De Naple on écrit qu'il y a cinq vaisseaux anglais à Siracuse et que Malthe appelle les Anglois à leur secour.

Le poète vous remercie de toutes les peines que vous avez prise et attend le compte pour vous faire rembourser.

Je ne sais pas ce que la mère de la Bischi a vendu ses charmes; mais celle-ci, je crois, suivra son exemple, et peut-être d'accord avec l'époux. *Ma fra di noi, tutto questo : con loro penso e non parlo.*

Adieu; nous mourons de chaud et nous avons un orage tous les jours. J'embrasse ma Thérèse de tout mon cœur, et la prie de se CALMER [3] et de se faire courage.

On parle de paix et de guerre alternativement. En fait personne ne sait rien, et il y a bien des fers au feu [4].

n'est que le 31 août qu'on y apprit officiellement le débarquement de Bonaparte à Alexandrie (*Lettres de Mme Reinhardt*, p. 13).

1. A la prétendue capture de Bonaparte.
2. L'initiale seulement dans le manuscrit.
3. En gros caractères dans l'original.
4. En post-scriptum, sur un feuillet séparé comme à son ordinaire, Mme d'Albany a écrit une longue version pour Vittorio Mocenni : « *Cicéron.* Oublions les avantages que procurent les lettres et regardons-les comme un pur délassement. Elles seront toujours, ce me semble, la plus honnête récréation que puisse prendre un homme bien né. Tous les autres plaisirs ne sont ni de tous les temps, ni de tous les lieux, ni de tous les âges. Mais les études nourrissent la jeunesse et font le charme de l'âge avancé; elles parent la fortune et nous offrent la plus douce consolation dans l'adversité. Dans l'intérieur de nos maisons, elles font nos plaisirs; au dehors, elles ne nous causent point d'embarras; elles voyagent avec nous, elles nous suivent à la campagne. Ceux que leur goût n'entraîne pas vers la culture des lettres ou qui manquent des dispositions nécessaires pour s'y livrer devroient au moins les admirer dans les autres. »

41. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(28 août 1798)

Conséquences personnelles de la Révolution. — Mme Brignole et Mme Venturi. — Affaires intimes de l'archiprêtre Luti. — Voyage de Vargas. — La censure à Florence. — Le fils Libri. — Progrès de Vittorio en traduction française.

28.

Ma chère Thérèse, la révolution française est comme un coup d'électricité, il va toucher plus ou moins ceux même qui en sont le plus éloignés : voilà pourquoi elle atteint notre archiprêtre[2]. J'en suis vraiment peinée, et j'espère que le gouvernement y supléera. Ecrivés en à Spanochi. Il pourra peut-être faire entendre raison sur ce point, faire donner une commanderie à notre ami, ou faire assigner les biens du couvent au chapitre, ou, si la Cisalpine a des biens en Toscane, lui (*sic*) prendre en dédommagement; et je crois qu'elle en a. Il ne faut pas encore se désespérer, mais se préparer à tout dans ce monde, qui est un tissu de meaux et de contradictions. Je sens bien que notre archiprêtre souffre davantage à cause de cette famille qu'il a sur les bras. C est un grand malheur pour lui : cela l'enchaîne à tous les événemens et le rend esclave de la fortune. Dans ce moment on ne devroit avoir aucun lien ni aucun attachement, vivre au jour la journée, comme un voyageur qui ne fait que passer et ne prend part à aucune chose qui arrive dans les endroits où il va. *Ma come fare?* la Révolution nous a trouvé trop vieux. On peut élever les enfans à penser ainsi. Il est

1. Milan, *ibid.*, 40. — *Sans suscription.* — Date de l'autographe : 28 ; de Quirina Magiotti : 28 août 1798.
2. Il s'agit probablement d'une sécularisation ou confiscation opérée en Cisalpine, qui diminuait d'une façon notable ses revenus.

certain que ce boulversement du monde nous a plus enseigné que l'Évangile, qui nous ordonne de vivre sur la terre comme des pélerins.

La Brignolet s'en va à Pise; elle m'a fait vos complimens, elle vous aime, et — elle a bien raison, — mais pas autant que je vous aime et d'une autre manière. Je crois qu'elle va à Livourne voir Marchesi, son ancien amant. La Venturi a une grosseur au sein qui menace un cancere (*sic*); elle est allée à Pise, et on croit quelle sera obligée de se faire faire l'opération. On paye chère souvent les follies de la jeunesse.

Je suis bien fâchée, mon cher archiprêtre, de ce contretems qui vous arrive et que la révolution vous atteigne. J'espère que le gouvernement y supléera d'une manière ou de l'autre ou par une commenderie ou en donnant des biens de couvent. Il ne faut pas se laisser abattre sitôt, surtout à une chose où il y a du remède. Il faut se préparer à tout, et ne pas se laisser abattre : sans cela on n'a plus la force d'agir. Si cela arive, il faut se remuer auprès du gouvernement pour qu'il dédommage le chapitre d'une manière ou de l'autre; si on ne réussit pas, alors il sera tems, non pas de se désespérer, mais de prendre son parti. Je conçois que cette famille, que vous avez sur les bras, vous inquiette plus que vous-même. Mais n'y aurait-il pas moyen de les occuper d'une manière ou de l'autre, pour qu'elle vous soit moins à charge? Dans ce moment il ne faut pas penser à sauver l'amour-propre : il faut penser à vivre le moins mal possible[1]. Toutes ces personnes vivent-elles sans rien faire, à vos dépens? Je sais bien que vous aimiez une femme; mais je ne sais pas s'il y a une grande suite de personnes à cette

1. Mme d'Albany indique ici avec justesse un trait essentiel du caractère italien.

femme. Le malheur d'aimer une femme de cette classe, c'est qu'il faut aimer toute la famille et s'en occuper. Il faudrait avoir le courage de mettre une barrière entre elle et ses parens. *Ma basta*, il n'y a pas de remède, et c'est toujours une bêtise de raisonner sur ce passé. *Si jeunesse savait et vieillesse pouvait, le monde irait très bien.*

Livourne veut toujours la victoire des Anglais, mais je n'y crois plus, parce qu'on devroit déjà la sçavoir et que le générale Spanocchi dit qu'on lui a écrit de Naple que Nelson était à Siracuse le 22 de juillet [1]. Aucune autre lettre ne le dit.

La conduite du comte de Vargas est drôle : son voyage s'est borné à Livourne. On ne comprend rien à sa manière d'agir; il y a quelque chose d'extraordinaire dans sa conduite. Je crois qu'il ne laissera pas Sienne de longtems. Il aurait mieux fait de ne rien dire et de rester tranquillement où il étoit. Je suis charmée que vous ayez vu Monseigneur Consalvi, qui est aimable et a de l'esprit.

Je ne sache pas qu'on ait arrêté personne à Florence, mais on a renouvellé un ordre pour l'entrée des livres qui a toujours existé, et dont la négligence étoit cause que il s'introduisoit les plus mauvais livres possible dans le pays. Je ne conçois pas comment Sienne qui est si près de Florence est si mal informé [2]. On a envoyé à Avergnia le fils de Libri [3], qui est aussi fou que son père et voulait tuer sa mère. Il prêchait le

1. Nouvelle exacte. Il n'en partit en effet que le 25 juillet.

2. Florence n'était pas elle-même mieux informée : « Nous vivons dans une grande ignorance de ce qui se passe au dehors : les Apennins forment une barrière infranchissable. On ne peut contrôler aucune nouvelle; celles surtout de Paris sont rares et peu sûres. C'est par des militaires venant de Milan ou de Rome que nous sommes renseignés. » (*Lettres de Mme Reinhardt*, 31 août 1798, p. 14.)

3. C'est le père du célèbre inspecteur des bibliothèques.

jacobinisme et l'athéisme dans les caffés, et faisait de faux attestats à seize ans. Vous voyez qu'il promettait beaucup. Il aura le tems de se convertir sur la montagne de Saint-François.

Milles choses à Vittorio. Je suis très contente de sa traduction. Adieu, courage; portès-vous bien et aimez-moi autant que je vous aime. Le poète et Fabre vous dissent milles choses aimables[1].

---

42. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(4 septembre 1798)

Le libéralisme des Bolonais. — Consalvi. — La mère du peintre Fabre. — Manque d'argent en Toscane. — Le plaisir dans la peine. — Bonaparte en Egypte. — Le chocolat de Teresa.

4 septembre.

Ma chère Thérèse, chacun voit *avec ses lunettes:* votre fils[3] avec les siennes à Bologne[4]. Je sais positivement que quelques coquins commandent dans cette ville et tirannissent tout le monde, et ce sont des gens de toutes les classes qui l'écrivent; et, quand on veut y vivre en paix, il faut être protégé par les François; ansi (*sic*) on n'a fait que changer de maîtres.

1. Exercice de traduction pour *Vittorio :* «Cicéron. Dans les contestations que nous pourrons avoir avec nos plus grands ennemis, lors même qu'ils s'oublieront jusqu'à nous accabler d'injures atroces, faisons un effort sur nous-mêmes. Gardons notre sang-froid, réprimons les accès de la colère. Si nous nous laissons une fois troubler, nous ne saurons plus observer de mesures; et nous finirons par voir s'élever contre nous tous ceux qui pourront nous entendre.»

2. Sienne, *Biblioteca Civica*, *ibid.*, 41. — *Sans suscription.* — Date de l'autographe : 4 septembre; de Quirina Magiotti : 4 septembre 1800. — Date réelle : 1798.

3. Ce Mocenni Jacobin est Silvestro. Cf. une allusion explicite de Mme d'Albany dans la lettre 56.

4. Bologne était un ardent foyer de libéralisme, ou, comme dit Mme d'Albany, de jacobinisme.

Leur bonheur n'est pas dangereux pour la Toscane; si elle n'a pas autre chose à craindre, elle vivra longtems en paix. Je crains que votre fils ait un peu de goût pour les nouvelles maximes; je m'en suis apersue à des propos qui lui sont échappés sans le vouloir; et comme je suis abituée à connoître ces sortes de personnes, je l'ai d'abord dit au poète. Il est jeune, il croit que les négocians peuvent gagner beaucup à ce régime et il se trompe : le tems le prouvera. Tachez que Vittorio ne suce jamais un aussi mauvais venin. Je veux qu'il se distingue par toutes les vertus, car cet enfant est bien né: sa phisionomie honète l'annonce. Je lui renvois sa lettre corrigée, mais il n'en sait pas encore assez pour pouvoir écrire en françois. On ne parle jamais à une femme, sans y mesler *le respect* et la parole *honneur*[1]. Je lui dis cela parce que en françois la familiarité ne se supporte pas.

Mgr Consalvi est arivé hier au soir, et il est bien content de vous, de votre esprit, et de votre amabilité simple et bonne. Il dit que votre humilité est admirable. Les personnes de mérite n'ont jamais d'orgueil. Il n'y a que les sots qui présument d'eux-mêmes.

Mgr Consalvi m'a dit qu'il m'apportoit un échantillon de votre ouvrage[2]. Comme je ne l'ai pas encore vû, je ne puis pas vous en parler.

Le poète se porte bien, et vous remercie des peines que vous vous êtes tous donné pour l'inscription[3]. Il a dit à Fenzi[4] d'en payer la dépense. Fabre vous présente ses hommages; sa mère[5] est arivée en douze jours de

1. Dans une lettre du 24 février 1798, Vittorio lui écrivait : « Adieu ma bien-aimée. Aimez tout le monde, et moi plus que tous les autres. » Et la comtesse lui répondait : « On n'écrit pas ces phrases à une personne plus âgée que vous, et à qui on doit le respect dû à une femme. »
2. Le *schall* dont il est plus clairement parlé dans la lettre suivante.
3. De Gori.
4. Célèbre banquier florentin.
5. Mme d'Albany parle encore d'elle dans la lettre 81, p. 219.

Marseille, bien portante. C'est une petite vieille de cinquante huit ans[1], vive comme la poudre, qui nettoie la maison depuis la cave jusqu'au grenier. Ce sera une bonne économie pour lui; elle aura soin de son linge et de toutes ses affaires, et il n'aura pas besoin de lui envoyer de l'argent : une femme de plus ne coûte pas grande chose.

Vous serez bien aise, ma chère Thérèse, qu'on a envoyé de l'argent à Siene. Dans ce moment c'est une chose rare que l'espèce sonnante. La Cisalpine ne veut pas rembourser l'emprest (*sic*)[2] qu'elle a fait en Toscane, ni même payer cet intérêt; mais je m'y attendois. Le Grand Duc a promit de payer, ayant répondu lui pour tout.

J'entre très bien dans les raisons et dans les sentiments de notre archiprêtre : je le plains de tout mon cœur, et sent plus que personne qu'un cœur sensible a besoin de s'attacher. C'est un malheur qui ne dépend pas de nous quand les biens que nous faisons nous procurent des inquiétudes et des tourmens; mais ces tourmens même ont leur douceurs. C'est un grand intérêt et une grande occupation. Je prétends que dans les peines mêmes il y a une sorte de plaisir. La plupart des hommes sont ennuyés parce que ils n'ont pas une occupation intéressante (et l'ennuy est le plus grand des malheurs)! Oh celui qui est toujours occupé du sort d'un être qu'il aime ne souffre pas ce mal : c'est une pensée qui l'occupe continuellement. Je voudrois bien cependant que votre revenu vous reste intacte, pour que les pensées pécuniaires vous fussent plus agréables; mais j'espère que s'il y a un change-

1. Elle mourut à Florence pendant que F.-X. Fabre était à Paris, en 1809 (Cf. dans *Canova, la Comtesse d'Albany et le Tombeau d'Alfieri*, une lettre de condoléances de Canova à ce propos).

2. Mme d'Albany combine ici *prestito* et *emprunt*.

ment dans les revenus du chapitre, on y suppléra.

On nous dit que Buonaparte voyage en Egipte, et les autres qu'il va en Angleterre[1]. Je crois que la flotte française a été battue, et que Buonaparte est allé à Alexandrie, avec le reste du convois; de cette manière je combine les deux nouvelles. De Venise on nous écrit toujours que la première nouvelle est vraie. Je n'y entends rien!

Aucune nouvelles; une semaine la paix, une autre la guerre. Il faut attendre du tems la décision de toute cette intrigue politique.

J'ai toujours oublié de dire à ma Thérèse que ses pastilles de choccolat son devenues excellentes. Je lui en demanderai bientôt des autres pour les laisser reposer; en vieillissant elles font le contraires de nous autres : elles deviennent meilleures.

Adieu, portez vous bien tous les deux, et comptès à jamais sur ma tendre amitié.

La Venturi est aux bains de Pise, où on la menace toujours de l'opérations : sans quoi pas de guérison.

---

43. — *A Teresa Regoli Mocenni* [2]

(10 septembre 1798)

Le *schall* de Teresa. — L'éducation de Vittorio. — Les *Caractères* de La Bruyère — Un défaut des livres français — L'opération de Mme Venturi.

10 septembre.

J'ai reçu, ma très chère, un très beau schall fait par vous et travaillé supérieurement, mieux que ne le pour-

1. Comme prisonnier, d'après les fausses nouvelles données dans les lettres antérieures.

2. Milan, *ibid.*, n° 41. — *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : 10 septembre; de Quirina Magiotti : 1798.

rait faire une ouvrière qui passerait sa vie à ne pas faire autre chose. Tout le monde l'admire et surtout Fabre, qui le trouve d'un goût parfait et d'un très-bon dessain. Mais vous ne m'avez pas dit ce que je dois en faire; vous me l'avez envoyé pour me faire voir votre talent, et je l'admire autant que possible; mais dites-moi à quoi vous le destiné?

Je suis charmée que notre Vittorio soit content de moi. J'espère qu'il continuera à étudier avec ferveur[1] pour nous faire plaisir. Vous avez bien raison, et l'archiprêtre encore plus, de dire que les jeunes gens se trompent sur la licence, qu'ils[2] prennent pour la liberté. C'est une thèse trop longue à discuter par lettre. La liberté est un morceau difficile à digérer. Et jusqu'à présent on n'en connaît que les inconvéniens. Il faut être pur pour être dignes d'être libre. Sans la vertu, elle ne peut pas l'être; et tous les peuples qui l'ont été, au moment qu'ils se sont corrompus, ils sont devenus esclaves d'une faction ou d'une autre. Il est donc difficile que la liberté naisse du vice et de la corruption, mais ce sont ces deux excès qui sont la cause de tout ce que nous voyons.

Il y a une classe qui, voyant les autres avoir tout et par dessus tout l'argent, et elle étant aussi corrompue que la première, a voulu égaliser les moyens pour satisfaire ses vices. Je crois que, sans chercher beaucoup, c'est là l'histoire de ce que nous voyons qu'on a masqué sous le nom de liberté. Le fond de la question était juste, mais à force de renchérir là-dessus, on la (*sic*) rendu injuste et qui plus est criminelle, et il n'y a que les coquins qui sont de ce parti, et peu de personnes trompées.

1. *Ital.* : fervore, zèle.
2. *Ms.* : qui.

Le poète fait ses complimens et remerciemens à l'archiprêtre, et il espère que il a été payé de ses fraix pour l'inscription. Je connais les *Caractères* de La Bruyère[1]. Ils ont le deffaut de tous les livres français, qui peignent toujours des Français; et les auteurs de cette nation ne connaissent ou ne veulent connaître que la leur, tout comme ils vouloient toujours porter leurs usages partout[2]. Racine dans ses tragédies a masqué les Romains et les Grecs en seigneurs de la cour de Louis quatorze. La Bruyère a voulu imiter les caractères de Théophraste. La Rochefoucault en a fait aussi qui sont plus fins et plus délicat; ils sont pour la bonne compagnie. Ce duc de la Rochefoucaut avait été chef de parti du tems de *la Fronde*, chéri des belles dames, ami du cardinal de Retz. Il avait fini par donner dans la dévotion et donner une anatomie du cœur humain sous le nom de *Pensées de La R.* Vous les connaîtrer peut-être, on les imprime souvent ensemble avec La Bruyère et Théophraste.

Aucune nouvelles : un jour la guerre, un autre jour la paix. Ce qu'il y a de sure, c'est que le nonce de Munich, qui est arivé hier en huit jours et à qui j'ai parlé, m'a dit qu'il n'avoit trouvé nulle part des troupes ni française ni y (*sic*) autrichiene : comme on ne fait pas la guerre sans soldats, il est à espérer qu'on ne la fera pas.

On est toujours dans l'obscurité sur Nelson et son compétiteur. On ne sait rien d'officiel. La Venturi s'est fait [faire] l'opération, et au grand étonnement des *grands professeurs* [3] qui l'ont forcé à s'opérer, on n'a

1. Elle en avait un exemplaire, en condition assez médiocre, qui appartient maintenant à la Bibliothèque de Montpellier. Elle y a mis sur les marges un certain nombre d'annotations; mais la plupart sont postérieures à la date de cette lettre.
2. Ce n'est que trop vrai, et aujourd'hui encore.
3. Souligné dans l'original.

trouvé qu'une vessie pleine d'eau dont elle a guéri très bien. Ce sont des coquins que les chirurgiens qui veulent couper, tailler pour être payés. Que dit le chevalier Landi de la mort de sa femme? Je les ai connus l'un et l'autre, mais plus lui que elle. Adieu, mon cher archiprêtre, j'embrasse notre bonne Thérèse.

---

44. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(15 septembre 1798)

La bataille d'Aboukir. — Bonaparte enfermé en Egypte Lettre de Nelson à Hamilton. — Triomphe d'Hamilton à Naples

Samedi 15.

Ma bonne Thérèse, étant le nouveliste de notre archiprêtre et pour ne pas manquer à mon emploi, je me vois obligée de lui donner part que, mercredi, officielement, le ministre de Naple a donné part au Grand Duc que Buonaparte est arivé le 4 juillet à Alexandrie; qu'il y a débarqué et a trouvé quelques résistances de la part des Turks; mais qu'il a vaincu, et s'est emparé d'un fort qui pouvoit protéger sa flotte qui était à la rade; que, ayant trouvé de la difficulté (non prévue) de la part des Arabes, des mamaloucs, et ne trouvant pas d'eau que celle du Nil, et s'étant mis des maladies dans son armée, il avait donné ordre à sa flotte de se préparer à le recevoir, quand on vit paraître l'anglaise, commandée par Nelson, qui vint les attaquer, fit sauter le (*sic*) *l'Orient*, vaisseau amiral, coula à fond deux vaisseaux, en pris neuf; et il en

1. Milan, *ibid.*, 42. — Même suscription qu'à la lettre précédente. — Date de l'autographe : samedi 16; de Quirina Magiotti : 15 sept. 1798. — Lettre datée avec certitude par les nouvelles relatives à la bataille d'Aboukir.

échappa deux tout démattés, de quatorze qu'ils étaient, dont *l'Orient* était de cent dix canons et de onze cens hommes d'équipages. Les Français eurent à peu près quatre ou cinq cens hommes de tués, quinze cens[1] prisonniers, qu'il débarqua sur la cote en main des affriquains[2]. Nelson n'a pas perdu un vaisseau; ils ont souffert comme de raison; et ceux qui peuvent tenir la mer sont devant le port d'Alexandrie pour achever de brûler le convoi. Voilà donc Buonaparte en main des Arabes[3] : il poura faire de jolis contes et montrer s'il les saura les (*sic*) vaincre, et s'ils sont aussi traitables que les Italiens. Il devroit se rappeller la Retraite des Dix Milles, et traverser les déserts avec son armée.

Nelson a écrit au chevalier Hamilton : « Dieu tout puissant s'est servi de mon bras pour venger l'humanité! Après un combat de trois jours et de trois nuits, j'ai eu le bonheur de vaincre[4]. »

Le chevalier Hamilton a été reporté en triomphe chez lui par le peuple qui remplissait les rues de Naple. Ici on est bien aise aussi; mais on n'ose pas le témoigner publiquement, parce que nous sommes petits, petits (*sic*), par notre situation et la peur. Adieu, mon cher archiprêtre. Une fois au moins ces brigands sont battus et humiliés.

J'embrasse la bonne Thérèse.

1. *Ms* : 15 cens.
2. Ce récit semi-officiel de la bataille d'Aboukir est assez véridique et circonstancié. On sait cependant que l'escadre de Villeneuve (cinq vaisseaux et deux frégates) ne put prendre part au combat, et qu'il put sauver les frégates et deux des vaisseaux; que Nelson ne put, faute de frégates, poursuivre Villeneuve, ni même détruire les approvisionnements et les transports français réfugiés dans le port d'Alexandrie. Les deux flottes comptaient chacune le même nombre de vaisseaux (treize, et non quatorze comme il est dit ici).
3. Ici les suppositions de Mme d'Albany cessent d'être justes.
4. Cf. Forgues, *Histoire de Nelson*, p. 167 et suiv.

On dit que le Turck s'est allié avec les Russes contre les Français [1].

---

45. — *A Teresa Regoli Mocenni* [2]

(24 septembre 1798)

Les progrès de Vittorio en français. — Prodigalité de la Grande-Duchesse. — Insurrection de Malte. — Nelson blessé. — Remaniements projetés de territoires.

Mardi 24.

Vous verrez, ma très chère Thérèse, que j'ai corrigé Vittorio. Ce serait une cruauté de le flatter, puisque la correction lui fait autant de bien. Sa dernière lettre est sans comparaison bien supérieure à la première. Il a besoin de lire en français et de copier d'un bon livre bien écrit. Je ne veux pas de ses lettres française d'ici à un mois, parce que cela est inutile pour juger des progrès. Il ne prend pas garde aux accents ; il doit lire un traité d'orthographe, ou dans Restaut, ou dans Wailly, et il y vera que les accens fermés ont l'accent (*sic*), et les autres ont l'accent aigus et circonflexe. Vous avez bien tord de n'être pas contente de votre ouvrage, il est de toute beauté ; je ne trouve pas cette différence avec ceux de Lion. Vous vous trompez bien si vous croyez la Grande Duchesse [3] économe ; elle est tout le contraire ; à la moitié du mois elle n'a plus d'argent ; elle donne beaucoup aux personnes qu'elle aime, à

1. A l'instigation de l'Angleterre. Deux armées turques furent envoyées, l'une vers Aboukir, l'autre vers la Syrie, pour bloquer et cerner les troupes françaises en Egypte.

2. Milan, *ibid.*, n° 43. — La feuille où était la suscription a été coupée. — Date de l'autographe : mardi 24 ; de Quirina Magiotti : septembre 1798. — Date évidente, prouvée par la suite des nouvelles d'Egypte.

3. *Ms :* les initiales seulement.

sa cameriste ; elle achette beaucoup de livres d'estampes, etc. Mais tout le monde veut avoir des princes [1], et qui n'en peut rien tirer les accuse d'avarice.

Aucune nouvelles pour notre archiprêtre. On parle toujours de l'insurection de Malthe[2]. Nelson est arivé à Naple avec trois vaisseaux et en a laissé sept devant Alexandrie . On le dit blessé à la tête, mais légèrement[3]. On parle de paix. On dit que le roi de Prusse entrera dans la coalition de l'Empereur[4]. A Milan, les Français ont demandé l'entretien de 72.000 hommes pendant l'hiver, et dix millions payés tout de suite en deux jours. A Rome vous connaissez les décrets : deux consuls sous les procès, Visconti et un autre. *Guai daper tutto*, *finora la Toscana lo scappa.* Si la paix se fait, on dit que l'Empereur sera amplement dédommagé en Italie de ce qu'il a perdu aux Pays-Bas; qu'il aura Mantoue et le reste du Vénitien. Ce sont des on-dit. Adieu, le tems me presse. Aimez-moi bien tous les deux. J'embrasse la bonne Thérèse et la remercie encore du beau schall.

1. C'est-à-dire « veut obtenir quelque chose des princes ».
2. Les Maltais s'insurgèrent après la bataille d'Aboukir, bloquèrent dans La Valette la garnison française, avec l'aide d'une escadrille anglaise commandée par le capitaine Ball (Cf. Miège, *Histoire de Malte*).
3. Nelson avait été atteint à la tête d'un éclat de mitraille, qui lui avait fait retomber la peau du front sur son œil valide. On l'avait cru mort pendant la bataille.
4. Le Congrès de Rastadt n'avait déjà plus qu'une valeur de figuration : la seconde coalition était virtuellement formée.

46. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(2 octobre 1798)

Répugnance à l'égard des moines. — Études françaises de Vittorio. — Campagne des Russes dans la Méditerranée. — Bonaparte en Egypte. — Indélicatesses d'Ennio Quirino Visconti.

2 octobre.

J'ai reçu, ma chère Thérèse, le chocolat, qui m'a paru excellent et dont je vous remercie de tout mon cœur. Je vous prie de me dire ce que je vous dois, pour que je le remette à Salvetti, qui me paraît être votre correspondant. Je ne sçavois pas que vous aviez encore un autre fils ; vous pouvez me l'envoyer, même avec un moine, car je n'ai pas la répugnance pour eux au point de ne pas les vouloir voir une seule fois, surtout quand il s'agit de votre enfant.

A la fin du mois, je serai curieuse de voir une lettre de Vittorio en français, toute de sa façon : car il est inutile de se faire toujours assister par son maître. Ce sera quand il écrira seul que je jugerai de ses progrès. Il faut copier du français et puis le traduire en italien, et après fermer le livre et le retraduire en français, pour voir si on a entendu, et se donner de la peine et chercher dans le dictionnaire. On n'apprend rien sans se donner beaucoup de peine et travailler beaucoup. Plus j'aime Vittorio, plus je serai sévère pour lui. Il se trompe s'il croit qu'on apprend l'ortographe en apprenant la grammaire. On n'apprend pas à placer les accenst (*sic*), si on n'en sait pas la règle. Vailly ou Restaut a un traitté à la fin de la grammaire, qui regarde l'ortographe et les accens. Je m'imagine que le mois

1. Milan, *ibid.*, 44. — *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : 2 octobre ; de Quirina Magiotti : 1798.

d'octobre est un tems de récréation pour lui, et qu'il va à la chasse des oiseaux, et c'est bien fait : il a besoin de se divertir. Je suis charmée, ma chère Thérèse, que vous vous portez bien, mais je veux que vous m'écriviez peu; parlez moi seulement de votre santé. Mgr Consalvi est parti pour Venise; il n'est pas compris dans la loix parce que il est exporté; il ne peut pas retourner s'il voulait.

On dit bien des nouvelles. Il n'y en a que une qui paraît sûre[1], mon cher archiprêtre, qui est que les Russes ont eu la permission de passer les Dardanelles avec quatorze vaisseaux de lignes, et des trompes (*sic*) de débarquement pour venir dans la Méditerranée, pour assister Malthe et reprendre les isles du Levant. Il paraît que le Turck est déclaré contre les Français; que Buonaparte est très mal à son aise en Egipte; que le Turck a intercepté une de lettres (*sic*) au Directoire, où il disoit qu'au lieu de trouver des amis il avait dû se battre avec les Arabes et n'avoit pas pu ariver au Caire[2]. On parle de paix avec l'Empereur. Les Jacobins la désire; ce qui me fait croire qu'il craignent de ne pas réussir à battre (*sic*) comme dans les dernières campagnes.

Je suis étonnée, mon cher archiprêtre, que vous, qui êtes un *indagatore del cuor umano*, vous n'ayez pas découvert que Visconti[3] était un très mauvais caractère; que, dix ans avant la Révolution, étant directeur du cabinet de médailles du duc de Bracciano, il lui en avait

1. Tout ceci est prématuré, et ne sera vrai que trois ou quatre mois plus tard. Sur l'attitude politique et psychologique de Paul Ier et de la Russie à cette date, cf. Sorel, *op. laud.*, V, pp. 352 et suiv.

2. Allusion probable à l'insurrection du Caire et à la difficulté que Bonaparte avait trouvée à rentrer dans cette place.

3. Ces détails biographiques sur Ennio Quirino Visconti, plus curieux que sûrs, sont donnés aussi, plus sommairement, dans le *Moniteur*, le 12 septembre. Cf Dufourcq, *op laud.*, p. 287.

volé pour plusieurs milliers d'écus; qu'il l'a avoué lui-même : sans cela il aurait eu procès, et on l'aurait envoyé qui sait où? Depuis qu'il est consul, il a volé pour plus de 60.000 écus, d'après le procès qu'on lui fait. Croyez que tout être qui accepte une place dans ce moment est un coquin, et suivez leur vie : vous verrès que ce sont des êtres entachés. Je suis fâchée que l'amie (*sic*) de Vargas ait acepté le ministère des finances : cela me donne bien mauvaise opinion de lui. Je ne serais pas éloigée (*sic*) de croire que lui ne déteste pas la Révolution : car il parlait de Derossi comme de son ami. Le duc de Ceri[1] m'a raconté lui même le vol de son cabinet par Visconti : c'est une chose aussi vile que coquin. Si je vous raccontois la vie de tous les employés à Rome et à Milan, vous verriez qu'il n'y a que des coquins qui prennent de semblables places. Je me suis diverti à rechercher la vie de ces gens-là avant la Révolution et toutes correspondent à leur emploi : jusqu'à présent je ne connais pas encore un honête homme qui soit employé. Ils sont tous de la coalition que le poète a fait. Il vous salue ainsi que la Thérèse. Adieu; portez vous bien tous deux et aimez-moi.

---

47. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(9 octobre 1798)

Délivrance de Teresa. — Un vol domestique. — Schall brodé par Teresa. — Les Russes dans la Méditerranée. — Alfieri et les académies. — *Cipolle e Libertà!*

Martedi 9 ottobre.

Je suis bien fâchée, ma très chère, de vous savoir si souffrante, et d'avoir encore si long tems à attendre,

1. Ou de Bracciano.
2. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, n° 44. — *Suscription :* Alla signora Teresa

jusqu'à ce que vous soyez délivrée de votre gros paquet [1]. Je maudis votre villain Brontolone qui se divertis à vos dépens. Quel sot égoiste! je voudrois qu'il... [2] Ces espèces d'animeaux ne vivent que pour eux.

Je garderai votre argent, c'est-à-dire 26 paules, à raison je crois de six paules et demie la livres, si j'ai bien compris. Je pensois que vous aviez toujours un compte ouvert avec Salvetti. Il y a milles occasions sures de vous faire tenir l'argent, sans que cela passe pour (*sic*) les mains *d'un domestique d'un janséniste*, qui sont fait expret pour avoir des coquins à leur service. Je connois de réputation l'architecte : il est frère d'un Jacobin qui est précepteur d'un enfant d'une de mes amies. Je pourai peut-être vous faire payer l'argent par la poste sans que cela vous coute rien, si vous le voulez. Je trouve, ma très chère, que vous autres Italiens vous avez une compassion mal entendue, en ne voulant pas faire connaitre ces voleurs. Pour moi, je l'aurois dit au maître, et, si on m'avertissoit d'une pareille chose, je en serois reconnaissante. Salvetti a mal fait de ne par consigner à Monseigneur lui-même l'argent, et ce digne prélat devoit l'enfermer et vous le remettre à vous même; mais sa charité chrétienne l'a empêché de se méfier de ses valets. Pour moi, qui suis moins chrétienne, j'ai pour principe que tout domestique est voleur, et je table là-dessus. Cette classe de gens est la plus mauvaise, et vit dans un état de guerre perpétuelle avec nous ; ils attaquent toujours, et nous devons toujours nous deffendre. N'êtes vous pas de mon avis?

Regoli Mocenni, a Siena. — Date de l'autographe : martedi 9 ottobre; erreur de Quirina Magiotti : 9 octobre 1800. — Les nouvelles du passage des Dardanelles par les Russes, de la grossesse de Teresa et du schall, datent avec certitude de la lettre du 9 octobre 1798.

1. Teresa commençait alors dans son huitième mois de grossesse.

2. On devine le souhait, mi-plaisant, mi-sérieux, que Mme d'Albany n'a pas formulé ici.

Vous devriez faire un peu de mouvement, et ne pas vous doner (*sic*) tout à fait sur une chaise, pour que votre santé n'en souffre pas.

Sçavez vous que votre schall fait l'admiration de toutes les ouvrières et brodeuses de Florence? Beaucoup de fammes ne veulent pas croire que c'est vous qui l'avez brodé : elles dissent que il est acheté comme cela; comme elles travaillent peu et mal, elles ne veullent pas croire que une autre femme le sache faire. L'Altogradi en est envieuse, elle veut m'en broder un en noir à ce qu'elle dit; mais je n'en crois rien.

Aucune nouvelles, mon cher archiprêtre, sinon que les Russes ont passés les Dardanelles avec 5.000 hommes de débarquement; on ne sait pas oû il vont. Les lettres de Milan parlent de paix, et celles de France, à ce qu'on dit, de guerre. J'ai peine à le croire, car les François ne la veullent pas; mais les autres leur laisseront faire touts les préparatifs, et une fois qu'ils seront fait, peut-être se laisseront-ils attaquer avant de les prévenir, parce qu'ils sont toujours de mêmes. On dit que les François ont mis un imbargo sur tous les vaisseaux napolitains à Marseille; cela prouve que ils veullent attaquer Naple. Nelson a rendu aux Chevaliers de Malte les vaisselles qu'il a trouvé sur les vaisseaux françois, et qui ont été pris par eux à Malte.

Rossi[1] aura tout le tems de s'occuper de littérature, car les affaires de la république lui en laisseront; n'ayant pas d'argent et aucun moyen d'en trouver, il n'y a pas grandes affaires. Il pouvoit mettre la clé sur la porte, et ne pas remplir une place aussi déshonorante sous les ordres des François, qui dépouillent son pays. Je suis bien charmée que le nom *du poète* ne

1. Le ministre des finances de la République romaine. Elle l'appelle plus haut Derossi.

sera pas confondu avec celui de semblables insects sur la liste de la nouvelle accadémie[1]. Vargas m'a écrit pour que son nom y fut inscrit, mais il n'a pas voulu, et je n'ai pas pû le désaprouver. Il n'est d'aucune Accadémie, et ne veut être d'aucune. Je crois que le Poète vous a lû la coalizion avec les François[2]. Il nomme tuttes les personnes qui ont intérês d'être pour eux, et ils sont innombrables[3].

Adieu, mon cher archiprêtre, portez-vous bien : je me rappelle avec plaisir l'année passée que vous étiez tous deux à Florence. J'embrasse la Thérèse et lui recommande un peu de mouvement. Milles choses à Vittorio. Je suis curieuse de voir une de ses lettres sans le secour du maitre. Si Lampredi ne vouloit que *Cipolle e Liberta*, il ne prendroit pas l'emploi de Commissaire. Le Poète vous salue, et Fabre vous présente ses hommages. Il a parut à Vallombrosa un coquin fameux[4], qui s'est fait hermite d'une manière superbe.

---

48. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[5]

(16 octobre 1798)

Mme d'Albany marraine. — Portrait de Carletti par Fabre. — Conseils de lecture pour Vittorio. — Nouvelles politiques. — Intercept des lettres à Bologne.

Mardi 16.

Ma très chère Thérèse, je n'ai de ma vie été mareine[6] et n'entens rien à tout cela : ainsi arrangez un peu tout

1. Il ne s'agit pas ici, comme le pense Corradini, de l'Accademia del Cimento, qui ne fut restaurée qu'en 1801. Sur l'horreur d'Alfieri pour les sociétés académiques en général, cf. ses lettres à l'abbé de Caluso (Mazzatinti, p. 391, 394) et la *Vita*, chap. XXIV.
2. L'épigramme XLIX du *Misogallo* (13 maggio 1796) : *Cóalizzati ai Galli, e con più frutto.*
3. *Ms.* : enombrables.
4. Le contrebandier de Sinigaglia, Francesco Fornacciari.
5. Milan, *ibid.*, 45. — *Sans suscription.* — Date de l'autographe : mardi 16; date de Quirina Magiotti : 16 octobre 1798.
6. En fonction effective, car elle dit un peu plus loin l'avoir été d'un enfant de lady Conway.

cela comme vous le voulez, et il n'y a que l'amitié que j'ai pour vous qui m'a fait consentire à votre demande. Je ne connois pas un chat à Siene; ainsi je serois bien embarrassée de prier quelqu'un[1]. Il me paraît que votre fille pourrait me représenter sans inconvénient. Au reste, je n'entends rien à toute cette cérémonie d'église. Je me rappelle qu'une fois une de mes amies de Londres me demanda d'être mareine avec le générale De Paoli et que j'y consentis; mais personne ne me représenta. C'était cependant une catholique, et n'ai rien seu d'autre (*sic*).

J'ai oublié de vous dire que Fabre, qui vous présente ses hommages, fait le portrait de Carletti pour la comune de Montepulciano, pour mettre dans la même chambre avec Poliziano, Bellarmino et Cervino, etc., les grands hommes de sa patrie dont il est l'associé par sa paix[2]. Fabre le peint en pied jusqu'aux genoux, devant une table où est ce fameux traité de paix et des papiers, avec des distiques fait pour et contre lui par un nommé Cagnoni. Fabre lui donne un air noble et ministeriale que il n'a jamais eu, mais n'importe, pourvu qu'il soit ressemblant : et il l'est en beau. L'hermite que Fabre a peint est un fameux contrebandier de Sinigaglia[3], qui a pris une fois la forteresse avec quatre hommes comme lui des mains des soldats du Pape. Sa tête a été mise à prix. Depuis dix ans il abite les couvens les plus retirés pour faire pénitence, et l'a (*sic*) fait réellement. Il a le visage d'un véritable coquin, mais une belle tête pour l'expression.

1. Pour la suppléer. Mme d'Albany manifeste ici d'une façon très notable son indifférence sincère en matière religieuse.

2. Ce portrait existe encore à Montepulciano.

3. C'est le « Portrait de Francesco Fornacciari, ermite au Paradisino de Vallombrosa en Toscane, » aujourd'hui au musée de Montpellier (*Catal.* n° 148).

Je vous prie de dire milles choses à Vittorio. Je serai curieux de voir sa lettre française faite seul. J'avois toujours cru que son maître ne la corrigois pas, car elles étoient remplies de faute. Je ne lui envois plus des sentences, ne sachant où en trouver ; il n'a qu'à réfléchir à celles que j'ai envoyée : il y a de quoi apprendre. Vous ne m'avez jamais dit qui était ce maitre de français, s'il étoit italien, et je le crois aux phrases qu'il laisse faire à ses élèves et au choix des livres qu'il fait copier. Pourquoi ne pas copier les lettres de Madame de Sévigné, ou bien Bossuet ou Fénelon, qui font *texte de langue*, *l'Histoire abrégée* de Millot, abrégé d'histoire universelle en 4 volumes in-12[1], au lieu de livres modernes comme *les Avantures d'Aristène?* Je crois que de lire les *Sinonimes de la Langue françoise* est trop tôt pour ces messieurs, car il faut en connaître toute les finesses pour les comprendre : *ma non importa.*

Il me paraît, mon cher archiprêtre, que depuis notre b. naval[2], les Français ont mis un peu d'eau dans leur vin, et que à Rastat ils ont été moins arrogant : ils sont un peu descendus de leurs prétentions et ont cédés le fort de Keil, de Cassel, et n'insistent plus sur les émigrés de la rive droite. Barthelemi, et Pichegru, et Villot, et Rovere, et Larue, se sont échappés de la Cayenne et sont débarqués en Angleterre[3]. Barthélemi a dit à un homme qui est mort à Livourne et qui l'a

1. Elle avait rajouté ici et a ensuite supprimé, comme peu approprié au jeune âge de son correspondant et élève, *le Voyage d'Anténor.*

2. *Sic.* La bataille d'Aboukir.

3. Sur 65 citoyens condamnés à la déportation après le coup d'Etat du Dix-huit Fructidor, 17 seulement furent effectivement déportés. Pichegru, Willot, Barthélemy et de La Rue, réussirent à s'évader, ainsi que Ramel, Laffont-Ladebat, Dossonville et Barbé-Marbois. La nouvelle est inexacte en ce qui touche Rovere qui mourut en Guyane (Cf. Pierre, *le Dix-Huit Fructidor*, p. XVIII, XXII; — Aulard, *op. laud.*, p. 660).

vu à la Cayenne[1] que le Directoire voulait absolument faire la paix avec l'empereur; qu'on pouvait tabler là-dessus. Pour moi, je le crois; mais je ne le regarde pas comme la meilleure chose possible, parce que c'est en tems de paix que ces Cartouches politiques volent le plus sans coup férir, comme Rome, Malthe, la Suisse en font foi.

Comme je n'entends rien à cette affaire de chrême et encore moins aux prétentions des prêtres pour leurs dons ecclésiastiques, je vous prie, si je dois débourser quelque chose pour faire arroser l'enfant de la Thérèse, de vouloir bien le déborser, et je vous le ferai remettre d'abord. Je sais que l'Église ne donne pas pour rien même de l'eau.

Je voudrois que la Thérèse soit déchargée de son fardeau et qu'elle ne recommence plus. Ce Brontolone est insuportable.

La liberté de Boulogne est si grande et si bien établie que l'autre jour j'écrivis à une de mes amies un petit conte arabe, qui était la nouvelle de Nelson, mais masquée sous des noms faux; malgré cela on intercepta la lettre, pour qu'on ne seut pas la victoire des Anglais. Cela me paraît bien bête. Il vaudrait mieux que le gouvernement la dit elle-même (*sic*) : mais on ne voit jamais un trait de noblesse et de générosité de leur part.

Madame Harvey est ici : elle s'est logée à la campagne; personne ne l'a encore vu.

Adieu, mon cher archiprêtre; ayez soin de vous et de la Thérèse, et aimez moi. Je n'ai pas reçu le livret du c[omte] de Vargas, qui ne me paraît pas vouloir s'en aller. Je suis fachée qu'il ait fait imprimer une chose aussi mal faite[2].

1. La provenance de ce renseignement est un peu vague.
2. Cet ouvrage de M. de Vargas n'est pas en effet à la Bibliothèque de Montpellier.

J'ai toujours cru que le chocolat coûtait six paules la livre. Je me suis trompée. Je le-confondais avec celui de Livourne. Adieu.

---

49. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(3 novembre 1798)

Chocolat et panpepato. — Fabio Mocenni. — Les Autrichiens dans les Grisons. — Bruits de révolution à Paris. — Nouvelle constitution à Milan. — L'improvisateur Gianni.

3 novembre.

J'ai vu dimanche passé, ma chère Thérèse, votre fils[2] avec l'archiprêtre Rossi, à qui j'ai remis les 22 paules de choccolat dont je vous remercie, car il est très bon. Quant ce sera le tens des panpepato, je vous prierai de m'en envoyer deux, et quelques pièces fait aux mieles, comme ceux de l'année passée. Je vous prie que les *panpepati* soient des comuns : ils me plaisent davantage que ceux plus recherchés, qui ne sont pas bons. Je vous prie seulement qu'ils soient fais avec soin.

Votre enfant a l'air très vif; il ressemble un peu à Vittorio et à vous. Je crois qu'il a besoin d'être tenu très sévèrement. Il veut étudier l'architecture. Je ne sais si les moines lui donneront une bonne éducation. Je l'aurais plutôt envoyé à Volterre[3]. Je n'aime pas trop l'éducation des moines. En vérité on ne sait où mettre les enfans pour qu'ils ne deviennent pas de mauvais sujets. Il me paraît que vous avez une grande quantité de ces marmousets : c'est une terrible charge. Je ne savais pas que vous aviez encore ce dernier. Je

1. Milan, *ibid.*, 46. — La feuille où était la suscription a été coupée. — Date de l'autographe : 3 novembre ; de Quirina Magiotti : 1798.
2. Il s'agit de Fabio, le plus jeune et le moins connu des enfants de Teresa Mocenni.
3. Mme d'Albany écrit *Voltaire*.

croyais que Vittorio était seul à la maison. Je désire fort de vous sçavoir débarrassée de celui que vous portez.

J'envois à Vittorio sa lettre corrigée ; elle ne va pas mal pour l'avoir fait seul. J'espère que a la nouvelle année il m'en enverra une meilleure.

Aucune nouvelles pour notre archiprêtre. On ne sait autre chose, sinon que les Autrichiens sont entrés dans les Grisons[1]. On ne sait pas si c'est une des premières ostilités, ou s'ils sont convenus de prendre ce pays. Qui veut entendre quelque chose à cette intrigue politique, *ove tutti s'imbrattano?* On ne sait rien de Buonaparte. On dit à présent que le convoi n'est pas brûlé dans le port d'Alexandrie, que la nouvelle est fausse ; on avoit dit que les Anglais avoient eu les brûlots turcs et avaient détruits les convois français.

Je sais que il s'était répandus qu'il y avait eu à Paris une des ordinaires révolution, qui arive tous les ans. Mais cela n'est pas vrai[2]. Mais je ne doute pas que elle n'arivera, parce que il y a une année et plus que le gouvernement est dans les mains du Directoire ; et quand il doit y ariver quelque nouveautés, on le dit quelque tems auparavant. Il faut une nouvelle constitution comme à Milan, que on en est à la troisième[3] depuis deux ans que

1. Thugut fit occuper les Grisons au milieu d'octobre « par provision ». Cf. Sorel, *op. laud.*, V, 360.

2. Nouvelle inexacte en effet. Il faut attendre jusqu'au 30 prairial an VII pour trouver une sorte de coup d'Etat.

3. Le Directoire, avec une rare maladresse politique, avait favorisé dans la Cisalpine, depuis le traité d'alliance du 31 janvier 1798, une série de coups d'Etat incohérents autant qu'inutiles. Le ministre de France, Trouvé, ancien journaliste, intelligent mais brouillon, fit passer le pouvoir des *avancés* aux *modérés*, le 31 mai 1798, en réformant la constitution. Mais Brune, commandant le corps d'armée d'occupation et favorable aux *avancés*, fit remplacer Trouvé par Fouché. Cette restauration des *avancés* fut de courte durée, Brune et Fouché ayant été remplacés à leur tour par Joubert et Rivaud, et la Constitution Trouvé remise en vigueur.

les Français y sont[1]. Gianni l'improvisateur en compose dans ce moment une nouvelle.

Vous pouvez ne rien changer à votre jour d'écriture à Florence, quoique j'ai changé le mien. J'aurai toujours votre lettre avant le départ de la poste. Adieu, portez vous bien et aimez moi.

J'embrasse la Thérèse.

---

50. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[2]

(10 novembre 1798)

L'archevêque de Sienne. — Vœux pour la délivrance de Teresa. — Courrier arrêté à Bologne. — Nouvelles d'Egypte. — Nouvelles maritimes. — Tranquillité de la Toscane. — Retraite de Mme Harvey.

Samedi 10.

Je viens de voir, ma chère Thérèse, votre archevêque qui est ici pour le mariage de son neveu, à ce qu'on m'a dit. Il me paraît un bien bon homme, bien doux, peut-être trop. Il me rappelle les prêtres de la première église, bien pénétré de la morale douce de notre Evangile. Je l'avois connu à Bruxelles quand il était nonce, et je l'ai trouvé bien changé. Il est presque paralitique ou au moins il tremble de tous ses membres.

Vous aprochés, ma chère, du tems où vous déposerez votre fardeau : je serai charmée quand vous en serez débarrassée. Je désirèrois pour vous que ce fût une fille, car vous avez déjà assez de garçon[3].

Les Bolonais ont arrêté le courier de Venise, ce qui fait qu'on ne sait aucune nouvelles. Ils étoient piqués

1. *Ms. : ils sent.*

2. Milan, *ibid.*, 47. — *Suscription :* Alla Signora Teresa Regoli Mocenni, à Siena. — Date de l'autographe : samedi 10 ; de Quirina Magiotti : novembre 1798.

3. Vœu contradictoire avec ceux qui précèdent. Teresa Mocenni accoucha d'une fille le 1er décembre 1798.

que ce courier passoit par leur ville sans pouvoir ouvrir les lettres, et ils s'en sont emparés, sans les avoir encore ouvertes, au moins quand le courier envoyés par le ministre de Toscane à Florence est arivé. Le Grand-Duc a expédié d'abord à Milan. Ces villes républicaine croyent que la liberté consiste à prendre tout ce qui leur vient dans la main, et la font consister à ne pas respecter le droit des gens et à n'avoir rien de sacré. Les lettres de Naples annoncent que Buonaparte, le 22 septembre, était retranché près de la mer, et que une armée d'Arabes l'entourait. Le parti contraire dit que il marche vers la mer Rouge. S'il n'y est pas arivé avant la fin de septembre, il sera obligé d'aller par terre, ne pouvant plus la naviguer jusqu'à la fin d'avril, à cause des vents qui ils (*sic*) règnent. Ses partisans dissent qu'il ira par les déserts de la Syrie. Au reste s'il va aux Indes, avant huit mois nous ne pouvons pas sçavoir son arive[1] (*sic*).

On dit, — mais c'est un on dit, — que la flotte sortie de Brest a été prise par les Anglais. Ce qu'il y a de certain, c'est que 18 octobre la flotte russe était à la vue de Candie ; elle allait à Alexandrie débarquer des troupes pour en finir avec Buonaparte, et puis attaquer les isles du Levant, à qui on donnera le gouvernement que désireront les abitans sous la protection d'un prince, à ce que dit le manifeste de Nelson et du patriarche Turck[2].

Je salue le cher archiprêtre et ne puis lui donner d'autres nouvelles que des on dit, n'ayant pas reçu de lettres d'Allemagne. Je ne crois pas dans la guerre, personne ne la veut ; mais on désire une paix durable,

1. Toutes ces nouvelles d'Egypte sont des bruits sans consistance.

2. L'alliance de la Russie avec Naples et les Turcs n'était pas signée encore. A peine fut-elle conclue que Paul I[er] envoya sa flotte contre les îles Ioniennes, où une révolte des habitants lui facilita l'expulsion des Français ; mais les Corfiotes préférèrent la domination autrichienne à la russe.

et il faut s'armer pour l'obtenir. Si l'empereur fait celle qu'il désire, la Toscane sera assurée, et nous pourons vivre tranquillement. Ma il y (*sic*) tans de gens qui craignent la puissance de l'empereur en Italie et qui travaillent à l'empêcher? Enfin nous verons : il faut vivre pour voir la fin de tout ceci. Adieu, mon cher archiprêtre ; j'embrasse la Thérèse, et je prie Vittorio de s'apliquer le plus qu'il poura.

Madame Harvey vit à la campagne toute seule et ne vient guère en ville. Le poète vous salue ainsi que Fabre qui fini (*sic*) son grand négociateur Carletti, qui est plus enfoncé que jamais dans la politique.

---

51. — *A Teresa Regoli Mocenni* [1]

(17 novembre 1798)

Torrone et *panpepato*. — Progrès de Vittorio. — Vœux de délivrance. — Courrier arrêté à Bologne. — La bataille de Donegal. — Prise du Gozzo. — L'archevêque de Sienne.

17 novembre.

Le poète me charge, ma chère Thérèse, de vous dire que il ne se charge pas de recommander personnes à M. Gavard [2] pour une place que cent personnes demande : ainsi vous pouvez vous en débarrasser de cette manière. J'attendrai les *torone* soient fais pour avoir les *panpepati*, et je vous prie de m'envoyer six des premiers au caffé, à la canelle, ou à la fleur d'orange ou

1. Milan, *ibid.*, 48. — *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni, à Siena. — Date de l'autographe : 17 novembre ; de Quirina Magiotti : 1798. — Les allusions de cette lettre à la délivrance de Teresa, suivant celles de la précédente, en fixent avec certitude la date à 1798.

2. Est-ce le mari de la célèbre Caroline Gavard, « la signora di nome francese », qui fut une rivale de Mme d'Albany dans le cœur d'Alfieri (Cf. E. Piazza, *V. Alfieri e l'Academia di casa Gavard*, in *Giorn. Stor. della Lett. Ital.*, XXXVIII, 364). On comprend en ce cas la réserve d'Alfieri.

autre chose. Je vous en serai bien obligée. Je vous remettrai l'argent quand vous me direz ce que je vous devrai. Il y a toujours des gens si surs qui vous le remettront en main propre, sans que cela passe par les domestiques du prélats janséniste.

J'espère que Vittorio continue à s'apliquer au français : il aura vu qu'il a du chemin à faire encore pour sçavoir écrire en *français*, car on peut écrire avec des mots français, sans que cela en soit. Les tournures de frases italiennes ne sont pas suportable dans cette langue: elles n'ont pas le sens commun.

Je m'imagine, ma chère, que vous êtes au moment d'accoucher, et d'être délivrée de ce gros embaras qui doit bien vous incommoder. Je désire que vous en soyez bientôt débarrassée et de ne plus recommencer : il faut espérer que votre mari renoncera à se perpétuer dans une foule d'enfans, que je désire ne lui ressemble pas (*sic*).

Le courier de Toscane venant de Venise la semaine passée a été arretté à Bologne, et le notre y allant a eu le même sort; celui de cette semaine est encore dans cette ville là aussi, de manière que nous n'avons pas les lettres d'Allemagne. On ne sait pas pourquoi la République Bolognese a mis un *imbarco* [1] sur les couriers qui passent. On dit qu'elle aurait envie de lire les lettres de Naples, qu'on dit avance vers Rome (*sic*) [2] ; tout cela sont des on dit : ce qu'il y a de sur c'est qu'on ne sait rien. On sait seulement que la flotte de Brest a été prise avant de rentrer dans son port. Les Anglais ont augmenté

1. *Ital.* : l'embargo.

2. L'armée napolitaine, en deux colonnes, l'une de 11.000 hommes sur la route de la Côte, l'autre sous Mack (30.000 hommes) sur la route de Rome, s'avançait sur Rome, où Championnet, arrivé le 18 novembre et ne trouvant que 15.000 hommes, n'osa pas l'attendre. Il évacua la ville, sauf le château Saint-Ange ; cf Dufourcq, *op. laud.*, p. 350 suiv.

leur marin de un vaisseau de ligne de 130 canons nommé *le Hoche*, et de quatre frégates. Cependant une de ces frégates est allé retrouver Neptune dans le fond des eaux qui les protège si mal[1]. On sait aussi que l'isle de Gozzo[2] près de Malte a été prise par les Anglais, ainsi que le convois génois qui alloit approvisioner Malte et que Nelson a distribué gratis au peuple de Malte. Les Français sont dans les forts et n'ont pas voulu se rendre jusqu'à présent, ayant des munitions et de la farine.

On ne sait rien de Buonaparte. On dit qu'il organise l'Egypte; d'autres disent *che è a mal partito*. Qui en croire? Je ne voudrais pas être à sa place.

Adieu, ma chère Thérèse. Je salue notre archiprêtre: il sera peu content de mes nouvelles politiques, mais je n'en puis pas créer pour lui faire plaisir. Votre archevêque m'a bien plu; il paraît un homme de bien, et il a toute la douceur évangélique de son état. Le cardinal Antonelli a été malade, mais il est mieux. Adieu; portez vous bien. Milles choses à Vittorio. Fabre me charge de vous présenter ses hommages; il travaille tant qu'il peut; il va encore avoir de nouveux (*sic*) travaux, des portraits à faire. Adieu.

1. L'expédition partie de Brest, sous le commandement du général Hardy et du chef de division Bompard, pour aller secourir Humbert en Irlande, fut attaquée, avant d'avoir pu débarquer, par la flotte supérieure en nombre du commodore Warren dans la baie de Donegal. Le *Hoche*, après un combat héroïque, sombra.

2. La capitulation du Gozzo eut lieu le 27 octobre.

52. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(2 décembre 1768)

Les Napolitains à Rome. — Nelson à Livourne. — Vœux politiques. — Pour la carrière de Vittorio. — Retraite à Florence des Jacobins romains. — Antonelli. — Philosophie d'Alfieri.

2 décembre.

Vous aurez sçu avant nous, ma chère Thérèse, les novelles de Rome, l'arrivée du roi de Naple[2] dans cette république, qui dans l'instant est tombée en poussière, n'étant bâtie que de sable sur des fondemens aussi peu solide. On ne peut sçavoir aucun détail ; on dit seulement que les premiers faiseurs se sont échappés, entre autres Angiolucci[3]. On dit que le peuple de Viterbe dévalise les Français qui passent, en leur disant : « Vous êtes venus à pied : retournez-vous en de même. » L'admiral Nelson s'est présenté devant Livourne et l'a voulu de gré ou de force : et cette place, qui est toujours au plus fort, a capitulé, et il y a mis garnison napolitaine[4] ; et il y aura un camp à Pistoya. *On dit* que Mahon a été pris par les Anglais et que Malte s'est rendu. Je dis que c'est des on dit, car je n'assure pas ces deux dernières nouvelles[5]. Je désire fort qu'on

1. Milan, *ibid.*, n° 49. — Même suscription qu'à la lettre précédente. — Date de l'autographe : 2 décembre ; de Quirina Magiotti : 1798.

2. L'armée napolitaine étant entrée le 27 novembre dans Rome évacuée par les Français, le 29, Ferdinand de Naples vint l'y rejoindre, quand tout danger de fusillade eut disparu. (Cf. Dufourcq, *op. laud.*, p. 354 et suiv.)

3. Plus exactement Angelucci, un des sept *consuls provisoires* de la République romaine ; cf. Dufourcq., *op. laud.*, p. 360. Sur les événements de Viterbe, cf. *ibid.*, p. 373 suiv.

4. L'escadre anglo-portugaise transporta 5.000 Napolitains à Livourne, où le grand-duc de Toscane les vit arriver avec joie ; mais leur chef Naselli refusa de saisir les bâtiments français du port de Livourne, sous prétexte qu'il n'y avait pas de guerre déclarée entre la France et Naples.

5. Nouvelles inexactes.

puisse chasser les Français d'Italie, et que nous puissions au moins vivre en paix et n'avoir plus peure. Jusqu'à présent on peut encore craindre : car cette occupation de Livourne peut occasioner peut-être une envie à ces scélérats de venir voler Florence, si l'empereur ne les tient pas en échec du côté de Ferare. Oh ! si l'empereur pouvait prendre Bologne! Nous serions à l'abri de leurs rapines. Nous sommes entrés en danse : il faut voir comment cela finira. J'espère que l'expérience du malheur aura apris aux princes qu'il faut vaincre ou mourir. Car on ne peut pas espérer la paix de la part de ces destructeurs de tout gouvernement.

J'espère toujours que Vittorio poura encore dans quelques années aller à Rome commencer une carrière où on fait fortune quand on a de l'esprit et l'envie d'étudier. Dites lui mille choses pour moi. Je regrette qu'il soit obligé de rester au négoce; il perd ses meilleures années pour faire des chiffres. Je suis étonné que vous lui faites pas continuer de force ses études, qui sont utiles dans tous les états possible, et sans lesquelles on ne peut rien entreprendre, excepté de vendre de la toile : et encore on fait mieux le négociant, si on a de l'ordre dans les idées.

Milles choses à l'archiprêtre. Que dit-il de cette foule de nouvelles qui nous suffoquent? Dieu veuille que ce soit pour les mieux! Tous les orateurs du peuple romain sont venus se sauver en Toscane, dans cette même Toscane qu'ils ont insultés. Mais personne ne peut rester plus de trois jours ici; sans cela on aurait une foule de coquins. Si j'avais pu trouver ici l'édition de Montagne avec les notes de Coste, la Thérèse n'aurait eu aucune difficulté à l'antendre, et sans cela elle aura de la peine, parce que il y a beaucoup de mots dont on ne se sert plus. L'abbé Perini en a traduit

trois volumes assez bien et très lisibles, mais on ne les trouve plus[1].

Je désire d'avoir seulement trois livres de *torrone*, une de chaque espèce, pour voir s'ils me plaisent, et deux *panpepati* envoyés en même tems. Je ferai remettre l'argent *al derchi* (*sic*), quand la Thérèse m'aura dit ce que je lui dois.

Le cardinal Antonelli a eu ses vertiges ordinaires, qui peuvent provenir de l'estomac tout comme du sang ou des nerfs, car il n'est pas vieux. C'est un homme d'esprit, *ma un vero prete romano*. Je le connais depuis vingt-six ans, je lui ai vu faire sa carrière, l'ayant connu prélat. Adieu ; portez vous bien et ne m'oubliez pas. Le poète vous salue ; il étudie et il a le bouclier de sa philosophie[2], qui lui fait envisager tous les événemens de la vie avec fermeté, quoiqu'il sente vivement. Pour moi je cherche à me distraire en peignant. Fabre vous présente ses hommages. Il travaille tant qu'il peut et fait beaucoup d'argent, en se donnant beaucoup de peine. Votre schall a un grand succès.

---

53. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(15 décembre 1798)

Fausses nouvelles à Sienne. — Livourne place ouverte. — Les Français à Turin. — L'abdication du roi. — Emotion *piémontaise* d'Alfieri et de la comtesse.

15 décembre.

J'ai reçu, ma chère Thérèse, les *panpepati* et les *torroni* qui sont très bons. Quand vous me direz à qui

1. Cette traduction est inconnue des meilleurs *montagnisants*.
2. « Nè il bel Pensar, che l'uom pur tanto onora... Mai gli vien manco (Sonnet LXVII, *Rime*, p. 73).
3. Milan, n° 50. — *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni

remettre l'argent, j'en aurai soin. Je suis charmée que vous vous portiez bien. Vous faites bien de ne pas écrire ; vous feriez bien mal de fatiguer vos yeux, qui ne sont pas même excellent. Je remercie l'archiprêtre de m'avoir représenté. Les nouvelles qu'on vous donne à Siene sont bien ridicules : il n'y a pas de prêtre qui imprime aucun papier, parce que, dans les gouvernement monarchique, il n'y a que la gazette que le gouvernement aprouve. Je ne conçois pas qui peut vous donner de pareilles balivernes. Il me paraît aussi que vous ne connaissez guère Livourne : il ne peut pas se deffendre d'une flotte qui veut le bombarder. Turin a été *démocratisé* et le Roi a abdiqué, et est parti pour la Sardaigne accompagné de cent dragons français et cent piémontais : on n'en sait pas davantage[1]. Les troupes françaises se sont trouvés aux portes de Turin au moment où on y pensait le moins. De Rome, vous devez les sçavoir de même que moi, étant sur le passage. Je fais milles complimens à Vittorio, mais j'ai la tête à autre chose qu'à corriger ses lettres *françaises*[2]. Il faut étudier la langue avant d'écrire des lettres : je lui ai (*sic*) déjà écrit mille fois. Adieu ; je ne puis écrire, je n'ai pas la tête tranquille. Je vous embrasse, ma chère Thérèse. Je salue l'archiprêtre.

a Siena. — Date de l'autographe : 15 décembre; de Quirina Magiotti : 1798. — Date fixée par les allusions aux faits politiques.

1. La République venait d'être établie en Piémont par Joubert et Grouchy. En une semaine, Joubert avait occupé Novare et Vercelli, après une fulminante proclamation à la Bonaparte. Grouchy avait contraint le roi Carlo-Emanuele à abdiquer, à céder ses droits sur le Piémont à la République ; et le souverain détrôné avait quitté ses Etats le 9 décembre pour se rendre à Parme, puis à Florence.

2. Alfieri, et elle-même par contre-coup, était profondément ému de ces nouvelles de Turin. Cf. la *Vita*, chap. XXIII.

54. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(22 décembre 1799)

Compliments sur la santé. — Nécessité de l'économie. Souhaits de tranquillité.

Samedi 22.

Je suis charmée, ma chère Thérèse, que vous vous portiez si bien de cette couche[2]. Soignez-vous : c'est au moins quelque chose que d'avoir la santé. La mienne est bonne aussi. Je remettrai aujourd'hui à Libonio, qui, je crois, demeure chez Mme Devechi : sans cela je lui aurois déjà payé. Comme il avait dit de passer chez moi, je l'ai toujours attendu, et j'y enverrai aujourd'hui. Tous ces torones me suffisent ; ce n'est plus le moment de manger son argent. Je regrette chaque sol que je dépense sans nécessité, et comme si on m'arachait l'âme. C'est l'effet que a produit la révolution de reserrer tous les cœurs. On devient égoïste par force. Il n'y a aucune nouvelle à donner, que nous dépendons tous du hasard ou de la volonté de (*sic*). Nous verons tomber tous les États l'un après l'autre comne des chateaux de cartes. Si c'est pour le mieux, il faut se résigner. Pour moi tous les gouvernemens me sont égaux, pouvu qu'on me laisse tranquille chez moi.

Adieu, mon cher archiprêtre. Ma tête n'est pas en état de faire une lettre. Je tache de marcher beaucoup pour me conserver en santé. Je crois que les lettres adressés à l'archevêque et autres seront de quelques Siénois chassés, mais ce ne sont pas des Français ; peu leur importe de Siene, ils voyent la Toscane en bloque.

1. Milan, *ibid.*, 51. — *Suscription:* Alla Signora Teresa Regoli Mocenni à Siena. — Date de l'autographe : samedi 22 ; de Quirina Magiotti : décembre 1798.

2. Luisa Vittoria Mocenni naquit le 1er décembre 1798 (Cf. Milanesi, *op. laud.*, p. 116).

Adieu, portez-vous bien : milles choses à Vittorio. Je prie l'archiprêtre de me rappeler au souvenir de l'archevêque.

---

55. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(5 janvier 1799)

Contre-coup de l'invasion sur la fortune d'Alfieri. — Les Français à Lucques. — Maladie de Carletti. — Prudence épistolaire. — Fermeté d'Alfieri.

5 de l'an 1799.

Que voulez-vous que je vous dise, ma chère, sur notre fortune de Turin ? Quand un pays est ruiné et le change détestable, au lieu d'avoir dix, on a *deux* : vous le sçavez aussi bien que nous. Mais tout le monde en est et en sera logé là. Les Français sont à Lucques[2], et puis se dirigeront vers Livourne, probablement quand les autres[3] se seront retirés. Le *proclame*[4] est superbe : si c'était un autre gouvernement que celui des Français qui ait donné ces assurances, personnes n'en douteroit ; mais peut-on se fier à eux ? Turin, la Suisse nous le prouve. Carletti a été administré et très mal ; depuis quelques jours il est mieux, mais il a une playe dans la vessie, et je crois qu'on ne peut que traîner avec ce mal. Il a montré beaucoup de courage et de fermeté et de résignation. Je ne l'ai pas vu. Je serais très affli-

1. Milan, *ibid.*, n° 52. — Même suscription qu'à la précédente lettre. — Date de l'autographe : 5 de l'an 1799.

2. Miollis, avec une armée de 3.000 Cisalpins, entra à Lucques le 2 janvier 1799, pour la frapper d'une contribution militaire de deux millions et lui emprunter l'artillerie nécessaire à la défense du golfe de la Spezia.

3. Les Anglo-Napolitains.

4. *Ital.* : proclama.

gée de le perdre. C'est un bon homme, obligeant[1] et de bonne compagnie; il a ses ridicules; mais à présent ceux qui ne sont pas immorales sont à regretter. Ma philosophie est excellente pour gouverner ma tête, mon cœur se refuse à ses leçons. Il faut s'abandonner au sort, et il faut de grandes combinaisons pour que tout le mal possible arive. Je ne puis guère écrire; d'ailleurs je n'aime plus d'être cité pour les nouvelles dans ce moment. Je plains ceux qui ont des enfants, et vous surtout. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je salue l'archiprêtre et Vittorio. Le poète se porte bien. Il a toujours son âme ferme, et inaltérable, qui le rend si supérieur à tout le monde.

---

56. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(12 janvier 1799)

Hiver rigoureux. — Invasion probable de la Toscane. — Le système du Directoire. — Impositions à Turin. — Réquisition d'argenterie. — Convalescence de Carletti.

12.

Nous mourons de froid, ma chère Thérèse; et à côté du feu, dans une chambre au midi, on gèle, et nous voyons passer la glace sur l'Arno. C'est une terrible fin de siècle : tous les meaux phisiques et morales. Dieu nous a tourné le dos et nous a abandonnés à la fureur du démon, qui est entrés dans le corps des méchans pour

1. Il était intervenu en juin 1795, en faveur d'Alfieri, auprès de la Convention, pour obtenir la restitution du mobilier du poète et de ses livres saisis à Paris (Cf. Renier, *Misogallo*, pp. xxxv-vii).

2. Milan, *ibid.*, 53. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 12 ; de Quirina Magiotti : janvier 1799 ; date fixée par les nouvelles politiques et celles de la santé de Carletti.

nous tourmenter. Nous avons un moment de répit[1], car je ne doute pas que la Toscane sera envahie comme tout le reste de l'Italie : c'est le sistème du Directoire ; et puis il passera à l'Espagne, et puis à la Prusse, et puis à l'empereur, et puis et puis (*sic*) à tous les potentats qui se laisseront BERNER[2] par eux. Et l'Angleterre seule s'en tirera, parce qu'elle connaît la matière, et au bout de toutes ces chutes le Directoire tombera aussi, parce qu'il ne renverse tous les pays que pour avoir de l'argent, dont il n'obtient qu'une petite partie, et il est toujours *da capo*[3]. Mais en attendant nous serons ruinés.

Les Français en entrant à Turin ont mis une imposition de cent mille[4] en or sur les négocians. Votre figliastre[5] peut se réjouir de la régénération. Il la payera.

Je salue l'archiprêtre, et je ne crois pas que l'argent manque en Toscane, mais il manque dans les caisses publiques, et c'est pour cela qu'on a pris l'argenterie. Tout le monde s'y est prêté de bonne grâce. Ma santé est bonne, malgré tout ce qui m'inquiette, et celle du poète aussi, qui vous salue. Les Français rongent Lucques, en attendant un meilleur morceau. Adieu, je dis milles choses à Vittorio. Carletti est mieux : je l'ai vu. Il est à l'ordinaire plein de courage, mais il a une playe dans la vessie.

1. *Ms.* : repis.
2. En gros caractères dans l'original.
3. En gros caractères. — Il y a du vrai dans cette vue évidemment simpliste de la politique du Directoire.
4. *Sic*. Mme d'Albany ne dit pas de quelle monnaie il s'agit.
5. *Ital.* : figliastro, beau-fils. Silvestro Mocenni.

57. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(19 janvier 1799)

Le roi de Sardaigne au Poggio. — Un gouvernement de cannibales. — Anglais et Français. — Destinées de la Toscane. — La pèlerine française. — Le peintre Wicar.

19.

Je suis fâchée, ma chère Thérèse, que vous soyez si foible : ayez soin de vous par ce froid extrême, qui n'est encore guère diminué; j'espère que le tems se radoucira. A Siene, le froid doit avoir été extrême. Comment se porte Vittorio ? Je vous prie de lui dire milles choses de ma part. J'ignore si la Toscane s'est rachetée. Je sais quelle a payé un demi millions en attendant le reste, sous prétexte d'emprunt, mais je sais aussi que la parole du Directoire ou des coups d'épée dans l'eau est à peu près la même chose. Témoin le roi de Sardaigne[2], qui est ici à l'Imperiale, et qui huit jours avant l'invasion de son pays avait eu (*sic*) les plus belles promesses du Directoire. Un gouvernement des Canibals a toujours des prétextes pour manquer à sa parole, et le serrement n'est pas sacré pour lui, quoique cependant *les mêmes sauvages n'y manquent pas*. On ne veut pas juger du gouvernement français pour ce qu'il est : les Anglais seuls le connoissent et le battent. Il faut que tout le monde ait éprouvé sa verge de fer ; alors les

1. Milan, *ibid.*, n° 54. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 19 ; de Quirina Magiotti : janvier 1799.

2. Carlo Emanuele, parti de Turin le 9 décembre 1798, séjourna trois semaines à Parme, d'où il repartit le 11 janvier et arriva le 17 à Florence après une pénible traversée des Apennins. Il s'embarqua à Livourne, le 24 février, pour la Sardaigne. Pendant quelque temps, il craignit que le Directoire l'envoyât en France, comme Pie VI, en qualité de prisonnier d'Etat. A Florence, il résida au Poggio Imperiale, où Alfieri l'alla visiter (*Vita*, XXIII). Cf. Bianchi, *Monarchia Piemontese*, chap. XVII (t. II, p. 698).

mêmes coquins qui désiret (*sic*) les Français, voyant qu'ils ne peuvent rien conserver, les détesteront.

Au reste les paroles ne servent à rien : il faut avoir éprouvé. L'expérience n'est utile qu'à ceux qui ont essayé; elle ne sert ni à la jeunesse ni aux pays; on croit toujours que les vieux radotent et qu'un pays se sauvera en fesant la même chose que ceux qui ont péri. On ouvre les yeux quand il est trop tard.

Je suis persuadée qu'au premier coup de canon de l'empereur la Toscane sera pulvérisée; et si l'empereur fait la paix au depend de l'Italie, elle sera démocratisée ainsi que tout le reste de ce beau pays. Jusqu'à ce que, fatigué de souffrir, elle fera éprouver pour la huitième fois aux Français ce qu'ils ont toujours eu en Italie.

Je ne crois pas que la pellerine soit une femme de mauvaise conduite; elle ne l'a pas montré ici et elle y a été trois mois; au reste, qui peut deviner les femmes? Vicar[1] est le nom de ce soit disant paintre qui n'est qu'un dessinateur et qui est un fameux Jacobin terroriste, qui a joué son rôle du temps de Robespierre et a pillé Rome. *Basta*. Adieu. Portez-vous bien tous deux.

---

58. — *A l'archiprêtre Luti*[2]

(27 mars 1799)

Menaces d'invasion en Toscane. — La guerre commencée. — Les Russes à Corfou. — L'*armata cristiana*. — Mauvaise santé de Teresa. — Pseudo-conjuration à Florence.

Samedi 23.

Vous aurez sçu, mon cher archiprêtre, que nous avons été au moment d'être envahis; que lundi on a sçu que

1. Le peintre Wicar, fondateur du musée de Lille.
2. Milan, *ibid.*, n° 56. — *Suscription :* Al Signor arciprete Luti pro-

on avait ordonné à Bologne 8.000 ration pour l'armée pour entrer en Toscane; heureusement le contre-ordre est arivé, et nous respirons encore come un malade à l'agonie qui a un moment de répit, que la fièvre diminue, et ses amis commencent à espérer; on dit: « Il vit, on peut espérer. » Ainsi il en est de nous: voilà tout. Pour moi je crois que notre *régénération* n'est que différée. Manfredini est parti jeudi pour tacher de racheter la Toscane ou je ne sais quoi. Pour moi je n'y vois d'espoir que si l'empereur bat les Français en Lombardie. et j'espère peu; car la guerre est commencée [1], et personne ne veut l'avouer, malgré tous les manifestes de part et d'autre et qui ne dissent que seulement ils ont changé de position, parce que les ennemis l'ont fait aussi. Que des bêtises d'un coté et d'effronterie de l'autre! Dans les Grisons, les Français ont attaqués les Autrichiens et les ont repoussés, et puis ceux-ci les ont battus [2]. Corfou est pris par les Russes et les Turcs, qui ont passés au fil de l'épée (*sic*) en prenant d'assaut un petit fort, avant que la forteresse ait voulu capituler. On dit que les Russes vont débarquer dans le royaume de Naples où le card. Ruffo commande une armée de Calabrais qui ont battus trois mille Français [3]. A Naple il y a trois ou quatre partis, et tous les jours une émeute [4]. Les lazzaronis sont des

veditore degli studi di Siena a Siena. — Date de l'autographe : samedi 23; de Quirina Magiotti : mars 1799. — On ne s'explique pas le long arrêt de la correspondance de janvier à mars 1799.

1. La France déclare la guerre à l'Autriche le 12 mars 1799.

2. Masséna avec l'armée de Suisse envahit heureusement le canton des Grisons en mars 1799. Schérer attaqua le général Kray, qui le repoussa et le défit à Magnano et à Vérone.

3. Le cardinal Ruffo avait pris l'offensive contre les Français à la tête d'une armée de partisans fanatiques, et les avait déjà expulsés des Calabres.

4. Deux partis seulement : la bourgeoisie et la noblesse libérales, partisans de la France, la plèbe et l'aristocratie cléricale et monarchique (cf. Sorel, *op. laud.*, V, 375 et suiv.).

démons; ils n'ont rien à perdre, et ces gens là sont bien hardis et veulent voler les riches[1]. Nous sommes dans un mauvais moment. Il faut avoir du courage et pousser le tems avec l'épaule.

Je suis fâchée que notre Thérèse soit si faible ; dans ce moment on a besoin de toute sa force pour suporter les peines morales. Elle devroit prendre du quinquina et quelques fortifiants pour l'estomac, beaucoup d'eau à la glace : c'est un des meilleure tonique, et l'été des bains froids et, si elle pouvoit, quelques bains de mer ; et puis l'air des champs sans marcher ; s'assoir même à l'air suffit : c'est le remède à tous les meaux. Je suis charmée que notre Vittorio, à qui je m'intéresse de tout mon cœur, ait retrouvé sa gaité ; je l'exorte fort à apprendre à voir les choses pour ce qu'elles sont dans ce bas monde, où pour un moment de plaisir on en a cent de peines. Mais est toujours heureux celui qui remplit ses devoirs et n'a rien à se reprocher : il a la satisfaction de la bonne conscience, et ce n'est pas peu ; rien ne peut nous en dédommager quand nous l'avons perdu. Adieu, mon cher archiprêtre. J'embrasse la Thérèse et la prie d'avoir soin d'elle.

Si vous entendez dire qu'il y a eu une conjuration pour tuer le Grand Duc le jeudi saint, n'en croyez rien : il y a eu quelques gardes palatine qui ont volé leurs compagnons et ont été punis, et sur cela les Florentins ont fabriqués une conjuration. Manfredini est parti jeudi le matin pour aller trouver le générale Schérer à Milan. Pardon, je l'ai déjà dit : mais, ayant écrit ma lettre en deux fois, j'ai oublié ce que j'ai dit auparavant. Nous nous portons bien tous et nous vous aimons[2].

1. C'était l'*armata cristiana !*

2. Deux jours après cette lettre, Florence est occupée par les troupes françaises, et le grand-duc abdique.

59. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(29 mars 1799)

Les Français à Florence. — Retraite du grand-duc. — Les juifs jacobins. — Liberté à la jacobine. — Fermeté sombre d'Alfieri.

Vous devez sçavoir, ma chère Thérèse, que le 25 sont entrés à Florence[2] à quatre heures après-midi 2.000 soit-disant François, mais c'étoit des Cisalpins et Piémontois Révolutionnaires, organisés en troupes de lignes sous le commandement d'officiers françois. Un des officiers a signifié au Grand Duc de s'en aller, et il est parti dans la nuit[3] avec sa famille, le Prince Rospigliosi, le M[arquis] Capponi et, je crois, Bartholini. La duchesse d'Atri a eu des convulsions et a dû rester. Manfredini n'a pas eu la permission de partir[4], à ce qu'on dit : car je suis à la campagne à un mille de Florence, et je ne sais que ce qu'on me dit. Je suis tranquille et Florence aussi. Exceptés quelques polissons ou quelques voleurs exilés qui sont rentrés, personne n'a fait de bruit, et ces gens-là se bornernt (*sic*) à une vingtaine d'individus. Les juifs seuls ont dansés autour de l'arbre qui s'est planté à une heure de nuit incognito. Ces mêmes polissons ont arachés les armes du Grand Duc sur la poste et les théâtres. Tout Florence paraît stupide : à 8 hures on ne voit plus personne

1. Milan, *ibid.*, n° 57. — *Suscription :* A la Signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : 29 mars ; de Quirina Magiotti : 1799. — Publiée intégralement par Calligaris (*op. laud.*, p. 24).

2. Voir le récit de cette occupation par Mme Reinhard (5 germinal an VII, 25 mars 1799) (*Lettres*, p. 41).

3. Mme Reinhard (*ibid.*, p. 43) écrit le 26 mars que le grand-duc devait quitter Florence le lendemain 27.

4. Il voulut aller jusqu'à Milan pour essayer d'obtenir de Schérer le maintien du grand-duc en Toscane, mais il apprit à Mantoue que les ordres du Directoire étaient formels et revint à Florence. Il fut autorisé ensuite par Reinhard à se rendre à Trieste.

dans les rues. La troupe est allé prisonnière à Lucques. Il n'y a eu aucun désordre et peu de changement[1] : tout reste à sa place jusqu'à nouvel ordre. La troupe se conduit bien ; on n'a changé que le président du bon gouverno (*sic*) et le directeur de la poste. J'espère que à Siene tout ira de même, mais je crois qu'il y aura un peu plus d'amateurs. J'espère, ma chère Thérèse, que votre santé est bonne ainsi que celle de l'archiprêtre. Désormais nous serons ignares de nouvelles[2], étant entourés de partout. La vérité perce toujours : avec le tems elle se fait jour partout. Vous connaissez les règles de notre nouvel liberté, quoique jusqu'à présent elle est fort douce : tout voir, tout entendre, souffrir et se taire.

Adieu, ma chère Thérèse, mille choses à notre Vittorio. Son âme excellente aura souffert parce que sa raison devance son âge. Je ne sais si le janséniste sera descendu de la montagne pour jouir de près du changement. Je remercie l'archiprêtre des notices qu'il m'a donnée sur Bertoldo : sa qualité de moine m'a d'abord indisposée contre lui. Le poète est sombre, mais ferme *e sempre studioso*[3]. Si M. de Vargas avoit voulu partir, il y avoit des batimens Danois en quantité à Livorno ; mais il ne quittera plus la Toscane. Le Pape est parti on ne sait pour où, on dit pour Parme[4]. Je vous adresse la lettre et pour cause. Une femme est

1. « La Toscane ne sera pas révolutionnée, mais elle sera administrée par un gouvernement provisoire..., composé de patriotes bien pensants » (Mme Reinhard, *ibid.*, p. 43). Reinhard devint commissaire général du Directoire en Toscane.

2. Mme Reinhard avoue le 13 avril (*ibid.*, p. 49) qu'on s'efforce de tenir les nouvelles secrètes.

3. Mais de plus en plus furieux contre les Français.

4. « Le Pape a quitté la Chartreuse jeudi : sa santé n'a plus été un empêchement dès qu'il a reconnu l'impossibilité de rester » (Mme Reinhard, *ibid.*, p. 45).

sans conséquence et ses comérages ne signifient rien[1].

---

60. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[2]

(16 mai 1799)

Haine de Fabre contre les Jacobins. — Son intimité avec Alfieri. — Départ de Mme Reinhardt. — Fausses nouvelles du Directoire. — Les otages florentins. — Le *Paradis Perdu* de Milton. — Bruit de la mort de Pie VI.

Samedi 16.

Comme je suis à la campagne[3], ma chère Thérèse, je ne puis répondre qu'à votre lettre de la semaine passée, et jamais à celle que je reçois le samedi. Je suis étonnée comment vous avez pu croire que Fabre, mon ami, auroit pu accepter une place d'aucune espèce, exceptés que de FAIRE des tableaux et non pas d'en VOLER[4]. Car toutes les places d'à présent exigent la rapine. Si vous le connoissiez davantage, vous sçauriez qu'il hait autant et plus que moi toute immoralité. Il y a treize

1. Sur le revers de la lettre, autour de la suscription, il y a des griffonnages, dessins informes de têtes et de profils, et les mots *Parigi*, *Par*, *Tajgete*, *Taj*, dans divers encadrements.

2. Milan, *ibid.*, n° 58. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, provveditore degli studi a Siena. — Date de l'autographe : samedi 16; de Quirina Magiotti : mai 1799. — Publiée intégralement par Calligaris, *loc. laud.*, p. 25.

3. Aussitôt après l'entrée des Français à Florence, Alfieri et Mme d'Albany se réfugièrent dans une villa hors de la porte San Gallo, appartenant au marquis Santini et qu'il leur prêta. Ils y restèrent jusqu'au 10 août (Alfieri à Caluso, *Lettere*, éd. Mazzatinti, p. 346). Fabre alla souvent les y voir, s'il n'y habita pas avec eux (Cf. lettre suivante du 16 mai 1799, cf. Teza, *op. cit.*, p. 301).

4. Reumont (*op. laud.*, I, 349) assure que Fabre reçut, en 1799, l'office de choisir dans la collection du palais Pitti les tableaux destinés à Paris, et qu'il s'en acquitta avec discrétion. Mais Mme d'Albany nie trop énergiquement ici ce fait pour que le doute soit possible. D'ailleurs Mme Reinhard, visitant le palais le 18 mai, écrit : « Grâce à l'intervention de mon mari, aucune des œuvres d'art ne manquait. »

ans qu'il est en Italie[1], où il ne s'est jamais occupé que de son art et de son instruction. Il y a sept ans[2] qu'il fréquente le poète tous les jours, qu'il est imbus de ses ouvrages, qu'il les sait par cœur, qu'il en est idolatre. D'après cela, jugez s'il pouvoit accepter aucune place. Et je dois rendre justice à tous les artistes français[3] établis à Florence depuis longtems : aucun n'a voulu accepter la moindre chose qui pouvoit nuire au pays.

Dites à notre archiprêtre de ma part : nous sommes à la fin de la comédie. Croyez ce que je vous dis. Mme Reinart est partie avec son bagage et son bambin ; pour où, je l'ignore[4], car on ne peut plus passer nulle part. Les Autrichiens, à ce qu'on dit, sont à Sarsana et à Modenne. Il y a eu une grande battaille à Alessandrie où Moreau a été défait, et il s'est retiré à Genes avec son quartier-général[5]. Barras ai (*sic*) fait arretter et a accusé Roubel et Merlin d'avoir par leur terrorisme et leur déprédation fait détester la Révolution Française en Italie. Le Directoire a voulu rétablir la guillotine et le terrorisme à Paris, mais il y a eu une grande insurection[6]. Personne ou au moins peu de gens veulent aller à la guerre. J'espère que dans peu l'Italie sera tranquille. Les otages ont été embarqués pour

1. Il y était arrivé en 1787, comme premier grand prix de peinture, à l'Ecole française à Rome.

2. Il arriva à Florence en 1793, après avoir quitté Rome sur l'invitation de Hugou de Bassville et avoir séjourné quelque temps à Naples. Il n'était plus à Rome le 13 janvier 1793, jour de l'assassinat de notre ambassadeur (cf. Masson, *les Diplomates de la Révolution*).

3. *Ms.* : F.

4. Mme Reinhard quitta Florence le 12 mai (23 floréal) pour Pise, d'où elle devait gagner Livourne pour s'embarquer. Elle rentra à Florence le 24 mai.

5. « Turin est évacué et les forces françaises se rassemblent autour de Gênes » (Mme Reinhard, *ibid.*, 10 mai, p. 57). Moreau fut battu à Cassano le 27 avril, et, abandonnant la Haute Italie à Souvorov, se retrancha près d'Alexandrie, attendant Macdonald et l'armée de Naples.

6. Nouvelle inexacte. Cette révolution se bornait au remplacement de Reubell, qui sortit le 11 mai du Directoire, par Sieyès.

Marseille ou Nice, sur une tartana où on en a entassé cent soixante. On ne concevoit (*sic*) pas pourquoi? Car ceux de Florence se sont meslés des affaires autant que moi. Il y a même des personnes peu riches et des imbéciles. On dit que ce sont nos bons patriotes qui sont causes de cet acte de rigueur de la part des Français. Tout cela se retrouvera avec le tems probablement; nous vivons dans une fluctuation d'événements continuels, entourés partout d'insurrections[1]. Je suis tranquilles, j'étudie mon Milton et ses diables, occupés à tenter l'homme dans le Paradis terrestre. L'ange se laissa tromper par Satan et l'a entroduit dans le jardin de Eden. Milton a une imagination bisarre quelquefois. On voit qu'il avait lu Dante. C'est une comédie qu'il vit à Milan qui lui donna l'idée de son poème. Son invocation à la lumière dans le troisième chant, où il parle de sa cécité, est vraiment belle. Si la Thérèse n'entend pas l'anglais, elle devroit le lire en italien par le Rolli, qui fait de mauvais vers, mais qui est fidèle. Je lis aussi Hérodote : un jour le poète, un autre le prosateur. J'ai fini tout ce qui regarde la religion et ses réformateurs. Je suis savante dans ces matières à pouvoir disputer avec les *jansénistes*. Ils ont figurés dans tout ceci, ces Messieurs, mais *sotto acqua;* ils ont bien fait de ne pas se montrer, et ils étoient trop fins pour se démasquer. Quand le sort dépend des événemens de la guerre, ont sait qu'elle va comme le jeu : « aujourd'hui à moi, demain à toi » et qui a de l'argent finit par gagner. On dit que le Pape est mort en allant de Turin à Briançon, mais c'est un on dit. Adieu, ma chère Thérèse, je vous embrasse de t[ou]t mon cœur.

1. Soulèvements en mai à San Lorenzo, à Empoli, insurrection à Pescia, insurrection à Arezzo qui tient en échec les Polonais de Dombrovski.

Courage, archiprêtre, bonne santé et *tiriamo avanti*, nous vivrons encore tranquillement. Milles choses à Vittorio; je l'exhorte à étudier; je concevois (*sic*) qu'à présent c'est difficille.

---

61. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(25 mai 1799)

Retraite de Mme d'Albany. — Le *Paradis Perdu* de Milton. — Une lettre détruite. — Le prix de la liberté. — Etudes grecques d'Alfieri.

25 mai.

Vous savez, ma chère, qu'il est défendu de parler de nouvelles, et cela ne me sera pas difficile, n'en sachant aucune, et ne m'occupant que de mon Milton, et de toutes les embusches du démon pour s'emparer du ciel et tenter Adam et Eve dont la description est charmante. Je vous avois écris une autre lettre, mais je l'ai brulé, croyant mieux de ne pas vous l'envoyer. Je vous faisais la description des anges et des démons qui font leur *scorrerie* autour du Paradis : ma lettre étoit trop bête ; vous vous seriez moquée de moi. Nous nous portons bien et nous vivons au jour la journée. Dites à l'archiprêtre que je suis toujours dans la même opinion sur ce que je lui ai dit dans ma dernière lettre, mais il faut de la patience ; nous jouirons de la liberté, mais il faut l'établir avec peine ; car on l'achète chère, mais c'est un bien précieux qu'on ne peut pas trop mériter. Je vous écrirai peu.

1. Milan, *ibid.*, n° 59. — *Suscription :* Al citadino Luti provveditore degli Studi di Siena. — Date de l'autographe : 25 mai ; de Quirina Magiotti : 1799. — Publiée intégralement par Calligaris (*op. laud.*, p. 26). Lettre écrite au lendemain de l'entrée de Macdonald à Florence, qui avait ranimé l'ardeur des patriotes et des Français : d'où le découragement de la comtesse, sa frénésie de lecture... et la prudence de sa correspondance.

Le poète, occupé de son grec, pense peu à la politique; il est libre partout, ne voulant rien de personne et ne se meslant de rien. Le Janséniste est retourné à Fiesoli (*sic*). Tous les prêtres pris pour otage sont des moliniste ou des renégats : ce qui est pis encore pour le parti. Adieu; milles choses à Vittorio.

---

62. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(1er juin 1799)

Victoire de Moreau. — Vie quasi claustrale de Mme d'Albany. — Patriotisme d'O. Gori. — Prudence politique. — Courage civique de Puccini. — Foire de Sinigaglia.

1er juin.

J'ai eu aussi, ma chère Thérèse, des hotes chez moi, qui ils (*sic*) ont dormi une nuit et son partis le matin pour Pistoia[2]. Je répète toujours la méme chose a notre archiprêtre que ce que je lui ai dit il y a quinze jours. Vous avez bien fait de vous réjouir de la victoire de Moreau[3]; nous nous sonmes réjouis aussi, mais quelques jours plutard (*sic*) et nous n'avons rien perdu à attendre. Ma santé est bonne et nous vivons tranquillement à la campagne. Je n'ai encore rien vu des appareils militaires, n'ayant plus mis les pieds à Florence depuis le 25 mars que j'en suis sortie, et je suis peu sortie de mon *podere* ou de ceux de mes voisins. Je passe de ma table au jardin et de là à diner, et je retourne à m'occuper; et je me couche à neuf heures et dem ie et je me lève

1. Milan, *ibid.*, n° 60. — *Suscription :* Alla cittadina Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : 1er juin; de Quirina Magiotti : 1799. — Publiée intégralement par Calligaris (*op. laud.*, p. 27).
2. *Ms. :* Pitoya.
3. La victoire de Moreau près d'Alexandrie (cf. Mme Reinhard, *Lettres*, 20 mai 1799, p. 60).

à quatre heures et demie. Je mène quasi la vie d'une religieuse, exceptés que, au lieu de chanter les louanges de Dieu, j'admire ses ouvrages et suis pas à pas ceux qui l'ont admiré avant moi avec plus de connoisance. Milton étoit bien pénétré de la grandeur de la Divinité : il la magnifie dans son poeme avec anthousiasme. Je le lis avec grand plaisir. Les opérations des hommes sont bien peu de choses quand on considère l'immensité du globe et des astres ; aussi nous voyons dans dix ans détruire des ouvrages faits par les mains des hommes. Tout ce qui se fait vite se détruit vite : c'est une des loix de la nature.

J'ai vu dans le *Moniteur*, ou plutôt on m'a dit, que Ottavio Gori[1] s'étoit montré un bon patriote. Cela prouve son jugement et sa prévoyance. On dit qu'il a renoncé à sa croix publiquement. Il a bien fait. Je trouve que ceux qui se conduisent ainsi font très-bien. Milles choses tendres à l'archiprêtre. Je l'exorte au courage et à se soigner ; je ne doute pas que nous nous reverrons au mois d'octobre. J'aurois bien des choses à vous dire, mais il faut conserver sa tête sur ses épaules. Bonjour ; portez-vous bien et comptez toujours sur ma tendre amitié. Puccini se porte à merveille. Il méritera une statue de l'état[1] s'il parvient à son but. Le poète et Fabre vous saluent. Je ne conçois[2] pas comment vous avez pu loger tant de troupes dans la petite ville de Sienne! Milles choses à Vittorio. A Sinigaglia, il y a une foire d'une nouvelle espèce ; je m'imagine que votre fils n'ira pas !

1. En voulant résister aux pillages commis à Florence par les commissaires de la République (Cf. Mme Reinhard, *op. laud.*, p. 51, lettre du 18 avril 1799).

2. Calligaris a lu ici, par lapsus : concevois.

63. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(8 juin 1799)

Nouvelles fausses du *Moniteur*. — Fêtes siennoises. — Les *divinités* des Français. — Les diables de Milton. — Les insurgés d'Arezzo. — Alfieri hellléniste. — Sagesse de Vittorio.

Samedi 8 juin.

Je répète toujours la même chose, ma chère Thérèse, de ce que j'ai dit dans mes précédentes lettres : ceci est pour notre archiprêtre, que je salue de tout mon cœur. Notre *Moniteur*, que je ne lis pas, a bien de l'esprit : il invente des histoires entières, son imagination est brillante. Nous n'avons pas été si gaies à Florence qu'à Sienne, on n'a pas donné de fêtes au générale ni on n'a pas dansé pour les victoires de Moreau[2] : les Florentins sont moins faciles à mouvoir. Les femmes vivent bien retirées, ne vont guère au Théâtre ; les divinités des François sont la Seristori, la Doni et la Redi, trois beautés connues avant la révolution de Toscane. Pour moi, je m'en tiens à mes champs qui annoncent une bonne récolte si la grêle ne la gate pas : nous en avons besoin, car le sac de blé est à 50 livre. Je ne conçois[3] pas comment fait le peauvre ! Je m'occupe de mes diables de Milton qui font des incursions autour du Paradis pour y entrer, mais je crois qu'ils ne tarderont pas dans le septième chant de s'en emparer.

1. Milan, *ibid.*, 61. — *Suscription :* Alla cittadina Teresa Regoli Mocenni, a Siena. — Date de la lettre : samedi 8 juin ; de Quirina Magiotti, suivie par Calligaris : 1799. — Imprimée intégralement par Calligaris (*op. laud.*, p. 28).

2. Mme d'Albany ne pouvait ignorer, en écrivant cela, que le Gouvernement Français organisait pour le lendemain 9 juin une grande fête aux Cascine, dans un « cadre merveilleux », dit Mme Reinhard (*op. laud.*, p. 63, 20 juin).

3. Calligaris lit ici encore : *concevois.*

On me dit que les foux Arétins courent le paijs (*sic*) aux environs et (*sic*) sont bien extravaguans de ne pas se soumettre à la grande nation qui veut leur donner la liberté, et de préférer de vivre comme ils font[1]. Le poète studieux vous salue. Il est enseveli dans ses livres grecs et *da poco retto* (*sic*) *ad ogni altra cosa*[2]. Pour moi je m'occupe autant que je puis, comme je vous ai dit plus haut, de Milton, de ses diables, de Hérodote, et je vois que à qu'elle fricassée (*sic*) qu'on a mis le monde, il a toujours été malheureux, et que le meilleur gouvernement ne vaut pas grand chose. Nous sommes donc nés pour souffrir et pour une vie avenire plus heureuse. Adieu, milles choses à Vittorio. Je suis charmée qu'il ne vous *donne pas de chagrin*, j'espère qu'il se remettra à l'étude avec le tems. Je compte sur le bon cœur et le bon sens de Vittorio : il porte le même nom que son parrein ; il doit lui ressembler. Adieu, je vous embrasse, ma chère Thérèse.

---

64. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(15 juin 1799)

Sagesse de Montaigne. — Suspension de sa correspondance. — Une lettre du *Brontolone* dans le *Moniteur*. — Prudence de Mme d'Albany. — Divulgation compromettante de ses lettres à Sienne.

Samedi 15 juin.

Montagne a bien raison, ma chère Thérèse, et j'en suis tous les jours plus convaincue, que les tems de

1. Cette phrase n'est qu'une précaution oratoire grossière, destinée au *Cabinet noir*, pour le cas d'intercept. — Macdonald avait passé dix jours en Toscane en refusant de rien faire contre Arezzo.

2. Bertana (*Alfieri nella vita*, etc., p. 267 et suiv.) tire de ce passage des conclusions ingénieuses au sujet des relations de Fabre avec Mme d'Albany.

3. Milan, *ibid.*, n° 62. — *Même suscription.* — Date de l'autographe :

troubles demandent plus de philosophie, de courage et de prudence et cela m'ordonne dans ce moment (d'après ce qu'on me dit que rapporte le *Moniteur*, car je ne le lis jamais) de cesser notre correspondance. Vous êtes la seule personne à qui j'écris depuis la conquette de la Toscane. On me dit donc que dans celui (*sic*) de la semaine, il rapporte une lettre aussi bête que possible *de vôtre mari*, qui, je crois, vous est adressée, pleine d'hérésies et d'extravaguances. Cela ne m'ettonne pas, mais ce qui m'ettonne, et (*sic*) que ce journaliste puisse avoir les lettres pour les donner au public; et voila desja plusieurs fois que cela lui arrive. Comment il fait pour les avoir? Si la poste les lui confie? J'ignore tout cela! Mais je ne veux pas que les mienes lui tombent dans les mains et que mon nom soit entaché nommé par lui. Je réserverai donc pour un meilleur tems de vous écrire. C'est une privation de plus qu'il faudra souffrir au nom de la liberté Française? Je ne puis pas vous cacher aussi que j'ai sçu que vous lisiez quelquefois mes lettres dans votre société. Vos amis *peuvent me citer*, et puis je peux vous dire des choses sous le scellé de l'amitié, que je ne me soucie pas que le tiers et le quart apprenne. Il y a plus de huit mois qu'une personne, que je ne connais pas, m'a écrit de Sienne pour m'en avertir ; et dès lors je ne vous ai plus dit que ce que tout le monde savait. Adieu, ma chère Thérèse, portez-vous bien, et croyez que je souffre de ne pouvoir vous repéter souvent, ainsi qu'à l'archiprêtre, que je vous suis tendrement attachée. J'espère qu'il viendra un tems où on poura faire ce qui n'est pas contre la loi sans risquer d'être la fable du public. Je vous embrasse. Mille choses à Vittorio.

samedi 15 juin; de Quirina Magiotti, suivie par Calligaris : 1799. Publiée par Calligaris, *op. laud.* p. 28-29.

65. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(19-20 juillet 1799)

Une lettre perdue. — Abandon de Teresa par l'archiprêtre. — Entrée des Autrichiens à Florence. — Disgrâce de Manfredini. — Défaite générale des Français. — Résistance de Gênes. — Craintes pour Fabre au départ des Français.

J'ai reçu, ma chère Thérèse, votre lettre du 15. Je suis étonnée que vous ne m'acusiez pas la miene du samedi auparavant. Il faut que vous ne l'ayez pas reçue et je serois fachée que cette marque de mon souvenir ne vous fut pas parvenu, d'abord que j'ai pu librement vous le témoigner[2]. Je suis ettonnée de ce que vous me dites de l'archiprêtre qui vous a abandonné. Ce sera la frayeur qui l'aura empêchée (*sic*) d'aller vous trouver. Aparament que les betises de votre mari l'auront rendu suspectes. Je suis bien étonnée qu'on ne le juge pas pour fou, comme il est en effet. Il est arivé hier des troupes autrichienes, et il en arivera encore aujourd'hui, mais en petit nombre; le générale Klenau est ici depuis hier. Livourne est évacué ainsi que Pise, et qui dit Lucques aussi. Les insurgés[3] ont fait peur aux François. Nous voilà donc délivrés de ces brigands et le reste rentrera dans l'ordre ordinaire. Le Sénat a envoyé Batholomé[4] (*sic*) le sénateur et le marquis Tho-

1. Milan, *ibid.*, n° 63. — *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : samedi 19; de Quirina Magiotti : 20 juillet 1799.

2. Le Gouvernement Français avait quitté Florence le 26 juin ; Reinhard s'était retiré sur Livourne par ordre du général Gaultier. Le 6 juillet fut le *giorno della Purificazione*, comme dit Alfieri (à Caluso, 27 juillet 1799). Le général autrichien Klenau arriva à Florence le 18 juillet.

3. Les bandes d'Arezzo.

4. Le sénateur Girolamo Bartolomei et le marquis Antonio Corsi furent envoyés à Vienne dès le 7 juillet. A. Corsi fut plus tard ministre des Finances du royaume d'Etrurie.

mas Corsi à Vienne prier le Grand Duc de revenir au plutôt. On dit que Manfredini est disgrâcié, et qu'il n'a pas la permission d'aller dans les pays autrichiens ni de nouvelles conquêtes. Il s'est trompé dans la route qu'il a pris pour sauver la Toscane; mais je ne le crois pas coupable, il avait trop à perdre ; mais on est coupable, quand on ne réussit pas dans certaine position. J'ai toujours été étonné comment il s'est chargé d'un pareil fardeau qui ne le regardoit pas, n'étant pas dans le ministère, et ne devant se mesler seulement de la maison du prince. J'espère que nous pourons vivre tranquillement, et que la France aura de la peine à réorganiser une nouvelle armée pour reconquérir l'Italie, surtout après avoir perdu les forteresses. Mantoue est au moment de se rendre ; on dit Alexandrie pris[1]. Il ne restera plus que Gênes qui couronnera l'entreprise[2]. Il y a beaucoup de patriotes qui font le diable, et les restes de l'armée française est à Gavi, à deux postes de Gênes, avec Moreau. Il faut avouer que les Autrichiens ont fait une belle campagne.

Dites-moi comment s'est comporté Vittorio pendant notre captivité, et votre figliastre[3]? je crains qu'il n'ait souffert davantage de ses meaux. Dans quelque tems je vous parlerai plus librement. Portez-vous bien, faites-vous courage, et comptez sur ma tendre amitié pour la vie. Le poète vous salue et Fabre vous présentera ses hommages; j'ai été un peu inquiette pour lui dans le premier moment de fureur, car alors le peuple ne distingue pas le bòn du mauvais. Il est vrai que le

1. Mantoue résista encore longtemps, jusque vers le milieu d'août. Kray la fit capituler avant que Joubert eût réussi à couper les deux armées austro-russes. Ce fut vers le même temps que Souvorov entra dans Alexandrie.

2. La résistance de Gênes, devenue la citadelle des armées françaises en Italie, dura longtemps.

3. Silvestro l'épileptique.

Florentin est si bon! Je connois tout le prix de l'ami[1] que je possède, et je serois bien malheureuse si je le perdois.

---

66. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(17 août 1799)

Le commissaire impérial Zanetti. — Projets des coalisés. — Conduite timorée de l'archiprêtre Luti. — Teresa protégée par sa correspondance avec Mme d'Albany. — Lisez *Montaigne*.

17 août.

J'espère, ma très chère, que vous êtes plus huruse, aînsi que l'archiprêtre ; que son courage sera remonté ; je l'exeorte fort à ne pas se laisser abattre et à suporter l'ennuyeuse convalescence. J'espère que dans peu nous aurons un commissaire impériale, nommé Zanetti de Mantoue, un honête homme qui est allé à Vienne recevoir les instructions ; il aura un conseil de régence, car il paroit que le Grand Duc ne reviendra qu'à la paix générale[3]. Les coalisés veullent organiser l'Italie[4] ; grâce au ciel, les Français n'ont plus qu'un pied de ce côté des Alpes, et j'espère qu'ils seront bientôt de l'autre ;

1. Ce nom, réservé ordinairement à Alfieri, s'applique ici à Fabre. Que faut-il en conclure ?

2. Milan, *ibid.*, 64. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 17 août; de Quirina Magiotti : 1799. — Bataille de Novi, mort de Joubert, retraite définitive des Français sur Gênes (15 août 1799).

3. La Giunta était composée du général Sommariva, de Luigi Bartolini Baldetti, de Marco Cerani, d'Amerigo Antinori. Le général autrichien d'Aspre eut le pouvoir effectif avec l'ambassadeur Windham, ancien ministre d'Angleterre près Ferdinand III, et la maîtresse de Windham, Alessandra Mari.

4. Ils ne s'entendaient guère sur cette organisation, l'honnête Souvorov croyant qu'on faisait campagne pour restaurer les anciens souverains, l'astucieux Thugut voulant remplacer la domination française par celle de l'Autriche et installer partout des administrations et des garnisons autrichiennes.

et tout le reste se remédie facilement. On dit que Rome est au moment aussi d'être libre[1] comme Naple où on a égorgé et massacré beaucoup de monde[2].

Je suis fachée que votre imbécile de mari l'ait été un peu plus pendant le tems des Français ; on n'aprouve pas la conduite de votre ami[3] ; on n'abandonne pour rien dans ce monde les personnes qu'on aime, excepté si elles sont coupables, et encore on tache de ne pas les accuser. Il faut voir les choses pour ce qu'elles sont dans ce moment. Les lâches, quand il n'ont plus rien à craindre, se jettent avec acharnement contre ceux qui ont l'apparence d'avoir tord, pour se faire un mérite et se venger des avantages des personnes qui peuvent les obscurcir. Ce n'est pas à nos amis à nous abandonner ; au contraire, ils doivent être notre bouclier. Dites donc à présent hardiment que je vous écris. Comme on connaît ma façon de penser, on imaginera bien que je n'aurais aucune correspondance avec vous si vous aviez le moindre tord. Vous pouvez lire les articles qui vous regardent ; je n'abandonne jamais, jamais (*sic*) mes amis quand il sont malherex, soyez en sûre. Je ne crains rien. Dites-moi donc où vous en êtes. Je n'ai pas reçu de vos nouvelles samedi passé. Je vous prie de vous armer de courage, et de ne pas vous laisser répéter les commérages : il n'y a rien de pis pour affaiblir l'âme. Lisez Montaigne, et souvenez-vous que c'est le passage de la vie à la santé (*sic*). Adieu, ma chère Thérèse. Je

1. Les bandes du fanatique Rodio, « generale dell' esercito della Santa Fede e dottore in ambe le leggi », furent repoussées de Rome par le général Garnier ; mais celui-ci dut capituler le 27 septembre, après avoir garanti une amnistie à la population.

2. Sur la réaction à Naples et ses horreurs, cf. Gaffarel, *Bonaparte et les Républiques italiennes*, chap. v, pp. 286-299. — Sorel, *op. laud.*, V, p. 412 et suiv., 421 et suiv. — Tivaroni, *Dominio francese*, II, 196.

3. L'archiprêtre Luti.

vous embrasse de tout mon cœur mille fois. Je sais qu'à Vienne on a désaprouvé qu'on avoit changé le gouvernement et surtout le gouverneur Martini[1]. Courage, courage : le bon temps reviendra.

Je salue Vittorio le paresseux.

Dites-moi si vous recevez mes lettres.

---

67. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(24 août 1799)

Timidité civique excessive de l'archiprêtre. — Courage de Carletti. — Libéralisme de Mme Bellini. — Les fêtes d'Abram. — Conseils de Montaigne. — Sonnets *misogalli* d'Alfieri. — Politique de Carletti et de Spannocchi. — Paresse de Vittorio.

24 août.

Je me suis trompée, ma chère Thérèse. J'ai receu votre lettre de la semaine passée et celle de l'archiprêtre qui m'a dit que en vous répondant cela suffisoit pour tous les deux ; et c'est ainsi que je l'ai fait et que je fais encore cette fois-ci. Je vous prie donc de lui communiquer ma lettre. Je m'imagine qu'il ne doit pas avoir assez peur pour ne pas oser recevoir vos billets. Il est par trop faible, mon cher ami ; c'est ridicule à son âge. On n'ira pas lui oter ses places pour qu'il continue à voir ses anciens amis. Dans les momens difficiles, il faut

1. Vincenzo Martini, gouverneur à Sienne pour le grand-duc. Abram, délégué du Gouvernement Français, le destitua et lui interdit de quitter la ville. Reinhard le fit remettre en liberté, et, en septembre 1799, le Sénat florentin le remit en fonction. Mais le commandant de la garnison autrichienne Zweier le détestait, et les Siennois firent cause commune avec Zweier ; Francesco Tanini, *capitano della contrada del Nicchio*, l'accusa de malversations et forfaiture auprès du grand-duc. Celui-ci cependant, après enquête, trouvant ces dénonciations mal fondées, le confirma dans ses fonctions de gouverneur.

2. Milan, *ibid.*, n° 65. — *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe : 24 août ; de Quirina Magiotti : 1799.

continuer à faire ce qu'on a toujours fait, pour ne pas donner partie gagnée à ses ennemis et leur montrer ou qu'on a mal fait, ou qu'on a peur, ou bien qu'on reconnaît que ses amis ont tord en les abandonnant. Les méchans triomphent lorsqu'ils voient qu'ils sont arivés à leur but. Carletti est allé voir d'abord les sénateurs arrettés et surtout Melli, quoi qu'il l'a abandonné dans sa disgrace. Croyez que la Bellini n'aura pas parlé de vous, car elle n'est pas en odeur de sainteté : elle recevait chez elle les Tito Manzi, les Vacca, les Pananti, fameux jacobins[1]. La Fabroni s'est aussi mal conduite. Ici les Jacobins douteux prennent le parti de parler plus haut que les autres et d'accuser tout le monde. Je crois que c'est chez vous la même chose : je n'ai pas aprouvé que vous ayez été à la fête d'Abraham[2], d'autant plus que je vous tenais informée de l'état des armées qui était le thermomètre de la Révolution. Au reste, ayez un peu de patience, et vous retrouverez la paix et la tranquillité, et l'archiprêtre son très petit courage. A quoi sert dans ce monde d'être plus instruit que les autres, d'avoir eu en main tous les écrits des philosophes de l'antiquité, si on ne sait pas s'en servir dans les occasions difficiles et si on ne retrouve pas dans son âme la récolte de ce qu'on a semé ? Tout cela vient de ne pas connaître les hommes et les choses, et de ne pas sçavoir les évaluer pour ce qu'elles valent. Croyez-moi, ma chère Thérèse, ce qui fait le plus de bien à l'âme est de réfléchir beaucoup. Montaigne vous donnera de quoi exercer vos réflections.

1. Tito Manzi, professeur à l'Université de Pise, condamné en 1799 par la Camera Nera pour ses opinions libérales ; Leopoldo Vacca, professeur à la même Université, condamné et destitué avec Manzi ; Filippo Pananti, libéral qui avait quitté volontairement la Toscane avec Lampredi.

2. Abram, délégué du Gouvernement Français à Sienne.

Dans ce moment, je viens de recevoir votre lettre; je suis très fachée de la maladie de votre figliastre. Je vous conseille de ne pas trop compter sur ce jeune homme: il ne me paraît pas avoir une machine bien saine. Au reste cette maladie peut le guérir de ces accidents épileptiques, s'il s'en tire.

Souvenez-vous de notre bon Montagne qui dit qu'il faut rentrer dans sa maison, quand on en sort, se préparant à la trouver brûlée ou son argent volé ou sa femme dans les bras d'un autre ; il faut c'est-à-dire s'attendre à tout ce qu'il y a de mal[1].

Le poète vous salue, et vous permet de donner tout ce que vous voudrez; il sera même bien aise que on connaisse ses sortes de sonnets[2]: vous pouvez dire que vous les avez depuis longtemps.

Je vous prie aussi de ne rien changer à votre conduite, sinon vous aurez l'air d'avoir eu tord. Plus on nous persécute, et plus il faut aller la tête haute, sûre de l'honéteté de sa propre conscience. N'allez pas davantage à l'église, ne faites pas de visite de plus, enfin conduisez vous *al solito*.

Milles choses à l'archiprêtre la lettre est pour vous et pour lui.

Le grand duc n'a pas accepté la démission de Carletti de la place de sénateur qu'il a fait aux Français[3]; il a ordonné au Sénat de le rappeller, et il leur a dit qu'il fallait penser aux sénateurs arrêtés. Spannocchi s'est conduit mal par extrême timidité, ne connaissant pas les Français; et croyez moi que la plupart des Toscans ont agi par le même principe de la peur. Je suis

1. Mme d'Albany a déjà cité cette pensée à Teresa.
2. Sans doute les sonnets *misogalli :* le fait d'en avoir une copie devait être pour Teresa une garantie de ses bons sentiments politiques.
3. C'est-à-dire a obligé Carletti à retirer sa démission de sénateur.

devenue, à présent que nous sommes vainqueurs, aussi indulgente que j'étais sévère avant l'arrivée des brigands.

Je suis fachée que Vittorio soit aussi paresseux; il me prouve qu'il ne fera jamais rien de bon, car sans se donner de la peine on ne parvient à rien. Il a besoin de dormir huit heures, et davantage est trop. Ils devroit aller au lit à onze heures et se lever à sept : on s'abitue à avoir besoin de dormir beaucoup, et en faisant de l'excercice, on diminue le besoin de dormir ; cela paret singulier, mais cela est cependant ainsi. Adieu, ma chère Thérèse, aimès moi toujours. Je sais que le cardinal Antonelli a parlé de vous avec un grand intérêt.

Dites moi ce que fait le comte de Vargas.

---

68. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(31 août 1799)

Non-intervention en faveur du Brontolone. — Persécution des libéraux à Sienne. — Mozzi aux arrêts. — Lâcheté de l'archiprêtre. — Lascaris. — Imprudence de Teresa. — Anarchie en France. — Les otages à Sainte-Marguerite.

31 août.

J'avois bien pensé, ma chère Thérèse, de pouvoir vous être utile, mais il n'y a aucun moyen. Je sais que Vienne ne se mesle de rien et laisse faire à la justice. Votre mari a eu la bêtise de parler contre le gouvernement du Grand Duc, et votre janséniste de le faire imprimer. Je sais que dans le tems cela a indigné tout le monde, et cela m'aurait fait le même effect si je

1. Milan, *ibid.*, 66. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 31 août; de Quirina Magiotti : 1799.

n'avais pas connu la bétise de l'homme. Sçavez-vous bien qu'il y en a de moins coupable de lui qui sont en prison? Vous sçavez, ma chère, que je vous parle toujours sincèrement. Je suis fachée, que vous êtes obligée de porter la peine de ses bêtises. J'aurais mieux aimé qu'on le laissât en prison. Il y aurait exténuée sa concupiscence. Il est par trop bête, votre Brontolone. Mais sçavez-vous que Mozzi [1] depuis quarante jours a les arrêts chez lui pour avoir seulement démontré [2] des opinions qui n'étaient pas défavorables aux Français? Il aura peut être aujourd'hui la permission de sortir pour se promener sur sa parole d'honneur, ainsi que les autres sénateurs. Ceux là étaient en place et on dit qu'ils se sont mal conduits; je crois que la peure de perdre leurs charges leur ont fais faire des démarches viles. Je sais que votre compatriote avait la réputation d'être favorable aux Français avant qu'ils n'envahissent la Toscane. Tout cela croyant faire la cour au gouvernement[3], qui alors avait l'air de favoriser ces brigands par peur d'en être volés. L'ambition de S. [4] et son envie l'ont toujours guidé dans le dédale de l'intrigue.

Dites milles choses à l'archiprêtre; en vous répondant je suis sensée de lui écrire aussi, car je ne puis faire deux lettres. J'ai reçu il y a longtems le journal de Vargas et je lui ai répondu. Il m'est impos-

1. Giulio Mozzi, sénateur, fut séquestré et gardé à vue dans sa maison, dès le 7 juillet 1797, à l'entrée des *Aretini*. Après quarante-cinq jours d'arrêts, il fut mis en liberté et reprit ses fonctions sénatoriales. Sous le règne de Louis Ier, il devint ministre des Relations extérieures (23 août 1801). Il a, dit-on, été le prototype du comte Mosca, le héros de *la Chartreuse de Parme* de Stendhal.

2. *Ital. :* demostrato, montré.

3. Du grand-duc Ferdinand, qui avait entretenu en effet des relations diplomatiques correctes avec le Directoire, et observé une neutralité cordiale.

4. Spanocchi.

sible d'aprouver la conduite de votre ami[1] de ne pas sçavoir se mettre au dessus du propos du vulgaire et de vous abandonner. C'est dans l'occasion qu'on doit trouver ses amis. Grâce à Dieu, nous ne faisons pas autant de cas des propos des sots et même des mandemens de l'archevêque et des loix que le Sénat voudroit faire contre les tailles courtes et les souliers plats comme indécentes[2]. L'archiprêtre devait laisser dire et continuer à vous voir. Mais, comme je parle toujours sincérement, il y a des choses qui ne sont pas régulières dans sa conduite comme prêtre. Je ne suis pas bigotte, bien s'en faut : mais il faut toujours sauver l'apparence, et chez soi on fait ce qu'on veut; personne n'a le droit de le trouver mauvais.

Quant à Lascaris, il s'est mal conduit; il était l'instrument des Français, et c'est abominable pour un piémontais qui a été ruiné par eux. *Ma basta. V'ene tanti e tanti che non serve parlarne.*

Pour vous, ma Thérèse, je suis persuadée que votre cœur était pur, mais vous aurez commis quelques imprudences par foiblesse, et je vous plains, ayant des enfans et étant entourée de gens faibles et qui perdent la tète facilement. Je vous avois cependant avertie, d'une manière un peu énigmatique[3]; mais on a de la peine à croire aux personnes qu'on croit passionnées contre (*sic*). J'espère que tout ira bien et que l'Italie sera bientôt délivrée de ces tyrans; mais je crains toujours l'avidité des conquistateurs[4] et l'envie de vouloir trop tôt partager le gateau. Il y a de la dissolution en

1. Luti.
2. Ou plus probablement comme étant des modes d'origine française et républicaine.
3. Vraiment trop énigmatique. Teresa Mocenni est fort excusable de n'avoir pas deviné le sens caché de ces généralités.
4. *Ital. :* Conquistatori, conquérants.

France, et si on sait en profiter, dans peu le Roi sera remis sur son throsne.

On ne peut avoir aucune nouvelles de Gênes. Je crois qu'on ne sait rien de la Brignollet; elle sera dans la furnaise. Nos patriotes font le diable contre les otages[1] qui sont à l'isle de Ste-Margherite pour les rendre malheureux. Adieu, ma chère Thérèse; comptès à jamais sur ma tendre et sincère amitié. Je suis bien fachée de ne pouvoir vous être utile, il faut laisser courir la justice avec ses pas de limaçons.

---

69. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[2]

(7 septembre 1799)

Arrestation du Brontolone. — Vecchi et Ricci. — Résistance de Gênes. — Nouveaux sonnets d'Alfieri. — Le médecin Henri Fabre, frère du peintre.

7 septembre.

Je ne suis pas étonnée, ma chère Thérèse, ce que vous me dite de votre mari et de son arrestation : la même chose est arivée partout et arivent par tous dans semblables et occassions[4]; parce qu'on saisit au bond le moment de voler qui ne revindra jamais plus pour ces personnes. Ce sont les suites de la grande maladie dont les accidens se prolongent; je plains ceux qui en souffrent, mais si votre Brontolone ne s'était pas mis sur la scène, personne n'aurait pensé à lui. Je ne conçois pas comment vous l'avez laissé faire. Je suis fachée que vous en souffrez : sans cela je jouirais de son arestation. De quoi se meslait cet imbécile d'harranguer le peuple

1. Les otages toscans.
2. Milan, *ibid.*, 67. — *Suscription :* Alla signora Teresa R. M. a Siena. — Date de l'autographe : 7 septembre ; de Quirina Magiotti : 1799.

qui a plus de bon sens de lui[1] ! Le janséniste s'est tiré d'affaire quoique il a été fanatique contraire : cela paraît incroyable. Son confrère l'évêque[2] est toujours dans les mains des Dominicains, qui le prêchent en faveur du molinisme. Tout cela est bien ridicule, mais ce qui est atroce est que les jansénistes sont les ennemis du pays, meslant la cause de Dieu à celle de leur propre vengeance, comme il arive toujours et ces jansénistes sont de très-mauvais sujets. Le faiseur du *Moniteur* est un coquin : il a volé Stecchi à Livourne et s'est sauvé avec tout l'argent. Il n'y a que des coquins qui peuvent écrire un pareil journal. J'espère que Gênes sera pris, et que l'Italie sera délivrée de brigands français et italiens, qu'on dit au nombre de vingt mille à Gênes. Je n'aurais pas cru qu'il y avait tant de partisans français en Italie.

J'espère que Vittorio s'est un peu dégourdi de sa paresse. Comment se porte l'aîné? a-t-il encore souffert de ses épilepsies pendant sa maladie ? Je n'ai pas le tems de vous envoyer de nouveaux sonnets cette fois-ci ;ce sera pour le premier ordinaire. Le sonnet de *Babilone*[3] n'est pas du poète. Fabre me charge de vous assurer de son attachement. Il attend son frère de Vienne[4], qui est médecin et vient respirer l'air chaud d'Italie, après avoir soufflé dans ses doigts pendant sept ans à Vienne. Adieu : portez-vous bien et aimez-moi. Pourrai-je avoir un essai de chocolat où il y ait beaucoup de vanille, beaucoup de canelle et le cacao bien brûlé, pour en faire faire s'il me convient?

Votre lettre sert aussi pour l'archiprêtre, que je salue tendrement, ne pouvant pas écrire deux lettres.

1. *Ital. : più di lui.*
2. Ricci, ancien évêque de Pistoja.
3. Il m'est impossible de retrouver ce sonnet.
4. Le Dr Henri Fabre.

70. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(14 septembre 1799)

Chocolat spécial. — Encouragements à la fermeté. — Lisez Plutarque. — Conseils d'expérience mondaine. — La *convalescence* de Sienne.

Le 14 1799.

J'ai reçu, ma chère Thérèse, par l'archiprêtre la livre de chocolat; je lui en remettrai le prix. Je ne le trouve pas assez travaillé, mais peut-être est-il trop frais, car celui du poète est très moelleux; il me paroît foible de vanille et de canelle; pour qu'il ne me fasse pas mal, j'ai besoin que le cacao soit très brulé et qu'il soit chargé d'épices échauffantes, ayant l'estomac froid.

Il me parroit que l'archiprêtre est très effrayé de tout ce qu'il a vu. Je lui ai dit que je désaprouvais qu'il vous ait négligé, mais il a peur. Tout comme je désaprouve que vous vous laissez répéter tous les commérages des sots. Je voudrois, ma Thérèse, que, ne faisant aucun mal, que vous ne vous inquiétiez pas de ce qu'on dit[2]. Il faut être content de soi-même, n'avoir rien à se reprocher et puis laisser parler *i Pettegoli*[3]. *Il y a une vérité sûre : que la moitié du monde se moque de l'autre.* Je voudrais que vous puissiez en vous même la fermeté d'âme qui ne vous manque pas, et dans Montagne, dans Zimmerman ! Lisez *les Hommes illustres* de Plutarque, *la Vie des philosophes* de Diogène Laërce, traduit

1. Milan, *ibid.*, 68. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : le 14 1799 ; mais la date exacte est septembre, comme le montrent la nouvelle de la réception du chocolat demandé dans la lettre précédente, la suite des raisonnements de l'auteur à son amie et à Luti, sur la conduite à tenir pendant la réaction, et l'allusion à la maladie récente du *figliastre*.

2. *Ms. :* Inquitiez pas de ce qu'on dit.

3. Les bavards, faiseurs de commérages.

en français en deux volumes : Ce sont des livres qui élèvent l'âme, lui donne de la fermeté, la mettent au-dessus du vulgaire, lui font voir les hommes comme ils sont et pour ce qu'ils sont. Je me suis fait une loi dont je me trouve bien. Je ne me laisse rien redire, et je ne veux rien savoir de ce qu'on dit de moi. Les Italiens sont méchans; ils ont l'air de vouloir vous rendre service, et c'est une manière indirecte de vous dire une impertinence. Croyez dans ma longue expérience du monde. J'ai vu beaucoup et j'ai beaucoup examiné, non seulement avec mes yeux, mais avec ceux des hommes plus éclairés que moi et entre autre le Poète. Suivez mon conseil, ma Thérèse. Votre figliastre ne peut plus guérir, et il doit son état à son Brontolone. Je suis très contente de la lettre de Vittorio; elle est bien écrite. Adieu, ma Thérèse, portez-vous bien. L'archiprêtre m'a mis au fait[1] de toute la convalescence de Sienne[2]. Patience et courage, et à vous fermeté. C'est au fond de votre âme que vous devez trouver la force.

---

71. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(21 septembre 1799)

L'archiprêtre se rassure. — Livres français d'occasion. — Traductions italiennes des auteurs grecs. — L'*Emile* et le *Contrat social*. — Réaction modérée à Florence. — Disparition des Jacobins.

21 septembre 1799.

J'espère, ma chère Thérèse, que l'archiprêtre vous sera retourné plus calme et plus courageux. Il m'a dit

1. *Ms. :* au fet.
2. Euphémisme charmant! La réaction avait ensanglanté et souillé Sienne d'odieux supplices; on y avait massacré des libéraux et brûlé treize Juifs.
3. Milan, *ibid.*, n° 69. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 21 septembre; de Quirina Magiotti : 1799.

qu'il continuerait à vous voir comme auparavant. On ne gagne rien, — au contraire, — à satisfaire les caprices des sots. Je suis étonné, comme je lui ai dit (*sic*), qu'il ne se soit pas apersu que ces femmes veulent vous enlever sa société pour l'avoir. Je ne conçois pas en vérité comment l'archiprêtre, qui a de l'esprit, soit aussi pusillanime, et ne connaisse pas les hommes pour ce qu'ils sont : plus on leur cède et plus on doit leur céder ; parce qu'ils[1] l'exigent. C'est le caractère de l'homme en général et surtout des vils sans éducation.

Il sera difficile de trouver de hazard les *Vies* de Plutarque et les *Philosophes* de Diogène Laerce[2] : mais j'ai trouvé les derniers en deux volumes chez Molini, qui m'ont coûté, je crois, 18 ou 20 paules. Si vous les voulez, je vous les ferai parvenir, et nous ferons nos comptes avec du chocolat. Plutarque est cher. Il y a des Montagnes, mais j'aurais voulu vous envoyer celui avec les notes de Coste, qui donne une grande facilité pour l'entendre, étant difficille même pour les Français. On trouve quelques fois *dans des ventes des livres*, pour peu de choses, surtout les livres français ; mais depuis longtems, on n'en a pas fait ou je l'ai sçu trop tard. Il y a aussi le Plutarque, traduit en italien par le Dominichini ; vous devriez le trouver à Siene, il est bien traduit ; il y en a un autre traduit dernièrement à Vérone par le cavalier Pompeo avec intelligence. Ces sortes de lectures élèvent l'âme, empêchent l'esprit de s'occuper des commérages des sots, et apprennent à connaître les hommes pour ce qu'ils sont. Il y a aussi les lettres de Sénèque très bien traduites en italien : elles font *texte de langue*[3] en un volume in octavo

1. *Ms. :* parcequles.
2. *Ms. :* Laerts.
3. *Ital. :* Testo di lingua, c'est-à-dire autorité en matière de langue.

grande. Cet ouvrage devrait vous plaire. Montagne cite souvent son Sénèque. Pour moi j'ai toujours trouvé que ces sortes de livres me faisoient grand bien. Ils m'élevoient l'âme, me la fortifioient ; je leur dois en partie le bonheur de ma vie ; ils m'ont appris à ne rien craindre, excepté la perte de mes amis. Contre les sentiments du cœur, ils n'ont aucun pouvoir. Dites-moi si vous avez jamais bien lû toutes les œuvres de Jean-Jacques : elles sont remplies aussi d'une grande philosophie, surtout son *Émile*. Si vous relisez son *Contrat social*, après avoir entendu rabâcher sur les gouvernemens, vous retrouveriez une partie des idées qui ont tournées la tête aux Français sur la souveraineté du peuple. Il n'y a pas de doute que le peuple ne soit souverain, mais non pas comme ils l'entendent. Il faut entendre par *peuple* les propriétaires : c'est eux qui forment la masse du peuple, et non pas la plèbe ; et le peuple est souverain parce qu'il est maître de la terre, en étant propriétaires. Si les aristocrates imbéciles lisoient cela, ils croiront que je suis une Jacobine : car ils sont si bêtes et n'ont idée de rien. C'est un grand malheur de vivre au milieu des sots. Alors il faut nourir son âme de bonnes lectures et vivre avec les morts. Je me rappelle bien de mon séjour à Siene. Il y a eu cependant quelques personnes d'un mérite distingué. Je veux vous donner une petite notte pour vous former peu à peu une petite bibliotèque d'une trentaines de volumes à relire dix fois dans sa vie. Adieu, ma chère Thérèse ; croyez que je m'intéresse à vous de tout mon cœur et vous aime. Mille choses à Vittorio. Comment va votre fils ? Je salue l'archiprêtre et l'exorte au courage et à ne pas faire le chapelain de personne : c'est un sot métier.

On ne sait pas encore qui sera le commissaire impériale ; personne ne veut accepter la charge. Les procès

vont doucement. On envoie en exil et on a la maison pour prison. Les vrais Jacobins sont partis. Mengoni a volé son associé Stechi et s'est sauvé en France[1].

---

72. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(28 septembre 1799)

Philosophie de l'archiprêtre. — Livres d'occasion. — La *Nouvelle Héloïse*. — Mort du pape Pie VI. — La flotte hollandaise. — Réaction en Toscane.

28.

Ma chère Thérèse, je vous envoie par Salvetti, que j'ai chargé de vous faire parvenir (*sic*), la *Vie des philosophes* par Diogène Laerts, qui coute 18 paules. J'espère que vous en serez contente; et quoiqu'en dise l'archiprête, c'est une consolation que la lecture des livres qui nous élèvent l'âme. Je crains que ce qui fait le malheur de votre ami[3], c'est la famille qu'il a chez lui et qui a besoin de ses secours, qui sont diminués; et quand on manque d'argent pour les autres, et pour des autres qui nous sont chers, il n'y a pas de philosophie qui tienne ; on souffre, et rien ne peut nous soulager. — La philosophie est bonne pour nous enseigner à nous passer du superflue, mais elle ne donne pas à manger.

Procurez-vous aussi les lettres de Sénèque, qui font texte de langue italien : elles vous plairont pour les pensées et la manière dont elles sont dites. Montagne

1. A la fin de la lettre sont les indications bibliographiques suivantes : *Selecta ex Grecis scriptoribus in usum studiose juventutis* stampato alla stamperia Cambiagi, 1774; — *Favole d'Esopa*, tradotte dal Rossi; — *Dizionnario* (sic) *delle favole in compendio per l'intelligenza dei poeti;* in Torino, 1773.

2. Sienne, Bibl. Comm. 5. — *Inscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni a Siena. — Date de l'autographe: 28; de Quirina Magiotti: 28 gennaio del 1800; supposée par Corradini: 28 octobre 1799. — Cette hypothèse est la seule fondée, comme le montrent les allusions aux événements historiques ici mentionnés.

3. L'archiprêtre Luti.

les cite souvent. — J'ai trouvé un Montagne en trois volumes dont on demande 32 paules, et qu'on aura pour 30. Si vous le voulez, vous me le direz. Je vous exorte à lire tout Rousseau : il est souvent très intéressant. — J'aime son *Héloyse*, mais surtout quand elle est avec son mari; il y a des détails qui m'intéresse. Je trouve les deux lettres sur le suicide un chef d'œuvre d'éloquence. — Les lettres sur Paris m'intéressent, et sont bien vraies. Le stile de cet homme est enchanteur; on prétend qu'il séduit par son éloquence plus qu'il ne persuade.

Il paroit sur que le Pape soit mort[1] ; on ne le sait cependant que par le ministre d'Espaigne avec lui, mais aucun de ses prêtres n'a écrit.

On dit[2] que le roi de Prusse entre en danse et a fait avancer des troupes pour reprendre Clèves et Juliers. — La flotte hollandoise s'est donné aux Anglois, arborant cependant cocarde d'Orange[3]. Je crois que la Hollande sera bientôt prise par les coalisés; plusieurs villes ont capitulées. Je ne serois pas étonnée que dans une an la France ne soit démocratisée[4]. Jusqu'à présent personne ne veut du commandement en Toscane. Notre Sénat fait ce qu'il peut, mais la sanction de Vienne ne vient jamais. Il auroit été plus naturel de rétablir l'ancien gouvernement tous (*sic*) ses ministres qui ne fesoit pas mal. Le gouvernement militaire a

1. Pie VI était en effet mort à Valence le 29 août 1799. Pie VII ne fut élu que le 14 mars 1800.

2. En avril 1799, l'Autriche, l'Angleterre et la Russie avaient formé une nouvelle coalition contre la France, pendant que Bonaparte était en Egypte. La Prusse ne s'y associa pas.

3. La flotte anglaise avait paru sur les côtes de Hollande le 19 août 1799, y avait débarqué des troupes malgré la présence des Français, et le parti orangiste ayant refusé de combattre, la flotte hollandaise du Texel se rendit aux Anglais le 27 août.

4. *Sic*. Il y a ici un lapsus évident. Mme d'Albany écrit le contraire de ce qu'elle veut dire.

ordonné à la Venturi[1] d'aller à la campagne, de n'y recevoir personne, et de ne pas revenir jusqu'à nouvel ordre. On dit qu'elle recevoit chez elle assez mauvaise compagnie, toutes les femmes suspectes, la Fabroni, Pallavicini, Bellini[2], qui se sont mal conduites pendant le tems des Français. On dit que Rome est au moment d'être évacué. Les troupes allemandes sont aux portes; le commandant a renvoyé les Arétins[3], qui voloient et saccagoient, et ces héros battent le pavé de Florence. — Il y a ici un procès d'un commandant qui a fait mourir un jeune homme à Siene sous les coups de batons, qui fait dresser les cheveux. — Les hommes sont abominables dans le bien comme dans le mal : ils sont excessives et finissent par tout gater. Adieu, ma Thérèse : croyez que je vous suis attachée pour la vie. J'espère que le tems vous prouvera que mon cœur n'est pas de la trempe ordinaire. Je vous abandonne tout le reste en moi, qui ne vaut rient. Mille chose à Vittorio. Je trouve quelques fois l'*Emile* détachée, je vous l'envoieroi. — Je serois bien aise que vous lisiez toutes ces œuvres; je les ai déjà lues trois fois. C'est l'auteur qui me plaît le plus : il va au cœur.

1. Marianne Testard-Venturi fut arrêtée en août 1799, son procès fut instruit par sa *camera nera* et le général Hohenzollern la relégua « in campagna », n'osant pas la mettre en prison à cause de sa nationalité française (Zobi, *Storia Civile della Toscana*, VIII, 387; — Tivaroni, *Italia durante il dominio francese*, t. II, p. 22). Le comte Palffy l'autorisa ensuite à rentrer à Florence. On appelait *camera nera* un tribunal chargé d'assurer l'ordre moral et la tranquillité publique, composé de trois membres et dirigé par Cremani, qui persécuta systématiquement *giacobini* et *giansenisti*.

2. Teresa Pelli Fabroni, intelligente et lettrée. — Cf. Son *éloge* par Rosini (Pisa, Capurro, 1830). Mme Bellini, remarquable surtout comme amateur de musique, la meilleure des *dilettante* de l'époque, d'après Tribolati (*Conversazioni di G. Rosini*, p. 154).

3. Les bandes arétines, qui s'étaient insurgées contre les Français, et qui, sous prétexte de guerre nationale, commettaient, de l'aveu même de Mme d'Albany, mille abominations. Elles étaient rentrées à Florence, le 7 juillet 1799.

73. — *A Teresa Regoli Mocenni* [1]

(5 octobre 1799)

Malheurs domestiques de l'archiprêtre. — Enthousiasme réactionnaire à Florence. — Petit sermon à Teresa. — La capitulation de Rome.

5 octobre.

J'ai trouvé ici, ma chère Thérèse, l'*Emile* en quatre petits volumes pour 16 paules. Voyez si cela vous convient : tout l'ouvrage coûte six sequins; si vous avez envie de toutes les œuvres, vous pourriez me les payer peu à peu. Si vous ne voulez que l'*Emile*, je vous l'envoyerai d'abord. Je suis persuadé que vous serez contente de la *Vie des philosophes*. Notre archiprêtre a beau dire : la lecture fait du bien à l'âme; elle la nouri comme la bonne chère bien digérée fait au corps. Je plains ce peauvre homme : cette famille fait son malheur. Il a épousé tous les parens de cette femme : on devrait, quand on a la disgrace d'aimer une femme de cette classe, la faire rompre avec tous ses parens; sans cela on se met dans un grand embaras, exceptés si on est bien riche : on peut leur faire une pension et tout est dit. Mais ce n'est pas le cas de l'archiprêtre.

Je savois que Berlinghieri estoit jacobin. Il est singulier que la noblesse se conduisse mal avec les Autrichiens; elle en sera la victime. Il n'y a rien de tel comme Florence : nous avons le même enthousiasme pour les troupes, la même haine pour les Jacobins, sans cependant insulter personne. Ce pays est excellent; le peuple est bon, soumis; quand il ne se conduit pas bien, c'est la faute des gouvernans. Dites-moi si on vous

1. Milan, *ibid.*, n° 70. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 5 octobre; de Quirina Magiotti : 1799. Date assurée par la mention de la capitulation de Rome.

laisse tranquille ? Laissez-les dire, nourrissez votre esprit, ma chère Thérèse, et vous vous en trouverez bien. Votre âme sera au-dessus des commérages que vous ne devez jamais vous laisser raporter ; ils ne font que avilir l'âme et la rapetisser au lieu de l'élever, et nous devons toujours chercher tout ce qui peut l'agrandir, et c'est dans les anciens qu'on trouve ces sentimens nobles. Pardon du petit sermon. Je n'ai pas besoin de chocolat pour le moment. Je vous en demanderai dans quelque tems en tablette pour manger, ainsi que deux panpepatti des plus communs qui me plaisent davantage.

Milles choses à Vittorio et à notre archiprêtre. Je ne veux pas lui parler de se faire courage, puisque cela l'irite. Rome a capitulé avec les Anglais et les Napolitains qui ils (*sic*) sont entrés[1]. Les Autrichiens toujours lents sont furieux de ne l'avoir pas pris : ils était depuis huit jours aux portes et n'entraient pas. On dit la capitulation mauvaises.

Je crois que B. qui était avec les Arétins n'est pas napolitain : on le dit allemand.

---

74. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(12 octobre 1799)

Comptes de ménage et livres d'occasion. — Le chocolat d'Alfieri. Suite de la réaction toscane. — Le conclave de Venise. — Les *Papabili*.

12 octobre.

Ma chère Thérèse, *vous n'avez pas le sens commun* avec votre ponctualité[3] à me faire payer le peu d'argent

1. Le 29 septembre. La capitulation garantissait l'amnistie aux partisans de la France et de la République romaine. C'est ce que Mme d'Albany appelle une mauvaise capitulation. Les Napolitains de Naselli se chargèrent de la corriger. Cf. Dufourcq, *op. laud.*, pp. 537-545.
2. Milan, *ibid.*, 71. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 12 octobre ; de Quirina Magiotti : 1799.
3. *Ms. :* poncualité.

que (*sic*)[1] déboursé. Il m'aurait été plus commode que vous le gardiez comme je vous en avais prié, et nous aurions décompté en chocolat et *panpepato*. Mais vous l'avez voulu d'une autre manière. Et sçavez-vous ce qui en arive? C'est que depuis que j'ai trouvé l'*Emile* pour 16 paules à la boutique, il m'est venu un catalogue d'une bibliothèque à vendre, et que j'espère avoir votre *Emile* à meilleur marché : j'ai renvoyé celui du libraire et j'attends l'autre; ainsi ce sera moi qui vous devra, à moins que je ne trouve quelques livres qui vous conviennent. Il est possible que je trouve l'œuvre de Rousseau à un paules le volume, et alors je vous les prendrai. Vous ne pouvez pas vous imaginer le bon marché des livres quand on les vend chez les particuliers. J'en ai acheté pour rien. J'en prendrai pour vous, si je trouve ce qui vous est nécessaire comme Plutarque, Rousseau, Montagne ; celui du libraire n'a pas les notes de Coste. Il est difficile à trouver. Dites-moi si votre boutique sera un caffé ou une boutique de droghe? Si c'est la dernière, je pourai me pourvoir chez vous de caffé, de sucre, etc. Le poète n'a pas changé de marchand de chocolat : il est trop content de celui que vous lui fournissez. Mais il en a encore *pour une année*, et peut-être dans peu il en fera faire *sa solita dosa*.

L'histoire de la dame est jolie. Vous devriez m'en dire le nom. Mais l'injustice est abominable. Le chanoine aurait été bien aise de vous faire faire la retraite. Je suis persuadée que tous ces comérages ne vous ont pas rapetissé l'âme, au contraire. Il faut en rire : ce sont des sots et des lâches qui, n'ayant plus rien à craindre, veulent couvrir leur lâcheté du tems qu'il y avait à risquer. Ici on emprisonne aussi, mais non pas

1. Corrigez *que j'ai déboursé.*

sans motif; quelque petite chose il y a toujours[1]. Pour moi si je commandois, je tâcherois de trouver un pendable, je l'exécuterois avec pompe, et puis je pardonnerois à tout les autres, qui la plupart n'ont agi que par lâcheté et très peu par malice. Les mauvais sont partis pour Gênes, tout comme à Rome les coquins sont expulsés. Mgr Consalvi est secrétaire du Conclave : il l'a eu à l'unanimité des cardinaux. C'est une marque d'estime qui doit le frapper, malgré la *seccatura* de la place. Si jamais Antonelli est pape, vous deviendrez un personnage; mais il n'est pas du nombre de ceux qui peuvent l'être. Ce sera probablement Mathei ou Archetti, à ce qu'on dit. Adieu, ma Thérèse; portez-vous bien et comptez toujours sur ma tendre amitié. Le poète et Fabre vous font milles complimens. Je salue l'archiprêtre dolent *impicciato*. Je voudrais le sçavoir déglutiné (*sic*) de toutes les petitesses qui l'entourent, et de la compagnie dans laquel il est. Milles choses à Vittorio.

---

75. — *A Teresa Regoli Mocenni* [2]

(19 octobre 1799)

Emile. — La bataille de Zurich. — Souvarov et Klenau. — Retour de Bonaparte. — La lettre imprimée d'Ansano Mocenni.

19 octobre.

C'est moi à présent, ma chère Thérèse, qui vous doit seize paules pour l'*Emile;* car j'espère de vous faire (*sic*) avoir à meilleur marché à la vente de la bibliothèque, et ménager votre bourse, et vous procurer quelque

1. Tournure purement italienne.
2. Milan, *ibid.*, 72. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 19 octobre; de Quirina Magiotti : 1799. Date assurée par les nouvelles politiques.

autre livre avec la même somme. Ayez donc patience. Je vous ferai crédit pour les autres ouvrages que je vous acheterai, jusqu'à ce que vous puissiez me payer ou m'envoyer du chocolat ou autre choses.

Il me paraît que notre archiprêtre s'est un peu calmé depuis qu'il a lu son homélie en public. Son université est suspendue ainsi que celle de Pise. Cela lui donnera un peu de tranquilité.

La bataille [1] que veut sçavoir l'archiprêtre a été donné dans le mois de septembre par les Français, dans le moment que l'archiduc a été obligé d'aller sur le Rhin [2] et que l'armée était affoiblie. Les Français ont chassés les Autrichiens de Zurich [3], et ont tué le général Holze [4] au moment qu'il allait faire une découverte pour connaître la position de l'armée. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les Suisses étaient pour les Français, malgré le traitement qu'ils en ont reçus depuis une année. Le canton de Zurich ne veut plus de son ancien gouvernement et combat contre ceux qui lui veullent rendre. Suvarov [5], a ce qu'on dit, a repris ce que les Français avoient gagnés, et il est à Lucerne; on espère qu'il reprendra Zurich aussi. Sur la rivière, les affaires n'allaient pas trop bien. Clenau s'est retiré à Sarsanna, et à Pise on a été très effrayé quand on a vu partir la trouppe pour aller renforcer Clenau. La prise

1. Ce sont les journées dites Batailles de Zurich que résume ici Mme d'Albany.

2. L'archiduc Charles avait été envoyé sur le Rhin pour reprendre Philipsbourg aux Français, et était remplacé en Suisse par Souvarov.

3. Non les Autrichiens, mais les Russes de Korsakof, cernés dans Zurich, et, après deux jours de résistance, repoussés avec des pertes énormes par Masséna, Oudinot et Mortier.

4. Victoire de Soult sur la Linth, passée grâce au stratagème héroïque de Dellard. Holze y fut tué, et 3.000 Autrichiens faits prisonniers.

5. Nouvelles inexactes. Souvarov arriva à Altorf le 25 septembre et essaya de gagner Schwytz, mais il fut repoussé par Masséna, Lecourbe et Molitor, et ne put que gagner Coire et Feltkirch (et ses quartiers d'hiver en Bavière).

de Cunéo[1] serait une grande chose pour nous, mais il n'est pas même entouré. Les Français vont à quinze milles et peuvent toujours inquiéter. Il faut premièrement les battre avant de commencer le siège. Je crains bien que nous passerons un mauvais hiver et qu'on ne poura pas fermer l'Italie, qu'il y aura des incursions continuelles. On dit Buonaparte arivé en Corse avec son état major; un corsaire l'a déposé à Livourne; mais je n'en crois rien[2]. Le poète vous salue ainsi que Fabre qui attend son frère tous les jours. Il lui a dit de ne plus lui adresser ses lettres à Vienne, mais à Venise. C'est une marque qu'il est en routte.

Adieu, ma chère Thérèse, je vous embrasse de tout mon cœur. Il est difficille que je puisse vous être utile pour le procès de votre mari; je ne connais pas tous ces gens-là. *E una vera birbonata.* On m'a dit qu'il avait envoyé sa lettre au janséniste pour la faire mettre dans *le Moniteur;* c'est ce que dit le janséniste, et cela est très vrai. Vos chanoines sont des animaux avec leurs bêtises; vous faites bien de les mépriser. Adieu, ma chère; aimez-moi et dites milles choses pour moi à Vittorio. Adieu, ma Thérèse. Je crois que le procès de Pandolfe n'ira pas très bien, qu'il perdra sa place; il est arivé de Vienne des ordres très sévères contre les Jacobins, de ne pouvoir les laisser dans aucun emploi.

L'arcivescovo nostro nei solenni funerali fatti al Papa nella nostra cattedrale, fece una bella omelia e temendo di non aver voce da reggere alla recita, la fece recitare dal nostro arciprete, chi la recitò assai bene. L'ha stampata e regge anche alla stampa. Ella è scritta con gran giudizio, e vi sono dei pezzi scritti con calore che muovono.

1. Championnet y avait concentré la nouvelle armée d'Italie, c'est-à-dire les débris des troupes de Moreau, Macdonald et Joubert.
2. Le 13 octobre 1799, Bonaparte débarque à Fréjus.

76. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(26 octobre 1799)

Retraite de Teresa à la campagne. — Emeute jacobine. — En *Berlina*. — Campagne de Souvorov. — Piémontais à Florence. — Le carnaval de Carlo Emanuele.

26.

Ce sera désormais, ma chère Thérèse, à l'archiprêtre que j'adresserai mes lettres, et qui vous les fera passer ; comme elles arivent à Siene avant que d'aller à la campagne, il les lira. J'espère que le grand air et la solitude vous feront du bien. Dites-moi si le Brontolone vous accompagne : ce qui est moins gai pour vous. Nous avons eu un moment de peur : on nous a dit que les Français étaient à Pontremoli et que le général Clenau n'avaient pas les forces suffisantes pour les repousser ; et pour cela faire les troupes de Florence sont marchées vers Sarsana ; mais heureusement les brigands ont été repoussés. Malgré cela, les Jacobins se sont réjouis, ont fait leur festin samedi au soir, et ont été coffrés la nuit, et le lundi matin mis à la *Berlina*, à la vue de tout Florence qui s'était rassemblé sur la place du Grand Duc pour les insulter, et il n'y a pas plus de monde le jour de saint Jean qu'il n'y avait lundi pour voir ces coquins. L'opinion contre les Français est bien prononcée, et, excepté quelques coquins ruinés et mauvais sujets, tout le monde pense de même. Les jeunes gens de la berline sont des fils de marchands, Cassini, Cinganelli, toutes personnes de mauvaise réputation.

Les affaires d'Hollande vont bien, les Anglais sont près d'Amsterdam[2]. La Suisse est plus difficile à vaincre,

1. Milan, *ibid.*, 73. — *Suscription :* Al Signor arciprete Luti, provveditore degli studi dell' universita di Siena, a Sienna. — Date de l'autographe : 26 ; de Quirina Magiotti : octobre 1799.

2. Nouvelles inexactes et arriérées. Depuis le 18 octobre, la convention

et croiriés vous que, malgré la manière cruelle avec laquelle les Français ont traités ces peuples libres, ils ont des partisans à l'infini, par haine de la maison d'Autriche : ancien préjugé de six siècles, tellement enracinés chez ces têtes dures qu'ils croient encore qu'elle vient les conquérir ? L'archiduc cependant a fait ses proclamations, mais inutilement. Suvarov échoue contre les écueils de ces pays de montagnes, difficille à vaincre ; il n'a pas cependant été battu, mais il n'avance pas[1]. Je désire la prise de Gênes, qui ne le sera qu'après celle de Cuneo. Nous avons eu une collonie de Piémontais qui sont venus voir le roi, qui fait son carnavale spirituel en courant les églises et les corps saints, les prises d'abit des religieuses et toutes les fêtes d'église ; c'est bien heureux de pouvoir se satisfaire de cette manière et se consoler des malheurs de ce monde dans l'espérance des jouissances du Paradis.

J'espère que l'archiprêtre se calme un peu. Dites-moi, ma Thérèse, quelle vie vous menez à la campagne. J'aurai soin de garder les livres que j'achèterai pour vous, mais je vous avertis que je ne ferai que des bons marché ; s'ils sont chère, je ne les prendrai pas, parce que d'hasard en attendant on trouve tout, surtout n'étant pas pressé.

Adieu, ma chère Thérèse, je vous embrasse de tout mon cœur. Aimez moi toujours ; milles choses à Vittorio ; le poète et Fabre vous saluent. Fontana a été exilé à la campagne. On ne voit plus la Fabroni, s'étant mal conduite. Adieu.

d'Alkmaar, signée entre Brune et le duc d'York, avait débarrassé la Hollande des Anglais, qui ne gardèrent que les vaisseaux hollandais qu'ils avaient pris.

1. Depuis un mois, Souvorov luttait péniblement contre l'armée de Masséna, et finalement n'évitait une capitulation qu'en se jetant vers Coire. Les nouvelles de Mme d'Albany sont donc ici aussi fort en retard et trop optimistes.

77. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(2 novembre 1799)

Occupations de campagne. — Les religieuses de Montovi. — Mme d'Albany à la *pagnotta*. — La poésie épique. — Homère et Hérodote. — L'*Homme* d'Helvétius. — Campagnes de la Riviera et de Suisse.

2 novembre.

Je m'imagine, ma chère Thérèse, que vous êtes partie pour la campagne, puisque je n'ai pas eu de vos nouvelles mardi passé. Vous aurez eu du bien mauvais tems, et la pluye est bien ennuyeuse à la campagne, surtout si on est avec des personnes qui ne savent pas s'occuper, comme doit être le Brotolono. Pour vous, je ne suis pas en peine comment vous passerez le tems : quand on aime la lecture, les journées sont trop courtes. Pendant les quatre mois que j'ai abité Montovi, j'ai quasi toujours eu de la pluye, et cependant je puis vous assurer que je savais très bien passer mes journées. Je vous dirai cependant que ma santé a souffert de la trop continuelle occupation; mon estomac s'en était affaiblie. Je ne sais si je vous ai dit alors que j'avais le voisinage d'un couvent de religieuses, chez qui j'allais de tems en tems passer quelques momens pour me délasser, et que j'ai étonnée du bon sens de ces femmes : elles sont bien supérieures aux nôtres, qui n'ont pas le sens comun; elles parlent de tout et sont aux courants de tous les événemens de ce monde. Il y avait surtout la carmerlingen (*sic*) qui a beaucoup d'esprit. Nous sommes restés toujours en relation d'amitié : elles m'envoyent du pain, et je dis que je suis à la *pagnotta*[2] du couvent,

1. Milan, *ibid.*, 74. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, provveditore degli Studi dell' universita di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 2 novembre; de Quirina Magiotti : 1799.

2. *Ital. :* miche. — C'est de l'usage auquel fait ici allusion Mme d'Albany que dérive l'expression connue : être sur le Mont Pagnotte.

et je leur donne les gazettes et autres petites douceurs qui les amusent. Rendez moi compte de la vie que vous menez. Vous devriez vous coucher de bonne heure et vous lever de bonne heure, c'est un régime très sain. Dites moi si vous avez déjà commencé à lire les *philosophes?* Je viens de finir à peu près tous les poèmes épiques de toutes les nations, et le dernier a été *la Henriade*, dont la langue n'est rien moins que épique. Je vais commencer les théâtres; le premier sera celui des Grecs, Eschile, que j'ai en italien, en français et en anglais. Je lis alternativement un jour la poésie et un jour l'histoire. J'ai fini Hérodote, et je vais commencer Thucydide, qui est la continuation de cet historien, le père de l'histoire. Il est extraordinaire que les Grecs ont eu si longtems après Homère un bon prosateur: car Hérodote est plus de quatre cents ans après le prince des poètes et quasi toutes les nations sont de même. Ils ont eux (*sic*) de bons poètes, bien avant que d'avoir des prosateurs; je ne conçois pas. J'ai observé que toutes les nations ont eu la même marche pour les lettres que pour les arts; elles ont commencés de même et ont continués chacune selon leur génies, car il y a un très grand (*sic*) dans les différents poèmes épiques. Milton ne ressemble pas au Tasse, qui, après Homère et Virgile, est supérieur à tous les autres à mon avis : c'est un grand plaisir de lire et de comparer ce qu'on a lu.

Si je trouve *l'Homme* d'Elvétius, je vous le prendrai, quoique je trouve que les ouvrages de cet homme gâtent le cœur. On sait très bien que tout ce que nous faisons de bien est pour nous, mais on n'aime pas de le voir démontré sistématiquement. Je trouve son *Esprit* un mauvais livre, et l'autre est une répétition du premier, *una ribolitura* sous un autre nom.

Le générale m'a dit que les Français avaient mis en réquisition tous les chevaux et mulets de Gênes pour

emporter leurs bagages, et qu'ils s'étaient retirés de la rivière du Levant jusqu'à Cerigliano. Cuneo est cerné : j'espère qu'avant peu de semaines il sera pris et que nous serons tranquille ici. La campagne de la Suisse est finie[1]. La neige s'oppose à sa continuation. Dieu veuille que le printems continue à nous être favorable. Je crains que la France sera assez esclave pour ne pas vouloir prêter la main aux coalisés, et qu'ils préféreront leur esclavage nationale.

Adieu, ma chère Thérèse ; comptez à jamais sur ma tendre amitié pour la vie. Milles choses à Vittorio. J'espère qu'il s'applique davantage. Fabre attend son frère dans huit jours : il est parti de Vienne. Le poète vous salue et moi j'en fais autant à notre archiprêtre.

---

78. — *A l'archiprêtre Luti et à Teresa Regoli Mocenni*[2]

(9 novembre 1799)

Campagne de la Riviera. — Siège de Gênes. — Les *lumières* et la Révolution. — L'Université de Pise. — Teresa sans le Brontolone.

9 novembre.

Je vais d'abord répondre, mon cher archiprêtre, aux articles de votre lettre. Je crois que les Allemands n'ont pas de soldats de trop pour les envoyer à Siene qui n'en a pas besoin. Il seroit à désirer, pour finir la guerre plus vite, qu'ils aient 20.000 hommes de plus. Je crois que Gênes et Cuneo seroit déjà pris. Quant cette dernière forteresse sera prise, Gênes tombera de

1. Elle néglige de dire que c'est au profit des Français.

2. Milan, *ibid.*, 75. — *Suscription :* Alla signor arciprete Luti, proveditore degli studi dell' universita di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 9 novembre ; de Quirina Magiotti : 1799.

lui-même. Les Français ont fait deux attaques : une du côté de Novi et la Scribia, et l'autre du côté de Mondovi, et ils ont été repoussés partout. Ils vouloient s'établir dans Mondovi cet hiver et empêcher le siège de Cuneo. Il seroit bien à désirer que cette place fût prise, pour que nous ayons un peu de repos.

Je ne crois pas que c'est trop de lumières qui est la cause des désordres que nous voyons. Je crois que ce sont les demies connoissances qui rendent les esprits faux. Si on connaissait ce que c'est que la vraie liberté, on saurait qu'elle ne s'établit pas comme font les législateurs du jour. Il n'est pas nécessaire de dépouiller les riches, et surtout d'attaquer les propriétés, de détruire la religion et les mœurs, si la liberté, vous le sçavez mieux que moi, a pour base le respect de ces trois fondemens. Vous aurez vu que les Français n'ont pas eu pour eux un homme d'un véritable génie, ni un homme véritablement sçavant : ils ont eu des demis lettrés.

L'Université de Pise a congédié cinq de ses professeurs. Serratti, piqué de n'avoir pas pu aller à Vienne, a pris service à Naple[1]. Le Grand Duc a voulu le mettre de niveau avec M.[2] : il s'en est fâché et a abandonné la Toscane pour Naple. Comment (*sic*) M. est disgracié de Vienne, le Grand Duc voulait que tout son conseil fût traité de même.

Vous régnez donc, ma chère Thérèse, sur vos paysans, et je vous félicite d'être loin du Brontolone. Ce doit être une vraie jouissance pour vous et une nouvelle. Vous ne la sentiriez pas si vous n'aviez pas tou-

1. Francesco Seratti, ministre du grand-duc, avait signé, le 24 mars précédent, la proclamation du grand-duc invitant les Florentins à faire bon accueil aux troupes françaises. Il alla prendre à Palerme du service du roi de Naples.

2. Manfredini.

jours été esclave. Vous voyez donc que dans ce monde il y a un peu de bien et un peu de mal : tout est composé (*sic*), et je suis sûre que vous êtes plus heureuse dans votre retraite que qui que ce soit. Jouissez en donc le plus que vous pourrez. Je suis fâchée que vous n'ayez pas Vittorio avec vous pour partager votre bonheur : car il faut encore pouvoir en parler avec quelqu'un. Croyez que je jouis de vous sçavoir heurese un moment. Adieu, ma chère, je vous embrasse de tout mon cœur milles fois et vous aime.

---

79. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(16 novembre 1799)

Nouvelles militaires. — Fossano. — Les conseillers du grand-duc de Toscane. — Le frère de Fabre.

16 novembre.

Vous n'aurez tous que quelques lignes de moi, n'ayant pas le tems de vous écrire longuement : ce sera donc pour la semaine prochaine. Je n'ai pas eu de vos nouvelles mardi; l'éloignement de la campagne en est cause, et puis la charge de chaplain de l'archiprêtre doit l'occuper beaucop. J'admire sa patience de vouloir s'ennuyer par respect humain,... quoique s'il s'amuse le reste du jour : le moment de la messe est bientôt passé.

Nous avons eu une victoire complète à Fossano. Les Français ont été dispersés : ils vouloient empêcher le siège de Coni et venir manger en Piémont pendant

1. Milan, *ibid.*, 76. — *Suscription :* Al Signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena. — Date de l'autographe : 16 novembre ; de Quirina Magiotti : 1799.

l'hiver. J'espère que Gênes sera bientôt pris. Ancone a capitulé le 11 [1].

Frulano (*sic*)[2] est nommé chef des bureaux au lieu de Serrati, qui a demandé sa démission et a pris service à Naple, parce que le Grand Duc ne lui a permis d'aller à Vienne parce que M. [3] n'a pas pu y aller. Il a voulu tenir son conseil de niveau.

Adieu je n'ai pas le tems de vous en dire davantage. J'embrasse ma Thérèse, je salue l'archiprêtre, Fabre vous fait ses complimens. Il a reçu son frère de Vienne qui est grand, fort, et parroît très sensé.

---

80. — *A Teresa Regoli Mocenni*[4]

(23 novembre 1799)

Procès d'Ansano Mocenni. — Lectures épiques et historiques. Sièges de Coni et de Gênes. — Nouvelles privées.

23.

Vous êtes donc, ma chère Thérèse, au milieu de vos philosophes et maîtresses de vos actions. Je m'en réjouis, parce que je vois par votre lettre que vous êtes heureuse. C'est un plaisir tout nouveau pour vous et qui vous fera du bien à l'esprit et au corps; la retraite vous calmera l'imagination, et vous fera voir les choses pour ce quelles sont. Il me parraît que le procès de

1. Le général Monnier, après une brillante résistance dans Ancône, capitula le 12 novembre. L'entrée des Austro-Russes fut marquée par des désordres graves, surtout contre les libéraux et les juifs. Cf. Dufourcq, *op. laud.*, p. 545.

2. Leonardo Furlani, avocat, nommé direttore del dicastero di Stato par le grand-duc alors à Vienne, et confirmé après Marengo dans les fonctions de chef du secrétariat.

3. Manfredini.

4. Milan, *ibid.*, 77. — *Suscription:* Al signor arciprete Luti provveditore degli studi a Siena. — Date de l'autographe: 23; de Quirina Magiotti : novembre 1799; d'une autre main au verso : 23 novembre 1799.

votre mari est une vraie coquinerie : vous pouriez en appeler et l'exposer à Frullani (*sic*) qui est à la tête de tous les départemens.

Je sais que le janséniste a dit que votre mari l'a obligé ou prié de faire mettre dans la *Gazette* son prône à ses paysans. Je crois que le janséniste est un fourbe, qui s'est tenu derrière le rideau pour voir comment la scène se passerait. A présent il fait l'aristocrate.

J'ai fini de lire tous les poèmes épiques de toutes les nations. J'ai commencé le théâtre grec, et je lirai aussi celui de tous les peuples qui en ont un. Je continue aussi les historiens grecs : j'ai lu Hérodote et une histoire entière de la Grèce d'un nommé Gillies, anglais, qui a beaucoup de mérite ; il arrive jusqu'à la mort d'Alexandre ; et un nommé Ghast la continue jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains et la destruction d'Athènes. Je me suis convaincue que toutes les républiques démocratiques où le peuple a trop de pouvoir, c'est-à-dire la *plèbe*, sont toutes de même ; qu'on n'a pas un jour de tranquillité, les factions se succèdent les unes aux autres, et un gallant homme a rarement le pouvoir de faire le bien, et, s'il l'a, c'est pour peu de tems. L'histoire est une grande école de ce qui sera par ce qui a été. Les mêmes événemens se répètent sans cesse, parce que ce sont toujours des hommes qui les opèrent. Il y a quelques nuances de plus ou de moins selon les siècles et les climats. Nous sommes au moment d'une nouvelle bataille qui doit se donner pour finir le siège de Cuneo et chasser les Français de Gênes. Dieu veuille qu'elle soit heureuse, que nous puissions vivre tranquillement cet hiver !

Adieu, ma chère Thérèse, portez-vous bien, et jouissez le plus que vous pourez de votre solitude, si elle vous rend heureuse. Je salue le chapelain de campagne. Milles choses à Vittorio : j'espère qu'il est moins pares-

seux. Adieu, aimez-moi. Quand vous reviendrez de la campagne, je vous demanderai deux pains *pepati* les plus comuns qui me plaisent à dix paules et six livres de torone de différentes espèces. Je vous dois toujours seize paules pour l'*Émile*. Le maître de la bibliothèque est à la campagne, mais je me flatte de vous faire faire un bon marché.

Je crois que Spannochi perdra sa place.

---

81. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(30 novembre 1799)

Le comte de Vargas. — Nouvelles d'Allemagne et d'Italie. — Le prince Gabrielli. — Le *petit noël* des Toscans. — Paul I[er] mécontent. — La bibliothèque de M[me] d'Albany. — Ses lectures historiques. — Paresse et progrès de Vittorio. — La mère et le frère de Fabre. — Le procès des sénateurs.

30 novembre.

Je vous envois, mon cher archiprêtre, à votre adresse trois livres que je vous prie de remettre au c[omte] de Vargas, et je le prie de me les renvoyer quand il les aura lus. J'ai cru qu'il était plus sûr de vous les adresser pour lui. Quant le comte de Vargas les aura lus, si la Thérèse veut lire la vie de Zimmermann qui est à la tête de l'ouvrage, à elle permit. Comme elle aime tant ses écrits, elle ne sera pas fâchée de connaître sa vie.

Je ne sais si les affaires vont très bien en Allemagne, mais je sais que, en Italie, elles s'acheminent à la faire évacuer par les Français. Le siège de Cuneo va son

1. Milan, *ibid.*, 78. — *Suscription:* Al signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 30 novembre ; de Quirina Magiotti : 1799. Date assurée par les nouvelles politiques.

train; et les incursions que les brigands font dans le Piémont, où ils sont quasi toujours battus, est pour avoir de quoi manger : car le long de la rivière de Gênes et dans la ville même, il n'y a pas de quoi les nourir. L'expédition de Hollande n'a pas réussi parce que les Hollandais ont préféré leur esclavage ou ont eu peur de se montrer[1], et les Anglais ont rempli leur but : ils ont eu la flotte[2] et n'ont plus besoin d'en tenir une pour bloquer le Texel. Les Anglais n'ont qu'un but : prendre s'ils peuvent tous les vaisseaux des amis et des ennemis.

Je suis étonnée de la peur du P. G.[3], dites-moi si c'est le fils ou le père? J'ai connu autrefois à Rome ce dernier. Il me semble que ce n'était pas un aigle. Le vieux avait beaucoup d'esprit, mais il était joueur de profession. Je me flatte que pour Noel, Cuneo et Gênes seront pris : ce sera un agréable *ceppo*[4] pour la Toscane qui assurera sa tranquillité. On dit que Paul premier a rappellé son armée[5] étant mécontent de François second, qui n'a pas encore restitué les états aux princes italiens, sans réfléchir que la guerre n'est pas finie, et que l'armée autrichienne[6] doit vivre aux depends de ces pays. Vous ne pouvez pas croire combien tout le monde est injuste et ingrat. Moi qui vois tous les soirs des

1. Les Hollandais ne voyaient dans les Anglais que des concurrents pour leur commerce et des rivaux jaloux de leur empire colonial : d'où leur fidélité à la France.
2. Par la convention d'Alkmaar.
3. Le prince Gabrielli, nommé plus loin.
4. Bûche de Noël.
5. Les victoires de Bergen et de Zurich avaient mis la coalition en désarroi. Paul I[er], vexé des perfidies et des intrigues de l'Autriche et de l'Angleterre, mécontent de voir l'Autriche s'emparer de l'Italie, de l'inutilité des victoires de Souvorov en Italie et de l'insuccès final de sa campagne de Suisse, rappela ses troupes, et se retira de la coalition le 22 octobre, sans toutefois faire alliance avec la France (cf. Sorel, *op. laud.*, V, p. 450).
6. *Ms.:* Armée au.

personnes de toutes les nations, j'entends leur déraisonnement et je ne puis vous dire le mépris qu'ils m'inspirent. Personne ne veut se rappeler que du mois de mars à celui de novembre *cette brave armée*[1] a repris l'Italie et toutes ses places fortes, et puis on regrette qu'il en coûte le moindre sacrifice! L'homme est une mauvaise bête. La reconnoissance lui est à charge; il ne veut rien devoir à personne. On croirat qu'il est né pour être libre, et cependant nous venons de faire une expérience de dix ans qui nous prouve le contraire, et l'histoire aussi nous fait voir que les Républiques ont moins existées que les monarchies; et pendant leur existence pour cent ans de bonheur, il y en a eu deux ou trois cents ans de troubles et de guerres.

Je suis charmée que vous êtes contente des *Philosophes*. C'est un ouvrage très intéressant. Il y en a un autre qui l'est encore davantage, mais il sera trop cher pour vous : je pourai vous le prêter, et vous le lirez à votre commodité. D'abord que Rome[2] me payera, je recommencerai à racheter ma bibliothèque. J'ai déjà cinq ou six cens volumes, mais je veux ravoir mes trois mille, qui était le nombre de ma bibliotèque de Paris. Je vous en envoierai le catalogue et les livres que vous choisirez, et, si vous voulez vous fier à mon choix, je vous ferai suivre un ordre de lecture qui vous classera dans la tête ce que vous aurez lu. Pour moi, j'ai commencé par la Bible et tout ce qui y a du rapport : l'histoire des Juifs par Joseph (*sic*), l'histoire des Juifs et ses raports avec les autres peuples (*sic*) par Prideaux, ouvrage très intéressant, mais cette petite Palestine où était ce peuple juif a été tourmenté par ses voisins et a montré

1. Cette brave armée n'était pas tout entière autrichienne, comme elle le laisse entendre ici : les Russes de Souvorov en firent la plus grosse besogne.
2. Le cardinal d'York, son beau-frère.

du courage. Le siège de Jérusalem dans Josèphe fait par Titus est un morceau digne d'être lu. J'ai lu aussi différents livres qui avaient raports à ces Juifs, comme les *Mœurs des Israélites* par Fleuri. Fini les Juifs, je me suis attachée à l'histoire ecclésiastique pour connaître notre religion et l'origine des lois religieuses. Cette histoire par Moscherni m'a beaucoup intéressée. J'ai parcouru Fleury qui est catholique romain, l'autre étant un luthérien. Fini cette grande entreprise, j'ai commencé Hérodote et une histoire entière de la Grèce par Gellies que je finis, et puis je prendrai Thucidide, Xénophon, etc. En même tems que je lisais un jour de prose et un jour de poésie, je faisais un cours de poème épique, commençant par Homère, Virgile, *la Thébaïde*, *les Argonautes*, et puis les poèmes modernes selon leur chronologie, Camoens, Tasse, Milton, *Henriade*, etc. Depuis une semaine, j'ai commencé le théâtre grec en anglais, français et italien. J'ai la traduction. Voila, ma chère Thérèse, l'ordre de mes lectures. Le matin de bonne heure, avant de me lever, et pendant le cours de la journée, je lis quelques livres qui paroissent. J'ai lu l'histoire de ce siècle, et je vois que ce que nous voyons de l'envi des princes n'est qu'une répétition des scènes de 1733, 46 et 56. On croit toujours que ce que l'on sent est pis que ce qui a jamais été.

Je serois bien fâchée que Vittorio crut que je m'intéresse moins à lui, parce qu'il m'arive quelquefois de ne pas le nomer dans mes lettres. Je l'aime quand il n'est pas paresseux et qu'il écoute les conseils de la *mama*, et je suis affligée quand je sais qu'il perd ses plus belles années. Je dois cependant lui rendre justice. Je trouve qu'il a fait de grands progrès dans l'écriture. C'est un grand dommage qu'il ne puisse pas faire ses études régulièrement. Je l'exorte à ne pas perdre son tems, à relire quelques fois les maximes que je lui ai envoyé.

Fabre me charge de vous remercier de l'intérêt que vous prenez à lui et à son frère. La mère est bien charmée parce qu'il est arivé avec son linge en bon état, et qu'il en a en grande quantité[1]. Il a bien fait ses affaires à Vienne, mais sa santé avait besoin du climat d'Italie pour cet hiver. Et s'il ne réussit pas, je lui conseille fort de s'en retourner à Vienne, où il est aimé et respecté pour son talent, et où tout le monde l'a regretté.

Les procès des sénateurs vont leur train. Je doute que Spannocchi s'en tire, il s'est conduit trop vilement : au point qu'il a l'apparence du crime. Adieu, ma chère Thérèse; portez-vous bien, parlez-moi de vos lectures et comptez à jamais sur ma tendre amitié. Ma lettre est un peu longue. Pardonnez-le moi en faveur du plaisir que j'ai à causer avec vous.

Le frère de Puccini le *capo di casa* est à la forteresse : il a été municipaliste à Pistoya; il est jacobins par orgueil et prépotence, bien différent de son frère.

---

82. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(7 décembre 1799)

Coup d'Etat du dix-huit Brumaire. — L'avenir de Bonaparte. — La coalition et l'Angleterre. — La chance de la Révolution. — Vargas et Vittorio.

7 décembre.

Toute cette semaine passée, ma chère Thérèse, je n'ai pas eu un mot de vous : apparament qu'il n'y aura pas eu d'occasions pour la campagne que vous abitez; ma

1. Ce point de vue ne surprend pas chez la bonne ménagère *clapassiero* qu'on nous dit qu'elle était.

2. Milan, *ibid.*, 79. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 7 décembre ; de Quirina Magiotti : 99. — Datée par la mention du coup d'Etat de Brumaire, opéré les 8, 9, 10 novembre 1799, journées des 17, 18, 19 brumaire.

dernière lettre a été assez longue; je crains que celle-ci la sera moins, ayant peu de tems et un mal de tête qui me laisse m'apliquer avec peine. Vous aurez sçu l'usurpation de Buonaparte qui a chassé trois directeurs, Barras et deux autres coquins, et n'a gardé que Gohier et Syès[1]. Voila qu'il a monté le premier échelon de la Royauté, couvert du manteau de la démocratie pour jetter de la poudre aux yeux aux sots. Je suis curieuse de voir le rôle qu'il va jouer, et nous aurons la vraie mesure de sa tête. S'il veut rétablir le Roi, il jouira de sa conquête. S'il veut régner pour son compte, il sera culbuté ou assassiné par un autre charlatan, qui le détroussera comme Barras le tout-puissant l'a été par lui. Ce sont les scènes répétées que nous voyons depuis dix ans, commençant par le Roi, et probablement que les Français, après avoir fait de tout, retourneront à la monarchie comme plus convenable à leur pays[2]. Ce Buonaparte a été bienhureux d'échapper d'Egypte et de résister au climat, à la peste, à tous les élémens. On nous promet Cuneo pour le 10 ou le 12. J'espère que Gênes suivra peu de tems après, et que nous serons tranquilles en Italie. Buonaparte a rendu les otages[3]. Les Russes s'en retournent chez eux. On dit que les empereurs sont brouillés : on ne sait pourquoi[4]. L'armée devait partir le 23 d'Ausbourg. On n'entend rien à tous ces tripotages de cabinet. Personne ne comprend la révolution et les princes en seront la dupe. L'Angleterre intrigue de tout côté, pour que elle seule puisse s'agran-

1. Les trois directeurs éliminés étaient Barras, Moulin et Roger Ducos (Cf. Sorel, *op. laud.*, V, *Bonaparte à Paris*, pp. 461 et suiv.). L'orthographe Syès n'est pas un lapsus quelconque : elle reproduit fidèlement la prononciation de l'époque.

2. Mme d'Albany vit cette prévision se réaliser sous ses yeux en 1815.

3. Les otages florentins.

4. A cause des ambitions trop personnelles et trop peu dissimulées de l'Autriche sur l'Italie.

dir ; et quand elle a pris les flottes des ennemis et amis, elle est contente. C'est une pitoyable chose que ce monde, et il a toujours été de même. Vous qui êtes dans la retraite, occupée de vos philosophes, vous riez des imbécilles qui se débattent pour acquérir un pouce de terrein de plus ou de moins. Cependant dans ce moment il s'agit du tout ou rien, et [c'est][1] ce que ne veullent pas comprendre les cabinets. Il y a une chaîne invisible, non pas de sylphes[2], mais de démons, qui conduit cette machine qu'on appelle Révolution, et qui la renoue au moment où on croit qu'elle va se rompre entièrement. Les mots ont un grand pouvoir sur l'esprit des hommes : car certainement il n'y a que le nom de la liberté qui fait illusion à bien des gens. L'effet est le plus fier despotisme possible, et, avec ce nom et le sceptre du pouvoir, on fait marcher toute la France à la guerre. Adieu, ma chère Thérèse, portès-vous bien : aimez-moi et comptès à jamais sur ma tendre amitié. Je salue tendrement l'archiprêtre ; a-t-il reçu les livres pour le comte de Vargas, à qui je fais mes complimens? Il se sera remis à l'étude après avoir guerroyé pendant quelques mois.

Milles choses à Vittorio que je n'oublie jamais. Je lui recommande l'étude.

---

83. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(13 décembre 1799)

Emprisonnement de Collini. — Abandon de Teresa par l'archiprêtre. — Mme d'Albany à la campagne. — Paysans et religieuses de Toscane.

13 décembre.

Je crois que vous vous trompez, ma chère Thérèse : le docteur Collini est depuis un mois enfermé à la for-

1. Omis dans l'original.
2. *Ms. :* Silfe.
3. Milan, *ibid.*, 80. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, proveditore

teresse; il est revenu de Bollogne où on l'avait arrêté par ordre des Autrichiens, on lui avait donné sa maison pour prison, et puis il en était sorti; environs un mois après, on la pris au théâtre et il est encore à la forteresse[1]. Je suis persuadée qu'il en sortira blanc comme neige, parce que cela arive tous les jours. La Venturi a été exilé à la campagne; elle a eu la permission de revenir en ville; on l'a jugée innocente. Il en est ainsi de tous les sois-disant coupables. La vengeance les fait enfermer la plupart du tems, et la justice les absous.

J'avoue que la pusilanimité de l'archiprêtre m'ettonne. Comment! Ne pas aller vous voir parce que on vous calomnie! Ce serait le cas d'y aller trois fois de plus pour prouver que vous êtes innocente. Je ne conçois pas pourquoi il y a tant d'acharnement contre vous, si ce n'est parce que vous avez plus d'esprit que les autres femmes de Siene. Au reste, leurs platitudes peuvent donner un moment d'ennui comme feroient les mouches, mais ne doivent pas troubler la tranquillité de votre cœur. A quoi sert d'étudier la philosophie, si on a l'ame aussi foible que les chanoines qui vous accusent? Je suis cependant très empressée de savoir comment auront finis ces délations. Je crains que quelques petites imprudences vous n'ayez fait (*sic*) pendant le séjour des Français à Siene, où, comme vous avez toujours la réputation de réunir chez vous les gens

degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 13 décembre ; de Quirina Magiotti : 1799.

1. Lorenzo Collini, chargé de mission par les triumvirs Pontelli, de Ghores et Chiarenti, près de Brune et de Petiet, ministres français en Cisalpine, pour leur dépeindre la malheureuse situation de la Toscane et demander un allégement des contributions. On y répondit par l'envoi de Belleville avec de bonnes promesses, mais il n'y eut aucune diminution d'impôts. — Il quitta Florence pour éviter les persécutions de la Camera Nera, mais fut arrêté par les Autrichiens à Bologne, reconduit à Florence et condamné à une peine infamante (Zobi, *Storia Civile*, VII, 386). Il mourut en 1829.

d'esprit[1] et des gens peu croyants, cela n'eût excité la bile des dévots et des cagots qui sont plus ocupés de la conscience des autres que de la leur.

J'aurai soin de m'adresser au négociant Vittorio, que je salue tendrement, quand j'aurai besoin des marchandises de sa boutique.

J'ai vécu quatre mois à la campagne, mais je n'ai pas trouvé les paisans des environs de Florence plus purs que les abitans de la ville. Je les ai trouvé seulement détestant les français davantage qu'eux. Je n'ai pas connu un paysan qui était bien aise de l'arivée de ces brigands, et en ville il y en avait. J'avais à coté de la maison que j'abitois un couvent de religieuses, chez qui j'allois souvent, et qui étoient bien déliées pour des cloîtrées ; elles connoissoient le monde aultant que moi. J'ai envoyé à M. de Vargas la vie de Zimmerman : je vous exorte à la lire avant qu'on ne me la renvoye. Adieu, ma Thérèse, du courage, de la fermeté ; méprisez les bêtises des chanoines et des sots. Tout ce qui peut vous ariver, ce sera de faire une retraite de huit jours ; et ce sera bien bête de la part des juges, surtout si on ne peut rien prouver. Je vous embrasse de tout mon cœur mille fois. Fabre vous présente ses hommages[2] ; le poète vous salue.

1. La *conversazione* de la casa Mocenni était en effet célèbre et enviée à Sienne (Cf. Milanesi, *op. laud.*).
2. *Ms.* : honnages.

84. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(21 décembre 1799)

Tableau pour Teresa. — Epicure et Epictète. — La calomnie mondaine. — Thé de citronnelle. — Les frères Fabre. — Un portrait par F.-X. Fabre.

21 décembre.

Je vous remercie, ma chère Thérèse, du vin, huile et vermout que vous m'avez envoyé. Le *vin santo* est l'huile est excellents ; le vermout est un peu faible. Je vous remercie mille fois de votre attention. Je ferai avec grand plaisir votre Sainte Thérèse[2], mais il faut que vous m'envoyez la grandeur et la largeur du tableau que vous voulez, avec et sans la bordure ; vous le (*sic*) prendrez avec un morceau de fil ou du papier étroit, me distinguent (*sic*) bien la largeur et la hauteur que vous m'expliquerez dans la lettre. J'aurai un grand plaisir de peindre votre sainte inspirée d'un saint enthousiasme : elle auroit été capable de tout ce qu'il y a de grand, si elle avait vécu dans un autre siècle. Cette même passion pour Dieu montre une âme capable de tous les sentimens les plus élevés. Je suis charmée que vous jouissez en lisant les sistèmes des philosophes. On s'est toujours trompé sur celui d'Épicure, tant les anciens que les modernes. Il faisait consister son bonheur dans la jouissance de la vertu, et à ne rien faire qui put lui procurer de la peine. Épitecte est mon favori : toute sa philosophie consiste dans ces deux mots, « s'abstenir et souffrir ». Mais le commentaire de ces deux paroles contient bien des choses. Il ne con-

1. Milan, *ibid.*, 82. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, provveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 21 décembre ; de Quirina Magiotti : 1799.

2. Un tableau représentant cette sainte pour l'oratoire de Teresa Mocenni.

çoit pas comment on peut s'affliger des choses qui sont hors de nous. Il y a cependant des choses qui sont hors de nous qui nous touchent de bien près. Tous ces sistèmes philosophiques sont excellent quand les peines qu'on a ne touche pas les sentimens du cœur : car alors il n'y a pas de consolation. La philosophie console de la perte de sa fortune (pourvu qu'il nous reste de quoi manger), des injustices des hommes, de leurs commérages, comme elle vous doit faire suporter et même mépriser les bêtises des Sienois. Je ne pardonne pas à l'archiprêtre de vous les écrire. Il devrait vous laisser respirer en paix l'air de la campagne et jouir de vos philosophes. Qu'importe ce que dit une bête de chanoine, une commère de femme? Quand on aura décidé que vous devez faire une retraite, vous la ferez, et vous n'en serez pas moins, par votre façon de penser, supérieure à ces *Pettegoli*[1] et à ces envieuses. Je ne conçois pas ce qu'on peut vous imputer : que vous lisez? que vous n'êtes pas une ignorante... comme elles? Laissez-les dire, ma Thérèse : élevons notre âme au-dessus de ces animeaux reptiles; cherchons à nous rendre meilleures, à diriger les affections de notre âme vers la vertu, à remplir notre devoir, à faire tout le bien possible à nos semblables. Et que tout le monde parle, pourvu que nous soyons contents de nous-mêmes ! Ils seront obligés avec le tems de l'être aussi de nous.

Ayez soin de votre santé. Il parrait que ce qui rend pesante est un excès d'humeur arêté par le manque de transpiration. Buvez le matin du thé de citronelle, de l'eau chaude jetée sur un citron coupé en tranches : cela fait passer la bile par les urines, et il paraît que il veut prendre ce cours, puisqu'elles sont troubles.

1. Faiseurs de bavardages, de cancans.

Fabre a quelques malades[1]. Son frère a des commissions d'anciennes dattes, car dans ce moment il n'y a pas d'étrangers. Je lui ai fait faire le portrait des deux filles du marquis Santini, pour le donner au père en reconnoissance de la campagne qu'il m'a prêté[2]. Adieu, ma chère; je vais écrire à Vittorio pour des panpepati : vous me direz à qui je dois les payer. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur; je salue l'archiprêtre. La Seristori s'est sauvée avec un officier de hussart[3] qui lui faisait la cour : on ne conçoit pas pourquoi.

---

85. — *A Teresa Regoli Mocenni*[4]

(24 décembre 1799)

Détails techniques sur son tableau. — Conduite à l'égard des mondains.

24 Xmbre (*sic*) 1799.

Ma chère Thérèse, il m'est venu un scrupule de m'être mal expliquée et d'avoir demandée six livres de chaque espèces de *torrone* au lieu de six livres en tout, toutes différentes autant que possible. Pardon de vous importuner pour cette commission. Quant à votre Sainte Thérèse, on ne peut pas faire l'endroit pour le tableau, mais le tableau pour l'endroit; ainsi il faut absolument sçavoir la longueur et la largeur du quadre; sans cela je ne puis le faire, parce que pour une chapelle il est nécessaire de le faire de une brasse, pour une autre de six pieds; ainsi vous voyez bien, ma chère,

1. Le Dr Fabre, nouvellement arrivé à Florence.

2. La villa de Porta San Gallo, où elle s'était retirée avec Alfieri pendant l'occupation française.

3. Cf. la lettre 87 (5 janvier 1800).

4. Milan, *ibid.*, 82. — *Suscription :* Alla Signora Teresa Regoli Mocenni, a Siena. — Date de l'autographe : 24 décembre 1799.

qu'il est nécessaire d'avoir la mesure de l'endroit où il doit être placé.

Samedi je vous parlerai longuement sur ce qui vous regarde. Je crois que dans ce monde il ne faut faire aucune bassesse, mais il faut aussi se faire pardonner ses bonnes qualités en ne *soverchiando mai gli schiocchi. Bisogna compatire senza averne mai l'aria; cosi fa il poeta, che certo a molto ingegno.* Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur, et je plains l'archiprêtre d'avoir besoin des sots, *ma chi è libero? Ne pur io che devo festeggiare degli imbecili per essere utile a gli amici.*

---

86. — *A Teresa Regoli Mocenni* [1]

(28 décembre 1799)

Philosophie pratique de Mme d'Albany et de Montaigne. — Situation pénible de l'archiprêtre. — Susceptibilité des sots. — La politique et l'ambition de Bonaparte. — La France consulaire. — Fabre et lord Bristol.

Samedi 28.

Je suis, ma chère Thérèse, de l'avis de notre archiprêtre, qui n'aprouve pas votre intolérance pour les sots. Je suis bien éloignée de vous conseiller aucune bassesse; elle est contraire à mon caractère ; mais il faut dans ce monde se faire pardonner les bonnes qualités qu'on peut avoir, et surtout l'esprit et l'instruction, dans un petit pays où tout le monde est ignorant, surtout les femmes, et où on croit que ceux qui lisent sont des impies. On vous puni, ma chère, de l'excellente société

1. Milan, *ibid.*, 83. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, provveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : samedi 28; de Quirina Magiotti : décembre 1799 ; c'est la lettre sur la conduite sociale conseillée à Teresa annoncée dans le billet précédent : la date est donc bien assurée.

de gens d'esprit que vous avez eu il y a quelques années ; l'envie et la jalousie ne pardonnent pas facilement. Il est donc inutile de vous faire des ennemis de tous les sots : *infinita è la schiera dei schiocchi.* Une révérence à tems, une aprobation, et surtout ne pas parler avec eux ou devant eux de ce qui (*sic*) n'entendent pas. Il faut descendre à eux, et non pas vouloir qu'ils montent à vous. Si vous aviez bien lu Montagne, vous auriez vû qu'on peut apprendre de tout le monde, même du plus sot des hommes. On ne doit jamais se citer, mais, — comme nos lettres sont des espèces de confessions, à laquelle l'archiprêtre donne l'absolution (car nous sommes dignes d'être ses pénitentes), — pour moi je prends la compagnie du soir comme un délassement, et je m'amuse des sots, que j'ai en grand nombre, comme si c'était des gens d'esprit : j'en tire parti, et jamais je ne parle de ce que j'ai lu ni de ce que je sais : aucune femme ne peut m'accuser de lui avoir jamais fait connaître que j'ouvrais un livre. Nous rions souvent avec le poète des bêtises que nous avons entendues ; vous pouvez faire la même chose avec l'archiprêtre. Puisque nous parlons sincèrement et franchement, ce peauvre archiprêtre a besoin de jetter de la poudre aux yeux des imbéciles pour faire tollérer ses petits écarts. Il n'est pas aussi pur que vous. Il aurait pu autrefois, avec un peu plus de *respect humain*, faire la même chose et n'en pas porter la peine à présent. Mais il y a le proverbe qui dit : « *Si jeunesse savait et vieillesse pouvait* », tout irat au mieux dans ce monde. Il a donc besoin de caresser les sots. La seule chose que je ne lui pardonne pas c'est d'avoir l'air de vous fuir quand on vous acuse, parce qu'un ami ne doit jamais se mettre à l'unisson avec nos ennemis, même quand nous sommes coupables, et beaucoup moins quand nous ne le sommes pas ; mais la peur s'est emparée de lui et il faut le pla ndre;

tous les hommes ont leurs foiblesses. L'âge m'a rendu très indulgente : l'expérience du monde m'a enseigné à *compatire molto*. Il y a si peu de personnes qui sont dans le cas de pouvoir agir parfaitement comme elles devroient ! Votre philosophie, ma chère Thérèse, doit vous servir au même but, à être sévère pour vous et indulgente pour les autres. Ne vous faites pas d'ennemis : vous ne le devez pas par égard pour vos enfans, et on s'en fait la plupart du temps pour une parole, pour un rien. Les sots sont susceptibles. Je vous le répète, ne vous faites redire aucun des propos que dissent les imbéciles, si vous voulez jouir de la paix : car on a beau dire, cela trouble pour un moment et laisse du venin dans le cœur.

Plusieurs politiques prétendent que Bonaparte veut rétablir en France un roi constitutionnel[1]. Pour moi, je crois que il veut régner tant qu'il poura, et chaque ambitieux croit de pouvoir fixer la roue de la fortune. Chacun se trompe, et il est culbuté par un plus scélérat que lui : ce qui arivera à celui-ci aussi. On disait que Barra étoit puissant et riche, et que personne ne pouvoit le débusquer : et bien ! il est tombé comme une marionette et personne ne l'a soutenu pour l'empêcher de se rompre la tête[2]. Il en sera de même du héros de l'Égypte. Jusqu'à présent j'ai toujours jugé ces coquins *des scélérats*, et je les ai cru toujours capable de tout ce qu'il y a de mauvais, et je ne me suis jamais trompée. Je voudrais qu'on eût pris[3] Gênes et nous serions tran-

1. Le comte de Provence le crut lui-même et essaya de l'y déterminer : « Les royalistes sont obsédés par la chimère d'un Monk », dit Sorel (*op. laud.*, V, *l'Attente du maître*, p. 454 et suiv. ; cf. Aulard, *Histoire politique de la Révolution*, p. 767 et suiv.).

2. Barras s'enferma après le 18 brumaire dans une retraite profonde.

3. *Ms. : qu'on nous pris*. Il faut lire *qu'on eût pris* ou *qu'on nous prît*.

quilles. On dit que les cours impériales se sont racommodées, et que la Russie envoyera cent mille hommes pour renfort ce printemps[1]. On dit que la France consulaire veut la paix, pour régner plus tranquillement. Elle n'aura de repos qu'avec un véritable roi, et encore pour quelque tems elle sera battue par des tempêtes partielles, à moins que le Roi (*sic*) n'ait une verge de fer qu'il sache appuyer fortement sur ses sujets. Il est démontré que le despotisme fait marcher les hommes. Le poète vous fait ses complimens. Il vous envoyera quelques-uns de ses sonets imprimés[2]. Fabre a été favorisé par lord Bristol qui lui a acheté un tableau de cent soixante sequins, lui a commandé le pendant, et un grand de trois cent vingt, ainsi que deux petits portraits de moi et du poète pour quarante sequins. Le frère se porte bien et a aussi ses malades. Adieu, ma chère; je vous embrasse de tout mon cœur, je salue le bon Vittorio, et je remercie votre mari de son attention.

Si vous voulés vous croire heureuse, rappellez-vous que, l'année passée, nous étions menacés de l'invasion des Français qui étaient à Pistoya. Il faut quelquefois regarder en arière pour être contente du présent. Je vous envoyerai un livre sur la France, qui est très rare et qui a une grande réputation. Vous me le renvoyerez. J'en connais l'auteur. Une bonne année et mille autres.

1. Nouvelle inexacte.
2. Le *Contravveleno poetico*. Cf. lettre 89.

---

87. — *A Teresa Regoli Mocenni* [*et V. Alfieri à l'archiprêtre Luti*][1]

(5 janvier 1800)

Mme Serristori et son hussard. — Campagnes de Gênes et du Rhin. — Constitution de l'an VIII. — L'hiver ennemi. — Un post-scriptum d'Alfieri. — Refus d'Alfieri de laisser réimprimer ses œuvres.

5 de l'an 1800.

Bonne année, ma chère Thérèse et mon cher archiprêtre; que nous soyons plus heureux que les précédentes. Je suis charmée de vous avoir persuadée : ce ne sont pas mes paroles, mais bien la raison qui est évidentes. On ne peut pas pour des bagatelles se faire des ennemis, surtout ayant des enfans qui ont besoin de s'établir. *Ma basta :* votre bonne tête vous en dira plus que je ne puis penser ni écrire. Je ne connois pas l'avocat de votre mari. Le Collini[2] est lui-même arrêté, et je crois qu'il est du nombre de tant d'autres, qui n'ont rien fait, mais ont des ennemis[3]. Il y a ici une quantité de victimes de la haine et de la vengeance de leurs concitoyens. Cela ne peut pas aller autrement en tems de révolution, et, comme on ne leur coupe pas la tête, il y a remède à tout.

Vous ne m'avez jamais rien dit de la fuite de la Seristoris[4], qui est partie avec un hussard allemand, qui est bourgeonné et n'a pas le sol. On ne sait pas où ils sont allés; on prétend qu'elle est grosse, mais elle auroit pu

1. Sienne, Bibl. Communale, *ibid.* — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 5 de l'an 1800.
2. Cf. lettre 81.
3. C'est en effet le moment des vengeances cruellement exercées contre les libéraux et les patriotes, la période des *Tredici mesi.* Ces arrestations et poursuites eurent lieu pendant tout l'été de 1799.
4. Cf. lettre précédente.

acoucher ici, et tout valloit mieux que de fuir. On l'a sçu un mois auparavant, et on ne l'a pas empêché. Elle a déjà voulu se sauver avec trois ou quatre autres personnes de ces amans, qui n'ont pas voulu d'elle, soit par honnêteté, ou pour ne pas se charger d'une semblable femme.

Je ne pourai pas vous écrire longuement, ne pouvant quasi pas tenir ma plume pour le froid. On dit que on veut prendre Gênes[1], mais je crains que la mauvaise saison l'empêchera. L'archiduc Charle a eu un grand avantage sur le Rhin. On dit que les François veullent faire la paix. Dans ce moment Buonaparte travaille à une nouvelle constitution qui n'ira pas d'avantage que les autres[2]. Ce Corse croit de pouvoir régner tranquillement sur le royaume de France : il se trompe comme ses prédécesseurs.

J'aurai soin de votre Sainte Thérèse et du quadre : j'y penserai. Je n'ai pas encore conclu mon marché pour les livres, où votre Rousseau est compris; ayez un peu de patience : je veux épargner votre bourse et la miene. Ma lettre sera courte, la saison en est cause; il fait un tems bien désagréable. Je déteste l'hiver. Adieu, ma Thérèse, je vous embrasse de tout mon cœur mille fois et je salue Vittorio, à qui je désire tout le bonheur possible, surtout un grand goût pour l'étude. Vous me direz à qui je dois remettre l'argent des *Torones* et *Panpepati*.

[3] E'pregato il sig. arciprete di dire per parte mia al Sig. Ciaccheri, che ho ricevuta la sua lettera, che

1. Nouvelles inexactes ou du moins prématurées.

2. La constitution du 22 frimaire an VIII (13 décembre 1799). Il est étonnant que Mme d'Albany n'ait pas su, le 5 janvier, qu'elle était achevée et mise en vigueur (Cf. Aulard, *Histoire politique de la Révolution*).

3. Post-scriptum autographe d'Alfieri, déjà publié par Teza et par Mazzatinti.

lo ringrazio della sua buona memoria, e che non rispondo direttamente, perchè stando il suo incomodo degli occhi, a ogni modo avrebbe bisogno d'interprete. Quanto poi all'operette mie, che egli mi chiede per ristamparsi dal Bandinelli, la prego di dirgli, che io non ne ho di stampabili, e che quando anche le avessi e glie le potessi dare, non se ne permetterebbe a conto nessuno la stampa in Toscana : tanto più che io non mi sottometto mai a nessuna altra revisione, che a quella del buon senso futuro, se tornerà. Son tutto suo. V. A.

---

88. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(11 janvier 1800)

Désirs de Mme d'Albany. — Constitution consulaire. — Bonaparte roi de France. — Pronostics sur l'avenir de la France. — La santé de Mme d'Albany et l'hiver florentin. — Retour des otages toscans.

11 de 1800.

Ni samedi, ni mardi je n'ai eu, ma chère Thérèse, de vos nouvelles. J'ai seulement reçu une lettre de Vittorio qui me rend compte de mes *torroni*, et qui me les promet pour quand ils seront faits. Si j'aurois sçu qu'il n'y en avoit pas de six qualités différentes, je l'aurois prié de m'en envoyer deux livres de chaque espèce. Ce sera pour une autre fois. Car il faut vous dire que lorsque je désire une chose, je la désire aussi promptement que possible. Je suis encore en cela comme un enfant, ou plutôt comme une femme : vous sçavez qu'elles n'aiment pas d'attendre.

1. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, n° 2. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 11 de 1800.

Buonaparte a donné une nouvelle constitution à la France, où il est premier consul pour dix ans, et peut être réélu indéfinitivement[1]. Il a deux autres consuls[2], qui ne sont que consultatif, est il donnera toutes[3] ces places de l'armée, des tribunaux, des ministères. Le voilà donc Roi de France, au moins pour un moment, et cela a son mérite pour un ambitieux, qui croit que il aretra la roue de la fortune. Nous verons combien il durera; quel saut de aventurier Corse à la place de Roi de France! Il faut un tems de bouleversement générale, pour voir de pareil événemens; mais aussi rien n'est stable dans ces tems, et il tombera du trone à l'échaffaut, s'il ne sait pas s'y clouer pour son sçavoir faire. Il me parroit que cette dernière constitution et le première échelon à la royauté. Comme celle-ci ne pourra pas aller plus que les précédentes, les Français se décideront à prendre un Roi, et de despotisme en despotisme ils retourneront au premier, qui est encore le moins oppressif pour eux[4].

Je m'imagine, ma chère Thérèse, que vous êtes à la campagne : vous n'avez pas eu de beau tems jusqu'à présent; nous avons ici un brouillard affreux, et je m'en trouve mal; je souffre de la tête et de l'estomac. L'hiver de ce pays est horrible pour la santé ; je crains ces trois mois, et je dis toujours que si je ne meurs pas pendant ce tems, je ne meure plus le reste de l'année. J'espère que vous avez reçu le livre et la brochure que je vous ai envoyé par *Salvetti*. Je vous prie de me

1. Mme d'Albany a composé ce barbarisme en combinant *définitivement* et *indefinitamente*.

2. Cambacérès et Lebrun. Les consuls entrèrent en charge le 25 décembre 1799.

3. *Ms. :* tus.

4. Il y a une certaine ingéniosité dans ces considérations, mais elles sont trop formelles et trop peu expérimentales pour qu'on puisse en conclure à un sens politique réel chez Mme d'Albany.

renvoyer le livre quand vous l'aurez lû toute a votre aise. — On nous promet le retour des ostages : l'Empereur négocie leur retour en écheange des officiers prisonniers. Adieu, ma chère Thérèse, le tems me presse un peu, et je dois vous laisser. Je vous embrasse de tout mon cœur mille fois, et vous aime tendrement pour la vie. Je salue notre archiprêtre.

Fabre vous présente ses hommages. Le frère commence à se faire connoître.

---

89. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(18 janvier 1800)

La condamnation d'Ansano Mocenni. — Responsabilité de Teresa. — Les folies de lord Bristol. — Nouvelle coalition. — Le conclave de Venise. — Fuite de Mme Serristori. — Echange des otages toscans.

18.

Ma chère Thérèse, je vous envoie la lettre de Carletti, qui me paroit avoir peu d'espérance pour votre mari[2]. Il m'a dit de vous dire que la seule manière *de faire adoucir la peine de votre mari, qui a déjà été diminué de la sentense que les juges de Siene avoient prononcez* (*car, n'en doutez pas, ces Messieurs en avoient prononcés une plus forte*)[3], c'est d'envoyer des attestats[4] de la mauvaise santé de votre mari : c'est le seule moyen d'obtenir un soulagement. J'admire votre bonté pour lui, car

1. Sienne, *ibid.*, cod., n° 3. — *Suscription :* Alla Signora Teresa Regoli Mocenni, a Siena. — Date de l'autographe : 18; de Quirina Magiotti : janvier 1800 ; confirmée par les nouvelles politiques contenues dans la lettre.

2. Mocenni était depuis longtemps poursuivi et tracassé pour son fameux article du *Moniteur* (Cf. les lettres précédentes).

3. Souligné dans l'original.

4. *Ital. :* attestati.

il seroit trop heureux de l'avoir quatre mois loin de vous, et qu'il paye son extravagante imbécilité, qui fini toujours par retomber sur vous, car on dit : « C'est la femme qui l'a fait agir, car il est trop bête pour avoir pensé à pareille chose ». Je sais très bien que cela n'est pas vrai, et cela me mest en fureur[1]. Au reste les juges de Sienne son des hipocrites, puisqu'ils avoient prononcés une sentence beaucop plus forte, et qui a été adoucie a Florence, a cause de l'imbécilité du coupable.

Je ne conçois pas comment il est venu dans l'esprit de cette bête de se mesler de tout cela, qui ne le regardoit nullement, et de se faire imprimer. Si on ne l'avoit imprimé, il y auroit eu moins de mal ; enfin la chose est faite, et il en porte la peine. J'en suis bien fachée pour vous qui en souffrez, ma chère Thérèse : je ne puis m'attendrir pour lui. J'ai trouvé le Carletti très porté pour vous ; et il fera ce qu'il poura. Il m'a dit franchement qu'il étoit très difficile de réussire ; qu'il n'y avoit que si la santé s'y opposoit, qui pouroit faire diminuer la peine.

Je m'imagine bien que votre retraite au couvent n'aura pas lieu : cela seroit trop bête ; mais au reste, si elle a lieu, elle ne vous sera pas très à charge. Je ne suis pas ettonnée des bêtises et extravaguances que aura fait Lord Bristol[2] à Siene ; c'est un fou riche, à qui tout est permis parce qu'il a de l'argent. Il est amoureux de la Fabroni, qui lui a fait donner une pension au Rossi, frère de l'architecte, qui passe pour Jacobin.

1. *Ms.* : faveur.

2. Le comte de Bristol, évêque de Derry, père de la célèbre et lettrée duchesse Elisabeth de Devonshire. Homme cultivé et intelligent, il était assez original et extravagant. Alfieri l'appelle *matto* (Mazzatinti, *op. cit.*, p. 279) ; une lettre de lui publiée par Mazzatinti (*op. cit.*, p. 239) est en effet fort bizarre.

Lord Bristol n'agit que pour vanité. Je lui pardonne toutes ses follies, parce qu'il a acheté des tableaux à Fabre et lui en a commendez [1].

Je salue l'archiprêtre, et je lui fais sçavoir que la guerre recommencera plus forte que jamais au printemps; que les deux Empereurs se sont alliés de nouveau, unis avec l'Angleterre, qui les paye pour continuer à détruire l'ennemi comun, et la Russie donnera encore 100.000 hommes pour entrer en France [2]. Ceci sont les nouvelles les plus fraiches. Il paroit que le Pape [3] ne sera pas encore élu de si tôt; je crois qu'il embarasseroit : on ne saurat ou le placer. Le Roi Buonaparte [4], je crois, ne régnera pas longtemps : il me paroit impossible que la France veulle plutôt pour roi un Corse que le véritable.

On n'a jamais plus rien sçu de la Seristoris : on ne sait où elle est allée. On prétend qu'elle avoit déjà dit à la Bulgherini de Siène qu'elle vouloit s'enfuir, et qu'elle l'en a deconseillé. C'est une folle. Son mari, qui l'aimoit, en sera affligé. Il va revenir; les otages vont être échangé [5]. Adieu, ma chère Thérèse; aimez moi et comptez sur ma tendre amitié. Vous me direz à qui je

1. Je n'ai pas d'indications précises sur ces tableaux achetés ou commandés à Fabre. L'intérêt que Mme d'Albany manifeste ici pour Fabre est bien vif, mais suffit-il à prouver que dès ce moment (du vivant d'Alfieri) il y avait entre eux des relations intimes, comme le veulent certains critiques, notamment Bertana?

2. Nouvelle controuvée.

3. Le conclave de Venise, d'où Pie VII sortit pape, se réunit le 10 novembre 1799 et ne fut terminé que le 14 mars 1800.

4. Mme d'Albany montre ici peu de sens psychologique; il faut noter l'affectation qu'elle met à dénigrer Bonaparte et à l'appeler roi ou tyran (sans parler d'autres injures), au lieu de lui donner son titre régulier.

5. Au début de l'insurrection des Arétins, le général français Gaultier, pour en empêcher l'extension, avait pris comme otages un grand nombre de citoyens marquants des diverses villes toscanes et en avait envoyé la plupart en France, à la grande indignation des opposants (Cf. Alfieri, *Vita*).

dois remettre l'argent des *dolci*. Je salue Vittorio, et le remercie d'avoir si bien fait ma commission.

---

90. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(24 janvier 1800)

La condamnation d'Ansano Mocenni. — Un vers d'Alfieri difficile à interpréter. — Mme d'Albany enrhumée du cerveau. — La Providence et les fins secondes.

24.

Ma très chère Thérèse, je crois qu'il sera difficile de rien faire pour vôtre mari, dont le sénat a déjà diminué la peine de ce que lui avoit infligé les juges de Siene, qui l'avoient, je crois, condamné à un exil de quelques mois. Votre mari est une bête, mais il est coupable d'actions, et non pas d'opinions ; il se fait imprimer, et se vante d'enseigner la démocratie[2]. Or je demande quel est le gouvernement monarchique qui, retournant au pouvoir, ne puni pas une semblable action? Je sais que votre mari et un imbécile, mais tout le monde pouroit dire la même chose. Vous sçavez que j'ai toujours pensé de même sur cette action extravagante de vôtre Brontolone, même dans le tems des François. L'avarice est la cause de tout ce qu'il a fait : il a cru sauver ses écus en se prononçant en leur faveur. Si vous n'en souffriez pas, je serois charmée qu'il fût puni, et que la prison lui aprît à vivre, et *a moderare i suoi carnali desiderî*. Vos juges, qui accusent le

1. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, 4. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, provveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 24; de Quirina Magiotti, 24 : gennaio 1800 ; confirmée par la suite des nouvelles qui continuent les lettres précédentes.

2. L'article incriminé était une sorte de discours à ses paysans, un sermon en faveur de la démocratie. Cf. Calligaris, *op. laud.*, p. 19.

sénat, ont premièrement prononcé la sentence sous le bon plaisir du sénat, à qui on renvoie toutes les causes des villes de la Toscane.

Je ferai remettre l'argent à Salvetti, au nom de votre mari. Je ne me rappelle pas le vers que vous n'entendez pas, et vous ne me le dites pas dans la lettre : ainsi je ne puis vous le faire expliquer[1]. L'humidité me fait grand mal : je suis enrhumée du cerveau tous les deux jours, et je souffre des douleurs dans les bras, et dans les jambes[2]. Vous ne me parlez pas de votre santé? Comment va l'estomac et la lassitude?

L'Archiprêtre, j'espère, se porte bien. Je suis charmée qu'il est content de mon livre; il y a de bonnes choses, mais je ne suis pas toute à fait de son avis dans plusieurs points. En attribuant tous les résultats à la Providence, on peut expliquer tous les phénomènes de la nature et tous les événemens politiques. Il y a cependant des causes secondes qu'elle fait agir pour ariver à ses fins, et ce sont celles-là qu'il faut découvrir.

Je ne sais pas si ce sera Buonaparte qui nous aménera un roi; si c'est lui que Dieu a destiné pour cela, non pas de sa propre volonté (car je crois qu'il règnera autant qu'il poura), mais sans le vouloir, je le vois le dernier échelon à la royauté. Adieu, ma chère Thérèse : je vous embrasse de tout mon cœur et je salue l'Archiprêtre.

1. Elle se ravisa cependant, et devina quel vers Teresa ne comprenait pas. Alfieri lui en envoya, par un billet joint à la lettre de la comtesse, un commentaire qui paraît être inédit. Il est relatif à *l'Epigramme LV* (18 juillet 1796) du *Misogallo* [*Misogallo*, ed. Londra, 1800, p. 164], et au vers : « Trovato hai l'arte (*o Francese*) di macchiar l'inchiostro. » Commentaire : « L'inchiostro è nero ; per macchiarlo, bisogna apporvi una cosa più nera di lui.

« Il Francese è birbante; per macchiare la fama d'un birbante, bisogna far cose strabirbantissime. E questa e l'arte che hanno trovata e van perfezionando ogni di più codesti vilissimi schiavi. »

2. Il y a ici deux ou trois mots raturés et illisibles.

91. — *A Teresa Regoli Mocenni* [1]

(1er février 1800)

Petites affaires de ménage. — La condamnation de Mocenni. — Légitimité des réactions. — Le *Contravveleno* d'Alfieri. — Idées médicales de Mme d'Albany. — L'*Agamemnon* d'Eschyle.

1er février.

J'ai remis, ma chère Thérèse, à Salvetti 30 paules; je ne sais si je ne me suis pas trompée, et si je ne vous en doit pas d'avantage. Comme j'aurois (*sic*) brulée la lettre où l'archiprêtre me disait le prix des bonbons envoyés, je n'étois pas sûre si ce n'étoit que 30 paules; au reste je souis toujours créditrice du reste. Les *pans-pepati* cette année sont délicieux; et il sont si bons qu'il m'en faut un autre de la même qualité, car tout le monde m'a mangé ceux que vous m'avez envoyé; ajoutez y aussi quatre livres de pastilles de chocolat *al solito* bonnes et remplies de vanilles.

Je n'ai pû rien faire pour votre mari, et j'ignore ce qui a été décidé; je conviens comme vous que tout ce qu'il a fait, cela a été par imbécilité; mais la justice n'entre pas dans ces détails, et il a fait imprimer « que il enseignoit la démocratie à ses paysans ». Quant le Gouvernement monarchique revient, il punit celui qui a été le maître démocratique. Si vous ne connoissiez pas Monsieur Ansano, vous diriez que le gouvernement a raison. Vous connoissez ma façon de penser, ma chère Thérèse. Vous sçavez que, depuis le départ des François, toute ma sévérité est disparue, que je voudrois pardonner à tout le monde; c'est-à-dire j'aurois voulu qu'on tacha dans (*sic*) trouver un véritablement coupable, qu'on

1. Sienne, Bibl. Civica, 6. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, provveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 1er février ; de Quirina Magiotti : 1800.

le pendît, et puis qu'on pardonna aux autres. Mais puisqu'on a pris une autre voie, qu'on *punit les actions*, on ne peut pas s'empêcher de dire que votre imbécile est coupable. Qu'importe les opinions quand on agit contre ses principes? on ne juge des gents que sur leurs actions. Vous jugez bien que, si on me consultoit, je ferois pardonner a votre mari, mais je ne puis m'enpêcher de donner raison aux juges. Pour votre fiscal, s'il est comme vous le dites, c'est un monstre; mais déjà ces espèces de gens sont des boureaux apri-voisé avec tous les maux et les crimes de l'humanité.

Je remettrai aujourdhui à Salvetti quatre *Contraveleni*[1] pour vous qu'il vous fera passer. Il y a un libraire de Sienne qui en a, un nommé Sbarra, je crois, à ce que m'a dit celui qui les a fait imprimer (car c'est un libraire qui a fait ce beau recueil). Vous aurez vû que le poète vous a expliqué le dernier vers de son sonnet « *che macchia l'inchiostro...* »

Ma santé va mieux, moyennant une médecine de rubarbe que j'ai prise. J'étois anrhumée du cerveau tous les quatre jours d'une manière horrible. C'étoit apparament une surabondance d'humeur lymphatique [2]. Je crois que vos douleurs dans les jambes pouroient bien être la même chose. — Comment va la lecture?

Je suis occupée du théâtre grec : j'en suis à Eschyle[3], que je lis en anglois, et qui est très difficille à en-

1. Alfieri raconte dans sa *Vita* comment il permit à un petit libraire d'imprimer quelques sonnets et épigrammes du *Misogallo*, sans y mettre son nom, et d'intituler ce petit recueil *Contravveleno poetico* (Teza, *Giornali*, etc., p. 367; — Renier, *Misogallo*, p. XXIII; — Mazzatinti, *op. cit.*, 360). Le titre exact (d'après Renier, qui en a découvert un exemplaire) de ce rarissime opuscule est *Contravveleno poetico per la pestilenza corrente*. « Scriviam pertutto in cartelloni appesi : E libertà dove non è Francesi. » Piovan Arlotto, Facez. 105. Firenze, 1799.

2. Les idées de Mme d'Albany en matière de physiologie et de médecine ne manquent pas d'une fantaisie souvent originale.

3. *Ms. : Echisle.*

tendre. La tragédie d'Agamemnon ou sa mort par Clitemnestre fait dresser les cheveux. Elle sort d'avoir tué son mari dans le bain, qui vient d'ariver triomphant de Troie ; elle s'en vante au chœur, elle dit que c'est pour venger sa fille. Egiste aussi la fait massacrer par vengeance. Cette femme, meurtrière de son mari, devoit faire un effect très tragique et très horrible. Et puis quel mari! Ce grand homme, qui commandoit tant de rois ! On n'oseroit plus mettre sur le théâtre une femme qui se vanteroit d'avoir tué son mari. Elle le fera comme alors, mais elle en sera au désespoire.

Aucune nouvelles politiques pour notre archiprêtre, que je salue, ainsi que le bon Vittorio, à qui je m'intéresse de tout mon cœur. On attend le beau tems pour recommencer à se tuer réciproquement; en attendant Buonaparte règne. J'attends votre lettre avec impatience, ma chère Thérèse, pour sçavoir le résultat de l'affaire de votre mari, qui m'entéresse à cause de vous.

Adieu, courage ; portez vous bien, et aimez moi autant que je vous aime.

---

92. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(14 février 1800)

Panpepato et chocolat. — Le manuscrit du *Misogallo*. — Un émigré pauvre. — Nouvelles politiques. — Gênes et Ancône. — Paul Ier et la cour de Vienne. — Mme Serristori en Hongrie.

Samedi 14.

Ma chère Therèse, j'ai reçu le *panpepato* et le chocolat. Vous me direz donc ce que je vous dois ; ou, si vous voulez attendre quelques jours, parce que nous

1. Sienne, Bibl. *Civica*, 7. — *Suscription:* Al Signore Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : samedi 14 ; de Quirina Magiotti : 15 febbrajo 1800 ; confirmée par la mention de l'envoi du *Misogallo* à Teresa, envoi qu'Alfieri lui annonce lui-même le 17 février 1800.

allons, j'espère, conclure avec celui qui veut vendre sa bibliotèque, il y aura peut-être quelques livres à bon marché, que vous pourez avoir à moitié prix. Bien entendu que je vous dois encore seize paules, mais pour ne pas envoyer et renvoyer l'argent (*sic*). Le poète désire scavoir à combien *revient la livres de choccolat*, parce qu'il en vaudra cent livres *al suo solito*. Il me charge de vous dire aussi qu'il envoye aujourd'hui *franc de port* à votre adresse son livre[1]. Je m'imagine qu'il ne sera pas à un jour de plus ou de moins pour vous le laisser lire à votre commodité. Vous serez content de ce manuscrit; il y a des choses qui vous plairont beaucoup, surtout le panégyrique du roi Louis XVI[2], que, lû avec attention, on trouve remplie de choses bien pensées et bien dites.

Sçavez-vous que ce pauvre Deborde est mort des fièvre maligne ou putride? C'est bien heureux pour lui, car son existence n'étoit pas heureux; il est dur d'avoir eu de quoi vivre, et de dépendre des autres. Dante l'a bien exprimé, quand il a dit combien il étoit dur de monter et de descendre l'escalier des autres, quand on en a besoin[3]. Je crois que ce peouvre Deborde, qui devoit chanter l'office avec son Jansénisme, étoit rien moins que dévot : ce devoit donc être un terrible métier que de faire l'accolite de ce fou, qui alloit passer des heures à brallier l'office avec les moines di San Domenico a Fiesole.

Je suis charmée que l'archiprêtre se porte bien, et

1. Le manuscrit du *Misogallo*. La lettre d'envoi d'Alfieri à Teresa, sous forme d'un contrat en cinq articles, avec interdiction de prendre copie d'aucune des cinq proses, est du 17 février 1800, imprimée dans Milanesi (*op. laud.*, p. 280).
2. La *prosa terza* du *Misogallo* (Renier, *op. laud.*, p. 80).
3. Dante, Paradiso, XVII, 58-60 :

« Tu proverai si come sa di sale
Lo pane altrui e com'è duro calle
Lo scendere e'il salir per l'altrui scale. »

que son imagination aussi soit plus saine, qu'il ne voie pas des phantomes pour des réalités. Les ombres parroissent plus toujours grosses que le corps, ainsi il voit des pigmées en geants. On nous promet Gênes[1] a la moitié du mois prochain. Les Russes sont en marche depuis le 18 du mois passé, pour s'en retourner chez eux : la capitulation de Frolich a blessé *avec raison* Paul premier. On dit que Sa Majesté vouloit avoir Ancone, et, comme on l'a empêché de l'avoir parce que cela gâtoit le commerce de Trieste, il s'est fâché[2]. Les deux Majestez veullent prendre et s'agrandir, et la Majesté allemande ne veut pas partager avec la cosaque : elle aime mieux, pour pouvoir rapiner toute à son aise, renvoyer les Russes. Paul voudroit rétablir la famille de Bourbon[3]; et François[4], ou plutot Thugut, ne s'en soucie pas, parce qu'il espère tirer meilleur parti d'un usurpateur que du roi véritable, qui, s'il étoit rétabli, remettroit de l'ordre en France, et rendroit à ce pays sa ballance politique que un gouvernement précaire ne peut pas lui donner[5]. Voilà mon raisonnement, que je ne confie qu'à vous, et que je vous prie de garder pour vous, ou de le donner comme de vous si vous en

1. Gênes fut défendue par Masséna contre les Autrichiens, du 21 avril au 4 juin 1800. On voit que les coalisés espéraient commencer le siège plus tôt et le finir plus vite.

2. L'alliance austro-russe se relâcha vers septembre 1799, et Ancône capitula le 12 novembre aux mains du général autrichien Frölich. C'est ce dernier fait qui détacha complètement Paul I[er] de la coalition et le décida à former une seconde ligue des neutres : « Il s'est opéré en France, disait-il, le 7 janvier 1800, un grand changement dont je dois attendre les suites. »

3. Bien que Paul I[er] eût donné asile au comte de Provence à Mittau et l'y pensionnât, les faits semblent démentir complètement cette opinion.

4. L'empereur d'Allemagne François II.

5. C'est une esquisse évidemment maladroite de la théorie de la légitimité, telle que Talleyrand la développera plus tard. Mais M[me] d'Albany se fonde sur le droit héréditaire et non pas sur le droit divin.

voulez parler. Je crois que lorsqu'on juge les événemens de la manière la plus défavorable à ceux qui sont à quelle machine (*sic*), on ne se trompe guère. On croit donc dans le conseil de guerre de Vienne[1] pouvoir se passer des Russes, et il faut les renvoyer chez eux comme obstacle à l'agrandissement[2]. Je crois deviner juste : on n'a qu'une idée, et elle est générale : voler et s'agrandir. C'est une villaine chose que le monde, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. L'homme est méchant, avare, intéressé : plus on connoît le monde, et plus on le déteste.

On sait que la Seristori est en Hongrie chez le père de son amant, et qu'elle passe pour sa femme, une Romaine qui lui a apporté une grande dote. Elle habitera (*sic*) un endroit qui sera comme Peretola un pays abominable. Sa conduite est inexplicable. Adieu, ma chère Thérèse ; aimez-moi, et comptez sur ma tendre amitié pour la vie. Je salue Vittorio.

Gardez le livre français jusqu'à ce que vous l'ayez lû à votre aise, et puis renvoyez-le-moi par occasion. Les bêtises des illuminés sont très vrais, mais j'ai de la peine à coire que ils ont été le noyau de la révolution. Je crois qu'en France le manque d'argent l'a fait éclater.

1. Le Hofkriegsrath.
2. Il y a là des vues assez ingénieuses pour expliquer la rupture de l alliance austro-russe.

93. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(18 février 1800)

La défense d'Ansano Mocenni. — Le style et l'écriture de Vittorio. — Lectures classiques. — L'armée de Gênes.

18 février.

Le comte C.[2] que j'ay vû hier, ma chère Thérèse, m'a dit qu'il avait reçu une lettre de vous, et, comme il ne peut pas vous conseiller ouvertement, il craint de n'être pas entendu clairement. Il m'a chargé de vous dire qu'il faut faire dire *par le gouverneur*[3], comme un témoignage de votre amour de la patrie, les quinze mille écus que votre mari a donné pour les subsistances (ce n'est pas vous qui devez le dire, mais celui qui vous deffend), et qu'il n'y a rien de mieux que le témoignage du gouverneur, et l'intérêt qu'il prend à vous.

J'ai reçu la lettre française de Vittorio, qui est tout à fait drôle. Son écritture commence à bien aller; je voudrois qu'il m'écrivît tout simplement et sans phrases recherchées; mais je conçois aussi que, ne sachant pas une langue, on écrit comme on peut.

Je ne sais que lui conseiller de lire, parce que j'ignore ce qu'il a déjà lû. Il faut lire l'*Histoire ancienne* de Rollin et son *Histoire romaine*, Plutarque, *les Hommes illustres*, Tite-Live en latin (s'il le sait) ou en italien, Tacite, Homère, Virgile, etc. Adieu, ma chère Thérèse, portez vous bien et aimez moi toujours, comme je vous aime. Je salue l'archiprêtre, et l'avise que le quartier générale de l'armée s'est transportée à Asti,

1. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, n° 8. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, prroveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 18 février; de Quirina Magiotti, 18 febbraio 1800.
2. Carletti.
3. Souligné dans l'original. Vincenzo Martini.

et que on serre Gênes de près. On espère que il se rendra dans les premiers quinze jours de mars[1]. Ainsi soit il! me dira-t-il. Bonjour, je vous salue tous; et Fabre vous présente ses hommages.

---

94. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(1er mars 1800)

Le chocolat d'Alfieri. — Lecture du *Misogallo*. — Les à-coups de la politique russe. — La comédie de Bonaparte. — Les estampes de Fabre. — Le bal de Bischi.

Mars, le 1er[3].

Le poète me charge de vous dire, ma Thérèse, que pourvu qu'il ait son chioccolat dans le courant de juin il est content, et qu'il attendra jusqu'à ce que vous puissiez lui fournir (*sic*) à quatre paules et demie. Le sucre et le cacao est déjà bien diminuée, et à Florence

1. Illusion toujours renaissante et toujours déçue.

2. Sienne, *ibid.*, n° 11. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, provveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : mars, le 1; de Quirina Magiotti : primo marzo 1800; confirmée par l'allusion au *patto Misogallico*.

3. Cette lettre est importante, comme contribuant à résoudre le petit problème encore obscur de la première édition du *Misogallo*. Cette édition, dit Renier (*Misogallo*, préface, xx-xxi), fut faite sur la copie D. J. : « Copia ricavata dalla copia D. J., già corretta dall' autore e dal medesimo data all' amico suo caro G. A., in Firenze, à di 27 maggio 1799. » Renier se demande : 1° qui est cet ami A. G.; le manuscrit D. J. ayant été quelque temps entre les mains de la Mocenni, si c'est elle ou d'autres ensuite, qui en firent ou en laissèrent prendre copie; il conclut que l'édition (prétendue de Londres 1799) : 2° ne fut pas faite sans l'aveu d'Alfieri. Or, cette lettre montre que Teresa Mocenni envoya des poésies copiées au prince Gabrielli, et eut l'autorisation d'en envoyer des copies à d'autres personnes. C'est probablement par là que s'opéra la *fuite* qui aboutit à l'édition. On ne voit pas, il est vrai, que Gabrielli ait été un ami intime, un *caro amico*, d'Alfieri, mais, dit judicieusement Corradini, ce terme peut être une erreur de l'éditeur, erreur involontaire ou commise à dessein pour donner plus d'autorité à son édition. Les initiales A. G. sont peut-être même de pure fantaisie.

on peut l'avoir bon pour ce prix, et médiocre pour quatre paules. Je lui ai remis la liste des sonnets envoyés à Rome au Prince Gabrielli ; à vous permit de lui en envoyer d'autres, mais non pas des proses : vous sçavez quel[1] est votre pacte avec le poète. Lisez du *Misogallo* à Vittorio, qui aura du plaisir à l'entendre. Je suis charmée qu'il se conduit bien, mais ayez soin de le divertir et de lui faire prendre l'air, pour acquérir une bonne santé, qui est la principale richesse de ce monde : sans cela on ne peut pas être heureux. Ayez donc soin de lui, et faites le promener et gallopper à pied tous les jours.

Je salue le Provéditeur, et je lui annonce officiellement que les Russes ont eu ordre de se rendre au Rhin, par conséquent de rebrousser chemin[2]. J'avoue que tous ces contre-ordres ne donnent pas grande confiance dans la stabilité de la tête de S. M. Paul Premier, et qu'il seroit possible que, dans le moment d'une action intéressante, ses troupes reçussent l'ordre de s'en aller : ce qui sacrifieroient son allié. *Basta :* tous les hommes sont foux dans ce moment depuis les premiers jusqu'au derniers. Nous verons comment finira cette grande comédie des Princes et de Buonaparte, jouée sur le grand théâtre du monde. Pourvu que les spectateurs ne payent pas la dépense de la pièce, si elle ne va pas bien ou si les machines se détraquent !

Fabre me charge de vous faire ses complimens, et vous prie l'un et l'autre de voir dans vos promenades, dans les rues et chez les marchands, si vous ne trouverez pas des estampes d'après le Poussin ; de vouloir

1. Elle écrit : *qu'elles*. (Voir dans Milanesi, *op. laud.*, les *Patti misogallici*.

2. Nouvelle inexacte.

bien lui en mander le sujet, le prix et le graveur[1]. — Il vous en témoignera sa reconnoissance sur la Sainte Thérèse[2], où il donnera quelques coups de pinceaux : ce qui la ranimera et la rendra plus digne de votre chappelle.

J'ai dit au sénateur protetteur[3] tout ce que vous m'avez chargé. Il est bon et oblige de cœur les personnes qu'il aime. Vous allez avoir le cavalier Cicciaporci. Je ne sais si vous le connoissez ; il va s'établir à Siene avec sa femme, qui est angloise et personne de mérite. — Bischi[4] a eu des *guai*[5] ici avec le sénat, qui l'a empêché de donner un bal ; et le général[6] l'a voulu avoir, et le Sénat l'a exilé ; le général l'a fait rester. Il a été la victime de la dissention entre le pouvoir militaire et civile. Adieu, ma chère Thérèse ; je vous embrasse de tout mon cœur et vous aime.

Je ne me suis pas plains de la lettre de Vittorio : elle m'a paru drôle ; il paraissoit qu'il vouloit faire des phrases. J'aimerois mieux qu'il m'écrivît plus naturellement.

1. Intéressant détail pour l'histoire de la formation des collections artistiques de Fabre.

2. Le tableau entrepris par Mme d'Albany pour l'oratoire de Teresa.

3. Carletti.

4. Bischi, de Tivoli, homme riche et noble, parent du pape Ganganelli, dont la femme Vittoria fut une mondaine célèbre à Rome ; il eut deux fils, Ernesto qui mourut soldat (Silvagni, *op. cit.*, I, p. 211-212), et Settimio qui remplit des fonctions sous plusieurs régimes, et qui organisait, en 1803, des mascarades de carnaval (Cf. Tivaroni, *Italia durante il dominio francese*, II, 51).

5. *Ital.* : guaio, guaj, malheur, mésaventure.

6. Le général Sommariva, qui commandait alors à Florence (Cf. Lettre 94, note 1).

95. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(8 mars 1800)

Fin de l'affaire de Mocenni. — Tragédies et *Misogallo*. — Le commentaire pour Teresa. — Les otages toscans. — La légion cisalpine. — La persécution des libéraux siennois. — Le Dr Marco aux galères.

8 mars.

Je suis charmée, ma Thérèse, que vous soyez contente de ce qu'on a décidé pour votre mari[2], moyennant la protection du sénateur, à qui j'ai fait vos remerciements de la manière que vous pouvez le désirer.

J'ai oublié de vous dire, dans ma dernière lettre, que les tragédies du Poète, imprimées à Paris, et qu'il a chez lui, coûtent, sans être broché, cinq sequins; vous pouvez le dire au P. Gabrielli. Je crois que, sans manquer à votre parole, vous auriez pu garder encore quelques jours le livre du poète. J'étois bien sûre que vous auriez été contente des proses, surtout celle pour le roi. Vous auriez vû que le poète pense toujours de même, quoiqu'il n'est pas pour les Français; et il n'est pas pour eux parce qu'ils ont fait tout le contraire de la liberté. Vous pouvez nous *exposer vos doutes*, et le poète vous les expliquera, s'il y a quelques phrases que vous n'entendez pas.

Plusieurs otages toscans sont revenus : Toregiani, Seristori[3]; Spanocchi[4] est allé à Vienne pour obtenir

1. Sienne, *ibid.*, n° 12. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, provveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 8 mars ; de Quirina Magiotti : 8 marzo 1800.

2. Il fut condamné à garder les arrêts chez lui.

3. Pietro Torrigiani et Averardo Serristori, envoyés en France en 1799 par le général Gaultier.

4. Le sénateur Pandolfo Spannocchi, qui eut une large part dans les événements de son temps. Mme d'Albany parle de lui d'une façon assez flatteuse dans les lettres postérieures.

que la cour s'intéresse à la délivrance des autres. Toregiani dit que la Santa Croce a épousé un commissaire français, Dupont, qui lui donne quelques petites choses pour vivre, et qu'elle a aussi quelque peu d'Espagne; que la P. Belmonte meure de faim et vit au dépend de la Visconti de Milan; que les patriotes italiens sont misérables : Panante[1] fait le maître de langue aux environs de Paris; Galluzzi[2] a une petite place qui lui rend un paule par jour. Tous les patriotes de la classe du peuple, on en fait une légion cisapilne (*sic*), qui est *il fior della canàglia d'Italia.*

Je salue l'archiprêtre. Il paroît que les Russes s'en vont chez eux. Je croix qu'on veut faire la paix avec le Consul-Roi[3]. Les otages dissent que les Français sont très contens de l'avoir pour souverain[4], et qu'il leur fait accroire qu'ils sont libres sous son commandement.

Que fait Bischi à Siene? Cicciaporci est un gallant homme qui pense bien, et qui a une femme d'un grand mérite qu'il va établir à Siene. J'ai vu un jour chez Car[5] une malheureuse femme d'un médecin, Marco[6], je crois, dont le mari doit aller au carcan pendant trois jours et puis pendant trois ans aux gallères pour poi-

1. Filippo Panante, poète célèbre, émigré volontairement en 1798, ne rentra en Toscane qu'après 1814.

2. Riguccio Galuzzi de Volterra (mort en 1801), auteur d'une *Storia del Granducato di Toscana* (Lombardi, *St. della Letter ital. nel sec. XVIII*, IV, 130), un des protagonistes de la fête à la Liberté célébrée à Florence en avril 1799, et successeur de Gianni au ministère après que celui-ci, révolté par la politique des Français, se fut retiré (Zobi, *op. cit.*, VIII, 335).

3. C'était Bonaparte qui tentait de désarmer l'Autriche en lui offrant (27 février, et de nouveau 7 avril 1800) des territoires en Italie qu'il lui avait si rudement refusés autrefois.

4. Témoignage peu suspect et qu'il est bon de relever sur l'opinion française pendant le Consulat.

5. Carletti.

6. Probablement Marchi, le professeur de l'Université (Cf. Tivaroni, *op. laud.* III, 15).

nion française. Elle m'a fait une grande peine : elle aime son mari, et a une grande fille de dix-huit ans. Le mari est de Siene et étoit médecin aux Maremmes. Il y a des personnes bien malheureuses dans ce moment par imprudence et pour avoir été trompées.

Adieu, ma chère Thérèse, ayez soin de vous, et comptez à jamais sur ma tendre amitié pour la vie. Le poète vous salue et Fabre vous recommande ses estampes.

---

96. — *A Teresa Regoli Mocenni* [1]

(15 mars 1800)

La retraite de Teresa à la campagne. — Les estampes de Poussin. — Le portrait de Sommariva par Fabre. — Les libéraux italiens réfugiés en France. — Campagne de Gênes et politique russe.

15 mars.

Je suis charmée, ma chère Thérèse, que vous pouvez jouir de la campagne puisque vous l'aimez ; et vous êtes sûre que le Brontolone ne poura pas vous y aller troubler, puisqu'il doit rester dans sa maison. Il faudra que vous me rendiez compte de la vie que vous menez, de la situation de la maison, et que vous me disiez de quel côté est vostre campagne, si c'est du côté de Rome ou de Florence. Je veux tout sçavoir ce qui vous regarde. Nous n'avons pas encore reçu les estampes du Poussin, dont Fabre vous remercie ; mais il vous prie de vouloir bien, quand vous en trouverai, sans les prendre, lui en dire le sujet et le nom du graveur, pour que, si il les a, ne pas les prendre (*sic*). Il vous demande aussi ce qu'elles vous ont coûtés?

1. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, 13. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, provveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 15 mars; de Quirina Magiotti : 15 marzo 1800.

Il vient de faire le portrait du général Sommariva[1], qui commande à Florence. Il tient la main sur son épée, qui est appuyée sur la carte de l'Italie, comme pour montrer qu'il l'a deffendue. Le visage du général est bourgeonné, ce qui lui donne un air martial, parce que entre le rouge et le hallé du soleil, cela anime le visage.

Je plains bien les Sienois si on agit aussi sévèrement avec eux : cela me paroît bien ridicule et bien cruel. On me dit cependant que ce médecin[2] s'est mal conduit, même avant l'arrivée des Français. Il est certain que toute cette classe est plus ou moins gangrenée. Pour moi, je les enverois en France. Ceux qui ils (*sic*) sont meurent de famine : on ne leur a rien donné pour les récompenser de leur zèle pour la cause française. Ils attendent les ministres quand ils sortent et crient une centaine à la fois : « *Pane*, *Pane* » ; et le ministre n'y prend même pas garde[3].

La neige empêche de prendre Gênes, à ce que disent les généraux ; j'en donne part à l'archiprêtre, que je salue de tout mon cœur. Les otages n'ont rien payé pour retourner chez eux. Ils ont eu les passeports par des protections. Les uns disent que les Russes s'en vont, les autres, qu'ils retournent : on ne sait qui croire ; ce qu'il y a de sûr, c'est que la campagne sur le Rhin va

1. Le général marquis Annibale Sommariva. L'empereur d'Allemagne l'avait envoyé pour organiser les bandes irrégulières d'Arezzo qui tentèrent de résister aux troupes françaises. Après la prise d'Arezzo, il se retira avec les troupes autrichiennes dans le Ferrarès. Après Marengo, il présida le gouvernement de régence institué par le grand-duc.

2. Il s'agit, sans doute, du médecin Marchi, mentionné dans une lettre précédente ; les médecins italiens embrassèrent en général avec ardeur les idées nouvelles.

3. Noter la contradiction de ce texte et du renseignement donné par Botta (*Histoire d'Italie*, XVI, 185). Botta semble d'ailleurs se contredire lui-même ici et dans sa lettre citée par De Castro (*Histoire d'Italie de* 1799 à 1814, p. 84.) : « Intanto qui si muore di freddo, di fame e di disperazione. Alcuni già son morti, si, morti di fame. »

s'ouvrir[1]; il y a déjà eu le 24 quelques petites affaires du côté des Grisons[2]. Dieu veuille que la guerre nous soit aussi favorable que l'année passé. Adieu, ma chère Thérèse, je vous embrasse, et vous aime de tout mon cœur. Je salue Vittorio au cas que je n'ai pas le tems de lui répondre.

---

97. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(21 mars 1800)

Retards de correspondance. — Les paysans de Florence et de Sienne. — L'élection du pape. — Frayeur continue de l'archiprêtre. — Persécution contre les libéraux à Sienne. — La chasse aux estampes. — L'art de collectionner.

21 mars.

Comme vous vous êtes éloignée de moi, ma chère Thérèse, j'ai été privée de quelques jours de vos nouvelles; j'en attends aujourd'hui de votre arrivée à la campagne, et de votre établissement avec vos paysans. Je vous dirai franchement que je ne suis pas émerveillié de ceux des environs de Florence; ils sont bien éloignés d'avoir la simplicité qu'il devroient avoir; ils sont dignes d'abiter les villes. Peut-être que les votres plus éloignés des villes et plus retirés dans les terres, ayant moins de comunication avec les abitans des villes, sont rustiques et par conséquent plus vertueux. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a une grande différence

1. C'est la première campagne de Moreau sur le Rhin, en 1800, contre Kray et l'archiduc Charles. Moreau avait pour instruction d'empêcher en tout cas l'armée de Souabe de porter secours à l'armée d'Italie.

2. Préliminaires des batailles du 3 mai 1800, où Lecourbe à Stockack, Moreau, Gouvion Saint-Cyr à Engen, mirent en fuite les Autrichiens.

3. Sienne. Bibl. communale; *ibid.*, 14. — *Suscription:* Al signore Arciprete Luti, provveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 21 mars; de Quirina Magiotti : 21 mars 1800; confirmée par la nouvelle de l'élection du pape Pie VII.

du paysan toscan à celui de toute l'Italie, et de celui de l'Italie à ceux des autres pays, qui sont de véritables bêtes. Le paysan toscan est plus poli, plus (*sic*) élevé que bien des seigneurs de Florence; il parle bien. Nos contadins[1] sont de véritables rustres qui paroissent des animeaux des bois.

Vous sçavez que le Pape est fait[2]; il paroit qu'on n'est pas enchanté d'avoir ce moine pour souverain, et surtout de ce qu'il est encore de Césène, jeune[3] et moine. Comme les deux partis n'ont pas pû avoir celui qui (*sic*) désiroient, ils en ont fait un qui est indifférent à tous les deux. C'est ce qui arive ordinairement dans les élections. J'aurois désiré un pape romain, grand seigneur et riche, et il me paroit que Mathei réunissoit toutes les qualités. Le parti de Belinsoni n'a pas voulu céder, et on n'a eu ni l'un ni l'autre.

Que fera l'archiprêtre sans vous pendant trois mois? Je sais qu'il est tout dévoué à la Zondadari[4], mais elle ne peut pas vous remplacer; c'est bien un autre chose: le cœur le porte chez vous, et la peur et le respect humain chez elle. Le peauvre Archiprêtre a toujours peure. On me dit qu'on fait le procès à tout le monde à Siene. Les sénateurs aux arrêts ne se libèrent pas. Les ordres du Grand Duc sont tous les jours plus sévères contre l'apparence du Jacobinisme. Il oublie qu'il a

1. Ce sont les contadins de Florence qu'elle oppose ainsi à ceux du reste de la Toscane.

2. Le 14 mars 1800 le cardinal Chiaramonti fut élu sous le nom de Pie VII. L'Autriche aurait souhaité le cardinal Mattei, que soutenait Antonelli, chef italien de la faction autrichienne. La faction des *zelanti*, dirigée par Albani, lui opposa le cardinal Bellisomi. Cette opposition assura le succès de l'outsider Chiaramonti (Petruccelli, *Histoire diplomatique des Conclaves*, IV, 282 et suiv.; — Silvagni, *op. laud.*, II, cap. IX, p. 336).

3. C'est toujours là le grand grief.

4. Caterina Gori, mariée à dix-neuf ans, en 1775, à Francesco Zondadari; Alfieri la cite sous le nom de Nina, dans un sonnet plaisant (Milanesi, *op. laud.*, p. 90, n° 7).

eu peur aussi[1]. Que diroit-on si on voyoit ma lettre? mais je sais à qui je l'écris. J'espère que vous ne me dénoncerez pas.

Adieu, ma Thérèse, portez-vous bien ; ayez soin de vous, et aimez-moi. Nous avons reçu les estampes, dont Fabre vous remercie et vous demande ce qu'il vous doit. Il vous prie de ne plus lui en envoyer sans avoir premièrement dit ce qu'elles représentent, et pour (*sic*) qui elles sont gravés, parce que lui en manquent peu et que celles que vous avez envoiés sont peut-être les plus mauvaises qu'on a gravés. On en trouve quelquefois dans les maisons des contadini à la campagne : nous en avons trouvés aux environs de Florence. Ils ne savent pas ce qu'ils ont et les vendent. Ce n'est pas qu'elles soient chères, mais, quand il s'agit de compléter une collection, on paye ce qu'on veut[2]. Adieu, ma Thérèse, je vous embrasse de tout mon cœur. Je salue l'archiprêtre cordialement et l'exorte au courage.

J'ai toujours oublié de lui dire que je ne connois pas l'*Histoire du Jacobinisme*[3] de Baruelle : je crois qu'il y a bien du chimérique.

1. Il avait quitté Florence le 27 mars 1799 et n'y était pas revenu après l'évacuation de la Toscane par les Français.
2. Cette phrase n'est pas très claire et ne paraît pas très logique.
3. *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, par le jésuite Augustin Barruel (Paris, 1797).

98. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(29 mars 1800)

Le *casino* de Teresa. — Mme d'Albany à la campagne. — Le général Sommariva. — Cicciaporci. — Le salon de Mme Zondadari.

29 mars.

J'ai lu, ma très chère, avec plaisir la description de votre *casino* champêtre, qui doit être très agréable, et me donne envie d'aller le voir un jour. Que diriès-vous de me voir ariver chez vous, comme une bombe? J'aurois bien du plaisir à vous revoir et à vous embrasser. J'aprouve fort la vie que vous menez. Aiez soin de faire de l'exercice, d'exercer autant votre corps que votre esprit. La retraite est excellente pour fortifier toutes les faculties (*sic*) de notre ame, et la campagne pour ranimer tous les esprits vitaux.

Croiriès vous que je n'aime pas de demeurer à la campagne? Cependant je ne m'y ennuye pas, et sait trop bien m'occuper; mais, n'y ayant quasi jamais vécu, je ne l'aime pas. Il vient tel jour que le soir j'aurois envie de voir du monde, que je ne puis en voir, et cela me déplait. Quand je me suis occupée toute la journée, j'ai besoin le soir de quelques distractions que on n'a pas à la campagne.

Le général Sommariva est frère de celui que vous avez connu, qui avoit épousé une Lorenese, fille du commandant de la forteresse. On m'a dit qu'elle avoit été à Siene, d'abord après que les Français avoient envahis Milan, et qu'elle vivoit à la campagne avec sa mère. Je ne me rappelle plus qui m'a raconté tout cela.

Je suis charmée que l'archiprêtre soit content de la

1. Sienne, Bibl. communale, *ibid.*, 16. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe: 29 mars; date de Quirina Magiotti: 29 marzo 1800.

vie de Zimmerman. Je le remercie du livre de Rossi, que j'ai reçu : on le dit intéressant. J'ai vu Cicciaporci qui m'a parlé de lui : il va à Venise chercher sa femme et sa fille pour les établir à Siena. La femme a beaucop de mérite. La Zondadari est donc éprise de lui, ou lui d'elle[1] ? Il m'a dit que c'est la seule maison où on trouve quelques personnes réunies. Toutes les femmes restent chez elle, mais avec peu de monde. Je lui ai demandé des nouvelles du C. de Vargas. Il m'a dit qu'il ne l'a pas connu. N'est-il plus à Siene?

Je ne puis pas vous écrire longuement aujourd'hui, ayant plusieurs lettres d'affaires à écrire. Adieu, ma chère Thérèse, je vous embrasse de tout mon cœur.

Je suis fâchée du contretems de l'enfant qui a la *galle :* cela arive souvent si, après des tems humides, il souffle le vent du nord[2].

---

99. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(5 avril 1800)

L'éducation morale de Vittorio. — Influence de l'instruction. — Évangile et pédagogie. — Les animaux qui peuplent le monde. — Cicciaporci et Mme Zondadari. — L'archiprêtre et l'art d'être heureux. — Nouvelles militaires.

5 avril.

Vous avez raison, ma chère Thérèse, de former le cœur de votre fils; c'est à quoi on manque toujours dans ce pays : on vous apprend à danser, à chanter, et

1. Mme Zondadari paraît avoir succédé à Teresa Mocenni comme centre d'un *salon* et d'une *conversazione* à Sienne. Luti était accusé d'abandonner Teresa pour elle.

2. Etrange étiologie de la gale!

3. Sienne, Bibl. communale, 17. — *Suscription :* Al Signor Luti, Arciprete, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 5 avril ; de Quirina Magiotti : 5 aprile 1800.

on ne vous donne jamais un précepte de morale. Il ne faut pas croire que les leçons empêcheront cet enfant, s'il a les passions vives, à (*sic*) s'y livrer dans sa jeunesse ; mais ils (*sic*) le préserveront de faire des bassesses, parce que ces principes lui reviendront dans l'esprit. Je suis bien aise que l'émulation qu'il sent des disciples de Confucius, lui donne de la mélancolie ; c'est un signe qu'il sent vivement, et les personnes qui[1] sentent sont seules capables de bonnes choses. Elles peuvent s'égarer, mais elles retournent aux conseils d'un ami. L'archiprêtre a donné dans l'excès contraire : il voudroit tout le monde ignorant, et moi je crois que ce sont les demis-lumières qui gattent les hommes ; le vrai sçavoir les éclaire, leur fait voir les choses de ce monde dans leur vrai point de vue. Tachez de prouver à Vittorio qu'il n'y a pas de bonheur dans ce monde hors du sentier de la vertu et de la[2] fidélité à ses devoirs. On peut avoir des instans de plaisir ; mais une félicité réelle et un contentement d'ame, on n'en jouit que dans la pratique de la morale. Voila ce que les prêtres n'enseignent pas assez : ils croient que lorsqu'on a barbotté des prières on a rempli les devoirs du chrétien. L'Évangile, qui est la meilleure morale possible, nous enseigne toute autre chose, et dans ce seul livre on y trouve toutes les maximes des philosophes stoïciens. Dites-moi, je vous prie, si vous l'avez jamais bien lû ? Pardonnez moi cette demande, parce que avant l'année passée je ne la (*sic*) connoissois pas avec les yeux de la philosophie, comme j'aurois dû la connoître.

Je crois, à ce qu'il me paroit, qu'en ayant l'air d'aimer et d'estimer Vittorio, vous en ferez ce que

1. *Ms. :* qu'ils.
2. *Ms. :* de l'ae.

vous voudrez. Il vaut mieux qu'il ne soit pas ridicule; mais pourvu qu'il se conduise bien, qu'importe le ridicule? On est toujours ridicule quand on ne ressemble pas à la multitude des animeaux qui peuplent le monde. Pensez à avoir (*sic*) sa santé, et à lui faire faire de l'exercice, car il deviendra malade (*sic*).

Je crois que vous ne deviez rien craindre pour Antonelli, qui ne pouvoit pas devenir papa (*sic*). Il passe pour janséniste.

Je suis étonné que Cicciaporci soit amoureux de la Zondadari : *ella è maturetta*[1]. Sa femme est une personne de mérite, qui sait rester seule, comme toutes les Anglaises sachant s'occuper; et puis elle a sa fille.

Je salue l'archiprêtre, qui ne veut que ce qu'il ne peut pas avoir : enfans, petits enfans, femmes, etc., etc. Je crois que chacun dans son état pourroit trouver le bonheur s'il vouloit, et je crois que la science peut aussi contribuer à nous rendre heureux, si nous sçavons nous en servir pour apprendre à estimer les choses de ce monde pour ce qu'elles vallent, et pour donner les moyens de passer quelques momens agréables en lisant. *Ma non bisogna essere spepta...* ou ne pas faire de faux pas en commençant... carrière[2] et s'embourber. Voilà ce que peut nous empêcher de faire un ami, une mère; voilà à quoi doit veiller la Thérèse pour Vittorio, de ne pas le laisser jouer le bonheur de toute sa vie, en prenant un état pour lequel il n'auroit pas de goût. C'est l'histoire de notre Ar. Adieu tous les deux. J'embrasse ma Thérèse. Mille choses à Vittorio.

L'armée[3] avance vers Gênes : Dieu sait quand on le

1. Elle avait alors quarante-quatre ans.
2. Il y a ici des déchirures et des mots illisibles dans le texte.
3. L'armée autrichienne du baron de Mélas, qui, au lieu d'exécuter le

prendra. Les armes (*sic*) françaises augmentent au Rhin ; Buonaparte commandera l'armée d'observation[1].

---

100. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(12 avril 1800)

Joyeuses Pâques. — Succès des Autrichiens. — Bonaparte sur le Rhin. — Vittorio à la campagne. — Lire les biographies de Plutarque. — Les Grecs illustres. — Les historiens grecs. — Mme d'Albany et son dédain de la campagne. — Son cœur endurci par la Révolution.

12 avril.

Nos Pâques, ma chère Thérèse, seront un peu différentes de l'année passée[3]. Nous venons d'apprendre officiellement que les Autrichiens *ont pris la Rochetta, Vado et la ville de Savone*. Les Français sont maîtres du fort et s'y deffendent; mais on espère de leur couper la retraite sur Nice. Nous attendons à tout moment la prise de Gênes[4], ce qui assurera la tranquillité de l'Italie. Il paroit que le Roi consul a porté toutes ses forces sur le Rhin[5]. On m'écrit de Vienne qu'on y parle autant de paix que de guerre. Je ne vois pas de possibilité d'en faire une durable avec ce Roi postiche, qui peut être renversé le lendemain.

plan du Hochkriegsrath (franchir le Var et soulever la Provence) après avoir forcé le passage du col de Cadibone, se tourna contre Soult et Masséna à Gênes.

1. L'armée de réserve, qui donna lieu à tant de railleries et de caricatures en Allemagne.

2. Sienne, *ibid.*, n° 18. — *Suscription :* Al Signor arciprete Luti, provveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 12 avril ; de Quirina Magiotti : 1800 ; confirmée par les nouvelles relatives au siège de Gênes.

3. L'année précédente, c'est le jour de Pâques (25 mars 1799) qu'avait eu lieu à Florence l'entrée des troupes françaises de Schérer et Gaultier.

4. Il y avait encore deux mois à l'attendre.

5. Il n'avait en effet laissé que 25.000 hommes à Masséna pour défendre les côtes de Ligurie.

J'aprouve fort la vie que vous menez à la campagne avec Vittorio. Vous avez très bien fait de lui faire respirer un peu d'air pur. Je crois que sa santé en avoit besoin, car son négoce doit le fatiguer. Il auroit besoin de faire plus d'exercice. Dites lui bien des choses de ma part. Je serois aussi bien aise de le revoir. Je le trouverois, j'espère, bien grandi en tout, au morale certainement : car à son âge on doit déjà commencer à se former une façon de penser et des principes inaltérables.

Il est difficile d'imiter les hommes illustres de l'antiquité, mais il faut faire comme l'abeille qui prend un peu de chaque fleur pour produir son miel; ainsi doit faire Vittorio, pour se faire une façon de penser et des principes : en lisant Plutarque, prendre dans chaque grand homme les vertus qui sont les plus adaptables au siècle dans lequel il vit, et chercher à les imiter. On peut se distinguer dans le bien dans tous les tems et dans tous les états, si on le veut véritablement. Qu'il se rappelle toujours son parrein, qui, outre sa réputation d'un homme de génie, a celle d'une probité à toute épreuve, toujours vrai, toujours égal dans sa façon de penser et d'agir. Il a aussi beaucoup lu les hommes ilustres de Plutarque. Il n'y a pas de lecture qui élève autant l'ame et la rende supérieur à tous les commérages des villes. — La vie de *Philopémene* me plaît tant : tout ce qu'il a fait pour sa patrie ! — On voit que Plutarque étoit Grec, car il donne plus volontiers la préférence aux grands hommes de son pays que aux Romains. La vie de Caton vous plaira aussi. Celle de Caton l'ancien est belle, mais son avarice et sa dureté pour ses esclaves m'a toujours déplu. Je lis à présent Thucidide, la guerre du Péloponèse. Il succède à Hérodote, le père de l'histoire, et lorsqu'il l'entendoit lire aux jeux Olympiens (il n'avoit que quinze ans),

il fut si ému que Hérodote pronostica qu'il seroit un grand homme, comme il le prouva dans la suite. Après lui je lirai Xénophont, *l'Expédition de Cyrus* : alors j'aurai passé en revue tous les historiens grecs.

Je crois, ma chère Thérèse, que ce doit être un grand plaisir de cultiver son champ, sur tout quand on travaille pour ses enfans ; mais moi je ne me sens pas grand gout pour la campagne d'Italie où il n'y a pas d'ombre pour se promener, et la cultivation[1] ne m'amuse pas. Je trouve qu'il y a toujours assez pour manger, car tout va finir là[2] ; il est vrai que cette même cultivation contribue à la félicité des pauvres. J'avoue que depuis la révolution mon cœur s'est terriblement endurci sur le bonheur du genre humain, que je crois une chimère[3]. J'avois aussi la follie de m'attendrir sur le sort de la plebe ; ma adesso vedo che è una bestia che bisogna bastonare, e dare de pane o poco più, finchè si renda degna di diventare parte dello stato. Adieu, ma chère : continuez à jouir de votre liberté, à vous bien porter et à m'aimer. Je salue l'archiprêtre. Je n'ai pas encore terminé mon contract avec l'*astuto Fiorentino*[4] pour les livres. Je suis encore votre créancière. Adieu : je vous embrasse de tout mon cœur. Je salue Vittorio.

1. *Ital.* : cultivazione.
2. Ce sont de pareils mots qui faisaient dire à Gino Capponi que la comtesse était « un pó materialotta ».
3. La « révolution » n'est que le prétexte de cet égoïsme.
4. Le Florentin qui vendait sa bibliothèque et chez qui elle avait acheté l'*Emile* pour Teresa.

101. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(19 avril 1800)

L'archiprêtre misanthrope. — Inconvénient de sa situation. — Campagne contre Gênes. — Défense de Masséna. — Travaux forcés de Fabre.

19.

Nous laisserons dire, ma chère Thérèse, l'archiprêtre, et nous irons toujours notre train. Sa haine pour le genre humain ne m'ettonne pas : il voit que le retour des préjugés peuvent (*sic*) nuire à sa tranquillité, parce que sa manière de vivre n'est pas analogue à son état, et qu'il n'a pas la force de changer. — Il est donc plus à plaindre que les personnes dont il se plaint. Platon dit, et c'est Montagne qui le raporte : *Ce que je trouve malsain n'est-ce pas pour être moi-même malsain?* Pourquoi devons-nous nous fâcher contre les personnes qui ont l'esprit faux et de travers, pas plus que contre celles qui sont bossues et laides? Il faut donc laisser vivre, et ne pas se mesler de réformer le monde qui a toujours été comme il est. Je plains l'archiprêtre qui a toujours peur, parce qu'il est en contradiction avec lui-même. A nous les préjugés ne nous font aucun mal, parce que nous les laissons aux autres, et nous tâchons de nous mettre au-dessus par notre façon de penser.

Je voudrois que l'archiprêtre, sans changer sa manière de vivre, puisse au moins sauver l'apparence : alors il seroit plus tranquile, et veroit les hommes qui ne peuvent plus lui nuire et leurs préjugés de sang froid : car c'est là d'où part la source de sa haine pour eux. A Florence, je ne vois aucun changement dans la façon de penser; on est sot et on l'a toujours été sur de certains poins,

1. Sienne, *ibid.*, n° 19. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 19 ; de Quirina Magiotti : 19 aprile 1800; rendue vraisemblable par les nouvelles du siège de Gênes.

mais chacun (qui n'offense pas les usages reçus) fait ce qu'il veut. Notre archiprêtre vit trop avec les sots et pas assez avec lui-même. S'il rentroit un peu dans son intérieur, et qu'il se demanda bien compte de tous ses sentimens, il seroit étonné d'y trouver la véritable source de sa peur et de sa haine.

Souvenez-vous bien, ma Thérèse, de ne pas faire embrasser un état à vos enfans qui peut être contraire à leur gout; de ce faux pas découle tous les malheurs de la vie, parce que le cœur et l'esprit sont toujours en contradiction. Notre ami est à plaindre, parce qu'il n'a plus la force de sacrifier à l'apparence. Il est certain que chacun dans son état a des devoirs à remplir et des égards à garder : et la vraie science consiste à sçavoir ce qu'on peut faire, jusqu'où arivent les limites des préjugés et des principes.

Les premières nouvelles de l'entreprise sur Gênes ont été excellents : la prise de la Bochetta et de Savone et Vado, mais les seconds n'ont pas répondu aux premières. Masséna a 16.000 hommes le long de la Rivière, et se deffend comme un homme qui se noie. Je désire fort la prise de ce Gênes pour notre tranquillité.

Je suis charmée que vous soyez heureuse à la campagne avec vos livres et vos paysans. C'est un grand bonheur d'avoir l'âme contente, de n'avoir rien à se reprocher. C'est un bonheur dont je jouis aussi. Au milieu même de la foule des hommes, je suis avec moi-même, et quelque fois en voyant les autres, je m'estime davantage : non pas que je sois bien bonne mais je gagne quelques fois à la comparaison.

Je désire fort d'acquérir la vertu, et d'aprendre à estimer les choses dans leur vrai point. Je suis à une bonne école, et je tache d'en profitter. [Le poète] [1] vous

1. Ces deux mots sont illisibles dans l'autographe ; mais le sens n'est pas douteux.

salue, et moi je vous embrasse. Fabre travaille comme un forçat: il a beaucop d'ouvrage. Adieu, ma chère Thérèse. Je vous embrasse encore une fois et je salue Vittorio, à qui je recommande l'étude et la santé.

Je prie l'archiprêtre de me pardonner ma franchise et ma lettre, qui n'a pas le sens comun, ayant été faite par pièce et morceau.

---

102. — *A l'Archiprêtre Luti et à Teresa Regoli Mocenni*[1]

(26 avril 1800)

L'archiprêtre censeur théâtral. — Nouvelles militaires. — Le siège de Gênes. — Gênes et Sodome. — Le procès des sénateurs libéraux. — Le moutardier du pape. — Le comte de La Touche.

26 avril.

Je prie l'Archiprêtre de garder le Zimmerman tant qu'il veut pour le lire à son loisir, car je n'en ai pas besoin pour le moment. Je le plains de tout mon cœur de devoir être le censeur des bêtises du théâtre comique; il est à plaindre beaucoup plus que de voir les bètises de ses compatriotes, dont il se plaignoit dans son avant dernière lettre.

Nous avons tous les jours des nouvelles officielles du quartier général de l'armée. L'armée autrichienne, du côté du couchant, est à Sestri; de ce côté-ci, aussi près de Gênes que possible; et elle est maîtresse de la Bochetta, et le corps du général Hohenzolern qui l'a prise est à Campo Marone, à une poste de Gênes. Masséna, après deux batailles sanglantes, s'est retiré dans la ville avec 6 ou 7.000 hommes, tant François que Liguriens, et

1. Sienne, *ibid.*, n° 20. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, provveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe: 26 avril; de Quirina Magiotti: 26 aprile 1800; confirmée par les nouvelles du siège de Gênes.

pense de se deffendre à outrance, à ce qu'il dit : mais ce sera pour avoir une meilleure capitulation et sauver le butin qu'il aura fait. On dit que les Autrichiens ne veullent pas capituler parce qu'ils veullent l'armée prisonnière. Je ne crois pas que nous puissions tarder longtems d'apprendre la prise de cette ville si abominable, qui mériteroit d'être traitée comme Sodome pour ses crimes, dévouée aux François, lui ayant toujours procuré de faire la guerre à l'Italie avec son argent. Si une fois on peut fermer le passage aux François, nous serons plus tranquilles en Toscane. On dit qu'il y a une grande quantité de patriotes italiens à Gênes, et même quelques Toscanes.

Le procès des Sénateurs [1] est allé à Vienne ; c'est là ou qu'on décidera leur sort. Je n'aurois jamais cru Spanocchi si bête, quoique je n'aie jamais eu grande idée de son esprit : c'est un vrai *ballon de vent*. Il se croiroit le premier *moutardier du Pape ;* depuis qu'il avoit son emploi avec le titre de Sénateur, à peine saluoit-il !

Je conçois, ma chère Thérèse, que par ces belles journées une campagnarde a peu de tems à lire, et la lumière vous fera mal aux yeux [2]. Vous devriez donc vous coucher de bonne heure, et vous lever avec le soleil, comme je faisois l'année passée. A quatre heurs j'ouvrois toujours mes fenêtres, quand les païsans se mettoient à l'ouvrage. Je lisois jusqu'à six heures, que

1. Après l'entrée des Arétins à Florence en juillet 1799, le Sénat avait choisi dans son sein un triumvirat pour constituer un tribunal de haute police. Il fut composé de Amerigo Antinori, Mario Cavoni, Orlando Malavolti del Benino, avec Gius. Giunti comme secrétaire. Le triste Cremani fut choisi par eux pour les aider dans la recherche des *démocrates*. Il y eut beaucoup de vengeances : plusieurs sénateurs furent arrêtés, Mozzi, Celessi et Spanocchi. Ils envoyèrent leur recours au grand-duc à Vienne et furent mis en liberté quarante-cinq jours après ; mais le procès fut continué, et plus tard Spannocchi fut révoqué de son emploi (Zobi, VIII, 382).

2. L'emploi du futur pour marquer une probabilité (« Sans doute la lumière vous fait mal ») est un italianisme fréquent chez Mme d'Albany.

j'allois me promener. Je crois que cette manière de vivre est la plus naturelle et la plus saine.

Il est tout simple que Vittorio n'ait pas d'attention : à son âge, un rien distrait, et cela doit être ; c'est déjà beaucop qu'il lise.

Le poète me charge de vous faire ses complimens ; il vous recommande son choccolat dont il veut double portion, c'est à dire deux cents livres, parce que s'est (*sic*) apersu qu'il devient toujours meilleur.

Je suis occupée à lire Theucidide qui m'intéresse beaucoup ; la traduction en italien par Strozzi a de la réputation.

L'Archiprêtre saura ce que fait à Sienne un compte de La Touche, qui est anglais ou français, avec deux ou trois compagnons. Va-t-il dans la société ?

Je le prie de faire mes complimens au Comte de Vargas, qui me paroit dégouté d'aller en Dannemarck. Adieu, ma chère Thérèse, je vous embrasse de tout mon cœur ; je salue l'archiprêtre et le remercie, ne me ressouvenant pas si je l'ai fait, du livre qu'il m'a envoyé de l'architecte Rossi : c'est un ouvrage qui a du mérite. Adieu ; mille choses à Vittorio.

---

103. — *A Teresa Regoli Mocenni* [1]

(3 mai 1800)

Conduite mondaine de l'archiprêtre. — Le délassement de la société. — La méchanceté des Florentins. — Blocus de Gênes. — Le *Philoctète* de Fabre.

3 mai.

Il est certain, ma chère Thérèse, que si notre excellent archiprêtre étoit un peu plus avec lui-même, il

1. Sienne, *ibid.*, n° 4. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, pro-

seroit plus content; il vit trop avec les sots pour les ménager. Je ne vois pas ce qu'il peut craindre d'eux? Toutes les persécutions, il me paroit, sont faites, et qui a eu a eu ; d'ailleurs il n'est pas dans le cas qu'on puisse le tourmenter. Je craignois que sa vie ne fût pas analogue à son état; que il ne se fît trop voir en public avec les enfants qui l'antéressent, et qui passent pour être de lui; mais puisque cela n'est pas ainsi, que veut-il craindre? Il ne se rappelle pas de cette sentence « *que les sots sont faits pour les menus plaisirs du sage* »? Il est vrai que de les voir trop dégoute un peu; mais qui l'oblige à vivre continuellement avec eux? Quant on a été seul toute la journée à s'appliquer et à réfléchir, tout est bon le soir pour se distraire; et il faut prendre la société comme un délassement et non pas comme une occupation. Les hommes ont toujours été de même : méchants, envieux, vindicatifs ; il faut les prendre comme ils sont, et avoir à faire à eux le moins que possible. Le monde est un composé de sots et de méchants. Il est incroyable que notre Archiprêtre soit arivé à son âge sans en avoir une parfaite expérience. Je vous avoue que je suis aussi souvent irritée contre eux; mais pour le moins que je puisse exalter ma bile, j'évite de sçavoir ce qui peut me donner de la colère; et comme je m'intéresse à peu de personnes, aussi[1] je prends moins de part à ce qui arive. Il est certain que si on attaquoit un de mes amis injustement, je deviendrois comme l'archiprêtre, et je crierois fortement contre l'injustice. On en connait ici aussi quelques-unes qui ne sont pas indifférentes. On dit cependant que c'est sans le vouloir : pour moi j'en doute, car je crois tous

veditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 3 mai; de Quirina Magiotti : 3 maggio 1800.

1. *Ms.* : Osi.

les hommes méchants et il y en a très peu de bon, surtout parmi les Florentins, *che sono nati maligni. Lo dice anche Dante, e lo aveva provato da se.*

Gênes est bloqué[1]; mais on dit que on y laisse entrer des vivres pour gagner beaucop d'argent; cela n'est pas étonnant, car il y a toujours des traîtres qui préfèrent leur intérêt au bien général. Si les Autrichiens s'obstinent à prendre cette ville par famine, je crois qu'il y perderont bien du tems. Je ne doute pas que votre Brontolone ne soit toujours de même ; c'est pourquoi il ne m'a jamais intéressé. J'aurois voulu qu'on le tint quelques mois en prison pour amortir sa concupiscence.

Le poète me charge de vous faire ses compliments, ainsi que Fabre qui va commencer un tableau grand comme nature : « *Philoctecte, à qui Ulisse et Néoptholême viennent enlever les armes d'Hercule, quand il est dans son isle déserte avec sa playe à la jambe* ». Ce tableau est pour ce fou de Lord Bristol.

Milles choses à Vittorio, que j'exorte à s'apliquer, à se promener, et à se conserver une bonne santé. Vous ne m'avez pas dit si votre commerce va bien? Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur mille fois, et vous aime tendrement.

1. Le 15 avril, les Autrichiens avaient battu les Français, obligé Soult à la retraite et séparé Soult de Masséna. On commença ensuite le siège de Gênes après la prise de Bocchetta et du Monte Cornua (Tivaroni, *Italia durante il dominio francese*, I, 505).

104. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(11 mai 1800)

Un Montaigne d'occasion. — « Ce vilain Masséna. » — Carletti gravement malade. — Aventures de Mme Serristori. — Teresa et Carletti.

11 mai.

J'ai enfin trouvé, ma chère Thérèse, le Montagne avec les notes de Coste que vous désiriez, et d'un format à pouvoir mettre en poche, sans avoir le caractère trop fin. Je l'envoyerai à Salvetti pour qu'il vous le fasse parvenir sans payer le port. Je l'ai trouvé par hazard dans une petite boutique ; mais comme on m'en demendoit trop d'argent, j'ai envoyé un libraire, qui me fournit des livres ordinairement, pour tacher de l'avoir à meilleur marché : il s'agit de quelques paules de plus ou de moins. On m'en demandoit quarante, mais j'espère que je l'aurai à moins; mais je ne sais pas encore combien. Comme vous le désiriez, et que depuis tant de tems je ne l'avois jamais pu trouver, je ne l'ai pas laissé échapper. C'est un ouvrage dont il faut toujours avoir un volume sur sa table, pour, quand on a un moment de loisir, en lire[2] quelques lignes : il est rempli d'un suc nourissier pour l'âme. C'est un ouvrage que je lis continuellement; je l'appelle *mon bréviaire ;* quand je l'ai fini, je le recommence.

Nous attendons Gênes avec impatience : il coule bien du tems et du sang. Ce villain Masséna se deffend et sacrifie du monde, pour avoir moins du bouche à nourir, et retarder l'humiliation de rendre la place[3].

1. Sienne, *ibid.*, n° 22. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 11 mai; de Quirina Magiotti : 12 maggio 1800.
2. *Ms. :* d'en lire.
3. Clavarino, Annali di Genova, III; Tivaroni, *op. laud.*, *ibid.*, p. 505.

On disoit hier que le fort du Diamant étoit pris : ce seroit bien heureux, car il domine les autres, ainsi que la ville. — Mais tant qu'on ne nous donne pas la nouvelle officiellement, je n'y crois pas.

Le pauvre Carletti a été au moment de mourir; il a eu jusqu'à l'extrême onction[1] : on croyait qu'il n'avait pas deux houres à vivre de son mal ordinaire de vessie. Il est hors de danger, mais il ne guérira jamais, et sera à tout moment aux portes du trépas, s'il n'a pas un régime qui convient à sa situation. — Il aime à manger des mets salés, qui sont du poison pour lui.

Le gouvernement de Vienne a fait arêter la Seristoris, et l'a mis sous la garde d'une vieille Allemande; je ne serais pas étonnée qu'une jeune Italiene n'atrappe sa duène ultramontaine. Je ne le serois pas non plus que le mari reprit sa *chaste Lucrèce*, car il en est encore amoureux, et c'est alors que cette folle en fera des belles dans la maison. Je la crois invétérée dans le crime et capable de tout : elle a un de ces visages imperturbables, qui ne rougissent de rien, *una vera sfacciata.*

Je salue notre bon arciprète, je l'exorte au courage. Milles choses a Vittorio. Le poète vous salue tous et moi j'embrasse la Thérèse de tout mon cœur. Le tems s'étant rafraîchi, elle doit jouir de la campagne. Dans une huitaines de jours elle fera bien d'écrire à Carletti sur sa santé, lui ayant des obligations[2].

1. *Ms. :* l'extrémontion.
2. Les services rendus par lui au mari de Teresa.

---

105. — *À Teresa Regoli Mocenni* [1]

(17 mai 1800)

Le cardinal d'York à Sienne. — Ses extravagances. — Comptes de ménage : livres et chocolat. — L'orgueil de Vittorio. — Dissimulation florentine. — Masséna et Moreau. — Convalescence et hygiène de Carletti.

17 mai.

J'annonce, ma chère Thérèse, à notre bon archiprêtre que le cardinal d'Iorck [2] vient s'établir à Siene, comme l'Athène de l'Italie, à ce que lui a dit l'abbé Marchetti qui a prêché dans votre patrie et l'a engagé à y séjourner, en attendant qu'il puisse retourner à Frascati. Ce sera bien agréable pour le peauvre archevêque, qui se ruinera s'il doit avoir ce fardeau chez lui pendant longtems. Il ne veut pas dormir à Florence, à cause de moi qu'il ne veut pas voir. C'est un homme bien extravagant et bien bête, qui ennuia le genre humain. Lorsqu'il étoit en plaine mer, il vouloit à sa volonté faire arêter le vaisseau : comment la chose étoit [elle] possible ? Il c'est (*sic*) de ces êtres amphibies, qui ont été élevés pour être *vûs de loin*, et que les circonstances ont

1. Sienne, Bibl. communale, *ibid.*, 23. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, provveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 17 mai ; date de Quirina Magiotti : 17 maggio 1800 ; confirmée par la nouvelle de l'installation à Sienna du cardinal d'York.

2. Henri-Benoît Stuart, cardinal d'York, frère cadet de Charles-Edouard, le mari de Mme d'Albany. Il fut créé cardinal en 1747, à vingt-deux ans. Après la mort de son frère en 1788, il prétendit au titre de Majesté et dans son testament voulut qu'on inscrivît sur sa tombe le nom de Henri IX. Le jugement de sa belle-sœur ressemble à celui d'Alfieri, dans sa *Vita* (Teza, *op. laud.*, p. 216). Mme d'Albany ne pouvait sans doute pas pardonner à son beau-frère d'avoir été cause, en 1783, de l'éloignement d'Alfieri de Rome. C'était cependant à lui qu'elle devait d'avoir pu quitter le couvent où elle s'était réfugiée après sa fuite du domicile conjugal. Wiseman a donné de Henri Stuart un jugement très différent et plus flatteur, à cause de ses bienfaits envers Frascati, dont il était évêque (Wiseman, *Rimembranze degli ultimi quattro papi*, Milano, Maiocchi, 1858, p. 66).

fait voir de près: *ils seroient tous* de même, si on étoit dans le cas de vivre avec eux, comme avec ce personnage de comédie de mon beau frère.

J'espère, ma chère Thérèse, que vous avez reçu votre Montagne et que vous en serez contente. Il me coûte *trente paules*. Si je l'avois trouvé dans une valide (*sic*) bibliothèque, je l'aurois eu à moins, mais comme il est si difficille à trouver, je ne l'ai pas voulu laisser échapper. Il me paroît, si je fais bien mes comptes, que je vous dois encore 39 paules. Je ne me le rappelle plus positivement. Je sais que vous m'avez envoyé trois *panpepati*, quatre livres de pastilles de choccolat, et, je crois, six livres de *torrone* (pardonnez-moi mon étourderie), et seize paules pour des livres que je ne vous ai pas envoyé, espérant de les trouver à meilleur marché. Je conçois bien qu'il faut faire crédit aux acheteurs, qui sont en général de mauvais payeurs, surtout dans ce moment où personne n'a d'argent. Il convient au marchand de ravoir son argent vite pour le remployer de nouveau : aussi à ceux qui payent argent comptant on fait un rabais, qui n'est pas indifférent quand on achète beaucoup, comme j'éprouve tous les jours.

Je ne crains pas que Vittorio devienne orgueillesement ridicule de sa bonne conduite; et quand cela seroit, il vaut mieux être orgueilleux et pur, que *andante* et non vertueux. Il faut lui inspirer la modestie, car qui peut répondre de soi? Donc il n'y a pas de quoi se vanter aujourd'hui de ce que l'on peut faire demain, si on n'est pas toujours en garde sur soi-même. La morale de l'Évangile nous[1] enseigne bien à nous méfier de nous même et à tujours combattre pour acquérir la vertu? Je m'imagine que vous avez bien étudié le caractère de

1. *Ms.* : n'en.

Vittorio ; car j'ai souvent vu en Italie des jeunes gens pour mieux masquer *leurs fredaines* prendre le masque de la vertu. Des jeunes filles m'ont souvent bien attrapées.

Gênes est bloqué, et l'armée de Melas est allée à Nizza[1]. Masséna résiste et veut résister tant qu'il aura un cheval et une souris pour manger. Moreau a été battu au Rhin qu'il avoit passé sur tous les points, et il a été repoussé à Brissach et à Kehl, et obbligé de repasser ce fleuve[2].

Madame Cicciaporci est ici avec sa fille, qui est jolie et aimable. La mère est une bonne femme, qui parle beaucoup. — Je n'ai pas vû l'histoire, dont me parle l'archiprêtre : je ne lis plus rien dans ce genre si ennüyeux. Je le félicite de sa convalescence morale. Celle de Carletti est parfaicte : il sort déjà, mais il peut craindre une rechûte s'il a mal à la vessie, comme on le dit. Et il faudroit un régime pour la bouche... et autre chose : ce qu'il ne fait pas. J'embrasse la bonne Thérèse et l'aime pour la vie.

Dites moi à qui foit la cour un gentil Anglois qui est à Siene, nommé Jackson[3] je crois.

1. Pour poursuivre Suchet qui dut se retirer derrière le Var.
2. Nouvelle complètement fausse : à ce moment même Gouvion Saint-Cyr était vainqueur à Biberach, et Lecourbe rejetait Kray sur Ulm.
3. *Ms :* Sackon.

---

106. — *A l'archiprêtre Luti et à Teresa Regoli Mocenni*[1]

(24 mai 1800)

Résistance de Gênes. — Berthier en Italie. — L'empereur et le Saint-Siège. — Le pape à Rome. — Rentrée des émigrés en France. — La royauté de Bonaparte.

24 mai.

La campagne de notre Thérèse[2] dérange l'ordre de nos lettres ; mais elle y est bien, et j'en jouis de tout mon cœur. Ce maudit Gênes ne se rend pas : je crains que les Français ne reçoivent des secours, les Autrichiens ayant été battus sur le Rhin[3] considérablement.

On dit que Berthier[4] vient en Italie ; je tremble toujours que le sort de la guerre ne change, car il ressemble à celui du jeu : le bonheur vous abandonne, et vous reperdez tout ce que vous avez gagné. Dieu veuille qu'il n'arive pas la même chose ! On a bien mal fait d'oter le commandement du Rhin à l'archiduc[5], qui avoit la confiance de l'armée ; mais on fait toujours mal : il y a quelque esprit malin, qui soufle la discorde de notre côté. On prétend, et le dit Baruelle, que les *Illuminés* ont grande part à toutes ces maneuvres, étant ligués pour la destruction des thrones et des propriétés[6].

1. Sienne, Bibl. communale, *ibid.*, 24. — *Suscription* : Al Signore Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 24 mai ; de Quirina Magiotti : 24 maggio 1800.
2. Le séjour de Theresa à la campagne.
3. Rectification des nouvelles de la lettre précédente.
4. Le passage du Grand Saint-Bernard avait commencé le 15 mai, dirigé non par Berthier, mais par Bonaparte lui-même.
5. L'archiduc Charles, dégoûté du commandement par le Hochkriegsrath, avait été remplacé par Kray. Il était le seul général autrichien capable de lutter contre les généraux français.
6. La secte des Illuminés (*Aufklärer*) fut fondée par Adam Weishaupt, professeur à Ingolstadt (1748-1830). Elle était secrète et prétendait détruire toute hiérarchie ecclésiastique et politique et restituer

L'Empereur ne veut pas que le pape retourne à Rome, mais bien dans une ville de ses états, comme à Pesaro[1]. On lui a déclaré qu'il n'aura plus ses légations, et que on lui laissera ce que les Français lui avoient abandonné après le premier traité[2]. Je trouve abominable de suivre l'exemple de ces coquins. Les cabinets n'ont pas le sens comun; ils ne voient pas les dangers qu'ils courent.

Vous allez voir le cardinal d'Yorck à Siene, qui fera des follies ordinaires. Il logera au couvent, heureusement pour l'archevêque, qui seroit ruiné de sa visite. Je crois que vous jouirez long tems de sa présence[3].

Les François, Anglois, qui étoient à Siene, sont tous partis pour la France; tous les émigrés ont le courage de rentrer, se fiant à la LOYAUTÉ[4] de Buonaparte, qui peut manquer d'un jour à l'autre. Adieu, ma chère Thérèse, je vous embrasse de tout mon cœur. Vous devez avoir reçu le Montagne, que j'ai consigné à Salvetti. Vraiement cette lettre est plus pour l'archiprêtre que pour vous, étant toute nouvelliste.

aux hommes l'égalité primitive. Les initiés devaient ne voir d'abord en elle qu'une société littéraire, puis s'élever de grade en grade jusqu'à la connaissance du vrai but de l'association.

1. Pie VII s'embarqua à Venise le 9 juin 1800 et arriva le 3 juillet à Rome; les Autrichiens pour éviter les manifestations populaires, favorables ou hostiles, ne voulurent pas qu'il passât par les Légations, et celles-ci ne furent pas rendues au Saint-Siège (Coppi, *Ann. d'Italia*, a. 1800, § 48).

2. Traité de Tolentino (19 février 1797).

3. Son séjour y fut au contraire assez court. Il haranguait Pie VII à San Giorgio Maggiore le 21 mars 1800, et le 3 juillet, en qualité d'archiprêtre de la Basilique Vaticane, il y reçut le nouveau pontife à la porte de la sacristie.

4. *Sic* dans le manuscrit.

107. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(31 mai 1800)

Comptes de ménage : *panpepati* et *torrone*. — Un *Emile* d'occasion. — Le chanoine Cesarini. — Nouvelles de Gênes et du Rhin. — L'ambition de Vittorio. — Danger des passions.

31 mai.

Si j'avais seu, ma chère Thérèse, que c'était notre ami l'archiprêtre qui avait déboursé l'argent pour les *panpepati* et *torrone*, je l'aurois payé d'abord ; je le prie d'en recevoir mes excuses, et j'unirai les trente-six paules que je lui dois avec ce que coûtera le chocolat du poète, à moins qu'il n'aime mieux que je lui envois tout de suite, si Cicciaporci va à Siena bientôt. Je croiois que cet argent vous appartenet et je voulois vous en acheter des livres à bon marché. Je vous devois donc vingt paules pour le chocolat, et seize paules pour l'*Émile* que vous n'avez reçu : ce qui fait trente-six; j'ai déboursé trente paules pour le *Montagne ;* reste six paules que je vous dois encore. J'espère bien avoir votre *Émile*, mais Dieu sait quand, parce que je traite avec un juif qui voudroit tirer l'impossible de ses livres et je ne veux pas lui donner, pour vous faire avoir quelques livres utiles à bon marché. Si nous nous accomodons, ne vous inquiétez pas du payement. Ce seroit une follie de les laisser échapper, ne s'agissant que de *grazie*. Quand on vend des bibliotèques, on a des livres l'un dans l'autre à une lire (*sic*) le volume, même les bons ouvrages qui coutent cinq paules chez le libraire.

1. Milan, *ibid.*, n° 84. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, provviditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 31 mai ; de Quirina Magiotti : 31 mai 1800.

Carletti est tout à fait guéri. Il a soin de lui. Je crois qu'il ne pèche pas seulement par la bouche, mais aussi par des restes de concupiscence. Je prie notre archiprêtre de faire mes complimens au chanoine Cesarini[1] qui est devenu prélat, et de lui dire que je l'ai chargé de lui dire mille choses de ma part; que j'ai eu grand plaisir à le revoir. Cette commission doit être faite bien en secret de son principale[2], qui me déteste comme Lucifer.

Gênes ne veut pas se rendre, mais les affaires du Rhin vont mieux : Krai a battu les Français et les a forcés à repasser la rivière[3]. Je voudrois que nous fussions débarrassée des Français en Italie. Ont dit que le roi consul est allé à Dijon; je ne puis pas me persuader qu'il a quitté Paris[4].

Je suis charmée que Vittorio ait l'envie de se distinguer. On peut tirer parti de ce sentiment chez lui. Pourvu que les passions ne viennent pas détruire ces belles dispositions, et qu'il ne tombe pas dans les mains de quelque femme qui le gâte! Il faut le persuader à résister aux appas[5] du vice par des exemples de personnes malheureuses, et lui faire voir dans quels inconvéniens ont tombe en s'y livrant, et puis... et puis..! C'est un hazard si on se tire bien de ce tems d'orage. La jeunesse coure tant de risque! Pourvu qu'on ne joue pas son bonheur pour toute sa vie, le reste n'est rien. Adieu, ma chère Thérèse : je vous embrasse de tout mon

1. Angelo Cesarini, évêque de Milevi *in partibus*, plus tard supérieur du séminaire de Frascati, était l'ami et le confident intime du cardinal d'York, qui l'institua, par son testament du 15 juillet 1802, son héritier fiduciaire.

2. Le cardinal d'York. *Ital. : principale*, patron.

3. Nouvelle absolument controuvée.

4. La nouvelle était, au contraire, vraie : Bonaparte alla passer une revue à Dijon, et ensuite surveilla les mouvements de l'armée de réserve dont Berthier était nommé commandant en chef.

5. Mot à demi emporté par une déchirure.

cœur et vous aime tendrement. Le poète vous salue ainsi que Fabre. Mille choses à l'archiprêtre et mes excuses de ne l'avoir pas payé encore. Mais à vous la faute, ma Thérèse.

---

108. — *A l'archiprêtre Luti*[1]

(7 juin 1800)

Capitulation de Gênes. — Illuminations et joie de Florence. — L'histoire de Barruel. — Les vers à soie de Teresa. — La famille Cicciaporci à Sienne.

7 juin.

Nous voilà *finalmente*, mon cher arciprêtre, maîtres de Gênes[2] : c'est un grand point pour nous, et qui donne aux Autrichiens une grande force pour envoyer dans la Lombardie, où les coquins[3] tentent d'entrer, ayant déjà pris quelques places ouvertes en Piémont, malgré qu'ils ont été battus deux fois. Vous ne pouvez pas croire la follie de Florence hier, et la joie véritable du peuple[4]. Toutes les maisons ont été illuminées magnifiquement. C'estoit une fête universelle, exceptés pour les Jacobins. A propos d'eux, faites-moi le plaisir de me dire, si vous avez lû leur histoire en françois, ou en italien pour (*sic*) l'abbé de Baruèle. Si c'étoit en françois, je vous prierois de me le procurer, seulement *pour quinze jours*. Comme j'entends tant parler de cet ouvrage, je suis curieuse de le lire. On prétend que

1. Sienne, *ibid.*, n° 25. — *Suscription :* Al Signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 7 juin ; de Quirina Magiotti : 7 giugno 1800 ; fixée par celle de la capitulation de Gênes.

2. Gênes capitula le 4 juin quand il n'y eut plus aucun moyen d'y lutter contre la famine. Cf. Tivaroni, *op. laud.*; *ibid.*, p. 505.

3. Les Français.

4. Cette joie débordante devait être de courte durée.

cette ligue des Illuminées est véritable : on a deffendu en Autriche de l'imprimer avec tous les noms. Enfin je serois curieuse de le voir, et il n'est pas possible de le trouver à Florence. L'italien ne vaut rien.

Je ne puis écrire longuement cette fois-ci. J'embrasse ma Thérèse, qui est toute dévoué à ses vers à soies. Adieu, portez-vous bien, et comptente (*sic*), je vous prie, l'un et l'autre sur mon tendre attachement pour la vie. — Cicciaporci a différé son voyage de Siene. Sa fille est charmante ; la mère est une bone femme, qui parle mal tous les langues[1], et malgré cela parle beaucoup. J'ai fait naître au mari de l'envie de connoître ma Thérèse, comme la femme la plus aimable et la plus instruite de Sienne, et mon amie. J'espère qu'Elle ne me donnera pas le démenti. Le poète vous salue tous deux. Nous juissons de la prise de Gênes.

---

109. — *A l'archiprêtre Luti*[2]

(10 juin 1800)

Les Français en Piémont. — Nouvelles militaires. — Départ du roi Carlo Emanuele. — Français et Autrichiens en présence. — Un peu de philosophie.

10 juin, à une heure.

J'ai reçu, mon cher archiprêtre, votre lettre samedi au soir, mais trop tard, pour pouvoir vous répondre ce même jour. Il n'est que trop vrai que les Français, en trois colonnes, sont entrés en Piémont, par la valle d'Aost[3], Suze et le lac de Come. Les deux premières ont

1. C'est un trait de ressemblance qu'elle avait avec Mme d'Albany.

2. Sienne, *ibid.*, n° 26. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, Proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 10 juin ; de Quirina Magiotti : 10 giugno 1800.

3. L'armée française entra en Italie par la vallée d'Aoste et Ivrée, mais nullement par le lac de Come.

été battues à Suze et à Ivraie, mais malgré cela un corps a persé et est arivé à Vercelli, Novara, et puis s'est retiré [1]. La troisième colonne est arrivée à Milan, le 4, au soir [2]. Une avant-garde cisalpine l'a précédé, et puis une colonne de dix ou douze mille hommes, on ne sait pas au juste, et s'est dilatée à Lodi, Pavie, et a passé le Pô à Plaisance samedi 7 à onze heures, à ce qu'on croit, pour aller délivrer Gênes [3], et on croit que, ayant apris la délivrance de Gênes, elle se retirera [4]. Tout le monde ici est dans une grande frayeur. Le roi fait ses paquets et s'en va je ne sçais où avec tous les Piémontois [5]. Pour moi, je ne crois pas que les Français feront une équippée jusqu'ici, n'ayant aucune forteresse et n'ayant gagné encore aucune bataille. Voilà l'état sur des événements, ni plus ni moins. — Les Français se sont retirés de Vercelli et de Novara ; ont dit qu'ils sont 30.000 hommes sans cavallerie ni canons gros. Je vous laisse à penser si je suis inquiette, mais je ne vois rien de désespéré. L'armée autrichienne est en bon état, et très forte de 50 à 60.000 hommes, et dans de bonnes positions.

Les Français veullent conquérir la paix, et le pis sera d'en avoir une mauvaise. Tranquillisez-vous, mon

1. Nouvelles fausses, répandues pour faire croire que le passage des Alpes avait été disputé aux Français.

2. C'est le 2 juin que Bonaparte entre à Milan où il est accueilli par l'enthousiasme universel. Il y institue immédiatement un comité provisoire de gouvernement.

3. Bonaparte, qui voulait diminuer le prestige de Masséna, ne se pressa point au contraire de marcher au secours de Gênes, et préféra risquer le sort de toute la campagne en une seule bataille.

4. Ceci montre la persistance des illusions florentines.

5. Carlo-Emanuele IV, roi de Sardaigne, avait quitté l'île pendant le court triomphe des armées austro-russes pour retourner dans ses Etats. Il passa le mois de juin à Florence, d'où il partit pour Rome à la nouvelle de l'arrivée des Français. Il est assez étonnant que Mme d'Albany ne dise rien dans ses lettres des visites qu'Alfieri lui fit au Poggio Impériale (Coppi, *op. laud.*, a. 1800, § 40 ; — Conti, *Firenze Vecchia*, p. 46).

cher archiprêtre : tout le mal qui peut ariver n'arive pas toujours, ni tout le bien non plus. Le monde est un assemblage de choses médiocres qui constituent les événements. J'embrasse la Thérèse. D'abord que je sçaurai quelque chose de plus, je vous l'écrirai. Montrez ma lettre au prélat C. [1], en secret, avec mille complimens.

De Milan tout le monde s'est sauvé [2] pour la crainte d'être pris pour otage, et de même a Modène.

---

110. — *A l'archiprêtre Luti* [3]

(14 juin 1800)

Suppositions politiques et militaires. — La prise de Gênes. — Une bonne bataille. — Proclamation de Bonaparte à Milan. — Vittorio romanesque. — L'esprit juste de Teresa.

14 juin.

Je vous avais écrit, mon cher archiprêtre, jeudi passé mais je n'ai pas trouvé d'occasion pour vous faire parvenir ma lettre où je vous disois [4] que, après que les François eurent passés le Pô et qu'ils eurent sçu que Gênes étoit prise, ils ne se sont pas avancés. La peur panique ici a été grande, ainsi qu'à Modène et à Bologne, d'où les gouvernemens provisoires se sont sauvés ridiculement avant de sçavoir la vérité. Le Roi de Sar-

1. Cesarini.

2. Nouvelle d'origine probablement réactionnaire. On sait qu'au contraire Milan accueillit Bonaparte par de grandes démonstrations de joie.

3. Sienne, *ibid.*, n° 28. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 14 juin; de Quirina Magiotti : 14 giugno 1800.

4. La bataille de Marengo, perdue ce même jour par Bonaparte et regagnée par Desaix, rendait d'avance inutiles toutes ces suppositions de Mme d'Albany (Cf. l'important recueil de *Documenti sul Centenario di Marengo*, publié par Alberto Lumbroso).

daigne en a fait de même, d'après les avis de nos paniques, qui auraient pu tenir des couriers pour les avertir. Le sort de l'Italie dépend des battailles gagnés ou perdus et de la prise des places. On dit l'armée de Buonaparte, qu'on dit à Milan, assez forte, mais sans cavallerie ni artiglierie. L'armée autrichienne est en bon état et la cavallerie bien reposée[1]. La prise de Gênes a été un grand coup pour nous et surtout pour la Toscane, si on ne le prenoit pas avant le 6, il y avait ordre de lever le bloque[2] pour concentrer l'armée de Mélas. Dieu nous a assisté. J'espère qu'il protégera nos armes, et que nous gagnerons une bonne battaille. Buonaparte a fait une proclamation à Milan, où il exorte à respecter la religion[3]; il rappelle les nobles, qui se son enfuis, et qu'il fera respecter. Il dit qu'il vient rétablir la Cisalpina et exécuter la paix de Campo-Formino (*sic*). Il ne réfléchit pas que ce n'est plus la même chose. Au reste les mensonges et les impostures ne leur coûtent rien. Je crois que ce sera une guerre différente des précédentes, moins corsaires, et plus monarchiques et civilisées.

Je vois, ma chère Thérèse, par la lettre de Vittorio qu'il a la tête un peu romanesque; tant que son cœur s'épanuira en amitié, il n'y a pas grand mal; mais si jamais il arive à connoître l'amour, il est à craindre qu'il ne fasse des follies. Prenez-y garde, veillez-le de près; quand vous serez à Siene, occupez-le beaucoup, et recommandez-le à cet ami que il aime tant. On peut tirer grand parti de cet enfant, qui paroit né heureusement. Quel dommage qu'il n'a pas pû faire ses études

1. Bonaparte, obligé de disperser ses troupes pour barrer toutes les retraites aux Autrichiens, n'avait que 30.000 hommes disponibles contre le gros des forces de Melas, qui en comptait plus de 50.000.

2. *Ital. :* blocco.

3. L'exemple de Souvorov lui avait paru bon à suivre : en 1796, Bonaparte n'était pas allé au Duomo.

comme il aurait dû? Dites-moi s'il est toujours d'une jolie figure? et s'il s'en occupe? Il me paroît qu'il a le désir de se distinguer, qu'il a de l'amour-propre, et veut sortir de la foulle ; il faut nourir ce désir et le tourner du côté de la vertu.

Adieu, ma Thérèse : vous êtes devenue tout à fait campagnarde et vous avez raison. Je vous aime de toutes les manières, parce que vous conservez toujours votre bon cœur et votre esprit juste, dans tous les états et toutes les circonstances possibles. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je garderai donc l'argent pour vous acheter des livres. Je répondrai à Vittorio, quand j'aurai reçu le chocolat. Dites-moi à qui il faut le payer? Adieu, ma chère Thérèse; aimez-moi autant que je vous aime.

---

111. — *A Teresa Regoli Mocenni* [1]

(17 juin 1800)

Le chocolat d'Algérie et la douane. — Le négociant Vittorio. L'inquiétude politique.

17 juin.

Le chioccolat, ma chère Thérèse, est arrivé à la douane. Le poète me charge de vous dire qu'il ne l'a pas fait retirer, à cause qu'il ne sait pas de combien est la caisse; et qu'il lui paroît que dans vos conventions ensemble vous deviez lui faire remettre (*sic*) chez lui, sans qu'il pensa n'y (*sic*) au port ni à la douane. Je vous prie de lui répondre d'abord. Le *négociant Vittorio* devoit spécifier dans sa lettre la quantité de la marchandise. Nous

1. Sienne, *ibid.*, 29. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, Proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 17 juin de Quirina Magiotti : 17 juin 1800.

sommes toujours dans l'inquiétude[1], non pas pour la prochaine invasion des France (*sic*), mais dans la crainte qu'ils ne gagnent des battailles dans la Lombardie, et qu'ils les mettent à même[2] de nous faire peur réellement. C'est un état bien douloureux.

J'ai reçu six beaux fromages, dont je remercie le facteur ou la factoresse de Piano. Je suis bien sensible à son attention et je tâcherai de la reconnoître. Mille choses à l'archiprêtre. Je vous embrasse de tout mon cœur mille fois, autant que je vous aime.

Dites-moi si l'amphibie[3] est parti? et pour quoi la Sondadari n'aime pas la Thérèse[4].

---

112. — *A l'archiprêtre Luti*[5]

(21 juin 1800)

Plus bas que jamais. — Après Marengo. — L'armistice. — Le rétablissement de la Cisalpine. — Consternation des Florentins. Le comte de Vargas. — Désolation de Mme d'Albany.

21 juin.

Je ne sais par où commencer, mon cher Archiprêtre, à vous écrire. Nous sommes retombés plus bas que jamais. Les François, aprez trois battailles données entre Alexandrie et Tortone[6], sont restés vainqueurs.

1. La nouvelle de Marengo n'était pas encore arrivée à Florence.
2. Obscur. Le sens est : que ces batailles les mettent à même.
3. J'ignore qui désigne ce pseudonyme ; peut-être le cardinal d'York, appelé être amphibie dans la lettre 105, p. 273.
4. « Per gelosia di mestiere », comme disent les Romains.
5. Sienne, *Bibl. civica*, 30. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 21 juin ; de Quirina Magiotti : 21 giugno 1800.
6. Mme d'Albany fait ici des confusions : par les trois batailles, elle entend probablement les trois mouvements de Lannes, Victor et Bonaparte contre Castel Ceriolo, San Giuliano et Marengo ; *le troisième jour* est une erreur : la bataille fut perdue et regagnée dans la même journée.

Les Autrichiens ont été enveloppés le troisième jours, du capituler, donner les forteresses du Piémont pour délivrer leur armée. Il y a un armistice[1], à ce qu'on dit, et on va rétablir la Cisalpine au beau milieu de l'Italie, qui inquiétera tous les gouvernements voisins comme la Toscane, et les François l'exciteront, se mettant derrière le rideau. Je ne puis vous dire combien tout le monde est consterné; je ne vous parle pas de notre douleur, elle est à l'excès. Nous sommes pis que jamais, sans espoir de nous relever de bien des années. Il ne sera quasi pas moyen de rester en Italie pour vivre dans des angoisses perpétuelles. Je me rappelle quand il y avoit ici un ministre cisalpin : c'étoit un tourment continuelle pour le gouvernement.

J'ai vu le comte de Vargues hier, qui me paroît un homme aimable et d'esprit : je le crois né dans le nord, ou en Suède ou en Dannemarck. Il en a l'accent et la figure; il a cependant plus de vivacité dans le visage que n'ont les habitans du nord. J'embrasse la Thérèse. J'ai la tête toute dérangée, et ne sais ce que j'écris. J'ai l'âme navrée de douleur. Comment est-il possible que le ciel protège toujours la mauvaise cause?

1. L'armistice fut signé, le 15, à Alexandrie ; il stipulait une suspension d'armes de cinq mois, et l'évacuation par les Autrichiens de toute l'Italie jusqu'au Mincio, aux conditions du traité de Campoformio.

113. — *A l'archiprêtre Luti*[1]

(24 juin 1800)

Consternation à Sienne. — L'armistice. — Espérance de la paix. — Teresa à la campagne. — Mme d'Albany vieillie de dix ans. — Inquiétudes et optimisme.

24 juin.

Je viens, mon cher Archiprêtre, de recevoir votre lettre de hier, qui me rend compte de votre effroi, qui n'est pas moindre que le nôtre. Cependant il n'y a rien à craindre pour le moment, puisque il y a une armistice accordée jusqu'au retour du courier de Vienne; et au cas que la paix ne soit pas accordée, douze jours après chacun poura recommencer les hostilités. L'Empereur reste avec une armée de cinquante ou soixante mille hommes au Mincio[2]. Il pourra reprendre l'Italie, mais j'espère qu'il fera la paix, qui lui est nécessaire[3], et qui l'est extrêmement pour nous pour sauver la Toscane. La ligne de démarcation de l'armistice est du côté de l'Empereur depuis Peschiere[4], et l'armée françoise a tout le reste. — Je prie la Thérèse de se calmer, et de rester à la campagne tranquillement. C'est le meilleur parti pour elle à ce qu'il paroit, laissant sa fille[5] au couvent, où elle sera encore le mieux. Pour une fille italiene, c'est l'endroit le plus convenable. — J'espère que la paix se fera, car il me paroît impossible

1. Sienne, Bibl. *Civica*, 31. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 24 juin ; de Quirina Magiotti : 24 giugno 1800.

2. Le désarroi dans lequel Marengo jeta les Autrichiens est, en effet, inexplicable : ils n'avaient perdu que 9.000 hommes sur 120.000, et ils conservaient encore l'avantage du nombre.

3. Tout en la négociant, François II continua simultanément ses négociations avec l'Angleterre pour pouvoir recommencer la guerre.

4. La ligne du Mincio.

5. Quirina, alors âgée de dix-neuf ans.

que Melas ait osé donner onze places, s'il n'en avoit pas reçu l'ordre de Vienne. On dit qu'il avoit l'armistice dans sa poche avant la bataille. Vous me ferez grand plaisir de tâcher de m'envoyer *Baruelle*, mais non pas l'*abrégé*, qui ne vaut rien; j'aurois besoin pour quinze jours de l'ouvrage. — Monsieur de Vargues a vû dans mon visage ce qui n'y existe plus. Les inquiétudes m'ont vieillies de dix ans. Je ne me soucie plus de rien dans ce monde, et je ne puis vous dire combien je suis affligée de voir les vices vainqueurs partout. Comment puis-je croire que c'est l'ouvrage de Dieu? Il faut avoir de la foi de reste pour y croire. — Adieu, mon cher archiprêtre, ne vous découragez pas; tout le mal qui pouroit ariver dans ce monde n'arive pas toujours; il faut que trop de combinaisons s'accordent pour cela. — Comptez à jamais sur ma tendre amitié.

---

114. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(28 juin 1800)

Inquiétudes légitimes de Theresa. — Nouvelles de Marengo. — La bataille gagnée et perdue par les Autrichiens. — Régence en Toscane. — Sénateurs démissionnaires par ordre. — Teresa à la campagne. — Achat d'une terre. — Nouvelles privées. — Le négociant Vittorio.

28.

Ma chère Thérèse, je conçois que vous soyez inquiette et indécise sur le parti que vous avez à prendre dans ce moment. Il me paroît que, puisque vous êtes à la campagne, vous devez y rester et laisser votre fille au

1. Sienne, Bibl. Civica, 32. — *Suscription:* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 28 ; de Quirina Magiotti : 28 giugno 1800 ; confirmée par les nouvelles militaires et politiques.

couvent. On ignore tout ce qui passe à la ville lorsqu'on est à la campagne[1], et on nous oublie. C'est ce qui m'est arrivé l'année passée[2]; et si nous avons le malheur de ravoir les François, je compte encore m'y retirer, car je ne veux pas être témoins de tout ce qui ferons (*sic*).

Notre sort sera décidé dans peu : le courier qui est allé porter la nouvelle de l'armistice à Vienne ne doit pas tarder à retourner à Milan. Il me paroît impossible que l'empereur puisse continuer la guerre après la dernière affaire du 15[3]. Ce qu'il y a d'horrible pour nous[4], est que les Autrichiens ont battu le 13, le 14, et que le 15 ils avoient encore gagné la battaille, quand Buonaparte, se voyant perdu et ayant été au moment d'être fait prisonnier, se mit à la tête de 300 hommes de cavalerie[5], fit prisonnier le général Sallo[6] qui dirigeoit la battaille. Les Autrichiens se crurent enveloppés, se rendirent à discrétion et capitulèrent de la manière que vous connoissez. Mélas est vieux, il a été blessé, il avoit perdu la tête, et acquiesça à toutes ces conditions[7]. Il y en a qui prétendent que c'étoit l'intention de la cour de Vienne de céder toutes les forteresses, qu'il n'auroit pas osé le faire de son chef :

1. Ceci est en quelque façon un raisonnement d'autruche.
2. Cf. lettre 58.
3. Exactement du 14 (Marengo). L'armée autrichienne n'avait perdu que 9.000 hommes environ sur les 100.000 dont elle se composait. N'eût été le découragement qui s'était emparé d'elle, elle aurait fort bien pu reprendre les hostilités, peut-être avec avantage.
4. Le vrai et le faux sont mêlés dans les renseignements qui suivent : il ne faut les retenir que comme témoignages sur l'état de l'opinion publique et comme éléments de sa formation.
5. Ceci est pure légende (Cf. Thiers, *Consulat et Empire*, *IV*, *juin* 1800, et tous les historiens).
6. Confusion probable avec Zach, qui fut fait prisonnier par les dragons de Kellermann.
7. Mélas, fatigué et blessé, avait, croyant sa victoire assurée, quitté le champ de bataille et était rentré à Alexandrie, laissant ses lieutenants achever la journée.

on n'y entend rien. Le fait est que tout le monde n'a pas le sens comun.

Vous saurez [1] la régence qu'on vient de nommer : le général Sommariva, le sénateur Covoni, le sénateur Bartolini apoplétique, le sénateur Antinori et Frulani [2]. Les deux sénateurs accusés ont été jugés et déclarés innocents, excepté par Cremani [3], qui est un des juges de la commission. Le Sénat aussi les a déclarés innocents ; malgré cela, il est venu l'ordre de Vienne de leur conseiller de renoncer à leur place, et qu'ils auroient la moitié de la paye ; et ils ont été assez bete pour accepter et rester entaché aux yeux du monde [4].

Spannochi [5] a toujours passé pour avoir de l'esprit. J'avoue que je ne lui en ai jamais trouvé ; il avoit de grandes prétentions à tout, ne sachant faire autre chose que de faire la cour aux femmes et aux hommes en place. Tout ce qu'on voit, ma chère Thérèse, dégoûte terriblement du monde et des hommes. Je conçois que vous voulez vous établir à la campagne. Dites-moi

1. *Ital.*, au sens de : vous devez savoir déjà.

2. A la nouvelle de Marengo, le grand-duc constitua une régence spéciale, composée des sénateurs Amerigo Antinori, Marco Covoni, Luigi Bartoloni et de l'avocat Leonardo Frullano, sous la présidence du général autrichien Sommariva (Zobi, *op. laud.*, VIII, 412); mais ces régents s'enfuirent à l'approche des Français en octobre 1800 (Cf. Tivaroni, *op. laud.*, *Dominio francese*, II, 23).

3. Luigi Cremani de Montisi, homme intelligent, mais de basse moralité, fut professeur de droit criminel à l'Université de Pavie, d'où il s'éloigna précipitamment en 1799. Zobi l'appelle « insensible, homme au cœur dur et égoïste ». Il se montra féroce contre les patriotes, puis rampant envers les Français pendant la première occupation de la Toscane. Pendant la réaction austro-russe de juillet 1799, il fut le principal inspirateur des persécutions de la *Camera nera*. Il s'enfuit après Marengo, et Miollis le déclara déchu de toutes ses charges. Il se retira à Ancône (Zobi, *op. laud.*, VII, VIII, *passim*) (Cf. Tivaroni, *op. laud.*, *ibid.*, II, 24 et suiv.).

4. Ces deux sénateurs par trop naïfs, qui perdirent leur emploi, sont Spannocchi et G. B. Cellesi ; le premier se retira à Sienne, le second à Pistoia (Voir lettres précédentes).

5. Désigné dans le manuscrit par la simple initiale.

donc pour quoi faut-il que vous achetiez des terres dans le siénois, et pourquoi pas dans le florentin! Je m'imagine que, si vous réalisez vos fonds, vous abandonnerez le commerce : ainsi alors il est égal d'être dans une province ou une autre, et je crois qu'on sera obligé dans peu de vendre des biens de l'ordre de Saint Étienne pour payer les dettes de l'État. Je sais aussi que souvent on vend des possessions considérables dans le florentin. Vous vous reprochez de ne pas faire votre devoir avec le même plaisir que ce qui vous regarde : je crois qu'il suffit de le faire, et c'est déjà un grand mérite de vaincre la nature qui incline toujours à l'égoïsme, et c'est tout simple[1].

Je salue l'archiprête. Je conçois qu'il est affligé, je la suis aussi; et nous le sommes tous; le poète est navré de douleur. Que fait Cicciaporci? Faites-lui mes compliments, ainsi qu'aux dames; quelle vie mènent-elles? M. de Vargues est allé à Livourne; je crois qu'il veut s'employer dans les troupes; il a un uniforme de je ne sais quel pays?

Dites-moi, je vous prie, si ce comte Masino est encore à Siene, s'il reviendra à Florence? Si l'archiprêtre le rencontre, nous le prions de le saluer de notre part et de lui demander quels sont ses projets : s'il vaut (*sic*) à Rome ou s'il reviendra ici?

Vittorio a bien mal fait la commission du chocolat, pour son parein : il l'a envoyé sans dire combien il y en avoit et sans marquer la caisse d'un chiffre : ce qui a donné de la peine pour la retrouver à la douane; et dans la lettre à laquelle il me répondoit pour me dire la quantité, il l'a encore oublié, il faut qu'il s'abitue a être exacte : cela est plus que nécessaire pour faire

1. Elle veut dire par cette phrase équivoque : « Il est tout simple que la nature incline à l'égoïsme. »

le marchand avec succès. Adieu, ma chère Thérèse : je vous embrasse de tout mon cœur, et vous aime pour la vie. Ne vous découragez pas : tout le mal possible n'arive pas toujours. Adieu : je prie l'archiprêtre de se faire courage et de ne pas se laisser abattre. Adieu : je me flatte que nous aurons la paix, et sera (*sic*) une paix armée : mais elle vaut encore mieux que la guerre.

---

115. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(5 juillet 1800)

Le chocolat d'Alfieri. — Vittorio, le commerce et les lettres. — L'attrait des lettres et des sciences. — Sur le caractère de Vittorio. — Bonaparte et les curés de Lombardie. — Transformisme religieux de Bonaparte. — La nationalité de M. de Vargas. — Le *Philoctète* de Fabre.

5 juillet.

Le poète me charge de vous dire, ma chère Thérèse, qu'il a remis lundi à Salvetti 89 écus pour le chocolat, qu'il n'a pas encore goûté; mais nous comptons le faire dans deux ou trois jours, et je vous en dirai mon avis. Vittorio a fait la commission, ou plutôt l'envoi en apprentif négociant. Il faut qu'il s'habitue à faire ce qu'il doit faire avec attention; sans cela il fera tout mal. — Je crains bien, comme son père, qu'il prendra trop de goût aux livres, et deviendra un mauvais marchand. Il est difficille d'allier l'esprit mercantile avec les idées sublimes qu'on trouve dans les œuvres de Plutarque: comment peut-on faire tant de cas *d'un écus*, quand on voit ces grands hommes se contenter du simple nécessaire? Il est vrai que le goût de la

1. Sienne, Bibl. Civica, 33. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 5 juillet ; de Quirina Magiotti : 5 luglio 1800.

littérature devient une passion comme la dévotion, et qu'on ne sait pas la régler; car si, lorsqu'on a fait le négociant toute la journée, on prenoit les livres pour délassement, ce seroit un goût utile, qui purgeroit l'âme ; mais il faudroit soumettre ce goût à son état de négociant, qui est un devoir à remplir. Les dévots devroient faire la même chose et ne pas croire qu'ils honorent Dieu d'avantage en priant qu'en remplissant leur devoir de roi ou de père de famille : chose que nous voyons tous les jours.

Il faut avouer une chose : qu'il y a un grand attrait, pour qui aime les livres et la littérature ou les sciences, qui nous dégoûte de tout le reste; parce que c'est un plaisir si indépendant, et qui transporte l'âme dans une région qui la sublime (*sic*), et lui fait regarder les choses de ce monde avec mépris. Je trouve, que cette passion a beaucoup d'analogie avec la dévotion : elle est toute d'imagination; l'une est prophane, et l'autre est spirituelle. — Pour en revenir à Vittorio, il ne fera jamais rien n'ayant pas fait ses études régulièrement. Il fait (*sic*) donc qu'il se donne au négoce. Je vois que d'être *seulement*[1] le filleul du poète lui a fait participer à son caractère décidé; en tournant vers le bien ce caractère, on peut faire de bonnes choses dans ce monde. C'est à notre bonne Thérèse à y penser.

A présent que j'ai fini de moraliser avec vous, ma chère, il faut que je parle politique avec notre archiprêtre. C'est dommage que nous ne sçavons pas grand chose; on ignore encore la décision de la cour de Vienne sur l'armistice. Il me paroit difficile qu'on recommence la guerre. Il y a une longue allocution

1. Mot souligné dans l'original. Mme d'Albany en savait-elle plus qu'elle en dit ou qu'elle en insinue sur la naissance de Vittorio, *filleul* d'Alfieri ?

de Buonaparte aux curés de Lombardie, qui est digne d'un capucin[1]. Il les exorte à faire pratiquer la religion, et (*sic*) qu'il ira a Rome arranger les différents qu'il y a entre le chef de l'Eglise Catholique et Romaine et la France[2]. En Egypthe il a fait le musulmain, en Italie il fait le catholique et romain, autre part il fera le payen[3]. C'est un caméléon : nous verons comme il finira ; il a un vaste théatre pour déployer son talent. A Turin et en générale il n'a été applaudi nulle part. Il a dit qu'il venoit rétablir le roi[4], et il lève l'armée piémontoise avec ses drapeaux, qui devra prêter serment à la République Françoise jusqu'à la paix. Dieu veuille nous la donner bientôt!

Les jacobins ne sont pas trop contens, parce qu'ils savent bien que *le Sire*[5] ne les aime pas; il leur (*sic*) temoigne par tout.

Si la paix se fait, nous sommes sauvés ; sinon nous sommes envahis, parce que les gros poissons gobent les petits.

M. de Vargas est allé à Livourne, et je ne l'ai plus revu ; je ne sais ce qu'il machine et s'il a des projets pour le militaire. Il a quelque chose de fin dans l'œil et de pénétrant. Je le crois du Nord : il en a la prononciation, les manières ; il me paroit Danoisou Suédois. Je ne l'ai jamais vû seule et je n'ai pû établir aucun discour qui me fit deviner ce qu'il est. Adieu, ma chère Thérèse ; aimez moi autant que je vous aime. Je prie l'archiprêtre de faire l'impossible pour me procurer l'*histoire* de Baruel ; on ne peut la trouver nulle part.

1. Le 18 juin, il avait assisté à un *Te Deum* solennel dans le Duomo de Milan. Il écrira à Talleyrand le 22 novembre : « Respectons les prêtres ; c'est le seul moyen de vivre en paix avec les paysans d'Italie. »
2. C'était là une première annonce du Concordat.
3. Bonaparte le disait lui-même et s'en faisait un mérite.
4. Le roi de Sardaigne.
5. Souligné dans l'original. Ce sire est Bonaparte.

Adieu, pensez à moi, et comptez sur ma tendre amitié. Fabre vous salue, il a ébauché son grand tableau de *Ulisse et Nesphtholeme qui viennent chercher les armes d'Hercule que possédoit Philoctète*. J'espère que vous aurez une belle *Sainte Thérèse*.

---

116. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(12 juillet 1800)

Incertitudes politiques. — Bonaparte et Lucques. — Politique et influence du Consul. — Les Français en Italie. — Retraite des armées autrichiennes. — Voyage de la reine de Naples. — Le *Barruel* de Chigi. — Conseils à l'archiprêtre. — Misanthropie et médisances. — Mme Priero.

Nous ne sçavons, ma chère Thérèse, rien de plus des affaires politiques; nous ne sçavons pas si nous aurons la paix ou la guerre, mais selon toute apparence on aura une mauvaise paix où les François feront la loi ; et malgré la royauté de Bonaparte il se conduira comme les tyrans ses prédécesseurs ; car il a fait les mêmes proclamations à Lucques que ces années passées ; il n'a ajouté à l'*égalité* et la *liberté* que la parole *religion*. C'est le même style, les mêmes bétises, et il a mis dans le gouvernement les plus mauvais sujects possible *al solito*. Il en a fait de même à Turin, à Genes. Croyez moi : ce sois disant grand homme est entrainé par le torrent et ne le maitrise pas : ainsi c'est un petit homme, et il tombera plus tôt ou plus tard, comme ses prédécesseurs ; pour se soutenir dans le moment présent, il faut suivre un autre sentier, se faire estimer, pour

1. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, 34. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 12 juillet; de Quirina Magiotti : 12 luglio 1800.

rendre à la France la considération dans les négociations et pouvoir croire à la parole de qui commande. Mais d'abord qu'arivant dans un pays ils veulent changer le gouvernement, ils se font pour ennemi le plus grand nombre, et donnent de la méfiance aux puissances de l'Europe. *Basta!* On ne peut plus rien prévoir après tout ce que nous avons vû dernièrement, qui m'afflige profondément. Toutes (*sic*) vos sermons, ma Thérèse, sont excellens : mais il est affreux de revoir les coquins régner en Italie. Au Rhin les armées Autrichiens sont battues et se sont retirées jusqu'à Nordlingen, abandonnant Ulm, Augsbourg, Monaco[1]; l'armée à peine veut obéir à Krai[2]. Je ne conçois pas comment il a voulu accepter le commandement après l'archiduc Charles.

La Reine de Naple[3], après s'être embarquée et désembarquée dix fois, est arivée cette nuit pour aller à Ancona passer à Venise par mer. Elle restera deux jours a Florence. Elle dépense un argent immense, comme si elle avoit les mines du Perou. Ces personnes là ne sentent pas les malheurs de la guerre et des révolutions. Le Marquis Chigi est drole avec son amour pour un livre qu'il ne lit pas[4]. Nous pourons lui payer pour sa sureté au cas que je le perdis (*sic*), chose impossible. Si cependant il est si jaloux de son livre, je tacherai de le faire

1. Monaco di Baviera, Munich.

2. Après avoir vainement cherché à enlever la ligne du Lech et de l'Isar, Kray, serré de près par Moreau et battu successivement à Hochstaedt, à Neubourg et à Oberhausen, était réduit, le 15 juillet 1800, à implorer l'armistice de Parsdorf, qui laissa entre les mains de l'armée française toute la Bavière à l'ouest de l'Isar, jusqu'à Munich et à Ratisbonne.

3. La reine Marie-Caroline séjourna en effet peu de temps à Florence, allant à Vienne et de là à Saint-Pétersbourg pour essayer de raviver les sentiments de haine et les idées de résistance contre les Français.

4. Il s'agit des *Mémoires sur le Jacobinisme* de Barruel, que Mme d'Albany avait si grande envie de lire.

venir de Hambourg : mais il faut du tems. Dites lui cependant que j'en aurai bien soin, que je connois le prix des livres.

Le poète salue la Thérèse ; il a goûté le choccolat, il ne lui paroit pas de même que l'autre, il dit qu'il a un goût de brulé ; peut-être quand il sera plus vieux le perdera-t-il : nous l'espérons. Adieu, ma bonne Thérèse ; je vous embrasse de tout mon cœur. Je salue l'archiprêtre et l'exorte à se donner du courage, comme je tâche de faire : mais je suis bien dégoutée de la vie. Je n'ay plus de plaisir à rien ; même mes livres me sont odieux. A quoi servent tous ces livres pour être si peu utiles aux hommes, qui sont si méchans ou si bêtes ? Je voudrois trouver un trous dans un bois pour ne plus entendre parler des hommes et de leurs infamies, commençant des plus grands aux plus petits. J'entends *les plus grands* ceux qui ont des pidestauts qui les élèvent, car ils sont les plus petits effectivement. Adieu ; je vous embrasse, ma Thérèse, une seconde fois. Mille choses aux Cicciaporci : quelle vie mènent-ils à Siene ? La Priero [2] a envoyé ses enfans au collège ; elle passera deux ou trois jours dans cette ville ; elle va à Rome courir après le roi et surtout son ministre *pour règner* et vivre avec ses amans : ce n'est pas de la calomnie, mais de la *médisance*. Vargas m'a écrit de Pise. Je n'entends rien a ses allures.

1. La marquise de Priero, née della Perosa, Piémontaise exilée, vivait à Florence, Turin et Pignerol ; elle fut par la suite une des têtes de l'opposition piémontaise contre Napoléon, et fut retenue deux ans prisonnière d'État à Fenestrelles, pour quelques phrases imprudentes dans une lettre à Czartoriski ; ensuite elle fut obligée de résider à Paris.

117. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(19 juillet 1800)

Vittorio, le goût des livres et le goût des femmes. — Les contradictions des gouvernements. — La reine de Naples à Florence. — Nelson et lady Hamilton. — M. de Vargas. — Nouvelles privées. — Cobenzl à Paris.

19 juillet.

Ma chère Thérèse, Vittorio m'ayant écrit pour avoir un livre, je lui ai répondu une longue prédication sur les lettres, sur son négoce, qui est son état et par conséquent son devoir de remplir (*sic*). Vous verrez la lettre. J'ai peur que ce jeune homme aimera plus à lire qu'à vendre dans sa boutique ; et je le plains, car il n'y a pas de comparaison de l'un à l'autre : le premier élève l'âme, et l'autre l'avilit. Il seroit trop heureux pour lui que vous réalisiez votre fortune en terres, il préférerait de demeurer à la campagne avec ses livres ; quoique il ne se connoit pas encore lui-même, et s'il a quelque succès avec les femmes, il s'ouvrira devant lui un monde nouveau. Mais comment faire? Il faut que chacun paye dans sa jeunesse le tribut à la nature ; et si on ne le fait pas alors, on attend la vieillesse, et on est trop ridicule.

Vous avez bien raison, ma Thérèse, que il est incroyable que la Gazette Toscane parle aussi bêtement. Heureusement que le peuple est ingâtable[2] et déteste les François par nature ; au moins les Florentins. Comme celui qui commande ici est un élève de M.[3], il

1. Sienne, Bibl. Communale, *ibid.*, 35. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 19 juillet ; de Quirina Magiotti : 19 luglio 1800.

2. *Ms. :* inquatable.

3. *M.* désigne probablement Manfredini que ses opinions libérales et modérées rendaient peu sympathique à Mme d'Albany. *F.* est l'avocat

veut suivre son système. Vous comprenez bien que je parle de F. Les gouvernemens n'ont pas le sens commun : ils ne font que se contredire continuellement, et puis cela produit ce que vous venez de voir, qui paroit incroyable. Le cabinet de V.[1] n'en (*sic*) se conçoit pas. La Reine de Naple a été ici deux jours ; elle a jetté l'argent par les fenêtres, elle a fait des présens magnifiques à tout le monde. J'ai vû Nelson[2], qui a une phisionomie très spirituelle, et de caractère; mais il perd sa gloire aux pieds de Lady Hamilton[3], qui l'a subjugé. Cette Lady Hamilton a été une fille a Londres d'une beauté surprenante. Je l'ai encore vû belle, mais elle est si engraissée, que vous, ma Thérèse, vous seriez une mignature a côté d'elle.

Je salue l'archiprêtre. Je suis bien fâchée de toute la peine qu'il se donne pour me procurer Baruel. J'y renonce, puisque nous avons à faire à des enfans mal élevés, et je vous prie de leur lire le paragraphe que j'ai écrit en italien. Je vous prie de n'y plus penser et de ne plus employer ni mères ni oncles pour me procurer cet ouvrage, que j'aurai avec le tems.

Je n'entends rien à M. de Vargas. Quant à la Cicciaporci, je ne suis pas étonnée de ce que vous me dites : toutes ces Angloises sont de mêmes, elles excèdent leurs maris à force de soins, et sont de carac-

Leonardo Frullani, chef de la direction supérieure du secrétariat. Mais Frullani excitait alors la Toscane contre les Français (Zobi, *op. laud.*, 412-3).

1. Vienne.

2. Nelson, sir William et lady Hamilton accompagnaient la reine Caroline. Nelson s'embarqua à Hambourg pour l'Angleterre (Cf. Forgues, *Vie de Nelson*, p. 225 et suiv.).

3. Emma Lyonna, d'abord fille vulgaire, puis femme de l'ambassadeur Hamilton, puis maîtresse de Nelson, qui, par complaisance pour elle, souilla sa gloire de honteuses et sanglantes trahisons (Colletta, *Storia del reame di Napoli*, V, 1 et 27; Forgues, *op. sup. laud.;* Sorel, *op. laud.*, V. La *Réaction napolitaine*. Tivaroni, *op. laud.*, ibid. II, 196.)

tère inquiète. La Marquise de Prié a mis ses enfans au collège a Siene ; elle a passé pour aller à Rome ; l'avez vous vû? Sçavez vous si le Prince Chatonriski [1] s'est arrêté a Sienne, et s'il s'y est trouvé en même tems que la Prié?

Adieu, mon cher archiprêtre ; on écrit de Vienne que M. de Cobenzel [2] est parti le 4 pour aller traiter la paix a Paris. C'est bien humiliant. Vous devez avoir l'ex-sénateur Spanochi a Sienne.

Mille choses aux Ciccia (*sic*). Quelles vies mènent-ils à Sienne?

Dites moi, je vous prie, si les Chigi sont Jacobins ; cela en a tout l'air.

---

118. — *A l'archiprêtre Luti* [3]

(26 juillet 1800)

Une épitaphe d'Alfieri. — Premiers projets du Concordat. — Marie-Caroline et Acton. — Mélas récompensé. — Les cabinets et le Piémont. — Le bonheur à la campagne. — *In angello cum libello*. — Nouvelles privées. — Alfieri et le grec. — La mère et le frère de Fabre. — Le bonheur des dévots.

26 juillet.

Je commencerai, mon cher archiprêtre, pour répondre aux questions que vous me faites dans votre dernière

1. Le prince Adam-Georges Czartoryski, ambassadeur de Russie à la cour de Sardaigne de 1797 à 1802. Il s'illustra plus tard en prenant part à la révolution polonaise de 1830.

2. Nouvelle prématurée. Ce n'est qu'en octobre que M. de Cobenzl fut envoyé à Paris. François II avait jusqu'alors obstinément refusé de traiter, bien que Bonaparte eût dès le 28 juillet autorisé Talleyrand à signer des préliminaires de paix avec le comte de Saint-Julien, que Thugut désavoua.

3. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, 36. — *Suscription:* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 26 juillet; de Quirina Magiotti : 26 luglio 1800.

lettre. Le poète vous prie de vous faire donner son épitaphe qu'on vous a promit et qu'il est curieux de voir. Il est possible qu'on l'ait copié chez l'ouvrier[1].

Il est certain que Buonaparte par le canal du C. Martiniani[2] (*sic*) de Vercelli a fait dire au pape qu'il vouloit rétablir la religion catholique, apostolique et romaine en France; qu'il lui livrerait les *intrus*[3]; qu'il ne vouloit pas les anciens évêques, et qu'il en vouloit de nouveaux. Le pape a répondu qu'il se preteroit à tout ce qui seroit faisable. Mais je ne crois pas que les personnes qui doivent traiter cette grande affaire soient nommées. On dit Marquetti au lieu de Tenaia. Je ne sais pas si la Reine de Naples a promit de ramener le Grand-Duc[4], mais je crois qu'elle ne sait pas elle même quand elle pourra retourner à Naple : on dit qu'il y a guerre ouverte entre Acteon[5] et elle. Je sais que Puccini tient les caisses préparées pour emporter les camées et les médailles en cas d'invasion[6]. Je crois d'avoir répondu à toutes vos domandes. A présent je vous dirai que l'armistice existe aussi sur le Rhin et qu'elle est illimitée. On s'avertira seulement douze jours

1. Il s'agit d'une copie (intentionnellement ou non) fautive de l'épitaphe d'Alfieri qui avait été communiquée à Luti. Celui-ci avait demandé des explications à Alfieri, qui, après la demande ici faite par Mme d'Albany, lui écrivit le 8 août en lui envoyant le texte exact « affinche Ella ci veda che... non avrei mai la sfacciatezza di dire, parlando di me : « *Musis apprime carus.* » Onde chi lo copiò travide. (Milanesi, *op. laud.*, 261). (Cf. l'épitaphe même dans Teza, *op. cit.*, 296.)

2. Le cardinal Martiniana, avec qui Bonaparte avait causé des affaires religieuses, trois jours après Marengo : « Parlò a Milano molto di pace, molto di lettere, molte di scienze (Botta, *op. cit.*, lib. XX, anno 1800).

3. Les évêques et prêtres constitutionnels.

4. Le grand-duc de Toscane.

5. Le célèbre amiral, appelé à Naples par la reine Marie-Caroline après le congé de Tanucci. Il y eut une large part aux affaires de l'Etat et aux intrigues de la Cour.

6. Puccini se retira en effet à Palerme avec ces trésors, notamment la Vénus de Medicis. Les Musées de Florence lui doivent la conservation de beaucoup de richesses. Cf. Sagnier, *les Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire.*

avant de recommencer. Mélas a eu la grand croix de Marie Thérèse pour avoir fait une aussi bonne armistice et avoir sauvé l'armée. On voit donc que c'étoit un projet formé de livrer le Piémont, parce que ce Piémont inspiroit de l'envie au Roi de Prusse et de la Russie (*sic*), qui avoient fait une alliance offensive et deffensive contre l'Empereur pour diminuer son agrandissement en Italie. L'*honête cabinet* de Vienne a préféré de remettre le Piémont dans les mains des François, plutôt que de se laisser faire la loix par les puissances ses voisines, et il a sacrifié l'Italie. On sait que un armée russe de 80.000 hommes étoit sur les confins des états de l'empereur : voilà ce qu'on écrit de Vienne. Ce qu'il y a de sur, c'est que, à la dernière battaille, 2.500 Piémontois n'ont pas été demandé pour (*sic*) Mélas et sont restés dans la forteresse d'Alexandrie. Le général, sachant ce qu'il avoit ordre de faire, n'a pas voulu envoyer à la boucherie cets braves gens. Je vous prie de lire cet article à Cicciaporci en lui faisant mes complimens. Avouez que les cabinets sont infernaux et mériteroient d'être brûlés vifs : ils sacrifient des pays entiers par vengeance, envie, jealousie. Quel siècle d'iniquité, et quel malheur d'avoir besoin de semblable coquins, parce que les autres[1] sont encore pis !

Il me paroit toujours qu'on seroit si heureux de vivre à la campagne et de ne penser qu'à ses livres et à vivre tranquillement, loin des hommes et des événemens, qui ne font qu'exciter dans le cœur de l'haine (*sic*) et du chagrin. La Thérèse a bien raison d'y rester, et surtout d'être éloignée de son Brontolone. Que fait le fils épileptique? elle ne m'en parle jamais. La Santo Mario (*sic*) est bien éloignée de soixante ans ; je crois qu'elle n'en a guère plus de cinquante, elle doit avoir les années

1. Les Français.

de la reine ; pourquoi ne vient elle pas à Florence ? Je crois que ce Piémontois a bien raison de se plaindre des Autrichiens[1] ; ils ont traité son pays en conquête, et par trop *bêtement*. La mauvaise foi s'est introduite dans les administrateurs de l'armée ; le contacte françois ne leur a pas fait du bien.

Je suis charmée que Vittorio ait été content de ma lettre [2]. J'ai toujours observé que les avis des personnes qui ne sont pas de ses parents font plus d'empression que ceux qui ont droit de nous gronder.

Le poète vous sallue tous. Il se porte assez bien, et il étudie son grec avec obstination, comme tout ce qu'il fait. Fabre travaille à son grand tableau[3] qui sera très beau. Il me charge de vous faire ses compliments. Sa mère *al solito* pense aux affaires de la maison, et le frère, qui n'a encore éprouvé aucune persécution des médecins, s'en veut retourner à Vienne, ayant peur des Français : il a déjà ses passeports.

J'embrasse ma bonne Thérèse autant que je l'aime. Je continue mes lectures, mais avec la tête un peu préoccupée des événemens qui nous entourent. Adieu, portez-vous bien tous. Vous devez posséder Lord Bristol qui est allé à Siene voir une de ses amies ; je ne conçois pas qui ce peut être ? Courage, mon cher archiprêtre : nous n'aurons pas tout le mal possible ni tout le bien que nous pourions désirer. Le monde est une composition de médiocrité, et un meslange de bien et de mal. J'envie les dévots, qui ne font que passer et attendent une jouissance infinie et inalterable. Tout le monde n'est pas né pour aller à Corinthe. *Poveri noi.*

1. *Ms. :* des A.
2. La dernière lettre de Mme d'Albany à Vittorio conservée à Sienne est de décembre 1799. Ceci semble indiquer que nous ne possédons plus sa correspondance intégrale.
3. *Ulysse chez Philoctète.*

Ne pensez plus à *Barruel*[1] : il ne vaut pas la peine de combattre avec le petit sot.

---

119. — *A l'archiprêtre Luti*[2]

(2 août 1800)

Les extravagances de lord Bristol. — Le tableau de Fabre. — La paix annoncée. — Restauration de la Cisalpine. — Aldovrandi et Kellermann. — Les paysans lucquois. — La bibliothèque de Mme d'Albany. — L'attentat de Harfield. — La fausse politique des Toscans.

2 août 1800.

Le fou Bristol, mon cher archiprètre, est dejà revenu ici, et dans le moment que je lisois votre lettre il passoit sous mes fenêtres. Je ne conçois pas ce qu'il est allé faire à Siene? Dites moi, je vous prie, s'il n'a pas pris là une femme qu'il a ramenée ici : car on l'a vû à son retour se promener en voiture avec une jolie personne, et il a dit en partant, qu'il alloit voir une de ses amies. C'est un homme extravaguant, qui a de l'argent assez pour faire suporter ses follies. Il a loué une maison de campagne pour cinq ans, à laquelle il fait bâtir un second étage, pour son amusement. C'est un bonheur pour les ouvriers de Florence. Le tableau de Fabre avance beaucoup ; j'espère que dans le courant du mois il sera fini et payé, parce que jusqu'à présent ce fou ne lui a pas manqué de parole pour ses payemens. Il se dépêche pendant qu'il est encore ici, pour n'avoir aucune discussion.

On nous prédict toujours la paix dans peu, et on

1. *Ms.* : Burel.
2. Sienne, Bibl. Civica ; *ibid.*, 37. — *Sans suscription.* — Date de l'autographe et de Quirina Magiotti : 2 août 1800.

assure même que l'Italie retournera comme elle étoit au commencement de 1796 ; c'est-à-dire que chacun rentrera dans ses états, même Venise[1]; mais je ne puis me flatter d'une aussi belle chose. Je crois que la Cisalpine, la fille favorite de Buonaparte sera au beau milieu de l'Italie, pour faire enrager tous les autres états, commençant par Bologne, qui est abominable. Il y a un fanatisme pour les François qui ne peut se comprendre, sinon par l'explication qui (*sic*) en donnent les Bolonois bons qui sont ici, que il y a 8.000 persones de tous les pays d'Italie qui en sont le rebut, et que le *peuple* ne souffre pas dans leurs propres villes. Bologne est l'égout des immondices morales de l'Italie.

Il y a quelques nobles du parti : un Aldovrandi[2], qui a vendu sa femme à Kellerman, Monti[3] et Salvioli[4], homme instruit et fanatique il y a quelques années de sa noblesse, ayant écrit l'histoire de Bologne pour en parler et se venger de ses ennemis en parlant de mal de l'ancienneté de leur famille. Combien les hommes sont inconséquens et incostans, même à soixante dix ans, car cet homme est très vieux.

Des paysans de Lucque ont puni un patriote toscan qui a été vicaire à Pistoya et s'est sauvé avec les François, un nommé Fanelli, un jeune homme qui avoit de

1. La République avait été détruite et vendue à l'Autriche par le traité de Campo-Formio.

2. Un marquis Aldovrandi fut président de l'Académie de Bologne. Giordani (*Epistolario*, II, 21) l'appelle « testa non eccellente ». Il est bien possible que le fait ci-après rapporté soit une calomnie. M. Cottin a publié dans sa *Revue rétrospective* de curieuses lettres de Kellermann à Mme Aldovrandi.

3. Vincenzo Monti à ce moment était, non à Bologne, mais à Paris (Bertoldi et Mazzatinti, *Lettere inedite e sparse di V. M.*, I, p. 330 suiv. Roux, 1893) : autre preuve du manque de certitude de ces si légères affirmations.

4. Ludovico Savioli, auteur des *Amori*, qui lui ont valu une renommée de poète, a laissé inachevées les *Annali Bolognesi*, auxquelles il est fait allusion ici.

l'esprit, et qui, retournant à Lucques avec l'armée, alla dans la campagne et voulut faire ôter à un paysan sa cocarde autrichienne. Le paysan lui répondit : « Je vous laisse la votre ; laissez-moi la miene. » Ce brave patriote voulut tirer son sabre, et le plus courageux paysan lui planta son couteau dans le ventre : il ne survécu que quelques heures après : cela dégoûtera les foux de propager dans la campagne leurs extravagances. Partout le paysan est excellent, même à Bologne ; il est ennemi des François jusqu'aux portes de la ville ; et les insurgés font passer des momens bien durs aux François et à leurs partisans.

Que fait ma Thérèse ? Elle est occupée de ses champs, tandis que nous vivons au milieu des comérages et des vices. J'ai envoyé avant hier a Vittorio par Salvetti l'ouvrage qu'il a désiré. Quant il l'aura lû, je le prie de me le renvoyer ; il n'y a rien qui presse. Ma bibliotèque est fort augmentée et celle du poète aussi, qui est riche en classiques grecs et latins vraiement beaux. Pour moi qui suis un ignorante, je n'ai que du moderne, françois, anglois et allemand. J'exorte fort Vittorio d'apprendre le latin, et de tâcher de faire un cours d'étude : sans cela on ne peut jamais faire aucun progrès dans les belles lettres. Adieu ma Thérèse aimez moi ; portez vous bien.

J'ai oublié de répondre à sa lettre qui me demande ce que c'est que l'aventure arrivée au roi d'Angleterre. Un fou lui a tiré un coup de pistolet au théatre, comme il entroit dans sa loge[1]. Le coup n'est pas arrivé jusqu'à lui, et le roi s'est montré imperturbable : ce qui a causé un fanatisme pour lui incroyable ; s'il avoit montré la moindre altération, cela causoit un grand désordre dans la salle. Toute l'Angleterre lui a témoigné

1. Attentat d'Harfield contre Georges III, le 18 mai 1800.

son enthusiasme, et les membres de l'opposition qui avoient été dix ans sans aller à la cour y ont été en foulles. Il y avoit quatre mille voitures chez le roi pour le féliciter. On dit que l'homme est fou. On lui fait son procès pour sçavoir s'il n'a pas de complices. Je crois que la Gazette de Florence est faite par la même personne qui en étoit chargé du tems des François, et comme on fait tout bien, c'est une des *solite* betise. Notre parti n'a pas le sens comun ; on fait ce qu'on peut pour pervertir l'esprit public : heureusement qu'en Toscane il est fondé sur des principes et une grande perspicacité ; le peuple est éclairé plus que les nobles de Lombardie. — Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, ma Thérèse, aimez moi autant que je vous aime. Le poète vous salue aussi (*sic*) que Fabre. Carletti se porte très bien, il a grand soin de lui ; il veut vivre sain malgré son dégout de la vie.

---

120. — *A l'archiprêtre Luti*[1]

(16 août 1800)

L'épitaphe d'Alfieri. — Prétendue conspiration contre Bonaparte. — Incertitudes sur la conclusion de la paix. — Lord Bristol et son valet. — Fabre et le *Jugement de Salomon*. — Del Gallo à Vienne. — Les Français à Naples et en Romagne.

16 août.

Je vous envois, mon cher archiprêtre, l'épitaffe que le poète vous a promis aux conditions que vous êtes convenus[2]. Vous direz votre avis franchement. Je vous prie de remercier le chevalier Cicciaporci de ma

1. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, 38. — *Suscription* : Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 16 août ; de Quirina Magiotti : 16 agosto 1800.
2. Cf. Milanesi, *op. laud.*, p. 261.

part de sa complaisance pour moi. Je n'ai pas le tems de lui répondre ce courrier, ayant plusieurs lettres à écrire. Je lui renverrai la semaine prochaine ses livres, que je vous adresserai. Nous n'avons aucune nouvelles. On dit seulement (ce qui n'en seroit pas une petite) qu'il y a eu une conspiration à Paris des jacobins contre Bonaparte, que il a fait fusiller plusieurs de ces messieurs, entre autres un des consuls nommé Le Brun; que La Reveillere est enfermé au Temple, et que Barras a vendu ce qu'il avoit, et s'est sauvé en Espagne. Ces faits ne sont pas encore bien avérés[1]. Le nonce de Vienne écrit qu'on attend Buonaparte à Augsbourg[2], ce qui contrariroit la première nouvelle. Le P. Rospigliosi[3] écrit qu'il espère passer l'hiver en Toscane. Les patriotes italiens à Bologne et à Milan parroissent peu content des François. On dit aussi Bonaparte très malade, et il y a long temps qu'il menace l'éthisie[4]; mais ces gens là ne meurent jamais. Le fait est qu'on ne sait rien, qu'il paroît probable que la paix se traite, mais on ne sait pas où ni comment. Je crois que les François chercheront à faire durer l'armistice pour faire vivre leur armée au dépend des autres, car malgré leurs victoires l'argent est rare en France.

Vous serez bien content de ravoir notre Thérèse, et je vois qu'elle éloigne autant qu'elle peut son retour en ville. Je conçois que la société du Brontolone ne doit

1. Nouvelles de pure fantaisie. Le troisième consul Le Brun, plus tard duc de Plaisance, était un ami de Bonaparte (ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs d'adhérer à la Restauration). La Réveillère-Lepeaux et Barras, anciens membres du Directoire, se faisaient oublier dans une prudente retraite.

2. Nouvelle non moins fantaisiste que la précédente.

3. Giuseppe Rospigliosi, grand-chambellan du grand-duc, qui l'avait suivi à Vienne. Mme d'Albany le connaissait depuis longtemps: la princesse Rospigliosi, alors duchesse de Zagarolo, avait joué un rôle dans une représentation de l'*Antigone* d'Alfieri (Reumont, *Comtesse d'Albany*, p. 503).

4. Autre nouvelle fausse.

pas la charmer. Quant à sa fille elle auroit pû l'emmener à la campagne[1]. J'en serai charmée pour moi, car j'aurois de ses nouvelles plus fraîchement. Le fou Bristol[2] aura fait des follies tous ces jours de fête; il prétend d'être allé à Siene pour la guérison de son valet de chambre, qui est son maître absolu, et ce valet de chambre a tout uniment la maladie Gal[3]: mais il ne veut[4] pas le croire, parce qu'il le croit le chaste Joseph. C'est un vieux fou d'un nouveau genre. Le tableau de Fabre avance; il sera bientôt terminé; j'espère qu'il sera aussi exactement payé que faict, c'est le principal. Lord B. lui en a ordonné un autre encore plus grand, qui sera le *Jugement de Salomon*. Avec qui vit ce fou à Siene? Va-t'il chez la Zondadari? Vous devez avoir à présent un jeune piémontois, ou plutôt nissart, qui a été élevé au collège, qui s'appelle *Sassolle*, qui a tout plein d'esprit et de bonnes qualités. Si vous le voyez, faites lui mes complimens : c'est un jeune homme de mérite. Il m'a dit de (*sic*) vous connaître. Adieu, mon cher archiprêtre; j'embrasse notre bonne Thérèse et fais mes complimens à Vittorio, à qui je recommande de penser à ce que contient ma lettre, et que je recevrai volontier *son* ami. Adieu; comtez à jamais sur ma tendre et invariable amitié.

J'aie oublié de vous dire que le marquis del Gallo[5] est allé à Vienne pour avoir des secours; et si on ne veut pas lui en donner, Naple est décidé à continuer de traiter sa paix par le moyen de Moliterno[6]. Vous sçavez

1. Mme d'Albany oublie ici qu'elle lui a conseillé chaleureusement de laisser sa fille au couvent. (Cf. *supra*, lettre 113.)
2. *Ms :* B.
3. Sic : « morbo gallico ».
4. Bristol.
5. Ambassadeur de la Cour de Naples à Vienne. Il fut chargé ensuite de diverses missions politiques. Il fut ministre de Ferdinand Ier en 1820 (Cf. *le Portefeuille de la comtesse d'Albany*, p. 480, 486).
6. Le prince de Moliterno avait combattu les Français comme *generale*

la conduite de ce monsieur à l'entrée des François à Naple. On n'entend rien à la bassesse des gouvernemens : voilà pourquoi les François sont si orgueilleux. Les François se sont retirés d'une partie de la Romagne aux instances du Pape; ils n'ont plus que Faenza et Imola.

---

121. — *A Teresa Regoli Mocenni* [1]

(23 août 1800)

Retour de Teresa à Sienne. — La mère amie de sa fille. — Carletti et Teresa. — Nouvelles familières. — Opinions intimes. — Les chutes de cheval de lord Bristol.

3.

Je vous plains, ma Thérèse, et je félicite l'ami[2] de votre retour en ville; malgré que vous aurez un témoin perpétuel[3], ce sera cependant une grande consolation pour lui, car je m'imagine qu'il n'aura plus peur de vous fréquenter.

Je vous conseille, ma chère Thérèse, de vous rendre l'amie de votre fille, tout en vous faisant craindre d'elle : mais que ce soit la crainte de vous déplaire. Vous me direz ce que vous pensez de son caractère, de son esprit et de son cœur, autant que vous pouvez la connoître, car les filles italiennes ne se laissent pas deviner. C'est ce que j'ai vû plusieurs fois ici; et encore l'autre jour me disoit une mère qui n'a pas perdu de vue ses filles,

del popolo en 1799 à Naples, mais il avait promptement disparu (Colletta, *op. laud.*, III, 42-46, IV, 4).

1. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, 39. — *Suscription :* Al Signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 23 ; de Quirina Magiotti : 23 Agosto 1900. — Cette date est fixée par l'allusion au paiement du tableau de Fabre.

2. L'archiprêtre Luti.

3. Ansano Mocenni.

et au moment où elle n'y pensoit pas, une d'elles a demandée d'entrer dans un couvent (*sic*); elle ignoroit qu'elle avoit du penchant pour cet état. Tâchez de marier la vôtre le plutôt possible, à moins qu'elle ne soit un prodige de raison.

Cicciaporci désire de vous connoître, et je suis persuadée qu'il vous fréquentera. Carletti n'a été que deux fois chez vous, parce qu'il m'a écrit dans le temps qu'il n'a pas été content de Mari[1] qui n'avoit pas l'air de se soucier de lui. Carletti veut être fêté et briller dans un grand cercle, où il fait le ministre et l'homme d'état. La société intime ne lui plaît pas; il ne va que chez les personnes où il trouve beaucop de monde, ou qu'ils (*sic*) jouent un rôle. Notre Carletti (*dit entre nous*) è un impasto di vanità ed amor proprio, e in verità non si sa perchè. Egli à del talento, ma non è l'aquila che egli si crede. Gia è ignorante quanto mai si può essere[2]. Je vous parle avec sincérité, et ceci n'est que pour nous trois. J'ai écrit à Cicciaporci les nouvelles : l'archiprêtre se les fera donner. Je lui renvois deux livres pur (*sic*) le même cavalier. Le poète, qui vous salue tous, recommande à l'archiprêtre de lui renvoyer son épitaphe, après l'avoir expliqué à notre Thérèse. Sessole est revenu; je le crois amoureux ici, car il devoit passer tout le mois à Siene. Bristol tombe de cheval à tout moment, sans jamais se casser la tête : j'espère qu'elle restera entière jusqu'à ce que le tableau de Fabre sera

1. Je proposerais de lire *du mari* ou *de* [*votre*] *mari* : il s'agirait alors du *Brontolone*. Si c'est bien Mari qu'il faut lire, comme le pensent Milanesi et Corradino, il s'agirait non de Lorenzo Mari de Montevarchi, le capitaine des bandes arétines, mais d'un Mari, dont Teresa semble avoir été éprise (Cf. lettre 40 à Luti). Il est peu probable que Mari soit un lapsus pour Mario [Bianchi], que la comtesse ne désigne jamais par son prénom seul.

2. Jugement exagéré, mais qui pourtant contient une portion de vérité (Cf. Reumont, *Saggi di storia e letteratura*, p. 104 et suiv.; et Renier, *Misogallo*, p. xxv, suiv.).

payé. Il vous fait ses complimens. Adieu, portez-vous bien, et ne m'oubliez jamais, car je vous aime pour la vie. Vous avez eu le général qui a passé en revue votre amement (*sic*).

---

122. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(30 août 1800)

Teresa et le Brontolone. — Quirina Mocenni. — Espoir grandissant de la paix. — Crainte d'une république en Cisalpine. — Considérations politiques. — Nouvelles privées. — La mauvaise humeur et la colère en pédagogie.

30 aoust.

Je conçois, ma chère Thérèse, que vous ne vous retrouvez pas volontiers dans l'esclavage du Brontolone, quand vous avez jouis de la liberté pendant autant de tems; mais mariez votre fille, et vous pourez faire de nouveau votre volonté. Je ne vois pas pourquoi vous n'auriez pas pû prendre votre fille avec vous à la campagne? Elle auroit été mieux qu'en ville où le mauvais exemple des femmes ne lui fera pas grand bien; mais, au reste, comme dans ce pays cela ne porte pas à conséquence, cela n'importe rien.

Notre ami l'archiprêtre, que je salue de tout mon cœur, sera bien content de votre retour : ce sera une consolation pour lui, si la peur ne le domine plus, ce que je crois pas. Toutes les lettres de Vienne, de Lombardie, sont à la paix[2] : la princesse Rospigliosi écrit

1. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, n° 40. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 30 août ; de Quirina Magiotti : 30 agosto 1800.

2. Les négociations et les décisions du Cabinet de Vienne étaient moins promptes que les espérances des Italiens et surtout des Toscans émigrés à Vienne.

qu'elle espère qu'elle se signera bien tôt, pour pouvoir passer l'hiver en Toscane.

Pourveu que la Cisalpine n'entre pas dans ce nouveau plan de paix! Et il me paraît impossible qu'elle n'existe pas. Quoique on ne peut guère se fier à la promesse des François, ni pour leurs amis ni pour leurs ennemis. La saison est trop avancée pour commencer la guerre[1], et je crains une continuation d'armistice jusqu'au primtemps, pour pouvoir achever de sucer les pays d'Italie où sont ces Français, qui font vivre leur armée sans qu'elles coutent rien à la France; et Buonaparte y envoie les généraux jacobins ses ennemis pour s'enrichir, et les tenir éloignés de lui. Au primtems on recommencera à se battre, s'il n'y a pas de changement dans le gouvernement françois. Voilà quel est mon avis, qui est fondé sur la connoissance que j'ai du caractère françois[2].

Bartholini[3] a une maladie mortelle, après avoir eu quelques petits coups d'apoplexie depuis quelques années. La belle Montiani de Pise a la petite vérole confluente. Elle risque beaucoup d'être moins belle, ce qui l'affligera infiniment. C'étoit une des plus élégantes femme de Toscane pour la figure, l'abillement; son mari est fort riche.

L'archiprêtre n'a-t-il plus rien seu de Vargas? Que fait il à Naple?

Mille complimens à la famille Cicciaporci. Comment se trouve la jeune personne à Siene? Elle est jolie et bonne. Le mari doit bien s'ennuier, après avoir vécu

1. Mme d'Albany ne prévoyait pas la campagne d'hiver de Brune et Macdonald dans les Alpes, de Moreau sur le Danube.

2. Elle n'a jamais rien compris au caractère républicain.

3. Le sénateur Luigi Bartolini qui avait suivi le grand-duc à Vienne, et que celui-ci avait renvoyé à Florence comme membre du Conseil de régence.

à Londres, de devoir s'abituer à une aussi petite ville.

Portez-vous bien, ma Thérèse, et armez-vous de courage ; rappellez vous que c'est votre devoir d'avoir soin de votre fille, et que vous devez penser à son bonheur, vous en faire une amie pour la vie. Surtout ne lui témoignez pas d'humeur, et ne la grondez pas injustement ; qu'elle ne voie pas dans vos réprimandes *uno sfogo di passione*, mais seulement une envie de la rendre meilleure. C'est dans ce que vous avez emmagasiné[1] en lisant, pour contribuer au bonheur de votre fille et au votre, car on c'est (*sic*) toujours heureux, quand on rempli ses devoirs ; on sent un contentement intérieur qui surpasse tous les autres plaisirs[2]. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous aime pour la vie.

Le poète vous salue et redemande son épitaphe à l'archiprêtre.

Bristol bâtit, et fréquente la Fabroni qu'il appelle son Aspasie.

---

123. — *A Teresa Regoli Mocenni*[3]

(6 septembre 1800)

Le tableau de Mme d'Albany pour Teresa. — Jalousie de Mme Zondadari. — Les extravagances politiques de Spanocchi. — Teresa et son fils l'officier. — Le service en Toscane. — Incertitudes politiques.

6 septembre.

Je vous envois, ma chère Thérèse, la mesure de votre tableau, que vous aurez à la fin du mois, ou les

1. *Ms.* : amagasiné.
2. Cette phrase est un vrai galimatias.
3. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, 42. — *Suscription* : Al Nobil Uomo il Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 6 septembre ; de Quirina Magiotti : 6 septembre 1800.

premiers (*sic*) jours d'octobre. Je vous dirai alors pourquoi vous ne l'avez pas eu plutôt, et vous ne me donnerez pas tord. Vous n'aurez besoin que de l'acrocher; j'espère que l'endroit ne sera pas obscur. Je vous envois l'article de la lettre de Cicciaporci qui vous regarde : vous verez par elle que vous lui avez plus. Je crois que, sans faire tord aux dames de Sienne, vous êtes la personne avec qui on peut le mieux causer, et ce n'est pas dire grand chose. La Zondadari et envieuse de vous, parce que elle craint que si on vous connoissoit, on abandonneroit sa société pour la votre; et si vous n'auriez pas votre Brontolone, votre société seroit très recherchée. Je voudrois que ce gallant homme s'en aille au diable, ou en paradis tout comme il voudroit *a sua scielta*.

Le pauvre Bartolini[1] est mort, voilà une belle place à donner. On destine déjà à Sergardi la place de Spannochi. Je ne conçois pas comment il a été si bête que de donner dans de pareilles extravaguances. Je sais qu'il disoit à un de ses amis, pendant que les François étoient ici, et que les Autrichiens gagnoient des battailles : « Toutes ces nouvelles sont notre malheur, car cela donne de l'espoir, et en dernière analise nous devons rester aux François et rester République. » Jugez quelle tête il faut avoir pour aprésier ainsi les événemens politiques. Je ne lui ai jamais trouvé d'esprit : il a été bel homme, il a réussi avec les femmes, il a seu plaire dans la société où il parloit plus que un autre; tout cela lui avoit donné une réputation d'esprit qu'il ne méritait pas. Il étoit plein de vanité et d'une amour-propre ridicule, envieux de tout ce que chaque personne sçavoit faire. Il prétendoit jouer la tragédie mieux que personne. Etc., etc.

1. Cf. lettre précédente, p. 314.

Il sera difficille, ma chère Thérése, que je puisse placer votre fils[1] dans le militaire, où il y a plus de demandes que de places. Je vous avoue franchement que je ne pourois pas m'intéresser à votre fils s'il s'est mal conduit. Je crains qu'il n'aye joué ou fait des dettes, et ne pouvant pas payer il se sera sauvé. Il devroit tout uniment avouer pourquoi il est revenu si brusquement. Si on ne peut pas le placer en Toscane, vous devez penser à Rome. Vous rappelez vous que lorsque vous lui avez payé ses dettes il y a deux ans je vous ai dit que vous lui faisez son malheur. Il falloit le laisser mettre aux arrêts jusqu'à ce qu'il ait eu (*sic*) payé, et cela l'auroit dégoûté d'en faire d'autres. Vous êtes un peu foible pour vos enfants. Heureusement qu'ils ne sont pas vicieux ; sans cela, ils vous donneroient bien du chagrin. Vous voyez que céla (*sic*). Voici la seconde échappée qu'il fait; et au lieu de penser à le placer, je penserois à le punir, car il finira par vous donner des chagrins sans nombres. Au reste il est le fils de votre mari comme le votre, et il doit penser aussi bien que vous à l'entretenir. Avec de certaines têtes, ce n'est pas des raisonnemens qu'il faut, c'est des faits. Souvenez-vous bien de ce que je vous dis ; si vous avez l'air de le plaindre, il vous donnera des chagrins réelles.

Un jour on est à la paix, et l'autre à la guerre : le fait est qu'on ne sait rien. 15.000 Anglois deffendent Naple[2]. Tous les émigrés rentrent, et on les laisse tranquilles (jusqu'à présent) en France. Adieu, ma Thérèse ; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur. Je salue notre ami l'archiprêtre et Cicciaporci.

1. Enrico Dario, le « Danois ».
2. Contre un retour offensif des Français prévu et redouté dès ce moment.

124. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(13 septembre 1800)

L'officier danois. — Craintes nouvelles de guerre. — Retour espéré du grand-duc à Florence. — Les Cicciaporci. — Le tableau de Fabre payé. — Mélancolie de Quirina Mocenni.

13 septembre.

J'ai reçu, ma chère Thérèse, par M. Cicciaporci votre lettre. Je suis charmée que vous vous soyez trompée sur votre fils, et qu'il se soit bien comporté. Je conçois que dans ce moment on croie plutôt du mal des jeunes gens que une bonne conduite ; il y a tant d'occasions pour eux de mal faire ! Vous ne pouvez pas vous plaindre cependant de vos enfants.

Que dit notre archiprêtre de nous voir de nouveau retombé dans les inquiétudes de l'année passée? Nous voici de nouveau en guerre[2]. C'est aujourd'hui qu'on peut recommencer à se battre si on en a envie, et on ne sait pas pourquoi, car toutes les lettres assuroient la paix. Rospigliosi, qui n'écrivoit jamais rien, avoit mandé que le Grand Duc viendroit passer l'hiver à Florence, malgré la grossesse de la Grande Duchesse. On ne comprend rien à ces énigmes politiques : ce sont des coquins[3] qui jouent le bonheur du genre humain d'une manière bien honteuse. J'espère qu'ils finiront comme leurs prédécesseurs, car ils ne valent pas mieux qu'eux. On dit à présent que la princesse veut se mesler de la paix. A Livourne on parie gros que la guerre n'aura pas lieu. Je n'y entends rien.

1. Sienne, Bibl. Civica, 43. — *Suscription :* Al Sign. Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 13 septembre ; de Quirina Magiotti : 13 septembre 1800.

2. C'est précisément en septembre que Bonaparte, irrité des tergiversations autrichiennes, déclara la guerre à l'empereur; ce fut la célèbre *campagne d'hiver*.

3. C'est toujours les Français que ce nom désigne.

Cicciaporci m'a beaucoup fait votre éloge : il vous trouve, comme tout le monde, bien sensée et très aimable, et par conséquent de l'esprit. Vous ne serez pas aussi contente de sa femme, qui est une bavarde, mais une bonne femme qui ne sait parler aucune langue. — Pour lui il a vû et connoit l'Europe ; il a passé des années en Angleterre et à Paris : cela dégourdit d'abord, parce que on se trouve dans un grand tourbillon, et ce frotteur (*sic*) continuel aiguise l'esprit, et étend les idées.

Le poète vous salue tendrement ainsi que Fabre qui a fini son grand tableau, et qui est déja payé aussi : ce qui n'est pas peu de chose dans ce moment ; car si les François envahissent la Toscane, il faut avoir du foin dans ses bottes ; car il ne viendra plus personne pour faire travailler les artistes. — Je m'imagine que lord Bristol se sauvera aussi.

Adieu, ma chère Thérèse ; nous sommes bien malheureux de passer notre vie dans cette incertitude et frayeur continuelles. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur, et vous aime tendrement comme une bonne et excellente amie. Aimez moi aussi. J'admire la patience de votre fille qui bientot désirera d'aller à la campagne avec vous. C'est possible que sa malancolie vienne de regretter d'avoir quitté son couvent où elle avoit des amies, et elle se passera, peut-être aussi d'ennui de son père, ou bien de quelque passion secrette. C'est à vous, avec votre perspicacité, à le deviner et à gagner sa confiance. Donnez lui le gout de la lecture si vous pouvez, en lui donnant à lire des livres amusans. Dites moi si elle vous aime?

Mille choses à notre Vittorio ; est-il bien aise d'avoir sa sœur avec lui ?

---

125. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(19 septembre 1800)

Une lettre courte. — Livres d'occasion. — Prolongation de l'armistice. — Proclamation de Bonaparte. — La *Galerie* de Florence emballée à Livourne.

19 septembre 1800.

Ma bonne Thérèse, je ne puis vous écrire que quatre mots : le tems me presse. Je vous envois par Cicciaporci l'*Emile* de Rousseau que j'ai eu pour huit paules, la moitié moins que chez le libraire : je vous dois encore trente-quatre paules. Je vous en devois septante-deux; j'ai payé Montagne trente et l'*Emile* huit : reste trente-quatre. Vous me direz ce que *vous voulez avoir;* sinon je vous renvoierai votre argent par M. Cicciaporci, qui doit revenir la semaine prochaine.

L'armistice est prolongée[2]. L'empereur était parti le 6 pour commander l'armée du Rhin[3] ou Danube. Le grand duc restait chef de la régence. Buonaparte a fait son proclame[4], où il dit que, l'empereur l'ayant trompé en lui faisant acroire qu'il voulait faire la paix et ne le voulant pas, il exigerait[5] d'aller la signer à Vienne,

1. Milan, Bibl. Ambr., *ibid.*, 85. — *Suscription:* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe et de Quirina Magiotti : 19 septembre 1800.

2. Les préliminaires de paix avaient été signés par Talleyrand et M. de Saint-Julien, le 9 thermidor (18 juillet), et portés à Vienne par Duroc. L'empereur d'Allemagne refusa de les ratifier, et le gouvernement français se trouva obligé de rompre l'armistice pour ne pas perdre le reste de l'automne en vains pourparlers (*Corr. Napol.*, VI, p. 461).

3. En réponse à la mission de Duroc, l'empereur, qui avait rejoint son armée sur l'Inn, consentit à livrer les places d'Ulm, Ingoldstadt et Philippsburg, conditions de l'armistice exigées par Bonaparte, et donna à M. de Lehrbach l'ordre de se rendre à Lunéville (*Corr. Napol.*, VI, 462). D'où la prolongation de l'armistice.

4. *Ital. :* proclama.

5. *Ms. :* Exitrait ses.

et après ce proclame il y a une nouvelle armistice qui peut être rompue tous les vingt-quatre heures. Adieu, ma chère, je vous embrasse de tout mon cœur. Je salue l'archiprêtre. La gallerie est emballée à Livourne[1] et peut partir à tout moment si on attaque la Toscane.

---

126. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(27 septembre 1800)

Querelles épistolaires de cardinaux. — Une dette de réglement difficile. — L'officier danois à Sienne. — Nouvel armistice. — Nouvelles politiques : réformes du cabinet de Vienne. — Les républiques en Italie. — Le tableau de Mme d'Albany. — La beauté de Quirina.

27.

Je veux vous parler sincèrement, ma bonne Thérèse : la lettre de votre cardinal[3] est assez méchante ; on voit perser l'envie contre mon cardinal[4]. Jugez s'il lui recommandait cette affaire, si le segretaire d'état n'y ferais pas d'attention. Je vous avoue franchement que j'ai quelque répugnance à parler de cette affaire à mon ami[5], qui en a tant d'importantes auxquelles il ne peut pas suffire. Je verai si le crence[6] n'a pas quelque rapport avec le père du jeune homme, et c'est la seule manière de se faire payer. Vous pourriez vous même en écrire à son père et faire arrêter sa pension dans ses

1. Cf. ce qui est dit ci-dessus de Puccini.
2. Milan, Bibl. Ambrosienne, *ibid.*, 86. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 27; de Quirina Magiotti : 27 septembre 1800.
3. Antonelli.
4. Consalvi.
5. Cet ami est-il Alfieri ou Consalvi?
6. Créancier. On ne voit pas comment Mme d'Albany a été amenée à créer cet étrange barbarisme. L'italien dit *creditore*.

mains jusqu'à ce que vous soyez acquittée, sans mesler les ministres dans cette affaire pécuniaire. Voilà mon avis.

Je suis charmée que vous soyez contente de votre fils Danois, qui doit faire fortune avec les femmes de Siene, revenant de si loin : car elles aiment les fruits qui ont l'air étranger. Vous pouvez lui demander ce que c'est que le comte de Vargas : peut-être le sçaura-t-il. Il paraît que la nouvelle armistice nous procurera la paix. On dit que, sur l'apparence de la guerre, Paris a montré un tel mécontentement qu'il a fallu redemander cette armistice[1]. Trente-quatre généraux autrichiens ont été renvoyés et deux envoyés à Peterwaradin : Saint-Julien et Dietrichstein, qui ont outrepassés leurs pouvoirs à Paris avec Buonaparte. On conçoit pas (*sic*) qui a donné cette énergie au cabinet de Vienne; et l'empereur est allé aux armées avec l'archiduc Charles et l'archiduc Jean comme volontaires, et le palatin va organiser la masse de Hongrie[2]. Nous verons ce qui en résultera de bon, mais j'espère qu'on ne fera pas une mauvaise paix, avec des républiques en Italie, comme c'était le projet d'avoir le Piémont, la Lombardie et la Ligurie francisé, car des républiques sont des dominations françaises.

Mille complimens à notre archiprêtre et à Cicciaporci. Adieu, ma Thérèse; je vous embrasse de tout mon cœur mille fois, autant que je vous aime. J'ai cherché partout le Diogène Laers : on ne le trouve plus chez aucun libraire. Dans ce moment ils sont très mal fournis. Dans le courant de cette semaine, si Falleni peut se charger de votre *Sainte Thérèse*, elle partira,

1. Nouvelle peu vraisemblable.

2. L'archiduc Charles avait été écarté du commandement par le Hochkriegsrath, et l'archiduc Jean était, à dix-neuf ans, le généralissime de l'armée autrichienne.

car elle est achevée. Je désire que vous en soyez contente. Je suis seulement fâchée que le jour, d'après ce que vous m'avez dit, soit mauvais. Dites-moi si votre Danois est d'une jolie figure [1] et s'il ressemble à Vittorio, que je salue. Votre fille, comment est-elle : grande, grosse ou maigre, brune ou blonde ? Vous ressemble-t-elle ? Vous sçavez que ce qui vous intéresse me donne de la curiosité.

---

127. — *A Teresa Regoli Mocenni* *avec un post-scriptum de F.-X. Fabre à la même* [2]

(4 octobre 1800)

Le tableau de madame d'Albany. — Les retouches de Fabre. — Dîners d'Anglais. — L'armistice. — Mme Santa Maria à Sienne. — Une demoiselle à marier.

4 octobre.

Aujourd'hui, ma chère Thérèse, partira votre sainte patronne. J'espère qu'elle arrivera à tems pour que mardi prochain je reçoive de ses nouvelles, et comment vous l'aurez trouvée. Je vous ai promis d'employer le pinceau de M. Fabre le plus que je pourrai l'obtenir pour corriger mes *spropositi ;* et il s'y est prêté avec sa complaisance ordinaire pour moi, et un peu aussi pour que vous ayez dans votre oratoire une image plus belle de votre protectrice dans le ciel. J'espère que vous serez

1. Il était très beau garçon, de tournure martiale et d'aspect athlétique, d'un esprit vif, d'une habileté remarquable à l'épée. A Sienne, il tint tête tout seul à une foule réactionnaire qui voulait lui faire crier le mot fameux : « Viva Maria », et la mit en fuite à lui seul à coups d'épée (Brigidi, *op. laud.*, p. 424).

2. Milan, *ibid.*, n° 87. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, Proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 4 octobre ; de Quirina Magiotti : 1800. L'achèvement de la *Sainte Thérèse* confirme cette date.

contente de son enthousiasme céleste. Je ne m'en donne par les violons. Vous pensez bien que je ne suis pas capable de donner une pareille expression ; enfin, pourvu que vous en soyez contente, nous le serons l'une et l'autre, M. Fabre et moi ; et vous vous ressouviendrez de tous deux en la regardant. C'est cependant avoir du courage de mesler ma painture avec la sienne. Heureusement que les touches de son pinceau effacent les miennes.

Je suis bien fâchée de la maladie de M. Cicciaporci : ces attaques à la vessie finissent par se répéter souvent. Je crains que, lorsqu'il est à Florence, il boive trop à ses dîners d'Anglais. En Italie on ne peut pas abuser du vin, surtout les vins toscans. Je vous prie de lui faire mes complimens, ainsi qu'à sa famille. Je plains bien sa peauvre femme qui aura été bien affligée. Il est affreux de penser que dans un instant on peut être privé de la personne qui est la plus nécessaire à votre bonheur. On ne peut et on ne doit compter sur rien dans ce monde : aussi Sainte Thérèse n'était occupée que du ciel et n'aimait que Dieu. Heureux ceux qui peuvent imiter son exemple et se dépouiller entièrement de tout attachement terrestre ! Je suis encore bien éloignée de cette perfection.

Vous sçaurez que nous avons une armistice de quarante-cinq jours qui arrivera au 9 de novembre : alors il est trop tard pour commencer la guerre, et les Français resteront en Italie à manger le peu qui reste. Je l'ai toujours pensé : ni paix, ni guerre, *mais une continuelle volerie*[1].

Je ne sais qui vous a donné la nouvelle de la reprise de Peschiera[2] : il n'y a eu aucune hostilité de faite, on

1. Souligné dans l'original.
2. Peschiera ne revint au pouvoir des Français que par l'armistice de

en est resté de part et d'autre au même point depuis la bataigle[1] de Marengo. Je crois que la Santa Maria préfère Siene à Florence, parce qu'elle y est plus fêtée, et comme cette femme a joué un rôle toute sa vie, elle ne s'abitue pas de rentrer dans la foule, où chacun pense à ses affaires amoureuses ; et on ne s'occupe guère des étrangères, à moins qu'elle ne procurent quelque agrément. Si vos belles dames de Siene sont aussi insipides que les nôtres, je ne suis pas étonnée que votre Danois ne trouve pas grand plaisir dans leur société. Les nôtres n'ont aucune espèce de conversation : au reste elles sont bien dignes des hommes qui les fréquentent.

Je salue l'archiprêtre et le prie de ne pas se désespérer. Je suis persuadée que ses prières firent (*sic*) un grand effect, mais je me confie encore plus dans nos armes qui ne sont pas si rouillés qu'il croit.

Je voudrois qu'il me trouve un mari (non pas pour moi) mais pour une jeune personne qui n'est pas jolie, mais remplie de talens, qui est noble, très noble, et qui a une dote raisonnable. Cette jeune personne a été parfaitement bien élevé ; elle sait la musique comme un professeur, touche du clavecin, écrit bien, tient les comptes, sait plusieurs langues. Il est probable aussi qu'elle sera un jour riche. Je le prie de voir si à Siene il n'y aurait pas un parti raisonnable pour cette jeune personne. Il est difficile de la marier ici, n'étant pas jolie, sans avoir rien de deffectueux ; car elle est grande et bien faite.

Adieu, ma chère Thérèse, je vous embrasse de tout mon cœur mille fois, et comptez à jamais sur ma tendre

Trévise (16 janvier 1801). Le 24 septembre 1800, Bonaparte, prévoyant une rupture d'armistice, décidait qu'aussitôt après une victoire Brune devrait se faire livrer Peschiera et Ferrare.

1. C'est l'orthographe italienne : *battaglia*.

amitié. Je ne cède pas le pinceau, mais la plume à M. Fabre.

[1] J'arrive chez Mme la Comtesse au moment où elle allait fermer sa lettre, et je lui ai demandé la permission de profiter du peu de papier qui reste pour rectifier un peu ce qu'elle a écrit au commencement de sa feuille. J'ai beaucoup moins contribué à ce qu'il y a de bien dans votre tableau que n'a eu la bonté de le dire Mme la Comtesse. La composition est absolument sienne; la disposition de la figure, l'ébauche et l'ensemble total lui appartiennent également. Je n'ai d'autre mérite que celui d'avoir corrigé de tems en tems quelques fautes d'ortographe, ce qui est bien loin d'avoir fait le poème. J'ai l'honneur d'être avec respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur, F.-X. Fabre.

---

128. — *A Teresa Regoli Mocenni* [2]

(10 octobre 1800)

La *Santa Teresa* à Sienne. — Jalousie de cardinaux. — Princes Romains. — Les enfants Mocenni. — Congrès de Lunéville. — Prise de Malte.

J'espérois, ma chère Thérèse, que j'aurois appris des nouvelles de l'arrivée de votre tableau [3] mardi passé, mais vous ne m'avez pas écrit; je me flatte que aujourd'hui j'en sçaurai votre avis, et si vous êtes contente. Je suis chargée de vous faire les complimens

1. Ce qui suit est de la main de Fabre.
2. Sienne, Bibl. civica, n° 45. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena a Siena. Non datée. — Date de Quirina Magiotti : 10 octobre 1800, confirmée par la nouvelle de l'envoi à Sienne du tableau de *Sainte-Thérèse.*
3. Le tableau de *Sainte Thérèse* dont il est question dans les lettres précédentes.

de Fabre, et de vous remercier de l'ouvrage que vous lui proposez, mais il ne vaut (*sic*) pas faire *a sfondi*, n'en ayant pas l'habitude et croignant de ne pas réussir ; et puis il trouve que c'est un mauvais genre de peinture. — Si vous vouliez un autre artiste françois qui n'est pas sans mérite, je pourois lui proposer, et sçavoir son prix. Vous me direz la dessus vôtre sentiment.

Je ne sais si votre cardinal est envieux du mien, mais cela doit être, de se voir préférer un jeune homme pour une place que tout le monde désire d'avoir. D'ailleurs Rome est le pays de l'envie et de l'intrigue. Je ne suis pas étonnée de la conduite du P. Gabrielli[1] : les princes romains sont les modèles de la bassesse et de l'inéducation. Au reste ce jeune homme n'aura pas d'argent, et je vous conseille de ne plus jamais rien envoyer à ces jeunes gens, qui ont plus d'envies que d'argent. Mille complimens à la famille Cicciaporci. *Recommando al capo di casa* de se soigner, pour l'amour des siens. Je ne sçavois pas qu'il eut mon portrait en miniature : il ne doit plus me ressembler, car il y a au moins vingt-cinq ans qu'il est fait, et que autant d'années sur un visage y laissent des traces qui dérangent les traits et surtout la fraîcheur. Il faut penser a présent a embellir l'âme, pour être suportable dans sa vieillesse.

Je remercie l'archiprêtre de la description qu'il m'a fait de vos enfans. Le Danois doit être un bon militaire et en avoir l'aspect, avec cette tournure martiale. Je voudrois que votre fille ne ressemble pas au Brontolone, qui ne me paroit pas avoir un visage féminin. Dites-moi si vous êtes contente de son caractère, et si

1. Est-ce à quelque suite de la communication du *Misogallo* à Gabrielli par Teresa, que fait allusion ici Mme d'Albany? La phrase est trop vague pour permettre aucune précision, et la suite semble indiquer plutôt qu'il s'agit tout simplement de l'emprunt ou dette commerciale dont il est fait mention ailleurs.

elle vous rend heureuse? Tâchez de gagner sa confiance.

Il faut que je donne ma dose de politique à notre archiprêtre. L'Empereur est allé à l'armée, et au lieu de combattre a demandé le retard des hostilités, la veille qu'elles devoient recommencer; et Moreau, pour s'assurer des bonnes intentions *del Cesarino*[1], a voulu avoir en main les forteresses de Hulm, Philisbourg et Ingolstat, ou de signer (*sic*) les préliminaires de paix, et il a préféré ce dernier[2]. Il y aura un congrès à Lunéville, où l'Empereur a demandé qu'un ministre anglois pût aussi y être admis[3], et Buonaparte l'a accordé, à condition que l'Angleterre accorderoit un armistice sur mer; on ne sait pas encore ce qu'elle a répondu. On traitera tout l'hiver: les François dévaliseront[4] l'Italie, et au printemps on recommencera la guerre; en attendant il y a une armistice de quarante-cinq jours. *Quanti minchioni et quanti birbi che sanno profitare degli errori degli altri!* — Malte est pris depuis le 7 du mois passé[5]. Les François sont retournés à Lucques[6]; et un officier françois a été envoyé à notre général on ne sait pourquoi, et il l'a renvoyé avec un officier toscan à Milan : je n'ai pas oui dire pourquoi[7].

1. L'empereur d'Allemagne. Souligné dans l'original.
2. Cf. plus haut, et *Correspondance de Napoléon*, VI, p. 462. — Mme d'Albany se trompe en croyant à l'alternative entre les deux conditions.
3. Bonaparte y consentit en effet, moyennant la signature par l'Angleterre d'une trêve maritime.
4. *Ms. :* dévaliser.
5. Malte tomba au pouvoir des Anglais, le 25 septembre 1800.
6. Le général Brune réoccupa Lucques et Pesaro par ordre du Premier Consul (24 septembre 1800).
7. Cet officier venait apporter au général Sommariva, représentant le gouvernement toscan, l'invitation du Premier Consul à licencier les troupes toscanes dans les quarante-huit heures, à faire rentrer chez elles «ces bandes de paysans qui n'étaient bonnes qu'à assassiner des soldats isolés (Bonap. à Thugut, 26 septembre), sous la menace d'une occupation de la Toscane par une armée franco-cisalpine de 9.000 hommes (*Corr. Napol.* à Carnot, 24 septembre 1800, VI, p. 463).

Adieu, ma Thérèse, je vous souhaite *la bonne fête*, et suis bien fachée si vous ne pouvez pas placer votre sainte dans votre chappelle le jour de son nom : quels ouvriers avez-vous donc à Siene ? Je salue l'archiprêtre de tout mon cœur.

---

129. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(25 octobre 1800)

Confidences filiales. — Conseils pédagogiques. — Difficulté de suivre la politique. — Congrès de Lunéville. — Gouvernement provisoire en Toscane. — Les anarchistes. — Jugement sur les soldats français. — Manque de courriers. — La Toscane sacrifiée.

Samedi 25.

Je suis bien aise pour vous, ma chère Thérèse, que vous allez à la campagne ; mais j'en suis fâchée pour moi, parce que je serais plus long tems sans recevoir de vos nouvelles, et peut-être que pendant le mauvais tems j'en serai privée toute à fait; il est possible que vous manquiez d'occasions pour Sienne. Je ne suis pas étonnée de ce que vous me dites de votre fille[2], et du peu de confiance qu'elle a en vous : toutes les mères Italiene m'ont dit la même chose. J'en connois une, qui en a trois, qu'elle n'a pas perdu de vue depuis le moment de leur naissance et pour qui elle n'a rien négligé pour qu'elles soient élevés parfaitement ; eh bien, elle m'a avoué qu'elle ne connoît pas leur caractère ni ce qu'elles veullent faire.. Dans ce moment il y en a une qu'elle soupsonne (*sic*) veut se faire religieuse :

1. Sienne, Bibl. civica, n° 46. — *Suscription :* Al Signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : samedi 25 ; de Quirina Magiotti, 25 octobre 1800.

2. Rapprochez ce passage caractéristique de la lettre célèbre de Quirina Magiotti à Foscolo, où elle dit tant de mal de Mme d'Albany.

mais elle l'a deviné, car elle ne le sait pas par elle. Nous autres ultramontaines nous sommes différentes : si notre mère est bonne, confiante, c'est notre première amie[1]. Je vous conseille, ma Thérèse, de faire tous vos efforts pour gagner la confiance de votre fille, en ayant l'air d'être indulgente pour ses petits deffauts. Je suis sure que Vittorio vous dira tout, et encore plus le Danois, qui aura pris la franchise boréale. Je vous plains bien dans ce moment d'avoir des enfans : je me trouve bien heureuse d'être seule, ou de n'être que un ou deux. Ayez soin de votre santé ; tachez de vous distraire. Nous sommes tranquilles jusqu'à présent, car on ne peut plus répondre que du moment ; celui qui suit n'est pas à nous, vû la manière d'opérer.

De politique il est inutile de vouloir s'en alambiquer le cerveau ; il faut bruler tous les livres et se soumettre au plus fort. On parle de paix ; on prétend la traiter à Lunéville[2], où les princes ont envoyés des ambassadeurs pour discuter leurs intérêts, tandis qu'il y a une partie qui les envahis. Les souverains sont si bêtes, si peu fait pour gouverner leurs états et les conserver, que rien ne doit plus étonner. Nous sommes sensés être gouvernement provisoire du Grand Duc jusqu'à nouvel ordre[3]. Tous les amateurs du gouvernement anarchique sont rentrés ; ils restent tranquilles

1. Mme d'Albany ne pouvait pas en parler par expérience, Mme de Stolberg, sa mère, qui lui survécut, n'ayant été qu'une folle vaniteuse et coquette, sans influence sensée et honnête sur ses filles.

2. Les conférences de Lunéville étaient décidées entre la France et l'Autriche depuis le 9 août. L'Angleterre avait définitivement refusé d'y prendre part, Granville n'ayant pas accepté les propositions de Bonaparte et d'Otto sur l'armistice maritime et le ravitaillement de l'armée d'Afrique (10 septembre 1800). Les instructions préliminaires du Premier Consul à Joseph Bonaparte pour les conférences de Lunéville sont du 20 octobre 1800 (*Corr. Nap.*, p. 475).

3. Le 15 octobre 1800, Bonaparte faisait écrire au grand-duc qu'il était prêt à conclure un traité d'amitié avec lui ; mais le même jour les Français occupaient Florence.

jusqu'à présent; ils attendent peut-être une meilleure occasion pour tumultuer[1]. Ils ne sont pas insolents, ils sont seulement logés dans les maisons particulières. L'armée dans la campagne vole, pille où elle passe, mais plus les Cisalpins que les Français. Les Cisalpins sont composés de l'écume des différets (*sic*) pays d'Italie, et qu'ils continuent à excercer le métier de voleurs d'une manière plus efficace, étant armés. Dans la ville ils ne comettent que des petits désordres. Le soldat français est bon et tranquille[2]. Je tâche de m'occuper *a la meglio*, mais ma tête pense toujours à la même chose : cet événement[3] a été un coup de foudre pour moi; je ne m'y attendois pas plus que personne. Toute l'Italie en a été étonné. On écrivoit de Parme qu'il étoit impossible qu'on voulu rompre l'armistice dans le moment qu'on traitoit la paix; mais je vois qu'il n'y a plus de règles sures dans ce moment, a moins que cette invasion n'ait été un accord entre ces deux puissances guerroyantes. Les troupes autrichiens le prouveroient, car elles se sont retirées amicablement, ainsi que le général; on n'y comprend rien. Mille choses a l'ami C.[4]. Je ne lui écris pas, pour ne pas multipliquer[5] les lettres, mais celle-ci sera pour vous trois. Jusqu'à présent la poste est intacte : ce sont toujours les ministres du Grand Duc et personne n'est allé rompre le secret des particuliers. Nous

1. *Ital. :* tumultuare.

2. Précieux aveu à retenir de la part de cette forcenée gallophobe, ou peut-être précaution oratoire pour le cas, qu'elle pouvait craindre, où l'on eût ouvert sa lettre, malgré ce qu'elle dit plus loin de la poste.

3. L'occupation de la Toscane par les Français, et leur entrée à Florence le 15 octobre. Livourne fut prise en même temps et le général Monnier assiégea et prit Arezzo, centre de la résistance : il laissa piller et mettre à sac la ville, y compris couvents et hôpitaux, et fit démanteler la forteresse. Ces procédés violents assurèrent la tranquillité ultérieure de la Toscane. Le général Sommariva et les Allemands se retirèrent vers Ancône.

4. Cicciaporci.

5. *Ital. :* multiplicare.

n'avons plus aucune lettres d'Allemagne. Le courrier de Venise n'a plus la permission de passer. Je suis curieux de sçavoir ce que Vienne dira quand nous pourons le sçavoir. Si on a sacrifié la Toscane, il ne faut plus compter sur rien, et nous devrons retourner au droit de nature. Adieu, ma Thérèse; je salue notre cher archiprêtre. Courage, courage! les maux extrêmes ne peuvent pas durer[1].

---

130. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(1er novembre 1800)

Teresa à la campagne. — Utilité de la retraite. — L'attentat de Ceracchi. — Le masque mortuaire de Francesco Gori. — Le tableau de *Sainte Thérèse*. — L'officier danois. — L'amour en bagatelle.

1er novembre.

Je crois, ma chère Thérèse, que vous faites bien d'aller à la campagne, parce qu'elle est hors du grand chemin, et parce qu'il paroît que les troupes ne passeront pas par chez vous, car sans cela vous risquierez (*sic*) beaucoup : c'est la raison pourquoi je suis restée en ville. Il est arivé différens accidens à la campagne. Les soldats ont pillés et saccagés partout où ils ont passés; cela est naturelle : ils arivent affamés et fatigués et veullent se rassassier. Nous sommes encore dans l'obscurité de notre destinée : il arive et il part beaucup de troupes journellement. On dit que la guerre va recommencer, mais je n'en crois rien. Je crois plutôt dans

1. Cette pensée qu'elle a déjà répétée à satiété devait la soutenir et l'encourager dans son opposition pendant quatorze ans.

2. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, 42. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe: 1er novembre; de Quirina Magiotti : 1800; fixée par la date de la découverte du complot de Ceracchi.

une armistice continuée, pendant laquelle *tocca a chi tocca.*

Quelques Italiens, entre autre Ceracchi, a voulu attenter à la vie de Buonaparte. On dit que le Duc Borelli était aussi resté dans cette congiuration[1]. Je crois que le Roi Consul finira mal s'il n'y prend garde : il avoit été averti par une lettre anonime écrite par un de ces coquins, qui avoit pris (*sic*) l'impunité. Il alla toujours au théâtre, mais la police veilla pour (*sic*) lui[2] et arrêta ces malheureux[3] au moment où ils devoient exécuter leur coup. On les trouva armés de poignards et de pistolets[4]. Ceracchi a tout avoué, qu'il en vouloit à Buonaparte, parce qu'il n'avoit pas rétabli la République Romaine. Tous les départemens ont envoyé leurs congratulations[5] au consul, pour avoir échappé au poignard : il a eu l'air de mépriser l'attentat et l'auteur. Ceracchi est un fameux[6] coquin de Jacobin[7], qui ne veut que playes et bosses.

Je croiois de vous avoir dit que nous avions reçu le masque de l'ami *Checco*[8] et que le poète vous en remerercioit de tout son cœur. J'ai été si troublée que j'ai

1. L'histoire du prétendu complot de Ceracchi est bien connue. Avec le sculpteur romain y furent englobés Arena, Topino-Lebrun, et plusieurs émigrés italiens, mécontents du nouveau régime imposé à Rome par Bonaparte et coupables surtout de propos imprudents et de simples velléités de conspiration (Cf. Aulard, *op. laud.*, 723).

2. « La police avait pris des mesures plus efficaces encore » [que les regards de la garde consulaire] dit en style assez baroque Bonaparte dans son allocution au Tribunat, le 16 octobre 1800. (*Corr. Nap.*, IV, 474).

3. C'est l'expression même de Bonaparte dans son discours de remerciement au tribunal.

4. Ceracchi n'était pas muni d'armes au moment de son arrestation.

5. *Ms :* Congrutalation.

6. *Ms*: fumux.

7. Pure épithète de nature pour un jacobin, sous la plume de Mme d'Albany.

8. Francesco Gori. On avait pris un moulage de sa figure. Il est étonnant que ce ne soit que près de vingt ans après sa mort (3 septembre 1784) qu'on l'ait envoyé à Alfieri, dont il avait été l'ami le plus intime et le plus cher.

tout oublié. J'ai vû l'archevêque[1] un moment, qui m'a parlé du trouble de l'archiprêtre : je l'exorte à se faire courage ; il faut souffrir avec patience un mal sans remède. Je suis charmée que M. Cicciaporci se porte mieux ; je l'exorte à se soigner ainsi que toute son aimable famille que je salue de tout mon cœur.

Le cardinal ne doit pas être jaloux de ma *Sainte Thérèse*, puisque je vous suis plus ancienne amie que lui ; et je dois avoir la première place dans votre cœur, ma chère Thérèse.

Je rémercie de tout mon cœur Monsieur le Danois de son attention pour moi ; j'ai été charmée d'apprendre qu'il avoit une si excellente conduite : je l'exorte fort à continuer et même à traiter l'amour en bagatelle ; il en perdra moins son tems et l'employera mieux qu'à faire sa cour aux femmes. S'il en trouve un jour une qui lui inspirera le désir de se distinguer, de s'occuper, qui soit jeune, belle et honête[2], alors je lui conseille de s'y attacher et de l'aimer comme une amie qui l'empêchera de sortir du sentier de la vertu. En attendant qu'il conserve sa liberté et se laisse aimer, et qu'il aime tendrement sa bonne maman mon amie. Je salue de tout mon cœur Vittorio, et l'exorte à s'occuper et à n'être pas paresseux.

1. Anton Felice Zondadari, archevêque de Sienne.
2. Allusion évidente au rôle qu'elle avait joué (ou cru jouer) à l'égard d'Alfieri.

131. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(8 novembre 1800)

Soucis maternels. — Gouvernements provisoires. — Abandon de la Toscane par le cabinet de Vienne. — Les tempêtes politiques. — Madame d'Albany parle italien.

Samedi 8 novembre.

Je ne suis pas ettonnée, ma chère Thérèse, que vous ne jouissez plus de la même tranquillité à la campagne que l'année passée. Il est malheureux dans ce moment d'avoir des enfans, quoique les votres ne peuvent vous donner d'autres chagrins que ceux de tout le monde, de les voir ruiner; mais j'espère que le mal ne durera pas assez long tems. Faites-vous courage, ainsi que votre ami l'archiprêtre. Je dis comme lui que les livres de philosophie et de politique sont devenus inutiles. On parle tous les jours de paix, d'armistice illimitée, de coalition; mais que croire? en attendant on souffre. Je suis charmée que le commandant de Siene soit un homme humain et raisonnable; on le dit émigré et rentré; alors il doit avoir connu le malheur. Celui que nous avons ici ou au moins le général[2] est sévère : pourvu qu'il soit juste, peu importe! Il avait voulu mettre pour président du *Buon Gouverno*[3] Vaccha et pour son secrétaire Stecchi[4], auteur du

1. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, 48. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : samedi 8 novembre; de Quirina Magiotti : 1800.

2. Miollis, (né à Aix en Provence, en 1759) succéda en novembre au général Dupont comme gouverneur militaire de Florence. Il fut plus tard gouverneur de Mantoue, de Venise et de Rome. Il avait des prétentions à la littérature et au goût artistique. Cf. Ademollo, *Il generale Miollis, amico delle muse in Italia* (Domenica del Fracassa, Roma, 1885, n° 5).

3. Administration de la police.

4. Filippo Stecchi fut directeur de la police.

fameux *Moniteur :* mais il paroît qu'il a changé d'avis. Dans le gouvernement provisoire, le commandant précédent avoit voulu faire rentrer Chiarenti et Rivani, mais il avoit changé d'avis aussi. On voit que l'état est malade, car c'étoit des médecins et des chirurgues (*sic*) qui devoient le gouverner.

On ne sait pas la moindre nouvelle, quoique la poste de Venise soit arrivée hier. Vienne nous a perdu de vue. Il nous a abandonné à notre malheureux sort : c'est bien extraordinaire[1]. On croiroit que la Toscane a été cédée pour être la preie du vainqueur et de l'affamé, comme une dernière pomme dans la soif : on n'entend rien. La guerre est une horrible chose ! et les partans et les arrivans dévastent tous les pays où ils passent. C'est là le sort de ce pays.

Comment se porte M. Cicciaporci? J'espère qu'il a reçu la lettre que je lui ai écrit mardi, pour communiquer au prussien. Je suis bien fâchée de sçavoir notre archiprêtre aussi affligé ; je ne sais comment le consoler ; je n'ai plus de paroles, j'espère que l'orage ne durera pas. Passiamo fra una schiera di sciocchi e di birbi, che tutti due ci battano a strapparci la pelle. Non si può definire d'un altra maniera la nostra situazione. Pure sarebbe una follia di disperarsi e di non aspettare un miglior tempo, che non può essere lontano perchè i mali eccessivi non possono durare. Addio : state sani tutti due ; amatemi e contate sempre sopra la mia tenera amicizia per la vita. Abbraccio di cuore la buona Teresa ; saluto tutta la cara famiglia ; esorto Vittorio a riempire i suoi doveri con piacere. Non dubito che la buona Teresa aquisterà la confidenza

1. L'Autriche s'était en effet désintéressée de la Toscane et de ses princes, qui recevaient des compensations en Allemagne. Rien n'était plus conforme à la politique des Habsbourg.

della figlia, quando ella sarà spregiudicata un poco. Addio : il poeta sta bene e studia malgrado gli eventi, e Fabre lavora male, ma straccica il tempo. E stato fortunato d'aver terminato il quadro grande[1] a tempo. Sennon chi sa dove e quando sarebbe stato pagato ?

---

132. — *A l'archiprêtre Luti, Teresa Regoli Mocenni et Ant. Cicciaporci*[2]

(15 novembre 1800)

Le sort de la Toscane à Vienne. — Invasion de la Toscane. — Brune et Bellegarde. — Un parlementaire anglais à Livourne. L'armistice. — La toux de Teresa.

15 novembre.

J'écris, mon cher archiprêtre, cette lettre pour tous trois, ayant peu de tems pour écrire au chevalier Cicciaporci. J'ai apris hier par le courier de Venise que la Toscane n'a pas été cédée, que Belgarde[3] le 5 octobre a écrit à Vienne que les François augmentoient en nombre à Bollogne ; on a ris de cela ; il a répété la même chose le 12; on y a fait la même attention, parce que on les a crus fidèles à l'armistice; finalement le 22 ils ont reçu la nouvelle que elle étoit

1. Le grand tableau de *Philoctète* pour le comte de Bristol.
2. Sienne, Bibl. Civica n° 50. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 15 novembre; de Quirina Magiotti : 15 novembre 1800.
3. Le maréchal Bellegarde commandait 80.000 Autrichiens en Italie pendant l'armistice, qui devait durer jusqu'au 28 novembre 1800. Le Premier Consul, fatigué des temporisations de Cobentzl à Lunéville, exigea que le traité fût signé dans les quarante-huit heures, menaçant de recommencer les hostilités en cas contraire. L'Autriche refusa et l'armistice fut rompu.

envahie[1]. Alors le Grand-Duc[2] a eu les convulsions, et on a expédié à Bellgarde de déclarer à Brune[3] que les hostilités recommenceroient s'il n'évacuoit pas ce pays. Il a demandé quelques jours pour y répondre, et on n'en sait pas plus loin : les nouvelles sont du 9. Il faut malheureusement huit jours du quartier général Autrichiens à Folligni (*sic*) pour avoir des nouvelles et quelques jours pour les recevoir ici. A Livourne il est débarqué un parlamentaire anglais, et il y a trois vaisseaux de guerre à la vue du port[4]. Tous nos généraux sont allés y courir. On sçaura aujourd'hui avec la poste ce qu'on y aura conclu. Brune n'est pas arivé ici, car l'armistice est de trop peu de tems pour pouvoir s'éloigner de son quartier général. On doit avertir dix jours d'avance : les Français vouloient vingt jours, mais Bellegarde n'a pas voulu lui accorder (*sic*). J'espère que si les François veullent faire la paix, ils s'en iront d'ici ; mais ce que je crois (*sic*) que ils ne veulent que manger, et que, lorsqu'ils sont venus, ils n'avoient pas de quoi donner du pain au soldat, ni de quoi l'abiller[5].

J'espère, mon cher archiprêtre, que vous ferez comme Pise pour votre Université. Tous les professeurs sont décidés à obéir au Grand-Duc, qui commande toujours en Toscane ; jusqu'à présent le gouvernement n'est pas changé; ils ont ordre de le respecter.

1. Par le général Dupont, qui profita de ce qu'il refoulait une invasion d'insurgés toscans en Cisalpine pour entrer en Toscane et à Florence.

2. Le grand-duc de Toscane attendait toujours à Vienne les événements.

3. Le futur maréchal, alors commandant en chef l'armée française d'Italie.

4. La flotte anglaise amenait à Livourne un corps de 12.000 hommes.

5. Cf. une lettre de Bonaparte à Brune écrite le même jour (15 novembre 1800). Rien ne montre mieux que ceci dans quelles illusions et dans quel monde de fausses nouvelles vivaient en ce moment Mme d'Albany et la Toscane.

Je recommande à ma Thérèse d'avoir soin de sa toux, et de faire des remèdes pour la guérir; je l'en suplie. Je sais que l'air de Piano est très humide et qu'elle ne se soigne pas. Je remercie le chevalier[1] de sa bonté et de son attention; je salue son aimable famille. Adieu, portez vous bien, ne vous découragez pas. Je suis charmée et j'espère de la Toscane qui n'a pas été cédée.

---

133. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(22 novembre 1800)

Toux et dévoiement. — Gouvernement libéral à Florence. — Les otages d'Arezzo. — Préparatifs militaires à Vienne. — Les archiducs. — Un peintre élève de Desmarets. — L'académie pour Corilla.

22 novembre.

Je suis charmée, ma chère Thérèse, que la toux qui vous tourmentoit soit passée : tachez de vous guérir aussi des autres incommodités. On me dit que l'eau est mauvaise à votre campagne; et alors il n'est pas étonnant que vous souffrez (*sic*) si cela est pas la cause; la magnesia arrette le dévoiement[3], qui provient souvent d'acide sur l'estomac. Il faut mettre une onze de magnesia en poudre dans un fiasque d'eau, le bien remuer et en boire un ou deux verres par jour; cela le fait passer. Je vous prie d'y penser sérieusement, car j'ai vû des exemples funetes d'une diarrée invétérée. On dit que le *lettuccio*[4] continué fait du bien.

1. Cicciaporci; Mme d'Albany le désigne volontiers sous ce nom.
2. Sienne, Bibl. Civica, n° 51. — *Suscription :* Al Signore arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 22 novembre; de Quirina Magiotti : 22 novembre 1800; confirmée par la nouvelle de la fin de la toux de Teresa.
3. *Ms.* : dévouement.
4. Ce mot est presque illisible dans l'original.

J'espère que vous n'aurez pas pour à présent le passage des troupes, étant revenus à Florence, puisqu'on dit l'armistice rompue, et que la guerre va recommencer lundi. Il y a eu différents changemens ici dans les emplois. Le President du Buongoverno est un nommé Vacha, cherugien de Pise, qui est parti avec les Français : son secrétaire est Stecchi qui vendoit *le Moniteur* et toutes les gazettes patriotiques, ainsi qu'un Mongini dont j'ignore l'état auparavant. Le Directeur de la poste est aussi un rentré. La régence provisoire a donné sa démission; je crois que le général ne l'a pas aceptée[1]. On dit que les François ont pris des otages à Arezzo[2], dans la crainte que les Arétins ne voulussent se venger à l'arivée des Autrichiens qui sont à Folligno; ce qui seroit très mal, car cela ne sert à rien.

J'espère beaucup de la santé de votre amie; je crois qu'elle guérira, et qu'elle ne succombera pas de cette maladie, quiqu'elle a beaucoup perdu de ses forces, la convalescence sera longue; mais je crois qu'elle sera bientot hors de péril. Je plains l'archiprêtre de tout mon cœur; j'espère que son malheur ne durera pas. Aucune poste n'arive, ce qui fait qu'on ne peut plus rien sçavoir; cependant celle de Milan annonce l'archiduc Charle généralissime des troupes impériales, sans dépendre du conseil de guerre[3]; cette place n'a plus été donnée depuis le prince Eugène. L'archiduc Jean com-

1. La démission de la régence provisoire fut au contraire acceptée, et le 27 novembre Miollis nomma pour la remplacer les triumvirs Pontelli, De Ghores et Chiarenti.

2. Le général Monier qui assiégeait Ancone garda comme otages le colonel J.-B. Albergotti, le vicaire général Mgr Celesi et le gonfalonier Vivarelli-Fabbri, qui s'étaient rendus au camp français en parlementaires.

3. Du Hochkriegsrath.

mande en Italie avec le général Mack. On dit aussi Cobentzel et Luchesini[1] parti de Paris.

Si quelquefois vous manquez de mes lettres, ne l'attribuez qu'à la faute de la poste, et non à la miene, car vous connoissez ma tendre amitié ; celle-ci est pour le triumvirat, que je salue de tout mon cœur. J'embrasse ma Thérèse. Il doit revenir de Siene un jeune homme, qui apprend à paindre ici ; vous pouvez le charger d'une lettre pour moi si vous avez quelque chose à me dire ou à me demander. J'ignore son nom : il est écolier d'un certain Demarete[2]. Le poète se porte bien et vous salue, ainsi que Fabre qui travaille cahin caha[3], il ne va que d'une aile ; il est cependant moins malheureux que les autres. Adieu, mon cher archiprêtre, du courage. Je n'aime pas que la Thérèse reste à Piano : il y a tant de coquins en ce moment.

Lundi on doit faire une accademie pour la Corilla, ordonnée par les François, par le général Miollis[4], qui aime les lettres et se pique de littérature.

1. Le marquis Girolamo Lucchesini, pris en amitié par Frédéric II de Prusse et par Frédéric Guillaune, nommé ministre à Varsovie, de 1793 à 1797, ministre plénipotentiaire à Vienne de 1800-1806 à Paris (Franchetti, *op. cit.*, p. 146 et suiv. ; Reumont, *op. cit.*, p. 499-504).

2. Ce nom mal orthographié est probablement celui du peintre français Desmarets, ami de Fabre.

3. *Ms.:* Caen cacha.

4. Cette fête fut ordonnée par le général Miollis en l'honneur de Maddalena Morelli (Corilla Olimpica), la célèbre poétesse ; elle fut célébrée à Florence dans le local de la Biblioteca Magliabecchiana le 25 novembre 1800. F. Gonella en a donné une description détaillée, reproduite par Ademollo (*Corilla Olimpica*, pp. 422 suiv., Florence 1887 ; cf. aussi Zobi, *op. cit.*, VIII, 434). Miollis y fit un discours en italien.

134. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(13 décembre 1800)

Hohenlinden. — Troupes en Italie. — Souhaits de tranquillité. — L'Université de Sienne. — Vengeances personnelles

13.

La guerre est commencée, ma chère Thérèse : les François nous ont réveillés ce matin à sept heures avec des grands coup de canons, qui m'ont un peu épouvantée, et qui nous donnoient part d'une grande victoire[2] en Allemagne, sans nous dire où ni par qui : ainsi nous croyons sur parole. Ici on dit bien des choses[3] : on prétend que les Autrichiens sont à Bologne et à Arezzo et que les François sont allé à Siene pour les couper ; je ne sais si tout cela est vrai et faisable, et si les autres sont où on dit. On dit aussi que il y a une flotte à la vue de Livourne avec des troupes de débarquement[4]. Je vous dis ce qu'on dit; car je suis un pirroniste, et ne croit que lorsque je touche avec le doigt.

Je voudrois bien qu'on n'eut plus besoin de s'ocuper de politique, et qu'on pût vivre tranquillement, chacun s'ocupant de ses affaires particulières. J'ai bien peur que nous ne reverons pas de sitôt ce bon

1. Sienne, Bibl. Civica, n° 49. — *Suscription* en partie détruite : ...arciprete... ditore degli... a Siena. — Date de l'autographe : 13 ; de Quirina Magiotti : 13 novembre 1800 ; date erronée. L'allusion à la victoire des Français célébrée ce « 13 » à Florence se rapporte à la victoire de Hohenlinden (2 décembre 1800). La date réelle est donc le 13 décembre. Les nouvelles relatives à M. de Falkenstein le prouvent aussi.

2. La célèbre victoire de Moreau à Hohenlinden, que Bonaparte appela « une des plus belles victoires de tous les temps ».

3. Presque toutes erronées.

4. Une flotte anglaise déjà mentionnée.

tems : les esprits sont trop agités; ils ont besoin de fermentation; il faut que cette humeur peccante qui anime tout le monde se consume de soi même a force d'éprouver de mal.

Je remercie le Danois de son souvenir. Je suis persuadée que il continue à s'ocuper à Siene et ne perd pas son tems. Je salue l'archiprêtre, qui est à présent depuis l'ouverture de l'Université en pleine fonction. J'espère que le signor Antonio[1] se porte bien ainsi que sa famille, que je salue. Le baron de Falkenstein s'est mis en mesure pour ravoir son fief, et il a déjà commencé le procès qui va son train; je crois que dans peu de jours il y aura quelque sentence décisible. J'espère que les juges lui donneront raison.

Vous devez avoir des hotes[2] en grand nombre arivez d'ici; au moins ils sont partis vers Siene avec armes et bagages. Adieu : le poète vous salue tous, et moi je vous prie de ne pas m'oublier. Je vous suis attaché pour la vie. On a emprisonné beaucup de personnes employés : on croit que ce sont des vengeances personelles. Il y a même un homme qui crie (*sic*) dans la rue : on n'y entend rien. Adieu. Quel tems!

---

135. — *A l'archiprêtre Luti*[3]

(16 décembre 1800)

Le baron de Falkenstein. — Nouvelles incertaines des armées. — Retraite absolue

16 décembre 1800.

Je ne sais comment, mon cher archiprêtre, vous dire que le baron de Falkenstein prend des mesures efficaces

1. Cicciaporci.
2. Les soldats français. Elle a précédemment fait la même plaisanterie.
3. Sienne, Bibl. Civica, n° 53. — *Suscription :* Al Signor Arciprete

pour ravoir son fief; il a envoyé à sept ou huit milles d'ici des gens pour mettre le sequestre sur sa terre et en chasser ceux qui s'en sont emparés, qui devront la lui rendre dans peu de jours. Comme vous vous intéressé à lui, je me suis cru obligée de vous en avertir. Ses biens sont considérables; il en a du côté de Mugello et de Bologne, et même un peu du côté d'Arezzo.

A propos de nouvelles, vous aurez entendu que les François ont battus les Autrichiens sur le Rhin [1], mais nous ne sçavons pas dans quel endroit. Ils dissent sur tous les points, et ont pris quatre vingts pièces de canons et dix mille prisoniers. Notre gouvernement provisoire nous a laissé; à ce qu'on dit, il est allé à Pistoya [2]; je ne sais rien de plus, car je ne ne (*sic*) mesle pas de politique : je vis avec mes livres.

Ce 16, à huit heures du matin.

Probablement je pourai vous écrire samedi plus en détail sur nos affaires. J'embrasse la Thérèse et salue il signor Antonio [3].

Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe et de Quirina Magiotti : 16 décembre 1800.

1. Nouvelle allusion à la même victoire de Hohenlinden.

2. Le gouvernement toscan se transféra de Florence, non pas à Pistoia, mais à Pise, en décembre 1800.

3. Il y a ici une longue interruption de cinq semaines dans la correspondance de la comtesse d'Albany avec Teresa Mocenni. Il faut l'attribuer non à la disparition de lettres intermédiaires, mais à une prudente abstention de l'écrivain. La phrase initiale de la lettre suivante semble en effet indiquer que Mme d'Albany avait cessé de *s'entretenir avec ses amis* pendant cette période d'incertitudes politiques.

136. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(24 janvier 1801)

Consolation des envahis. — Anxiétés politiques. — Les hommes toujours méchants. — Un général russe à Naples. — Conseils de fermeté civique. — Inquiétudes de F.-X. Fabre.

24 janvier.

Une des consolations qui nous reste, ma chère Thérèse, sera au moins de pouvoir s'entretenir avec ses amis et de sçavoir de leurs nouvelles; dites-moi donc comment vous vous portez, ainsi que les deux amis et vos enfans après tant de haut et de bas. Je ne puis vous exprimer l'état de mon âme! Vous en jugerez par la vôtre. Malgré toute ma résignation aux événemens de ce monde, j'ai bien de la peine à m'accoutumer à tout ce que je vois. Ma santé est bonne ainsi que celle du poète, qui vous fait ses complimens. Que fait notre bon archiprêtre? et toute la famille del signor Antonio, ainsi que lui? Nous attendons la paix avec impatience pour sçavoir quel sera le sort de l'Italie et de la Toscane en particulier[2]. Ce peauvre pays qui a été si heureux il y a quelques années! Il faut espérer que le bon tems reviendra ou au moins le tems moins nébuleux. Je m'ocupe le plus que je puis; je lis et je m'apersois en lisant que les hommes ont toujours été de même, méchans, ambitieux, et que ce sont les plus méchans, comme étant les plus actifs, qui ont toujours dominé le monde. Nous avons eu un général russe qui va à Naple et qui

1. Milan, Bibl. Ambr. 90.—*Suscription :* Al signor Luti, Proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 24 janvier ; de Quirina Magiotti : 1801 ; confirmée par l'attente de la paix de Lunéville.

2. La Toscane était alors gouvernée par Murat, à qui Brune en avait délégué le commandement en janvier 1801. Belleville était consul de la République française à Florence.

est très fêté par les Français : vous voyez que la scène change souvent dans ce monde[1]. J'espère que notre amitié sera moins inconstante que celle des empereurs et que nous nous aimerons toujours, ma chère Thérèse. Je vous embrasse de tout mon cœur mille fois. Que fait Vittorio, que je salue ? J'exorte l'archiprêtre à se faire courage et à se dire que tout le mal n'arive pas toujours dans ce monde. Il faut trop de combinaisons pour cela. Ce n'est pas que nous n'en ayons déjà assez; mais il faut se roidir contre le destin ; je sens bien aussi que cela est difficille quand le destin nous enlève le nécessaire. Adieu ; aimez-moi et donnez-moi de vos nouvelles. Je suis charmée que la *Sainte Thérèse* vous fasse plaisir. Fabre vous salue ; il est tout troublé[2] et travaille peu. La tête d'un paintre est vive, son imagination va au delà des limites de la raison.

---

137. — *A l'archiprêtre Luti*[3]

(13 février 1801)

Anxiété et cruelle situation des Siennois. — La Grande Duchesse de Toscane. — Carnaval florentin. — La paix de Naples. — Vœux de tranquillité.

Samedi 13.

J'ai reçu, mon cher archiprêtre, votre lettre mardi passée. J'avais écrit à l'officier danois le samedi auparavant parce que j'étais en peine de ne pas recevoir de vos nouvelles, vous ayant écrit plusieurs fois sans avoir

1. Le général Lawascheff, chargé d'une mission de Paul Ier pour Bonaparte en faveur des Bourbons de Naples, allait en rendre compte à Ferdinand.

2. Sa situation assez incertaine de semi-émigré lui faisait redouter l'établissement définitif des Français en Toscane.

3. Milan, *ibid.*, n° 9. — Même suscription qu'à la lettre précédente. — Date de l'autographe : samedi 13 ; de Quirina Magiotti : février 1801.

eu aucune réponse. J'ai apris par une personne arrivée ici quelle [1] a été votre situation pendant six jours [2]. Vous avez bien raison, la guerre a toujours été un fléau abominable en tous les tems et par tous les peuples possible. On nous promet la paix dans peu de tems [3] et le retour de l'ancien gouvernement. Le courier Torelli est venu il y a huit jours chercher la sage-femme de la Grande Duchesse avec un passeport de Brune qui le déclare courier du Grand Duc de Toscane. Je suis charmée que la Thérèse soit tranquille à la campagne et en bonne santé ; nous le sommes ici aussi, autant qu'on peut l'être dans ce moment. Le gouvernement voudroit qu'on se divertisse, mais le peuple n'en a pas d'envie ; malgré la permission des masques, personne n'en profite et reste chacun chez soi [4]. Il n'y a pas d'argent et pas du tout de gaieté. Armez-vous de courage, mon cher archiprêtre : vous aurez encore des moments heureux qui vous en seront d'autant plus présieux après la bourasque. Mille complimens al signor Antonio et à son aimable famille. Croyez que je sens votre position plus que je ne puis vous le dire.

1. *Ms. :* Ce quelle.

2. Pendant le siège de Sienne par Miollis. Les troupes napolitaines envoyées pour enlever la Toscane aux Français avaient été complètement battues par Miollis et Pino, qui étaient entrés en vainqueurs dans Sienne. Pino voulait ordonner le sac de la ville ; Miollis l'en empêcha, et se borna à imposer à la ville une contribution de 24.000 francs et de quatre cents paires de souliers (Zobi, *op. laud.*, VIII, 452).

3. La paix de Lunéville avait été signée le 9 février 1801, selon les instructions définitives envoyées le 19 janvier à Joseph et à Talleyrand. Bonaparte y obtenait la cession de Mantoue, de toute l'Italie jusqu'à l'Adige, la de Toscane et du duché de Modène ; enlevés à la famille des Habsbourg ; en Allemagne, la frontière du Rhin et le droit de dédommager les princes allemands par la sécularisation des domaines ecclésiastiques : « Le siècle nouveau, dit Bourgeois, s'ouvrait pour l'Autriche par la défaite la plus complète qu'elle eût subi dans tout le courant du siècle précédent. » Pensée très juste, quoique exprimée d'une façon baroque (Bourgeois, *op. laud.*, p. 215).

4. Sur le carnaval à Florence, voir Conti, *Firenze Vecchia*.

Que fait votre chef? On me dit que sa tête a souffert? Adieu, j'embrasse la Thérèse de tout mon cœur. On dit la paix de Naple conclue[1]. Dieu veuille que tout le monde s'arange et qu'on puisse passer tranquillement le peu de jours qui nous reste à vivre dans ce bas monde. Adieu. Donnez-moi de vos nouvelles.

---

138. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[2]

(21 février 1801)

Reprise des correspondances. — Rhume d'Alfieri. — Inquiétude politique constante. — Les procès des Jacobins mis au feu. — Paul Ier de Russie. — Rhume de l'archiprêtre. — Un médecin devenu capitaine. — La conquête française et la liberté. — Les misères de la guerre. — En attendant la paix. — Les Français à Constantinople.

21 février.

J'ai enfin reçu, ma chère Thérèse, de vos nouvelles après en avoir été privée pendant deux mois. Je suis charmée que votre santé soit bonne : vos occupations vous distrairont et vous empêcheront de penser aux choses désagréables qui nous entourent, et dans le même tems vous tiendront les humeurs en mouvement. C'est trop heureux en ce moment d'avoir des ocupations actives, car toutes celles de l'esprit sont peu utiles : on pense toujours à la même chose et on lit toujours la même histoire. Montagne seul peut être lu dans ces circonstances, parce que encore lui s'est trouvé dans des momens difficilles et qu'on n'a besoin que d'en lire peu pour qu'il nous fasse penser beaucoup.

1. La nouvelle était prématurée, et Murat se dirigeait alors même sur Naples.
2. Milan, *ibid.*, 92. — Même suscription qu'à la lettre 136. — Date de l'autographe : 21 février ; de Quirina Magiotti : 1801.

Ma santé est bonne. Le poète est enrhumé fortement depuis près de trois semaines, ce qui l'affoiblit et lui attaque les nerfs. Il y a une épidémie de rhume cette année dont on ne peut pas se débarasser et qui rend très malade.

Nous sommes toujours de même, mais moins tourmentés que dans les villes plus petites qui sont éloignées de l'œil de celui qui commande en chef. On a retrouvé par le moyen d'un espion tous les procès faits au soi-disant jacobins pendant le règne du Sénat[1]. Ces procès étaient déposés comme des ballots de marchandises dans un magasin du Pignon[2] pour être embarqués. Celui qui les y [a] portés l'a dénoncé au gouvernement qui les a fait brûler parce que ces balots renfermoient aussi de quoi faire tort à tous les partis, puisque ces mêmes personnes en places avoient fait des protestations de leur innocence et de leur haine contre le sistème français. Donc ils ont cru plus prudent de brûler ces procets d'iniquités qui étaient quatorze cents. Personne n'a eu le sens commun et tout le monde s'est mal conduit. On n'entend rien aux bêtises qu'on voit faire en politique. Ce Paul Ier est vraiement premier de son espèce et de sa manière d'agir[3].

Je souffre pour notre archiprêtre ; je le plains de toute mon âme. J'espère que ses inquiétudes ne dureront pas. Il est affreux à son âge d'avoir à combattre avec les besoins. Je vous prie, mon cher archiprêtre, de vous faire courage. Comment se fait-il donc que toutes les sources de votre subsistance soient taries? Je con-

1. Pendant la période des *Tredici Mesi*, en réalité du 21 juin 1799 à octobre 1800 pour la Toscane. Mme d'Albany n'appelait pas alors les novateurs des *soi-disant* jacobins.
2. Le port de Florence sur l'Arno.
3. Le rapprochement franco-russe déconcertait la réaction européenne. Paul Ier était d'ailleurs un cerveau mal équilibré.

nois très bien Bussoni[1] : c'est un vaillant homme dans son art; il a de l'esprit et des connaissances. Je ne sais pas s'il est aussi bon politique qu'il était bon médecin. Je suis étonnée qu'il soit devenu capitaine cisalpin; car s'il aime la liberté, il est bien loin de l'obtenir, et il sert à la destruction de son pays. Tout ce qui se fait dans ce moment dans le monde politique peut être très beau : mais c'est tout autre chose que la liberté, et on n'a jamais tant sacrifié l'humanité pour laquelle on croit aggirer[2], ou on fait accroire au sot qu'on agit.

Mille choses à la famille Cicciaporci. J'espère qu'elle se porte bien ainsi que Vittorio. Quand il aura fini de lire mes livres, je le prie de me les renvoyer ainsi que ceux que vous avez de Zimmerman. N'avez-vous jamais plus entendu parler de M. de Vargas?

Vous avez bien raison, mon cher archiprêtre : la guerre s'est toujours faite de la même manière, et sans remonter au tems les plus anciens, nous avons dans l'histoire de Louis XIV que Louvois fit brûler tout le Palatinat quand il fut obligé de s'en retirer, pour que les ennemis ne retrouvassent plus de quoi nourir leur armée. La guerre est un grand fléau. Il y a cependant quelque chose de pis. Adieu, portez-vous bien si vous pouvez, et croyez que mon cœur souffre pour vous autant que possible. Donnez-moi de vos nouvelles. On dit que la paix sera publiée le 25 de ce mois à Paris[3], qu'on n'y attendait pour cela que la légation russe. Je crains bien qu'elle ne regardera que l'empereur et que l'Italie restera encore longtems dans les fers. On parlera toujours de paix générale qui ne se fera jamais. Les Français pensent d'aller à Constantinople détruire le Turck[4] pour

1. Elle reparle de lui dans la lettre 145 (4 avril 1801), p. 365, note 1.
2. Singulier barbarisme par influence de l'italien aggirare.
3. Voir la lettre suivante.
4. Supposition imaginaire.

ocuper l'armée qui est inutile en France, et qui serait peut-être incommode. Tout cela pour amour de l'humanité ! Adieu : le poète a l'âme navrée et moi aussi

---

139. — *A l'archiprêtre Luti*[1]

(23 février 1801)

La paix de Lunéville. — La Toscane et le duc de Parme

Mardi 23 février.

Les letres de Milan, mon cher archiprêtre, portent que la paix a été signée le 9 à Paris[2]. Le courier qui en a porté la nouvelle dans cette ville[3] est arivé le 18 au soir, et dit que la Toscane aura pour souverain le duc de Parme[4] et que les Français devront l'évacuer deux mois après la signature de la paix. Je ne crois pas que nous perdions Ferdinand[5], parce que les lettres de Vienne parlent différemment.

Portez-vous bien et armez-vous de courage. J'espère que notre sort sera bientôt décidé.

1. Milan, *ibid.*, 93. — *Sans suscription* — Date de l'autographe : mardi 23 février; de Quirina Magiotti : 1801.
2. C'est la paix de Lunéville, signée le 9 février 1801.
3. A Florence.
4. Ferdinand de Bourbon, petit-fils de Philippe V d'Espagne et d'Elisabeth Farnese, avait succédé en 1765 à son père Don Philippe, duc de Parme en 1748. Il était cousin du roi Charles IV.
5. Ferdinand III, grand-duc de Toscane. Cette opinion erronée fut alors celle d'un assez grand nombre de Toscans.

140. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1].

(28 février 1801)

La condition politique de la Toscane. — La nouvelle dynastie. — Mécontentement de Livourne. — Projets de revanche de l'Empereur. — Horreur inspirée par la République. — Nouvelles privées. — Prévisions sur le sort de Bonaparte. — Exécution de Ceracchi. — La bibliothèque de Mme d'Albany.

28 février.

Les articles de la paix, ma chère Thérèse, se sont vérifiés, et il paroit que nous aurons pour souverain le Duc de Parme, ce qui afflige toute la Toscane, surtout Florence, qui étoit très attaché à Ferdinand III, et puis nous sçavons ce que nous avions, et nous ne sçaurons pas ce que nous aurons. On dit que le père[2] veut rester Duc de Parme sa vie durante, et qu'on envoyera ici son fils[3] : ce qui fera que nous aurons l'influence française et espagnole, et ne réjouit pas Livourne qui aime mieux l'angloise, qui apporte de l'argent et qui convient mieux à son commerce. Ceci n'est qu'une trève jusqu'à ce que l'Empereur apprenne à (*sic*) faire la guerre et mettre à la tête de son cabinet un homme[4] qui ne sacrifie pas à ses

1. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, 10. — *Suscription :* Al nobil uomo il signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 28 février ; de Quirina Magiotti : 28 febbrajo 1800. (1800 est un lapsus pour 1801, puisqu'il s'agit ici encore de la paix de Lunéville).

2. Le duc de Parme, Ferdinand, âgé et malade, refusa de quitter ses États et sa résidence favorite de Catorno (Cf. Marmottan, *Royaume d'Etrurie*, *App. XI*) ; on lui substitua son fils unique Louis.

3. Louis de Bourbon, né en 1773, marié en 1795 à sa cousine issue de germains, Marie-Louise, seconde fille de Charles IV : d'où la dégénérescence et l'abrutissement final de cette famille. Ce prince était du reste incapable, sinon imbécile, d'une éducation essentiellement espagnole et cléricale, au demeurant bon garçon et fort baryton au lutrin.

4. Allusion sévère au ministre Thugut, qui dirigea les affaires autrichiennes depuis 1794 jusqu'à cette paix de Lunéville. Il eut pour successeur Cobentzl qui l'avait négociée et conclue, aussi utilement pour l'Autriche que les circonstances l'avaient permis.

passions les bons généraux pour y placer ses créatures, qui sont des bêtes. On ne conçoit pas comment on a oté l'archiduc Charle[1] du commandement, quand il sçavoit si bien réunir l'esprit (*sic*) de l'armée et la faire battre[2] Mais on a trouvé mieux de les renvoyer dans son gouvernement, pour qu'il ne devienne pas trop puissant, et qu'il n'offusque le ministre et l'Impératrice. Que d'intrigues qui ont ruinés notre cause, ont fait triompher l'injustice et tous les vices !

Nous sommes encore bien heureux de ne pas avoir de république en Toscane, et de ne pas dépendre de la canaille, qui nous auroit gouverné. Je voudrois qu'au moins on met bientôt le traité de paix à exécution, et que nous savons sur quoi compter (*sic*).

Je sais la manière dont vous êtes traité à Siene[3], et je le sens vivement pour notre archiprêtre, qui je salue de tout mon cœur ; je l'exorte à s'armer de courage.

Je serai charmée de revoir il signor Antonio et sa famille : je voudrois bien vous revoir tous, et que nous fussions tranquilles une fois, jusqu'à ce qu'on recommence une nouvelle guerre, car une mauvaise paix appelle une nouvelle guerre.

Je crois que le Buonaparte ne règnera pas longtems tranquilement : il a trop d'ennemis qui le voient de mauvais œil, et qui désirent sa place. Il sera assassiné un jour ou l'autre. Cerachi, sculpteur romain qui a voulu l'expédier[4], a été guillottiné[5]. Mais un jour ou l'autre on réussira à l'envoyer dans le règne des morts.

Si Vittorio a fini de lire l'ouvrage que je lui ai prêté,

1. L'empereur François Ier le lui avait rendu, mais trop tard.
2. Combattre. L'expression de Mme d'Albany est un peu équivoque.
3. V. ci-dessus p. 332, lett. 130.
4. Rien n'est moins prouvé que les intentions criminelles de Cerachi et de ses prétendus complices.
5. Le 31 janvier 1801.

je serai bien aise de le ravoir; s'il ne l'a pas achevé, il peut encore le garder et finir tout de suite. J'ai beaucoup augmenté ma bibliotèque depuis quelque tems. Elle fait mon amusement et ma consolation. Le poète qui vous salue est bien plus riche en Grecs et en Latins : il a des éditions de classiques prétieuses. Il avance dans le grec, et s'en occupe continuellement pour se distraire des événemens, qui l'affligent extrêmement.

Adieu, ma chère Thérèse; je vous embrasse de tout mon cœur aussi tendrement que je vous aime. Donnez-moi de vos nouvelles malgré vos grandes occupations champêtres. Courage, archiprêtre, nous touchons à la fin. Fabre vous présente ses homages.

Dites-moi si Vargas étoit avec les Napolitains, et s'ils se sont battus[1]?

---

141. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(6 mars 1801)

Teresa Regoli aux Repenties. — Crainte d'une réaction. — Conseils d'antilibéralisme. — Peu de satisfaction causée par la paix. — Insuccès probable des Français en Italie. — Départ de garnisaires et pillage de boutiques. — Triste sort du Grand Duc.

6 mars.

Je n'entends pas, ma Thérèse, comment on vous metera aux Repenties, si le système change[3], pour la compagnie que vous voyez. Je m'imagine que pour vous-

1. Cette dernière question dénote un certain scepticisme de Mme d'Albany quant aux qualités militaires des Napolitains.

2. Milan, *ibid.*, n° 94. — *Suscription:* Al Signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 6 mars ; de Quirina Magiotti, 1801.

3. En cas de restauration du gouvernement grand-ducal.

même vous ne voyez aucune personne qui puisse vous faire tord et que vous avez pour elles le mépris qu'elles méritent : sans cela véritablement je ne vous aimerois et ne vous estimerois plus. Une personne honête ne peut pas et ne doit pas voir de sang froid les destructions de toute morale et des gens qui portent le crime en triomphe. Expliquez-moi donc bien vite l'énigme de votre dernière lettre que je n'entends pas[1]. Je désire toujours de vous trouver pure[2] et même au-dessus de toute imprudence, parce qu'une bonne tête comme la votre doit réfléchir avant d'agir. La paix n'a réjoui personne dans ce pays[3] : on a chanté des Te Deum et donné des bals où personne n'est allé. Il n'y a pas beaucoup à rire de cet accord nouveau qui est dissonnant autant que tout ce que les vainqueurs ont fait. C'est une trève qui durera jusqu'à ce qu'un événement favorable nous en délivre, ou que la maison d'Autriche se remette en force pour pouvoir recommencer la guerre. Les Français n'ont jamais réussi à la longue en Italie; et dans ce moment ils en sont les maîtres absolu, ils la dépouilleront et la mangeront vif pour pouvoir avoir plus d'argent à dépenser en France sans agraver les sujets de Buonaparte[4]. Notre archiprêtre que je salue sera bien charmé de voir diminuer les troupes de gar-

1. Il ne semble pas que cette énigme fût bien difficile à comprendre : Teresa exprimait probablement ses craintes d'être considérée par une réaction éventuelle comme partisan des Français, en raison de ses relations, et comme telle d'être enfermée dans un couvent, comme l'avaient été d'autres femmes libérales.

2. En matière politique.

3. Il y a ici de l'exagération. Cependant il est vrai que la popularité de Ferdinand III, si inférieur qu'il fût à Léopold, était réelle en Toscane.

4. Cette crainte était justifiée, vu les contributions de guerre énormes imposées en ce moment même à la Toscane. La seule commune de Florence avait déboursé, en quatre mois, du 27 novembre 1800 au 26 mars 1801, 3.154.500 francs environ, d'après les comptes de Chiarenti.

nison à Siene[1]. Nous avons vu passer une quantité Cisalpins (*sic*) qui s'en alloient chez eux. Ils ont signalaient (*sic*) leur passage en dévalisant quelques boutiques la seule nuit qui (*sic*) sont restés à Florence. On conçoit comment[2] une machine aussi désorganisée peut aller aussi longtems.

Tiriamo avanti con coraggio. J'ai des moments, ainsi que le poète, de désespoire. J'ai beau me dire : « le monde a toujours été de même », mais je voudrois ne m'être jamais trouvé au spectacle de ces scènes répétées. Nous avons passés trente ans de notre vie[3] si heureux que le destin aurait bien pu nous laisser achever notre carrière de la même manière. Le sort du Grand Duc est bien à plaindre : devoir renoncer à un si beau pays, l'héritage de ses pères, parce qu'ainsi plaît au Consul Buonaparte, après l'avoir envahi en tems d'armistice[4] ! Ah ! quel justice d'en haut et d'en bas ! Si j'avais été dévote, tout ce que je vois depuis dix ans m'aurait rendu A[5]. Adieu, archiprêtre, le monde est une villaine chose ! Je salue la respectable famille ; je remercie le signor Antonio d'avoir corrigé mon étourderie. Je ne conçois pas comment je l'ai fait.

1. Occupée militairement depuis la défaite de Roger de Damas et la prise par Monnier et Pino.
2. Lapsus évident. Il faut comprendre : « On ne conçoit pas comment, etc.
3. Il n'y avait pas exactement trente ans que Mme d'Albany et Alfieri vivaient ensemble. Il faut comparer cette expression à celle de Fabre annonçant la mort de Mme d'Albany à Giulia Cumiana.
4. Il fut encore heureux de recevoir par compensation le territoire sécularisé de l'archevêché de Salzbourg.
5. *Sic* dans le manuscrit : Athée.

142. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(14 mars 1801)

Bonheur de Teresa dans la retraite. — Le chirurgien Bussoni. — Les piémontais libéraux. — Mesures violentes du gouvernement provisoire. — Imbécilité des princes. — Dettes du prince Gabrielli. — Livres prêtés à Vittorio. — La paix de Naples. — Micheroux et Del Gallo. — Mademoiselle Altogradi mariée.

Mardi 14.

Vous êtes trop heureuse, ma chère Thérèse, de pouvoir vivre éloignée de tous les meaux qui accablent les gens de la ville et de ne sentir aucunement le poid aggravant des impositions. Il est bien heureux pour vous de n'avoir pas encore acheté une terre. Il est plus que heureux d'avoir une occupation active et lucrative qui vous occupe entièrement et vous tienne les humeurs en mouvement. Je suis ettonnée que vous vouliez recevoir les visites des personnes que vous ne pouvez et ne devez pas estimer. Ce Bussoni est le fils d'un chirurgien de Turin, je crois même du roi, rempli de talent ainsi que son fils, qui a la tête un peu exaltée et qui prend l'ombre pour la réalité, ainsi que bien d'autres qui sont égarés par trop d'imagination. Cet homme, avec du talent dans son art comme médecin et chirurgien, n'a pas pu percer à Rome : ce qui l'a irrité. D'ailleurs tous les Piémontais de cette classe ont la tête exaltée pour la sois disant liberté, qui n'est autre chose qu'une envie de s'enrichir et de prendre la place de ceux qui sont au-dessus d'eux, qui croyent[2] avoir moins de mérite qu'eux. Il me paraît que dans chaque

1. Milan, *ibid.*, 95. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : mardi 14 ; de Quirina Magiotti : mars 1801.
2. *Sic.* Il faut lire *qu'ils croient avoir moins de mérite.*

classe, il y a moyen[1] de se distinguer sans boulverser un pays. Je suis ettonnée que la femme qui l'accompagne craigne d'être abandonné par lui, puisqu'il n'est plus un banbin : il est bien près de cinquante ans, s'il ne les a pas. Je suis charmée que notre ami l'archiprêtre soit plus tranquille sur son sort. On nous a nommé un souverain[2], mais qui sait quand il viendra? En attendant les gouvernans[3] nomment à toutes les places et déposent tous ceux qui leur déplaisent, jettent l'argent par les fenêtres comme des entrepreneurs qui sont au moment de perdre leur entreprise.

C'est un grand malheur que d'être témoin de semblables coquineries; les princes ont été de grands imbéciles. Ils ont sacrifié tous les pays par leur avidité et leur mauvaise politique. *Ma basta :* il est inutile de pleurer sur le passé qui même ne les corrigerait pas pour l'avenir. Pourquoi n'écrivez-vous pas au prince Gabrielli père et ne faites vous pas arrêter dans ses mains la pension de son fils, pour qu'il vous paye tant par mois ? J'ai cru qu'il vous avait rendu la marchandise. Après avoir encore tenté ce moyen, je vous conseille d'en écrire au secrétaire d'état. Je salue Vittorio. Il me parait que son ami aurait pu lire le premier volume que je lui ai prêté pendant qu'il lisait le second. Au reste je les prie tous les deux de se dépêcher à les finir, parce que j'en ai besoin et qu'on ne garde pas une année les livres prêtés. Comme je n'en trouve pas

1. *Ms. :* moins.

2. Le roi Louis Ier.

3. La commission nommée par Miollis, en remplacement des quadrumviri de la Régence dissoute le 26 novembre 1800, était composée du médecin Chiarenti, de l'ex-abbé De Ghores et de Pontelli, propriétaire, tous trois jeunes et modérés, mais incapables : « Ils distribuaient des places à des hommes qui leur ressemblaient, dit Belleville, et qui se hâtaient de ramasser des moyens de ne pas emporter l'estime de leurs concitoyens » (*apud* Marmottan, *Royaume d'Etrurie*, p. 48).

qui vous convienne, ma chère Thérèse, je vous renvoye avec (*sic*) votre argent que j'ai depuis des siècles. Portez vous bien, ne m'oubliez pas, et comptez à jamais sur ma tendre amitié ainsi que le bon archiprêtre.

La paix de Naple se traitera à Paris par le marquis del Gallo [1]. Micheru [2] est déchargé de cette besogne, ce qui n'est pas peu de chose ; mais malgré, il déplaît toujours à un négociateur d'être remercié et de ne pas continuer ses négociations. En attendant la conclusion de la paix, les troupes s'engraissent au dépend de la pauvre Toscane. Quel tems !

Milles choses al signor Antonio s'il est encore à Sienne.

L'Altogradi [3], qui a plu à la Thérèse, et qui a épousé un nommé Fascolo, de Castiglion Fiorentino, se conduit comme une fille de la rue. Elle est à tous les Français et Cisalpins, soldats, officiers, indifféremment. Elle est dans les rues à qui la veut, brouillée avec sa mère, son mari et tout le monde.

1. Le trône de Ferdinand avait été sauvé par Paul Ier (mission de Lawascheff à Paris et à Naples) que Bonaparte tenait à ménager. D'autre part l'envoi de Murat contre Naples accrut les vélléités pacifiques de Ferdinand et de Marie-Caroline et les rendit plus disposés à traiter. La mission de M. Del Gallo à Paris et à Lunéville était surtout une formalité.

2. Antoine de Micheroux, colonel au service de Naples, se rendit à Florence pour négocier la paix franco-napolitaine avec Alquier.

3. La jeune amie dont Mme d'Albany avait fait le portrait, et dont il existe une *canzonetta* en l'honneur d'Alfieri.

143. — *A l'archiprêtre Luti*[1]

(21 mars 1801)

La paix pour l'Italie. — Commissaires voleurs : Moreau et l'archiduc Charles. — Ineptie autrichienne. — Désespoir du Grand Duc. — Constitution de la Cisalpine. — Quelques dames siennoises.

21 mars.

Mon cher archiprêtre, vous ne sçaviez donc pas que la paix pour l'Italie n'est pas autre chose que de pouvoir la manger vif sans craindre aucun empêchement ? Je ne conçois pas comment on a pu oublier aussi tôt la paix de Campo Formino. Nous sommes dans la situation de ne pas sçavoir faire la guerre et de ne pouvoir pas faire la paix. C'est à dire que si ceux qui commandent notre armée n'avoient pas été des bêtes nous aurions fait très bien. Mais, quand les commissaires volent et ne donnent pas à manger aux troupes, ces peauvres gens ne peuvent pas se battre. C'est ce qui est arivé en Allemagne, où l'archiduc Charles est arivé à la tête d'une armée qui ne se tenoit plus sur pied, et les commissaires faisoient croire que les Français avoient pris les magasins, tandis qu'ils n'existoient pas. L'archiduc a écrit amicalement à Moreau pour sçavoir ceux qu'il avait pris et ce qu'il y avait trouvé : le fait est que ces messieurs voloient à *più non posso*, et l'archiduc en a fait fusiller dix en peu d'heures. Quand un vieux homme[2] qui n'entend rien à la guerre veut la diriger, et oter du

1. Milan, *ibid.*, n° 55. — *Suscription:* Al Signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 21 mars ; de Quirina Magiotti : 1799 ; la date réelle est 1801, comme le prouvent ce qui est dit de la désolation du grand-duc et l'allusion au *prince* Bonaparte.

2. Thugut, dont les dissentiments avec l'archiduc Charles sont bien connus.

commandement de l'armée un prince qui a la confiance du soldat, tout cela par envie et jalousie, on met au deux doigt de sa perte une monarchie dont on est à la tête (*sic*). *Ma basta.* On ne finirait pas de parler et les paroles ne servent plus à rien : il faut souffrir jusqu'à ce qu'un événement favorable vienne éclairer les peuples et les princes. Dans ce siècle, rien n'est stable, ni la paix ni les gouvernements ni *ceux qui sont à leur tête.* Notre pauvre grand duc est désespéré de ne plus retourner en Toscane, et la grande duchesse pleure jour et nuit. Torregiani est revenu et nous a racconté tout cela. Ce pauvre prince dit : « Je m'attendois à tout, excepté à cela [1] ».

Je suis charmée que ma Thérèse se porte bien ; l'air de la campagne lui convient dans ce moment. Cependant je lui voudrois un voisinage plus tranquille. Ces messieurs sont quelques fois un peu bruiant.

La France qui a laissé le choix aux Républiques sous sa domination de se choisir un gouvernement, a envoyé une constitution à Cisalpine : il y aura un sénat et un *premier consul permanent*, qui sera choisi par la France et qui probablement sera un prince Buonaparte le frère aîné [2]. L'armée cisalpine sera dissoute et on y laissera une armée française A CAPARE [3]. Voilà, mon cher archiprêtre, le résultat de la paix et de la guerre. L'Italie entre les mains des Français qui a été l'ambition

1. Les dispositions antérieures de Bonaparte à son égard (Voir *Corr. Napol.*, 5127, t. VI, p. 473) semblaient autoriser son espoir d'être replacé sur le trône.

2. La Cisalpine était alors régie, sous la haute direction du ministre de France Pétiet, par une commission exécutive et une consulte législative, mais le pouvoir réel appartenait à Visconti, Sommariva et Ruga. C'est en décembre 1801 seulement que fut réunie la Consulte de Lyon destinée à donner une constitution définitive à la Cisalpine. On peut croire que dès ce temps Bonaparte voulait se réserver à lui-même la présidence de la République Cisalpine.

3. En gros caractères dans l'original.

de leur roy depuis trois siècles : *ma* nous verons s'ils finiront comme ils ont toujours fait dans tous les tems.

Tiriamo avanti alla meglio il nostro bun (*sic*) tempo passato. Gia si sa dove un popolo di mosche si fichano danno noia. Le mosche vano molte ed impudente e tutto quello che ci va per impadronirsi del tutto.

Addio. Mille complimenti al nostro signor Antonio ; non pensa dunque piu d'andare a Roma? Venga almeno a vederci per cambiar aria senon idea. Adio. Abraccio caramente la Teresa. D'après le portrait que vous me faites de Mme Piccolomini, elle ne ressemble pas à sa tante Caroline, n'a (*sic*) une siennoise qui est ici, nommée Thomasi, marié à Cortone, qui se conduit *allegramente*. Le poète se porte très bien. Il s'est remis à merveille. Fabre vous salue. Il travaille, *ma non di cuore*.

---

144. — *A l'archiprêtre Luti*[1]

(27 mars 1800)

Teresa à la campagne et les soldats français. — La régence de Ferdinand. — Les coquins de Florence. — Insécurité à Florence. — Tristesse de ces temps. — Alfieri attaqué et enrhumé. — Découragement de Fabre.

27 mars.

Je n'ai pas eu, mon cher arciprêtre, mardi de vos nouvelles à l'ordinaire ; j'espère que cependant votre santé est bonne ainsi que celle de la chère Thérèse, qui

1. Sienne, Bibl. Civica, 15. — *Suscription* : Al Signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 27 mars ; de Quirina Magiotti : 27 marzo 1800. — Erreur. La date réelle est le 27 mars 1801, comme le prouve la nouvelle de l'institution du quadrumvirat (26 mars 1801).

est a l'air, faisant la *fattoressa*[1] et prévoyant déjà si la récolte sera bonne, et si ses soins seront récompensées par la munificence de la nature. Je la plains beaucup du voisinage des destructeurs de l'agriculture, car l'homme armé coupe toutte ce qu'il trouve sous sa main. J'espère qu'elle en sera quitte pour quelques fiasques de vin, quoique je regarde comme imprudent dans ce moment de demeurer à la campagne au milieu de cet horde de brigands qui font la guerre a toutes les propriétés. Le gouvernement des usurpateurs subalternes [2] c'est changé depuis hier matin[3]; ils ont eu leur démission, et la Régence de Ferdinand[4] est rentrée en place. C'est un grand bonheur[5], car ces Monsieurs ruinoient le pays, après avoir volé à l'excès pour eux, et donnoient à ceux qui étoient armés tout ce qu'ils vouloient: outre que ils protégoient tous les coquins possible, òtoient les emplois qu'avoit donné le souverain pour y mettre ceux qui avoient faits toutes les coquineries possibles en tout genre. Ils avoient formés une troupe à grand frais de tous les coquins possibles, qui voloit tout le monde toutes les nuits, et jettoit des pierres aux voitures le soir : ce qui est arrivé au Poète il y a deux jours[6]. Florence étoit devenu un bois; per-

1. Fermière commerçante.

2. Les triumvirs Pontelli, Chiarenti et De Ghores, placés en tête du gouvernement de Florence le 27 novembre 1800, par Miollis, favorisèrent les idées nouvelles : d'où le jugement partial et passionné de Mme d'Albany. En fait ce furent des hommes modérés, quoique faibles, qu'on ne peut rendre complètement responsables des tristes conditions que subissait alors la vie florentine.

3. Murat, ayant remplacé Miollis à Florence, les triumvirs lui présentèrent le 26 mars leur démission qu'il accepta, et le 27, il les remplaça par le quadrumvirat grand-ducal.

4. C'est le quadrumvirat qu'elle appelle ainsi.

5. Les membres de ce conseil Pierallini, Carcignani, Lessi, Piombani, (cf. Zobi, *op. laud.*, VIII, 468) étaient réactionnaires et ennemis des patriotes; d'où la joie de Mme d'Albany.

6. Et l'on peut penser si des incidents de ce genre étaient faits pour calmer son misogallisme !

sonne n'osoit sortir après 24 heures [1], dans la crainte d'être attaqué par ces coquins; et ils disoient que c'étoit les Français, qui fasoient tout le mal : c'étoit bien eux indirectement, car s'ils n'étoient pas ici, cela ne seroit pas arivé. Quel tems, grand Dieu! Il faut avoir un grand courage pour pouvoir *tirare avanti*. Il est bien plus affreux pour les personnes qui se voient au moment de manquer de subsistance; alors on oublie tous les meaux moraux, pour ne s'ocuper que du phisique : la nature reprend ses droits, elle oublie la spéculation. Le poète se porte bien, il me charge de vous faire ses complimens; il a payé aussi le tribut du rhume épidémique [2] que toute Florence a eu. On prétend qu'il n'est pas désespéré d'avoir encore Ferdinand pour Grand Duc [3], que l'affaire n'est pas tout à fait décidée : pour moi je la crois finie; sans cela on ne l'auroit pas mis comme un article du traité de paix. Fabre, un peu découragé par tout ce qu'il voit [4], travaille avec peine : il vous présente ses hommages, et moi je salue il signor Antonio et toute son aimable famille. J'embrasse ma Thérèse et prie notre archiprêtre à (*sic*) s'armer de courage.

1. Sept heures du soir. L'heure italienne se comptait alors à partir de l'*Angelus* du soir.

2. L'influenza.

3. Nouvelle inexacte comme tant d'autres opinions répandues à Florence. L'article 5 du traité de Lunéville était formel en effet : « Le grand-duc de Toscane renonce pour lui et ses successeurs au grand-duché de Toscane », et le traité de Lunéville avait été communiqué officiellement aux triumvirs le 1er mars 1801.

4. *Ms. :* veut.

145. — *A l'archiprêtre Luti*[1]

(4 avril 1801)

Une lettre pour Copenhague. — Le prince Charles de Hesse. — Négociations du Concordat. — Alquier à Rome. — Les antécédents des libéraux. — Le médecin Bussoni et l'affaire Bassville. — Une édition de Machiavel.

4 avril 1801.

Je voudrais sçavoir, mon cher archiprêtre, quand partira le Danois parce que je le chargerai d'une lettre pour Copenhagen pour que je suis sure qu'elle sera remise en main propre. Demandez-lui, je vous prie, s'il n'a jamais entendu parler du Prince Charle de Hesse et ce qu'on en dit dans le pays : il est le beau-père du prince royale. Faites moi sçavoir mardi prochain quel jour part le Danois pour que je prépare ma lettre. J'espère que vous allez être délivré des troupes qui vous ruinent, puisque la paix avec Naple est signée[2] et quelles se retireront ou défileront vers ce pays là. Le ministre Alkier est allé à Rome assurer le pape des sentimens de respect du Roi Consul et tacher d'achever d'accommoder les affaires de la religion de la France. Je ne conçois pas comment tout cela poura s'arranger, car il y a des affaires de dogmes sur lequel le pape ne peut pas céder quoiqu'il le voulut. Je suis persuadée que vous êtes bien plus oppressés de réquisitions à Sienne que ici et que les généraux et les commissaires volent encore davantage. C'est un grand malheur que d'avoir un pareil fléau. Si l'Empereur faisait la paix

1. Milan. *Ibid.*, 96. — *Suscription :* Al Signor arciprete Luti, etc. — Date de l'autographe : 4 avril 1801.

2. Le traité de Florence fut signé le 28 mars par Alquier et Micheroux. Les Présides et Piombino étaient cédés à la France, et les ports du royaume de Naples et de Sicile devaient être fermés aux vaisseaux anglais et turcs, en guerre avec la République Française.

après Marengo[1], la Toscane n'était pas envahie. On dit que le nouveau souverain, qui sera le fils du duc de Parme, est à Paris pour remercier le Roi Consul d'avoir volé le pays d'un autre pour lui donner (*sic*), et qu'il est coeffé à la jacobine ; qu'il sera ici (après s'être bien amusé) à la fin du mois, et qu'alors les Français évacueront la Toscane[2].

Je suis charmée que ma Thérèse soit tranquille à la campagne et éloignée du Brontolone et des brigands. Mais elle est bien bonne et bien naïve en croyant tout ce que lui dissent ces gens-là. Il n'y en a pas un qui n'a une histoire lamentable a racconter pour faire excuser leurs coquineries. S'ils ne parloient pas comme cela, personne ne voudroit les recevoir. Ce sont pour le moins des mauvaises têtes et quasi toujours des coquins. Je me suis souvent divertie à rechercher leur vie avant qu'ils épousassent le grand parti de la liberté, et ils ont tous été au moins des libertins sans mœurs et sans religion et, la plupart, des coquins : car je n'ai pas encore trouvé un honête homme qui soit de ce parti ; ils feignent de l'être pour se faire considérer. Ce Bussoni était fils du chirurgien renommé du Roi de Sardaigne et très habile dans son art. Il a quitté son pays parce qu'il voulait plutôt faire le médecin et vint à Rome il y a vingt ans. Il n'a pu y rien faire parce qu'il ne voulait pas étudier et qu'il aimait plutôt à lire des ouvrages de littérature. Il s'est meslé dans l'affaire de Basville[3]. Il a écrit contre Rome, a dû se

1. *Sic :* Si l'empereur (François II) avait fait la paix.

2. Sur le voyage du roi d'Etrurie (qui n'entra en France que le 11 mai 1801 : la nouvelle ici donnée est donc prématurée), cf. Marmottan, *op. laud.*, p. 63 et suiv.

3. Bussoni ne fut mêlé à l'affaire de Bassville que comme médecin. C'est lui qui, le soir du 13 janvier 1793, alla soigner le blessé dans le corps de garde de la via Frattina où il mourut. Il a imprimé une relation de la mort de Bassville à la suite de la relation de l'émeute par Fitte.

sauver, et a donné à corps perdu dans toutes les follies des Français, ayant une mauvaise tête avec de l'esprit, de l'adresse, et beaucop de finesse. Celui-ci, je ne crois pas qu'il ait fait des coquineries : mais il y en a peu.

J'aurai soin de trouver un Machiavelle qui conviene à ma Thérèse. Il y a l'édition in-4° de Florence qui est rare et chère, mais on l'a imprimé de nouveau à Livourne assez bien en ottavo. Mille complimens al signor Antonio. Je salue Vittorio et j'embrasse la Thérèse. Le poète se porte bien et Fabre travaille : il a eu la visite du général français[1] qui, étant accoutumé d'avoir des tableaux pour rien, n'en achète pas. Adieu, portés-vous bien, et faites-vous courage.

---

146. — *A l'archiprêtre Luti*[2]

(11 avril 1801)

Teresa et le Brontolone à la campagne. — Patience de Teresa. — La Toscane sans souveraineté. — Impopularité de l'Infant de Parme. — Malaise de Mme d'Albany.

11 avril.

Il signor Antonio, mon cher archiprêtre, m'avait écrit qu'il partait lundi, mais je vois qu'il a changé d'avis, puisque j'ai envoyé plusieurs fois chez Vannini et il n'y était pas encore ; j'espère qu'il n'en sera pas

1. Miollis. — Miollis désira aussi voir Alfieri, et on sait avec quelle fierté le poète refusa de recevoir « un individu de la nation abhorrée ». Alfieri s'isola dans une sévère retraite pendant cette nouvelle occupation française ; il est peu vraisemblable qu'il ait paru aux fêtes et aux réceptions de Murat sur la terrasse du palais Corsini lung'Arno, comme le croit Marmottan sans preuves (*Op. laud.*, p. 80). Après la fameuse réponse du « Leone in gabbia » au « Coccodrillo custode » (22 novembre 1800), cette figuration spontanée aurait été une inconséquence un peu excessive.

2. Milan, *ibid.*, 97. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 11 avril ; de Quirina Magiotti : 1801.

de ce voyage comme des précédents et qu'il me tiendra parole. Je voudrais bien que vous fussiez de la partie. La Thérèse a donc le bonheur de posséder le Brontolone : je la plains de tout mon cœur. Sa patience est supérieure à celle de toutes les saintes qui ont jamais existées. Je l'admire, mais en même tems je voudrais que celui qui exerce sa vertu s'en alla dans le Paradis ennuyer d'autres saintes : mais ces espèces de fléau ne finissent jamais, et, s'il était nécessaire, il serait déjà parti. Il est cependant certain que les êtres inutiles ou nuisibles sont indestructibles. Je crois que cela tient à leur égoïsme qui leur donne une excellente santé. Personne jusqu'à présente ne réclame la souveraineté de la Toscane : c'est assez extraordinaire. Les Français seuls en tirent l'impossible. Bien des gens qui prétendent en sçavoir long [disent] qu'il n'est pas encore tout à fait décidé que Ferdinand ne revienne pas. Si on disait à Florence qu'il doit retourner, malgré la misère de ce pays chaqu'un ferait des follies pour témoigner sa joie. Les Florentins ne veulent pas *del Duchino di Parmo. Dicono che egli è un giacobino*. Vous pouvez pas (*sic*) croire combien on déteste les Français dans cette ville, ou au moins leurs maximes[1]. Tous les coquins enrollés par l'ancien triumvirat sont partis pour Gênes pour s'embarquer. C'est une excellente purgation pour la Toscane. Je n'ai pas le tems ni la tête pour vous écrire plus longtems : le printemps me rend toute hébétée et endormie. Je ne puis combiner deux idées de suite. Adieu, mon cher archiprêtre. J'embrasse de tout mon cœur la Thérèse. Le poète vous salue ainsi que Fabre, qui ne travaille que des mains : sa tête n'est pas calme. Adieu.

1. Le roi Louis Ier y fut cependant acclamé le 10 août 1801, quand il y fit son entrée solennelle.

147. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(18 avril 1801)

La dette du prince Gabrielli. — Consalvi et Antonelli. — Visite des Cicciaporci. — Les enfants de Teresa. — La *Sainte Thérèse*. — La paix générale. — Miollis à la messe. — Le Machiavel de Thérèse.

18 avril 1801.

Je ferai, ma chère Thérèse, tout ce que je pourai pour vous faire payer par le P. Gabrielli; je ne vous répond pas de pouvoir en écrire d'abord au cardinal[2] qui a d'autres affaires à penser que ces espèces de choses. Les Français l'occupent ainsi que la misère du pays. Il est étonnant que votre cardinal n'eut pas le courage de le dire au prince père en bonnes manières. A quoi sert d'être votre ami, si vous devez vous adresser à celui qui à peine vous connaît et qui, je crois, se chargera avec difficulté de cette commission? mais le C. An.[3] est excellent en paroles. mais dans le fait il ne vaut pas grand chose : je le connais depuis longtems. C'est une chose singulière que les prêtres, et surtout les prêtres de Rome. Il cavalier Cicciaporci est arrivé. J'ai été charmée de le revoir ; c'est un gallant homme, sa fille est grandie et je trouve sa femme moins bien en santé en apparence. Ce sont d'excellentes personnes qui vous aiment bien ainsi que vos enfans : ils m'ont fait la description de tous vos garçons, du Danois qui, je crois, fait à présent la cour à une femme ; Vittorio est sérieux, votre fille a de l'esprit ; mais ils vous aiment plus que tout le reste de la famille. Ils m'ont[4] dit que la *Sainte*

1. Milan, *ibid.*, 98. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 18 avril 1801.
2. Consalvi.
3. Cardinal Antonelli.
4. Ces deux mots barrés dans l'original.

Thérèse fait une bonne figure dans votre chapelle, mais que c'est dommage que elle n'est illuminée que par un second jour de la chambre voisine.

On parle de paix avec l'Angleterre et surtout de paix générale [1]. On dit que Buonaparte ne veut pas la faire avec l'Angleterre si elle n'est pas générale auparavant. Il voulait la faire séparément avec chaque puissance [2]. Il sera ordonné aussi au militaire d'aller à la messe. On prétend que demain [3] le général et son état-major iront l'entendre. Quel changement ! Il y a cinq ou six ans que ces mêmes gens ne reconnoissoient pas un Dieu. A présent ils vont croire dans la religion révélée. Ce sont des vrais bouffons ! On prétend aussi que Ferdinand reviendra régner en Toscane ; que le sort de l'Italie sera entièrement changé. Dieu le veuille !

Je salue l'archiprêtre, j'ai receu les livres qu'il m'a renvoyé en bien bon état. Je vais m'occuper du Machiavel de ma Thérèse, n'ayant pas encore pu à cause que j'étais enhrumée ; je n'ai pas pu aller chez les libraires. Je vous embrasse, ma chère, et vous aime tendrement. Le poète se porte bien et vous salue tous. Adieu.

1. Les préliminaires de Londres ne furent signés que le 1er octobre 1801 et le traité d'Amiens le 27 mars 1802.

2. Il réalisa en effet cette intention (paix avec Naples, 28 mars 1801 ; traité de Madrid, 21 mars 1801).

3. Plus exactement après-demain : le dimanche 20 avril.

148. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(25 avril 1801)

Les éditions de Machiavel. — Affaires d'argent et de ménage. — Le chocolat. — Patience philosophique de Teresa. — Ruine de Mme d'Albany par la Révolution. — Xénophon. — Les Cicciaporci. — Qualités et défauts des Anglaises. — Mort de Paul Ier. — Fausse nouvelle d'une restauration en Toscane.

25 avril 1801[2].

J'ai enfin été, ma chère Thérèse, faire votre commission de Machiavel. L'édition qui coûte le moins est celle de Livourne, imprimée depuis peu et dont on demande 60 paules, 10 le volume. Voyez si elle vous convient et pour le reste nous serons bientôt arrangée. Je vous dois encore trente quatre paoli, mais le surplus nous le solderons en pastilles de chocolat dont j'ai besoin, vous priant cependant d'y mettre le plus de vanille que vous pourez. J'aime mieux que le chocolat soit plus cher et qu'il soit meilleur. Ainsi vous m'envoierez pour 26 paules de chocolat. Si vous aviez encore de la conserve de coin, vous partageriez la somme en ces deux choses, bien entendu quand vous auriez reçu les livres que je remettrai à Salvetti pour qu'il vous envoit par occasion quand vous m'aurez dit si leur prix vous convient. Je suis charmée que vous ayez été plus con-

1. Milan, *ibid.*, 99. — Même suscription qu'à la lettre 149. — Date de l'autographe : 25 avril 1801.

2. A cette lettre est jointe la note suivante, qui balance les comptes entre Mme Mocenni et Mme d'Albany. Celle-ci devait à Mme Mocenni : 4 livres de chocolat, 20 ; 6 de torron, 18 ; 3 panpepati, 18 (et ce qu'elle avait déjà reçu à compte de l'*Emile*, 6, faisant un total de 72 *paules*. Mais elle avait payé pour Teresa : Montagne 30 paules et *Emile* 8, 38 ; ce qui laissait à son dû une somme de 72 — 38 = 34 paules; mais, comme elle avait commission de Teresa de lui acheter pour 60 paules un Machiavel, cela laissait finalement un actif de 26 (60 — 34) paules au compte de Mme d'Albany.

tente de votre mari : quand on s'attend au pis, le médiocre devient tolérable. Votre philosophique patience me remplit d'admiration pour vous. Votre vertu seroit digne d'un meilleur sort ; je suis bien éloignée de avoir autant de vertu que vous ; tout m'irritte et cependant je serois bien ingrate de me plaindre à présent de mon sort, surtout quand je jette les yeux autour de moi. J'ai beaucoup perdu par la révolution, mais cela ne me cause aucun regret, sinon que je suis privée de secourir quelques fois des personnes de mérite. Pour moi il m'en reste toujours assez. La révolution m'a ôté tout espèce de goût de dépense et même de recueillir aucune chose, exceptés des livres qui contribuent à mon bonheur et à mon amusement. Je lis à présent Xénophon qui me fait un grand plaisir ; sa *Vie de Cyrus l'Ancien* ou pour mieux dire la *Cyropédie*, est charmante. Si vous lisiez encore, je vous inviterois à la lire, ainsi que sa *Retraite des Dix mille*. Vos occupations sont d'une bonne mère de famille et plus utiles que de lire. Vous pratiquez ce que les livres enseignent.

Les Cicciaporci vous aiment beaucoup. Ils sont allés à la campagne pour quelques jours. La femme m'ettonne toujours par son bavardage ; elle est parfois ennuyeuse à l'excès ; elle a tout vu, tout sceu : cela fatigue, et je crois que le mari l'est aussi quelques fois. C'est un homme sensé et, je crois, patient. Les Anglaises ont de bonnes qualités, mais elles sont inquiettes dans l'intérieur et font souvent bien décompter au mari leur extrême chasteté : tout cela soit dit entre nous. Je salue l'archiprêtre. J'ai d'abord cherché le livre qu'il désirait, mais l'auteur banni en a retiré toute l'édition, qu'il a apporté à Pise. Si je l'avais pu avoir, je lui envoyais d'abord. On dit que l'ouvrage a du mérite. Si on le retrouve, je lui ferai avoir d'abord.

Deux couriers arivés de Vienne allant à Naple, un

allemand et un russe, ont [annoncé][1] la mort de Paul le 22 mars à dix heures du soir et à quatre du matin son fils proclamé empereur[2]. On dit qu'il étoit sujet aux coliques et qu'il mangeoit beaucoup. Nous verons ce que le tems éclaircira. Il avoit envoyé en Sybérie tout son ministère et sa maîtresse française envoyée par Buonaparte pour lui faire faire toutes les sottises dont nous avons été témoins. Nous verons ce que fera le nouvel Empereur. On en dit du bien, mais les princes héréditaires sont toujours des prodiges, qui n'ettonnent plus personne quand ils sont sur le throne[3], car, ils sont trop petits ou trop grand pour la perspectifs. Adieu, mon cher archiprêtre; portez-vous bien et comptés à jamais sur ma tendre amitié pour la vie.

Qui est ce Mondaini dont la fille est gouvernante de la fille de la Cicciaporci?

On dit que Ferdinand III revient, que le Ferdinand de Parme a renoncé à prendre le bien d'autrui[4]. Je ne crois pas que la signor (*sic*) Lisa aura vu Murat ni lui aura parlé : personne ne le reçoit. Toute la famille est allée à la campagne pour quelques jours.

1. Mot illisible dans l'original; mais le sens est évident.
2. Assassinat de Paul Ier dans la nuit du 23 au 24 mars 1801 au palais Michel. Son fils aîné Alexandre, dont les conspirateurs (les Zoubof, Panine, Tasyline, le Livonien Pahlen, et Bennigsen) s'étaient assuré la complicité pour le renversement, sinon pour le régicide, lui succéda, non sans désespoir.
3. La pensée est juste et la formule spirituelle.
4. La persistance de cette croyance à la restauration de Ferdinand III est aussi étrange qu'absurde.

149. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(2 mai 1801)

Le Brontolone et le Danois. — Les amours du Danois. — Nelson et le bombardement de Copenhague. — Mort de Paul Ier. — L'éducation négative. — Misère de l'Université de Sienne. — La Toscane sans souverain.

2 mai.

Je suis charmée, ma chère Thérèse, que votre santé soit bonne et que l'air épais de votre campagne ne vous fasse pas de mal. Continuez donc le même genre de vie, puisque votre morale et votre physique s'en trouvent bien. L'éloignement du Brontolone n'est pas un petit bonheur. On dit qu'il maltraite terriblement votre Danois. Il n'y a pas grand mal : de cette manière, il aura plus envie de retourner à son régiment et d'abandonner sa belle. Il a donc, malgrés toute son indifférence, payée le tribut comme les autres à l'amour? Et il est tombé comme cela arrive ordinairement, à la plus coquette ou pour ne pas dire c...[2] de Sienne, qui se souciera fort peu de son amour platonique, et qui voudra faire jouir ses sens comme c'est l'usage en Italie, parce que les sens parlent davantage dans ce pays que dans les glaçons du Nord. Votre Danois donc ennuyera fort sa belle. Les Cicciaporci me dissent qu'il est grand et fort et a l'air très militaire. Son pays adoptif vient de recevoir un terrible échec des Anglais, commandés par Nelson[3]; ils ont perdus[4]

1. Milan, *ibid.*, 101. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, etc. — Date de l'autographe : 2 mai ; de Quirina Magiotti : 1801.

2. *Sic* dans l'original.

3. Le passage du Sund et le bombardement de Copenhague par la flotte anglaise, 31 mars 1801 (Cf. Forgues, *Vie de Nelson*, p. 228-248). Les batteries flottantes danoises furent complètement détruites grâce à l'héroïque obstination de Nelson.

4. Les Danois.

treize vaisseaux de vingt-quatre qu'ils ont au passage du Sund, et les Anglais sont passés, quoique les rives étaient bordés des deux côtés de cannons et de mortiers qui faisaient pleuvoir des boulets rouges. Ce fou de Paul, qui les a fait entrer de force dans cette coalition armée[1], était mort le jour de la battaille qui a été le 24 mars[2], et il est mort dans la nuit du 23 au 24. On prétend qu'il a été expédié, qu'il avait maltraité un des grands seigneurs de la Cour en le battant et lui crachant au visage, qu'il voulait déshériter son fils Alexandre; enfin c'était un fou qui a fait beaucoup de mal à l'Europe.

Je salue l'archiprêtre. Je suis fâchée qu'on ne puisse plus trouver le livre de Gianni qu'il désirait; l'auteur a repris l'édition en partant de Gênes; si je puis le retrouver, je lui (*sic*) enverrai certainement. Il est certain que l'éducation négative fait encore plus d'effet que la véritable, parce que l'exemple des parents qui font souffrir par leurs deffauts nous empêche de nous y livrer et certainement que le fils d'un père avare est plutôt prodigue.

J'espère que notre archiprêtre exécutera le projet de venir à Florence. Je serai bien charmée de le revoir et de causer avec lui. Il faut espérer que les fonds rentreront pour payer son Université, mais il ne faut pas espérer de ravoir sitôt un souverain en Toscane[3]; les Français trouvent très doux de *papare*[4] au dépend de ce pauvre pays. Adieu, portez-vous tous bien. Le poète

1. La ligue des Neutres.
2. Ceci est inexact : Paul Ier meurt le 24 mars. Copenhague est bombardée le 31 mars-2 avril.
3. Le roi d'Etrurie fit prendre possession de son nouveau royaume officiellement par le comte Ventura le 3 août, et Louis Ier en personne entra à Florence le 10 août.
4. *Ital. : pappare*, manger goulûment, bafrer.

vous salue ainsi que Fabre. Aimez-moi et comptez à jamais sur ma tendre amitié.

---

150. — *A Teresa Regoli Mocenni* [1]

(9 mai 1801)

Édition de Machiavel. — Arrivée du Grand Duc Infant. — Victoires maritimes des Anglais. — Gabrielli et Cicciaporci

9 avril.

Je suis bien charmée, ma chère Thérèse, que j'ai trouvé un exemplaire de Machiavelli à meilleur prix et d'un format plus commode qui ne coûte que 48 paules au lieu de 60 : c'est l'édition de Florence. Je trouve aussi que l'impression est meilleure que celle de Livourne : il est vrai qu'il n'y a pas toutes les *petites choses* que les éditeurs ont retrouvés de Machiavelli et qui ne vallaient pas la peine d'être imprimées; mais ils l'ont fait pour gagner de l'argent.

Vous ne me devez plus donc que quatorze paules ; ainsi si vous ne m'avez pas encore fait faire le chocolat, vous m'en enverrez que pour ce prix. S'il est fait je vous devrai dix paules que je remettrai à M. Cicciaporci ou que je garderai, pour vous acheter ce qui vous conviendra *al solito*. Je suis charmée que vous ayez eu signe de vie de la famille Gabrielli. Il est singulier d'avoir gardé si longtems vos marchandises sans les vouloir renvoyer ou les payer, mais je les crois courts de numéraires.

On nous annonce le grand-duc Infant[2] pour le

1. Milan, *ibid.*, 100. — Même suscription qu'à la lettre précédente. — Date de l'autographe : 9 avril ; de Quirina Magiotti ; 1801. — Avril est un lapsus certain au lieu de mai. Les nouvelles politiques le prouvent et aussi la mention de l'achat du Machiavel à prix réduit.

2. Le roi Louis I[er].

15 de juin certainement, pour recevoir les hommages de la Saint-Jean ; d'un autre côté on écrit de Vienne qu'on espère. Mais je crois que le renard de Paris se moque d'eux et les berce de promesses. Personne ne veut connaître les Français pour ce qu'ils sont, et surtout les cabinets sont d'une ineptie incroyable : les Anglais, à ce qu'on dit, ont battus les Français en Égypte[1] et (*sic*) Danois par mer[2] : ces derniers vont faire la paix ainsi que toute la coalition du Nord. On dit que les Anglais la feront[3] aussi avec les Français : cela sera bien heureux si on peut la faire avec eux, mais j'en doute.

La famille Cicciaporci se porte bien. Le mari a eu un peu de goutte, mais il est mieux ; la femme a ses petits meaux ; c'est une bonne femme, mais terriblement bavarde. La fille est douce et je crois qu'elle vaudrait dix mères comme la sienne. Je salue l'archiprêtre ; j'espère qu'il se porte bien et qu'il tâche de se faire courage. Le poète vous salue tous, et moi j'embrasse ma Thérèse de tout mon cœur. J'ai remis à Salvetti le Machiavelli pour vous l'envoyer par occasion.

---

151. — *A Teresa Regoli Mocenni*[4]

(16 mai 1801)

L'archiprêtre à la campagne. — Les jansénistes incorrigibles. — Opinions florentines sur la paix. — Comment se fera l'unité italienne. — Une *Sainte Famille* de Fabre.

16.

J'ai reçu, ma chère Thérèse, le choccolat ; il me paraît qu'il doit y en avoir beaucoup plus que pour 24 paules ;

1. Débarquement des Anglais avec Abercromby dans la presqu'île d'Aboukir. Bataille de Canope.
2. Bataille de Copenhague.
3. *Ms.* : firent.
4. Milan, *ibid.*, 102. — Même suscription qu'à la lettre précédente. —

au reste c'est moi à présent qui vous en doit dix. Si Salvetti ne vous a pas encore expédié le Machiavelli, je le reprendrai pour le donner al signor Antonio qui doit partir la semaine prochaine. Je suis charmée que l'archiprêtre ait été chez vous a *pigliar un bocone d'aria di campagna :* cela lui fera bien et réjouira un peu ses idées mélancoliques. M. Devechi ne veut pas renoncer à sa campagne, et s'il y renonce il prétend l'avoir promit à plusieurs personnes ; sans cela je l'aurais prise. Ce Pacot est plus ridicule que jamais. C'est un fou d'une nouvelle espèce. Il faut avouer qu'il est impossible de guérir les jansénistes, parce que leur opinion a un fondement établie sur la vérité et qui a été discuté dans différents conciles et surtout dans celui de Trente, mais cependant censurée[1]. Dans ce moment on a tord de vouloir remuer pour des niaiseries qui n'ont pas le sens comun, et la Religion sans un chef puissant seroit bientôt détruite, et cette religion est nécessaire au bien général : ainsi laissons-la comme elle est. Nous avons vu à quoi mène les réformes.

Nous sommes toujours dans l'incertitude de toutes choses, et le peuple Florentin prétend que la paix n'est pas faite : car, dit-il, si elle l'était, nous n'aurions plus de soldats et le Grand Duc Ferdinand reviendroit[2]. Il ne dit pas si mal en jugeant d'après le gros bons sens. Il y en a qui prétendent toujours que Ferdinand reviendra ; d'autres que ce sera l'espagnol, qu'il est déjà en route pour ariver[3]. Au reste la Toscane a souvent été ven-

Date de l'autographe : 16 ; de Quirina Magiotti, mai 1801. — Date confirmée par les nouvelles politiques et familières qui se suivent dans les lettres 152, 153, 154.

1. Si ce n'est pas un pur anachronisme de Mme d'Albany, sa phrase aurait besoin de quelque éclaircissement.

2. *Ms. :* les initiales seulement.

3. On ne pouvait rien en savoir encore de sûr à Florence. Louis Ier,

due dans une année à deux ou trois princes[1]. D'espagnole elle est devenue autrichie nn à présent elle retourne espagnole. La pauvre Italie a toujours été disputée à qui pourra la sucer davantage, et elle sera ainsi jusqu'à ce qu'une heureuse combination ou le courage universel de ses abitans lui donne un gouvernement unique et selon son goût[2]. Laissons aller la politique comme elle voudra. Je ne m'en ocupe plus, je vis au jour la journée. Les acheteurs et les vendeurs sont tous des gens aussi vils les uns que les autres, sans nerfs, sans courage, sans probité, qui sacrifient les peuples à leurs caprices. Adieu, ma Thérèse; mon cher archiprêtre, portez-vous bien, et comptez à jamais sur ma tendre amitié. Le poète vous salue; Fabre aussi. Il fait une *Sainte Famille* pour Montpellier, son pays[3]. Adieu, je salue Vittorio. Le Danois est-il toujours amoureux platoniquement avec des Italiennes? Elles ne connaissent pas ce genre. J'embrasse ma Thérèse. Vous avez bien fait d'inoculer la petite fille[4].

sous le nom de comte de Livourne, ne passa la Bidassoa pour aller en Toscane par Paris que le 11 mai 1801.

1. Exagération.

2. Mme d'Albany indique ici avec justesse les deux éléments qui ont contribué à la fondation de l'unité italienne.

3. Je me permets de renvoyer d'avance sur ce point, et sur plusieurs autres relatifs à Fabre, à une étude que je prépare sur ce peintre : *Le fondateur du Musée de Montpellier : F.-X. Fabre. Notes biographiques et lettres inédites.*

4. Sa filleule Luisa Vittoria.

152. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(23 mai 1801)

Esope en italien. — La vraie vocation de l'archiprêtre. — Espoirs de restauration. — Retour de Mme Serristori. — Mort du bibliothécaire Perini. — *Socrate délirant.*

23 mai.

Je vous ai déjà remercié, ma chère Thérèse, du choccolat que vous m'avez envoyé; j'espère que vous avez reçu le Machiavelli et que vous en êtes contente. Je chercherai les fables d'Esope traduites probablement en italien, et je vous les enverrai, non pas par M. Cicciaporci qui est parti mardi pour aller par Pistoja à Sienne : il est allé à la campagne chez Mantini passer quelques jours. Je suis charmée que l'archiprêtre ait un peu joui de la campagne avec vous : cela lui aura tranquilisé les idées et calmée l'âme qui est agitée par tout ce qu'il voit et sent. Il a manqué sa vocation, il aurait dû être votre mari et passer sa vie à élever vos enfans et cultiver sa terre. Un homme comme lui n'était pas fait pour être prêtre. Il connaît trop bien la valeur des choses de ce monde, et il aurait été un citoyen vertueux et un bon père de famille. Mais la plupart des hommes sont déplacés par les maudits préjugés qui les forcent à prendre un état qui ne leur convient pas. Souvenez-vous, ma chère Thérèse, de ne pas contrarier le goût de vos enfans en les forçant d'embrasser un état pour lequel ils ont de la répugnance ; sans cela vous en ferez nécessairement des malhonnêtes gens aux yeux du vulgaire, et les trois quarts du monde est peuple. Chaque

1. Milan, *ibid.*, 103. — Même suscription. — Date de l'autographe : 23 mai ; de Quirina Magiotti : 1801. Confirmée par les nouvelles politiques.

courrier de Vienne nous promet Ferdinand, ou on croit qu'il le promet, car les Florentins sont d'une grande crédulité. Les lettres de Paris d'un autre côté annoncent l'arrivée du prince d'Espagne à Toulouse[1]. J'attends que un des deux arive pour savoir quel sera le véritable amphitrions.

On attend la Seristoris le 27; le mari l'a fait chercher; elle s'annonce par ses lettres comme une Madeleine; nous verons si elle continuera à imiter sa sainte patrone. J'en doute et je crois que le mari se repentira souvent de l'avoir reprise; d'autant plus qu'il est l'homme du monde le plus léger; il se lasse de ce qu'il possède et désire ce qu'il n'a pas.

Je ne crois pas de pouvoir retrouver ce *Socrate délirant*, mais je le chercherai encore : ce sont de ces sots romans qu'on ne retrouve plus, et qui vont finir chez les chaircuitiers pour envelopper le fromage.

Je salue l'archiprêtre et l'exorte au courage. Souvenez-vous de moi, aimez-moi, et comptez à jamais sur ma tendre amitié pour la vie.

Le pauvre Perini dimanche déjeuna chez moi, et lundi à 9 heures il était mort d'un coup d'apoplexie qui l'a tué roide. Depuis deux ans il était vieilli extrêmement; il avait été très affecté d'avoir perdu sa place de bibliotéquaire, que lui avait oté le *triumvirat jacobin* quand il régnait. Il devait la ravoir le jour qu'il est mort, mais le destin en a destiné autrement.

Adieu; je salue Vittorio, et j'exorte le Danois de retourner à son poste et d'abandonner celui qu'il garde si soigneusement.

1. Louis Ier ne passa pas par Toulouse, mais par Bordeaux, en allant à Paris.

153. — *A l'Archiprêtre Luti* [1]

(30 mai 1801)

Négociations pour la paix générale. — La Russie et Naples. — Situation de l'Europe. — Les troupes toscanes. — Carrière du jeune Mocenni. — Alfieri et l'*Alceste* d'Euripide. — La *Sainte Famille* de Fabre. — Lecture de Machiavel.

30 mai 1801.

Il n'y a jusqu'à présent, mon cher archiprêtre, aucun préparatif de fait ni de commencé pour l'arrivée d'aucun souverain. Ferdinand a fait venir à Gratz, ou il va passer l'été, une partie de sa maison. Les Français font ariver tous les jours le Prince de Parme dans un autre endroit : un jour il avance et l'autre il recule. Le fait est qu'il ne viendra personne jusqu'à la paix générale. Les Anglais ont envoyés à Paris Lord Sainte Hélène pour la traiter [2]. C'est un homme doux qui a déjà fait la paix d'Amérique. L'ambassadeur de Russie [3] réclame *les promesses* de Buonaparte pour le roi de Sardaigne et de Naple avant son arrivée à Paris, et on dit que, n'ayant pas eu de réponse favorable du roi Consul, il a quitté la Babilone. Je n'en crois rien. Mais c'est d'après un courier arivé de Paris de l'ambassade russe [4] que le roi a abandonné Rome parce qu'il a eu peur d'être arretté par eux.

1. Milan, *ibid.*, n° 104. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 30 mai 1801.

2. Nouvelle inexacte (Cf. *Corr. Nap.*, VII, p. 159). Lettre de Bonaparte à Talleyrand sur une réponse à faire par Otto à lord Hawkesbury (28 mai 1801).

3. M. de Kalitchef. La nouvelle de son départ est inexacte. En ce moment Duroc venait d'être envoyé en ambassadeur à Saint-Pétersbourg (24 avril 1801). Duroc était chargé d'expliquer les sentiments de Bonaparte à l'égard du roi de Naples, auquel on conservait l'intégralité de ses États, et du roi de Sardaigne, « qui n'était plus d'aucun intérêt politique » (*Corr. Nap.*, VII, 135).

4. *Ms. :* A. russe.

Je ne crois pas cependant que le Russe se soit brouillé avec Buonaparte avant l'arivée de l'Anglais, parce que la paix de l'Angleterre applanira bien des choses, si elle peut se faire. Si l'Égypte est prise par les Anglais[1], elle sera plus facile. La Fédération du Nord étant rompue, les Anglais redeviennent maîtres de la Baltique.

Je suis ettonnée que le Danois de notre Thérèse ne soit pas encore retourné en Dannemark, et que son *sage père* ne le renvoye pas dans un pays où il pouvoit se faire honneur et à lui aussi. On ne pense pas dans ce pays ruiné à lever des trouppes : on rassemble les chasseurs volontaires qui ne couteront rien. Vous imaginez bien qu'on attendra l'arrivée du souverain pour faire ces grandes opérations, surtout n'ayant pas besoin d'augmenter la dépense. On dit que la France veut se défaire des Pollonais et en faire présens au nouveau Grand Duc. Je ne conseilerais jamais de placer un jeune homme dans les troupes toscanes, quand il a eu le bonheur d'avoir une place dans des troupes étrangères, où il peut avancer et faire fortune. Faites renvoyer le danois Mocenni en Dannemark. Il est malheureux pour lui de ne s'être pas trouvé dans ce moment où tout le monde dans ce pays-là s'est distingué.

Le poète n'a pas fait six tragédies de l'imitation des Grecs, mais il a traduit l'*Alceste* d'Euripide et en a fait une autre à l'imitation, s'étant servi des beautés de la première. Il en a traduit une de chaque auteur grec, mais n'a refait que l'*Alceste* qui est un sujet très intéressant. Je suis fâché que notre Vittorio ait été malade, mais je suis charmée qu'il soit guéri. J'embrasse ma Thérèse. Le poète et Fabre vous saluent tous. Ce dernier fait une belle *Sainte Famille* pour son pays, qui sera *suo capo d'opera*. Je salue il signor Antonio, s'il est

1. Ce ne fut que le 30 août que Menou capitula dans Alexandrie.

déjà arivé à Siene. Adieu, portez-vous bien. Je suis contente que Machiavelli vous convienne. Lisez avec attention ses *Décades :* son histoire est celle de la Révolution. J'ai enfin trouvé quelqu'un qui me prêtera l'histoire de Baruel et me le fera venir de Rome pour moi.

---

154. — *A l'archiprêtre Luti*[1]

(6 juin 1801)

Conseils de carrière au Danois. — Avarice paternelle du Brontolone. — Projet de mariage pour Quirina. — Philosophie de Mme d'Albany. — Sa ruine. — La montagne de la perfection.

6 juin.

Le Danois, mon cher archiprêtre, m'a écrit pour me demander mon conseil dans un français qui est danois, allemand et italien pour les phrases; enfin j'ai deviné qu'il me demandait mon conseil pour rester à Siene, et je lui ai donné celui de s'en retourner en Dannemark; car il n'y a rien de plus incertain que l'arivée du souverain en Toscane, et encore plus incertain qu'on y lèvera des troupes, dans un pays ruiné et qui a besoin de toute autre chose que de solder des soldats inutiles; et si jamais cela arive, on commencera par replacer les anciens officiers et les nouvelles places seront très briguées. Il me paraît donc une grande follie de sacrifier le certain pour l'incertain. N'y a-t-il pas moyen de persuader le Brontolone de payer le voyage à son fils. Il trouvera peut-être à s'embarquer jusqu'à Hambourg sur un vaisseau *neutrale*. Le confesseur n'a-t-il pas du

1. Milan, *ibid.*, 105. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 6 juin; de Quirina Magiotti : 1801.

pouvoir sur son dévot pénitent? Mais MM. les dévots ne le sont[1] que dans les choses qui leur conviennent et puis font ce qui leur plaît dans ce qui flatte leur passion. Il faut absolument tâcher de faire payer cet avare ridicule; car il ne réfléchit pas que, s'il ne paye pas le voyage à ce jeune homme, il lui restera sur les bras pour qui sait combien de tems. Mais le déplaisir pour les avares de débourser de l'argent dans *le moment* ne leur fait pas réfléchir à l'augmentation de la dépense par la suite. C'est le moment présent qui les afflige.

J'embrasse ma chère Thérèse, et je vous conseille d'accepter pour votre fille le parti qui s'offre[2]; elle sera très heureuse à Rome dans une maison à son aise. Ordinairement ces marchands de grains font une grande fortune. Les femmes sont très bien à Rome : la ville est belle, il y a de la société. C'est le pays de ce monde que je préfère, et que j'aimerais le plus d'abiter, pour la localité surtout.

J'admire, ma Thérèse, votre raison, et, qui plus est, votre philosophie excellente : je connois peu de femme qui en ait autant que vous; aussi vous m'inspirez tous les jours davantage d'amitié et d'estime. Je voudrois bien pouvoir vous ressembler. Je n'ai aucun mérite à être raisonnable : rien ne me contrarie. J'ai perdu une grande partie de ma fortune, mais vu ma manière de penser, pourvu que j'aie de quoi vivre honêtement et décemment et médiocrement, je suis contente, je ne fais aucun cas du luxe. Je ne regrette ma fortune que lorsque je pouvais être utile à quelques personnes honêtes. Sans cela rien ne me contrarie, mais vous qui avez un Brontolone et des contradictions perpétuelles,

1. *Sic.* Le manuscrit donne en surcharge : dociles.
2. Ce projet n'aboutit pas, comme on le verra par la suite.

vous avez bien du mérite de vous résigner. Vous avez une grande consolation dans l'amour de vos enfants. Par ma dernière lettre vous aurez vu ce que je pense sur l'état du Danois ; il faut absolument faire payer le Brontolone, si [vous ne][1] voulez pas que cet enfant lui reste sur les bras peut-être bien longtems; et il ne réfléchit pas que pour ne pas payer quelques sequins dans le moment, il lui en coutera beaucoup pour le tenir sans emploi peut-être des années, et qu'il sera la cause de sa ruine, car un jeune homme non employé se donnera à la dissipation.

Adieu, ma chère amie; je vous embrasse de tout mon cœur et vous aime tendrement. Je répondrai à Vittorio une autre fois ; en attendant je le salue et l'exorte à ne pas se décourager. On n'arive pas d'un saut au sommet de la montagne de la perfection : on y rampe peu à peu en faisant souvent des pas en arrière, et puis on se relève, et on reprend courage pour aller en avant. Je l'exorte à se soigner. Pour avoir l'âme saine, il faut tacher de se conserver le corps sain.

---

155. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(13 juin 1801)

Conseils de carrière au Danois. — Épictète et Teresa. — Exercices à feu des Français. — Le prince de Parme à Paris. — Le secret du Saint Office. — Le chemin raboteux de la philosophie. — Mme Zondadari et Teresa.

13 juin.

Vous avez raison, ma chère sainte Thérèse (comme vous appelle notre archiprêtre) : quand on a affaire avec

1. Déchirure dans l'original.
2. Sienne, Bibl. Civica, n° 27. — *Suscription* : Al signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe :

les hommes il faut feindre, sçavoir louer et flatter leur amour propre. Il n'y a personne qui ne soit suceptible (*sic*) à la flatterie. Votre Danois m'a écrit une grande lettre pour me consulter ou plutôt pour que j'approuve sa demeure en Toscane, car la lettre respiroit le désir d'y être établi : si on vouloit remettre le militaire, et que les choses fussent sur un autre pied, la chose seroit possible. Je lui en ai parlé sérieusement, et lui ai conseillé de tâcher d'obtenir de son père de quoi s'en retourner à son régiment au plutôt. Je conçois qu'il aime plus son pays que le Dannemarck, surtout avec peu d'argent.

Vous êtes admirable, ma très chère, de suivre si parfaictement les maximes d'Epictète ; pour moi je suis bien éloignée de cette perfection, sur tout dans ce moment, où tout ce qu'on voit[1] met en colère. Hier les François ont fait un excercice à feu et ont tiré le canon depuis cinq heures jusqu'à huit, et comme le vent portoit le bruit de mon côté, j'en ai été régalée pendant tout ce temps : vous imaginez le plaisir que m'a fait ce bruit[2], qui m'a rappellé des idées si tristes et notre situation de l'année passé si différente. *Basta !* il faut se soumettre au destin. Le prince de Parme est arivé à Paris, et n'a eu audience du Roi consul que trois jours après son arivée ; et après lui avoir envoyé un de ses chambellans[3], il l'a reçu en public et puis il l'a mené partout. Quelle infamie pour un prince de la mai-

13 juin ; de Quirina Magiotti : 13 giugno 1800. Erreur : la date réelle est le 13 juin 1801, comme le prouve la mention de la visite du roi d'Etrurie au Premier Consul.

1. *Ms.* : veut.

2. Ce sont souvent des raisons de cette force-là qui déterminent les convictions féminines.

3. Il arriva à Paris dans la nuit du 24 au 25 mai 1801, et fut reçu par le Premier Consul avec un cérémonial solennel dès le lendemain, et non trois jours après, comme le dit la comtesse (V. Covoni, *Il Regno d'Etruria*, p. 27 ; — Marmottan, *le Royaum d'Etrurie*).

son de Bourbon, que d'aller à Paris voir l'endroit[1] où on a massacré le chef de sa famille ! Enfin nous sommes témoins de choses incroyables et que la postérité ne croira pas.

J'écrirai al signor Cicciaporci ce que j'ai pu deviner du secrétaire d'état sur ses affaires de Rome : car il ne peut pas parler, l'ayant sous le secret du Saint Office ; ceci est pour notre archiprêtre, que je salue de tout mon cœur.

Je n'ai pas pû trouver nulle part le *Socrate délirant*[2], aucun libraire ne connoît cet ouvrage. Je n'ai pas non plus trouvé encore les fables d'Esope comme je les veux ; d'abord que je les aurai, je les envoyerai à ma Thérèse, que j'embrasse de tout mon cœur. Je suis charmé que Vittorio soit guéri, et qu'il marche avec tant d'ardeur dans le chemin raboteux de la philosophie. Il faut espérer que il finira par ariver au champ parsemé de rose (*sic*), qui le dédomagera des épines et des ronces qu'il doit dompter à présent. Portez-vous bien, et comptez à jamais sur ma tendre amitié. Dites-moi si la Zondadari est toujours ennemie de notre sainte Thérèse? Adieu.

Je ne me rappelle plus si je vous ai répondu sur le roman intitulé *le Cimetierre de la Madeleine*, qui est un roman de parti sur la mort du roi.

1. Ce n'est pas cela qu'il allait y voir. D'ailleurs, Mme d'Albany est assez mal venue à donner aux princes des leçons de dignité. Cf. plus loin, lettre 157, p. 392.

2. Il ne s'agit pas ici du *Socrate*, la célèbre parodie du genre tragique d'Alfieri, — œuvre de Georgio Viani, Gaspare Mollo, Sauli, Sanseverino (d'après Rosini), et intitulée *Socrate di V. Alfieri, da Asti, tragedia una* et composée à Gênes au palais Pallavicini (Tribolati, *Conversazioni di G. Rosini*, 1889, p. 55 ; — Mazzoni, in *Biblioteca*, Rome, 1883, pp. 68-73 ; — et Renier, *op. laud*, p. LXXVII). Ce livre devait être assez facile à trouver, et Alfieri le connut (Milanesi, *op. laud.*, pp. 208-9). Il est probable que Mme d'Albany le cite avec une légère erreur dans le titre (d'où l'ignorance des libraires) et que c'est *Socrate immaginario*, l'opera buffa de Galiani et Lorenzi (Scherillo, *Storia letteraria dell'opera buffa*, ecc. pp. 260 suiv. ; M. Scherillo. *Una fonte del Socrate immaginario*, in *Giorn. Storico Della Lett. Ital.*, V).

156. — *A l'archiprêtre Luti*[1]

(20 juin 1801)

Le pape *au pied du mur*. — Le prince de Parme à Paris. — Camp français au Mincio. — Affaires d'Egypte. — Nouvelles du Danois et du négociant Vittorio. — Nouvelles privées. — Antonelli. — Mme Serristori.

20 juin.

Il ne faut pas crier, mon cher archiprêtre, avant d'être battu. Je ne vois pas encore les affaires de Rome si mauvaises. Je crois que Cacault[2] a cru se faire un mérite en mettant le *pape aux pieds du mur* et qu'il a cru en tirer davantage, sans réfléchir que il y a des limites pour lui qu'il ne peut pas passer. Le chef de l'Eglise ne peut accorder ce qui lui est permit (*sic*). Il n'est pas question de la confession. Je crois que c'est plutôt dans la parole de la bule que consiste le nœud gordien. Au reste personne n'en sait rien[3].

Les dernières lettres de Paris parlent bien de l'arivée du P[rince] de Parme dans cette ville, mais aucunement de son départ pour la Toscane. On lui a donné une fête où on lui a fait voir la façade du palais Pitti et tout le monde y était abillée comme les payssanes toscanes[4].

J'espère qu'on lui fait voir ce pays en perspective. On parle d'une coalition dans le nord, d'un camp français de 60.000 hommes au Mincio et d'un camp autrichiens dans l'état vénitien d'autant d'hommes, jusqu'à ce que les affaires soient arangées. Au reste c'est peut-être

1. Milan, *ibid.*, 106. — Même suscription qu'à la précédente lettre. — Date de l'autographe : 20 juin ; de Quirina Magiotti : 1801 ; cette lettre fait évidemment suite à la précédente du 13 juin.

2. Ambassadeur de la République Française à Rome.

3. Les négociations du Concordat étaient en cours ; mais elles subissaient vers ce moment même un arrêt. Cacaul fut rappelé par Bonaparte, qui lui enjoignit de se rendre à Florence.

4. C'est la fête que lui offrit Talleyrand au château de Neuilly.

un on dit. Les affaires d'Egypte vont mal pour les Français, et c'est ce qui empêche les Anglais d'envoyer un ministre à Paris pour traiter leur paix jusqu'à ce qu'elles soient décidées.

Je vous prie de communiquer ma lettre à mon ami le signor Antonio, à qui je n'ai pas le tems d'écrire, et de lui faire mes tendres complimens. J'ai enfin trouvé votre *Socrate délirant* que je vous envoys par le moyen de Salvetti avec un livre pour Vittorio, que *je le prie d'accepter*. Comme il s'occupe de nourir mon corps, je veux penser à son esprit. J'ai reçu ses fromages et l'huile et les livres, dont je le remercie de tout mon cœur. Je lui répondrai mardi prochain, n'en ayant pas le tems à présent. Je suis charmée que le sage père a pris son grand parti de renvoyer son fils au Dannemark; car, avec son goût pour la paresse, il ferait une mauvaise réussitte en Toscane où tout prette à ne rien faire. Il trouvera d'autres amours dans le Nord qu'il sera obligé de faire avec un peu plus de discrétion. Je suis persuadée que son grand sabre devoit faire du fracas à Siene. J'ai écrit au Prince de Hesse par la poste il n'y a pas longtems : aussi je me dispenserai de le faire par lui et je ne suis pas en mesure de lui raccomander personne, mes lettres étant plutôt des reproches que des compliments.

Prenez courage et *tirate avanti*. Je sais que la philosophie n'a pas lieu (*sic*) quand il s'agit du nécessaire et je vous plains de tout mon cœur. Pour la Thérèse elle fait la fattoresse avec succès, et sa santé doit s'en bien trouver. Je l'embrasse de tout mon cœur, et je la prie de ne croire que la moitié de ce que lui mande le cardinal Antonelli qui voit toujours tout au pis; son humeur noire lui fait paindre en sombre tous les événemens.

Les fromages de la fattoresse sont excellents. Je l'en remercie de tout mon cœur. Je partage ordinaire-

ment avec celui qui a travaillé avec moi à la *Sainte Thérèse*, à l'honneur et gloire de la sainte de Piano, que j'embrasse de tout mon cœur. Dites, je vous prie, à notre signor Antonio que la première sentence de mon procès est sortie lundi, mais que je ne la connai pas encore ; que j'ai vu les mémoires et qu'il me paraît que je dois gagner. Adieu : aimez moi tous, et comptez à jamais sur ma tendre et constante amitié pour la vie.

La Seristoris va revenir à Florence; elle s'ennuye déjà de vivre dans la retraite. Nous verons bientôt qu'elle reprendra sa vie ordinaire. Dites al signor Antonio de soigner beaucup le rhume de sa fille. Il ne faut pas plaisanter à son âge avec ces sortes de maladies.

---

157. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(28 juin 1801)

Le prince de Parme à Paris. — Bruits de guerre. — Luxe à Florence, équipages aux Cascine. — Rentrée de M[me] Serristori.

28 juin.

Je n'ai qu'un moment, ma chère Thérèse, pour vous dire que je vous aime tendrement. Je suis bien fachée que notre bon archiprêtre soit un peu incommodé : j'espère que ce ne sera rien. Je la prie de faire mes complimens al signor Antonio ainsi qu'à toute la famille. Je dois une lettre à Vittorio : je m'acquitterai mardi de ma dette, n'en ayant pas le temps aujourd'hui ; j'ai trop dormi et le tems m'a surpris. On parle

1. Milan, *ibid.*, 107. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 28 juin. Suite naturelle des lettres précédentes, comme le prouvent les nouvelles du séjour du roi d'Etrurie à Paris.

toujours de l'arivée du P. de Parme, mais en attendant il s'amuse à Paris, il est applaudi au théâtre[1] et fait des visites à Buonaparte. Quel vil! Il faut avoir du courage ou une âme de boue pour aller dans l'endroit qu'on a décapité le chef de la famille[2]. On parle de guerre entre la Russie, la Prusse contre la France ; on dit l'Egypte perdue pour les Français et qu'ils se préparent à descendre en Angleterre. Nous verons? Ici le luxe est plus que jamais rétabli. Les Caschine sont remplies de voitures et les théâtres pleins. Si la guerre recommence, les Français feront une *raffle* de tous les chevaux, et ils l'auront mérité. Adieu, ma chère Thérèse; je suis fachée que votre fils ne parte pas. L'attestation de Mascanio lui sera très utile. Faites de tout pour l'excuser de n'être pas dans ce moment à son régiment. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur mille fois.

La Séristoris peu à peu se remettra dans le monde, et, je crois, à sa vie ordinaire; il est dans sa nature de ne pouvoir pas la changer.

---

158. — *A l'archiprêtre Luti*[3]

(4 juillet 1801)

Nouvelles intimes. — Socrate délirant. — Voyage du roi d'Etrurie. Ennui de Teresa à Sienne. — L'officier commis-voyageur. — Conquêtes féminines des Français.

Je suis charmée, mon cher archiprêtre, que vous soyez guérit. Ayez soin de vous. Puisque vous voulez sçavoir ce que coute le *Socrate delirante*, je l'ai payé trois

1. Il alla au théâtre français avec Bonaparte voir *Œdipe*.
2. Mme d'Albany, veuve du prétendant, oublie qu'elle avait accepté une pension du roi Georges.
3. Milan, *ibid.*, 108. — *Même suscription.* — Date : 4 juillet; de Quirina Magiotti : 1801.

paules; je le trouve cher pour un aussi mauvais livre; mais apparament le libraire a fait payer la peine de le trouver, car il est rare. C'était si peu de chose qu'il ne valait pas la peine d'en parler. Si le cocher de M. Devecchi est encore à Siene, donnez lui (*sic*), car il est venu ici trois fois sans me trouver après m'avoir aporté les fromages, me faisant bien dire que le second paquet n'était pas payé.

On dit que le roi d'Etrurie doit partir les premiers jours de juillet[1] pour s'acheminer vers la Toscane : nous verons; en attendant Porto Ferajo se défend[2] et les Anglais prennent tout ce qui passe.

Je conçois que la sainte Thérèse ne peut pas vivre à Siene depuis qu'elle s'est accoutumée à la campagne. Cette vie active qu'elle mène l'occupe, et puis le *ronzio* du Brontolone ne doit pas l'amuser; même le commérages de Sienne doit l'ennuyer. Je suis fachée que l'humeur de l'archiprêtre et ses craintes ne soient pas adoucies : tout le mal qui doit ariver n'arive pas toujours; il faut trop de combinations : je conais cependant que lorsqu'il s'agit de sa subsistance et surtout de celle des personnes qui nous sont chères, ont doit souffrir beaucoup et je le plains de toute mon âme.

Nous avons bien ris de l'officier danois qui voyage avec les cordes de violons et le vin de Chianti pour payer sa route. Il y a dans cet arrangement une combinaison mercantile qui est admirable. Nous ne sommes que des sots, nous autres qui ne savons que dépenser notre argent tout platement.

1. Le *comte de Livourne* fut invité à quitter la France avant la fête du 14 juillet 1801 (*Correspondance de Napoléon*, 5618, VII, p. 181).

2. En vertu du traité de Lunéville, la partie toscane de l'île d'Elbe était cédée en son intégralité à la France, qui retrocédait en échange à la Toscane Piombino, et la partie napolitaine fut cédée par le traité de Florence. Le 6 avril 1801, Bonaparte donna des ordres à Berthier et à Forfait pour l'occupation de l'île d'Elbe. Le gouvernement provisoire de l'île fut confié à un commissaire extraordinaire.

Il faudrait cependant que le Danois fasse valoir comme obstacle à son retour en Dannemarck l'ordre que la flotte a eu de ne pas partir de Livourne. J'embrasse ma Thérèse ; je l'aime de tout mon cœur et la prie de m'aimer toujours. La demoiselle Saint-Martin de Pise s'est sauvée avec un chirurgien françois ; on dit aussi une dame de Siene, la Bardi, a voulu aussi se sauver, mais on l'a empêché. Ces messieurs vollent l'argent et les cœurs des belles dames. La morale commence à *peggiorare* peu à peu. Ces messieurs s'introduisent dans les maisons par le moyen des dames dont ils font la conquête. Cela devoit être. Adieu ; aimez-moi tous comme je vous aime.

---

159. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(10 juillet 1801)

Vie rurale et vie mondaine. — La distraction par la société. — Barruel et le jacobinisme. — Les causes de la révolution : le déficit et les philosophes. — Louis XVI, général des Capucins. — Le départ du Danois. — Arrivée du roi d'Etrurie.

Vous avez bien raison, ma chère Thérèse, de rester à la campagne puisque vous vous y plaisez. Je crois, lorsqu'on a le courage d'y pouvoir vivre, on y est plus heureux. Pour moi je ne m'en sens pas le courage. La campagne m'ennuye à l'excès quoique je profite peu des avantages de la ville. J'aime à voir du monde le soir pour me distraire de l'aplication de tout le jour. Cela renouvelle mes idées et me donne de la force pour pouvoir mieux étudier le jour d'après. Je viens de lire le fameux livre de M. Barruel, sur les Jacobins.

1. Milan, *ibid.*, 109. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 10 juillet ; de Quirina Magiotti : 1801.

Il m'a convaincu jusqu'à un certain point. Je crois bien que les Jacobins, ou pour mieux dire les révolutionnaires, en (*sic*) profité de ces rassemblements pour révolutionner les pays, mais je ne crois pas que cette ligue s'est formée pour faire ce que nous avons vu. Je suis bien persuadé que si le roi de France n'avait pas eu un déficit dans ses revenus et qu'il ait toujours pu satisfaire les sangsues de l'état, aucun Français n'aurait imaginé de se révolter. Quant aux philosophes, ils crioient contre la religion ou plutôt contre les prêtres qui les empêchoient d'imprimer leurs ouvrages, ce qui leur déplaisoit, mais ils croient aussi beaucoup pour se faire observer, mais ils aimoient les rois et les grands pour être pensionnés. Il me paroît que c'est un livre de parti que celui de l'abbé de Barruel ; il rassemble bien des faits qui isolément ne sont rien, mais qui réunis peuvent produire quelque chose : mais cela ne veut pas dire pour cela que la chose existe. Il en est de ce livre comme de tous les sistèmes : celui qui veut le prouver cherche toutes les plus petites choses qui font un tout qui prouve quelque chose. Pour moi qui ait vécu à Paris plusieurs années avant la révolution et qui l'ait vu commencer, il me paraît qu'il n'y en avoit pas l'apparence et que c'est la peure de la banqueroute qui est cause de tout[1]. Si le roi avait eu du courage, il n'arivoit rien, mais ce sir (*sic*) était un générale des capucins.

Je suis fâchée que le Danois ne puisse pas aller rejoindre son corps; on en fera un fainéant; le père est un grand avare qui pour épargner un sol dans le moment en dépensera mille dans l'avenir, sans compter les *guai*[2]. Quel malheur que certaines gens existent et

1. Il y a une grande part de vérité dans cette opinion sur l'importance des causes économiques et financières de la Révolution.
2. *Ital.* : risques.

soient les maris de personnes comme notre Sainte Thérèse! On dit que le prince futur roi d'Etruria est parti de Paris, que il doit venir. On dit aussi [que] M. de San Vitale prendra possession en son nom et viendra recevoir le serment dans quelques jours[1], mais je n'en crois rien. Comment êtes-vous contens de votre nouveau commandant? Il passe pour un bon homme parmi les mauvais. De l'argent il leur en faut et sur cela pas de miséricorde.

Adieu, mon cher archiprêtre; saluez pour moi la famille Cicciaporci. J'embrasse ma Thérèse. Je salue Vittorio, ce philosophe *en herbe*. J'espère qu'il fera toujours honneur à sa maman et qu'il sera l'exemple de Siene. Adieu, mon cher archiprêtre, portez-vous bien et armez-vous de courage. Je sais que cela est difficille quand il s'agit de perdre ses moyens d'exister, soi et les personnes qu'on aime.

---

160. — *A l'archiprêtre Luti*[2]

(28 juillet 1801)

Le serment au roi d'Etrurie. — Portrait du roi. — Une prétendue invasion de Rome. — Les conquérants Cartouches. — Teresa en ville. — L'archiprêtre papillonnant. — Le concordat de Consalvi. — Fabre et *Socrate buvant la cigüe*. — Le docteur Fabre spécialiste. — Affaires d'Egypte.

28 juillet (1801).

Vous n'avez rien perdu, mon cher archiprêtre, d'attendre ma lettre, puisque je puis vous donner quelque

1. Ce serment fut reçu par le marquis Ventura.
2. Milan, *ibid.*, 110. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 28 juillet; de Quirina Magiotti : 1801. — Confirmée par la mention de la prochaine arrivée du roi d'Etrurie.

chose de positive. Hier est arrivé M. Lania, secrétaire de M. Ventura, qui arive aujourd'hui pour faire prêter le serment au gouvernement[1]. D'aujourd'hui en huit viendra le prince, accompagné de quatre voitures, et cinq autres le suivront. On le dit d'une belle figure, bien coeffé avec de la poudre et sans moustache[2], ce que les Florentins voulait qu'il eut. J'ai réfléchi à cette prétendue invasion de Rome. Je m'imagine que c'était pour faire acroire qu'il y aurait un grand passage de troupes pour demander plus de rations et pouvoir voler davantage. Les petits pays qui n'ont pas l'expérience de ces *opérateurs* croyent facilement dans leurs paroles. Mettez-vous bien dans l'esprit qu'ils ne dissent pas un mot de vrai, et quand ils parlent il faut toujours chercher la raison qui les fait parler. Vous verrez que le fond est toujours *il rubare*. Pour moi ils ne m'attrappent plus. Je vais peut être au-delà du possible en les jugeant, car je les crois tous des Cartouches. Ils s'en glorifient et se vantent d'être venus en Italie pour faire fortune. Mais ils vérifient bien le proverbe qui dit : « Ce qui vient par la flutte s'en va par le tambour. » Le G. S.[3] est fameux pour aimer à prendre et à jouir, je ne conçois pas comment on veut les écouter et surtout les croire[4]. Dites al signor Antonio que je le croiois plus connoisseur de la marchandise de contrebande.

J'ai été bien charmée d'avoir des nouvelles de ma Thérèse. Vous regrettez donc de venir en ville! Je ne

1. Le même jour Murat annonça aux Toscans, par une proclamation solennelle, l'avènement de Louis Ier (Cf. Marmottan, *op. laud.*, p. 78). Le serment de fidélité fut prononcé le 2 août.

2. C'est-à-dire qu'il n'était pas *coiffé à la jacobine*, comme le craignaient les Florentins. (Cf. ci-dessus, p. 366).

3. Ces initiales désignent certainement un général, mais je ne saurais dire lequel.

4. *Ms. :* et sur les croire.

conçois pas pourquoi l'archiprêtre ne peut pas vous donner quelques heures en liberté pour causer à fond de ce qui vous intéresse. Il fait donc le petit volage et va papillonnant[1], ou la peur l'oblige à faire sa cour un peu à tout le monde, pour contenter le tiers et le quart, et on n'y parvient pas. Il est arivé à son âge faisant à sa manière. Je lui conseille de continuer. Ma chère Thérèse, vous êtes acoutumée à votre vie campagnarde, et il vous en coûte de changer, parce qu'on aime à continuer une vie à laquelle on est abitué; et puis vous êtes éloignée du Brontolone, qui est une musique si peu harmonieuse que vous devez aimer de ne pas l'entendre.

Le cardinal Consalvi a signé son concordat le 15[2] et il va revenir triomphant à Rome; ses ennemis et ses envieux en seront fâchés. Il faut bien vous persuader que tous les cardinaux, vieux, jeunes, ambitionne sa place parce qu'elle donne un grand crédit à Rome.

Le poète me charge de vous faire ses complimens. Il (*sic*) dans son grec et a renoncé aux vers. Fabre travaille tristement. Il fait un tableau de quinze figures cependant qui représente *Socrate buvant la ciguë*. Il me charge de vous faire ses complimens; il ne voit jamais ses compatriotes; mais leur séjour en Toscane en éloigne les étrangers, ce qui ne remplit pas la bourse. Le frère[3] fait assez bien ses affaires: il est très expert pour guérir la maladie *gallica*, ce qui lui donne beaucoup de pratiques. C'est une source impure qui produit de l'argent à la maison. Ce sont d'honêtes gens qui méritent un

1. *Ms.*: papillottant.
2. Après le départ de Cacault et la menace d'interrompre les négociations après la réunion du Concile national, Pie VII s'était décidé à envoyer le cardinal Consalvi en France, pour reprendre les pourparlers. Bonaparte l'aboucha avec Bernier, et ces interminables négociations furent terminées entre le 22 juin et le 15 juillet (26 messidor an IX.)
3. Le Dr Henri Fabre.

sort heureux et vivent tous quatre[1] dans une union parfaite. Adieu, ma chère Thérèse, aimez-moi autant que je vous aime, vous estime et vous révère. Je vous embrasse de tout mon cœur. Vous avez donc abandonné vos lectures pour vous donner à la campagne et à ses travaux? Ainsi soit-il.

Les affaires d'Egypte vont bien. Les Anglais ont pris le convoi de Gantheaume avec ses comédens (*sic*), ses vivres et ses troupes. Je le sçais officielement. Les vaisseaux de lignes se sont sauvés vers Toulon. Les Anglois étaient à deux journées du Caire, au nombre de 8.000 et 2.000 mamalucks.

---

161. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(4 août 1801)

La philosophie de Teresa. — Retour à la campagne. — Le serment du sénat florentin. — Comédies offertes à Alfieri. — Passage de Consalvi.

4 août.

Votre dernière lettre, ma chère Thérèse, me prouve non pas que vous êtes une sainte, mais une personne très philosophe et qui veut étudier infiniment. C'est la vraie manière de se perfectionner tous les jours. Il ne dépend pas de nous de ne pas sentir une chose; mais c'est de la vertu d'agir contre nos inclinations quand c'est notre devoir, et c'est en quoi consiste la vertu : car celui qui n'est pas gourmand n'a aucun mérite de se priver des choses délicates ; ainsi du reste. Je crois, ma chère Thérèse, que vous êtes née douce,

1. Le père, la mère et les deux frères (Cf. ci-dessous, lettre 164, 11 août 1801).
2. Milan, *ibid*, 111. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 4 août; de Quirina Magiotti : 4 août 1801.

mais encore il y a des momens où votre vertu a besoin de venir au secour de votre douceure pour ne pas vous mettre en fureure, et si vous sçavez vous modérer vous avez de la vertu. Je suis charmée que l'air de la campagne vous fasse du bien malgré la chaleur; je conais que vous y étant abituée et surtout à une vie active, elle vous plaise plus que la ville où vous avez moins à faire et plus à entendre.

Le marquis Ventura de Parme est venu faire prêter le serment au Sénat qui l'a fait sous condition, Ferdinand n'ayant pas renoncé à ce pays[1]. Il y a eu des aplaudissemens, mais plus dans la salle que dans la rue. Le peuple croit toujours de ravoir son ancien souverain.

Je salue l'archiprêtre. Le professeur de latin a écrit au poète pour lui dire qu'il lui donnait ses comédies, à condition qu'il les lui feroit copier en grand papier, et les feroient relier, et qu'il lui donneroit un exemplaire de ses tragédies, belle édition et bien relié; protestant toujours que il n'a aucune vue d'intérêt en lui offrant ses comédies. Je m'imagine que le poète lui répondra pour le remercier.

Milles choses à notre aimable famille Cicciaporci. Nous attendons à tout moment le cardinal Consalvi; on le dit déjà à Parme. Adieu, portez-vous bien; je serai bien charmée de vous revoir et de causer à fond avec vous.

1. Le 2 août. Marmottan (*op. cit.*, p. 81) ne fait aucune mention du caractère conditionnel de ce serment.

---

162. — *A l'archiprêtre Luti et à Teresa Regoli Mocenni*[1]

(11 août 1801)

Les Mocenni, Quirina, le Brontolone et le Danois. — Le Concordat et Consalvi. — Consalvi espionné. — Bonaparte, garantie contre les Jacobins. — Mme d'Albany et la solitude. — La famille Fabre.

11 août.

Je conçois, mon cher archiprêtre, que notre Thérèse préfère de rester à la campagne que de retourner à Siene entendre *brontolare* contre toute la maison. Notre philosophe est libre à Piano de vivre à sa manière. Je vois que sa fille préfère la solitude de la campagne plutôt que d'être ennuyée des cris du respectable père. Il aura fait un beau tapage à son retour de Livourne; son avarice mercantile aura souffert de débourser autant d'argent; mais ce n'est pas peu de chose que il s'est décidé de renvoyer son fils à son corps au lieu de le laisser battre le pavé de Siene.

D'après tout ce que vous me dites, mon cher archiprêtre, vous ne devez pas être ettonné que notre Thérèse veuille rester à la campagne. Je suis étonnée qu'elle veuille revenir en ville; pour moi j'y resterais l'année entière, je m'y ferais une petite retraite commode et je laisserais *brontolare* à Sienne. La Thérèse a bien raison de ne pas compter sur le concordat de Rome avec la France. Des gens qui n'ont pas de parole d'honneur ne sont pas à croire. Le Cardinal[2] fait très bien de louer le roi consul, car les espions sont en grand nombre, et on voudra sçavoir à Paris ce qu'il a raporté de ce pays-là. Il est bien mal-

1. Milan, *ibid.*, 112. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 11 août. — Date réelle : 11 août 1801, comme le montrent les nouvelles sur la famille de Fabre.

2. Consalvi.

heureux dans ce moment d'être en place et de ne pouvoir pas dire ce qu'on pense, au cas qu'on pense différemment (*sic*).

Je crois aussi que si Bonaparte[1] étoit renversé, il y auroit le règne des Jacobins et le terrorisme de nouveau ; ainsi pour le moment cela seroit pis. Mais il faut ariver encore par une file de meaux pour parvenir au bien, et changer souvent de roi pour ariver au véritable. Je vois de cette manière. Je puis me tromper.

J'embrasse ma Thérèse de tout mon cœur, et je l'exorte, puisqu'elle se trouve bien de la campagne, à ne pas l'abandonner ni l'hiver ni l'été et laisser dire les autres. Il est tout simple que vous manquez à l'archiprêtre, mais comme il est un peu volage, il ira papillonner chez toutes les belles. Oh ! si vous n'aviez pas le Brontolone, je conçois que vous pourriez vivre plus agréablement à Siene, quoique les plaisirs qu'on éprouve dans la tranquillité et la solitude sont bien préférable à tous les vains plaisirs du monde. Je ne m'ennuie jamais seule et il m'arive quelques fois de me déplaire dans la société des sots, quoique je les prends pour digérer, comme une distraction nécessaire à la santé. Le poète vous fait ses complimens : la variété de la saison, tantôt froid tantôt chaud, lui fait mal à la santé et le rend triste. Fabre travaille autant qu'il peut, *ma a controcuore*, *avendo sempre davanti gli ochi iguai generali*. La quatrième personne de sa famille est son père, qui donne quelques leçons de desseins et par conséquent gagne aussi quelque argent. La mère a soin du ménage et regagne bien par son travail ce qu'elle mange. Ils sont tous très d'accords ;jamais on ne se dispute et ils vivent heureusement. Sans les circonstances le peintre aurait déjà une fortune honête, car à la révolution il

1. *Ms.* : B.

avait plus de quatorze grands tableaux à faire pour son pays et puis il aurait eu une place. Mais il ne faut pas penser au passé qui n'a pas à regretter (*sic*). Adieu, ma Thérèse, ayez soin de vous et aimez-moi autant que je vous aime. Mille choses al cavalier Antonio. Spero che la sua figlia è guarita, la sua inquietudine sara stata grande. Io compatisco assai. Addio : vogliatemi bene.

---

163. — *A l'archiprêtre Luti et à Teresa Regoli Mocenni*[1]

(17 août 1801)

Vittorio à Florence. — Son portrait. — Arrivée du roi d'Etrurie. — Domination des Français. — Leurs demandes d'argent. — — Sagesse du ministre Mozzi. — Chevaliers de Saint-Etienne et Jacobins. — Une femme adultère.

17 août.

J'ai eu, mon cher archiprêtre, un grand plaisir de renouveller connoissance avec Vittorio, que je n'aurois pas reconnu si je n'avais su que c'étoit lui. Il a tout à fait changé de phisionomie et de teint. Il est possible que ce soit sa coeffure à la mode qui ait changé sa phisionomie, que j'ai cependant toujours trouvé douce et ressemblant à notre bonne Thérèse. Le poète et moi nous avons été très contents de sa modestie et *del suo buon contegno*. Il est timide, mais cela vaut mieux à son âge. Il a l'air sérieux et mélancolique, ce qui annonce une âme tendre : dont bien me fâche pour lui.

En vous écrivant je parle aussi à votre Sainte Thérèse. J'adresse ma lettre à tous les deux. Puisque je puis vous parler plus franchement que par la poste, je vous

1. Milan, *ibid.*, 113. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 17 août; de Quirina Magiotti : 1801.

dirai donc que le Roi[1] a été peu aplaudi à son arivée, mais il l'a été davantage au théâtre. Il est absolument sous la griffe des Français, qui lui ont demandé hier 150.000 écus qu'il a refusé et il a dépêché un courier à Paris pour faire ses représentations[2] au Roi supérieur[3]. On dit qu'il n'est pas sans argent, mais qu'il le cache soigneusement pour ne pas faire agraver le pays par les sangsues. Je crois qu'il veut le bien, mais je crois qu'il a en lui très peu de moyens pour le faire. Il a un ministre sage[4] qui a l'habitude de gouverner. Il est ennemi des Jacobins; il a confirmé le procès contre les chevaliers à qui on avait ôté la croix de Saint Étienne, et ils n'ont pas été avertis pour assister à la communion le 15 août; ils s'en sont plaint et le *taon* leur a répondit (*sic*) que s'ils portaient la croix on leur arracheroit (*sic*) dans la rues. Les jacobins ont voulu lever la tête, porter l'uniforme du battaillon toscan, mais on leur a défendu. De Vienne on a écrit toujours que Ferdinand reviendra; nous verons. La scène est assez drôle; elle serait plaisante si elle se passait à mille lueux d'ici, mais la représentation[5] est trop voisine de vous.

La Thérèse ne doit pas se scandaliser de la punition de la femme adultère, quand elle sçaura que le mari est allé demander que sa femme soit punie et qu'il l'a pris sur le fait. Sa femme a trouvé moyen de cacher qui était l'amant et en a fait acroire un autre. Dans tous les pays du monde, les riches auront des préférences sur les

1. Le roi entra le 10 août, dans un carrosse à huit glaces attelé de huit chevaux, escorté par Murat et la cavalerie polonaise.

2. *Ms.* : repensations. — Cf. la lettre de Louis I[er] à Bonaparte, du 1[er] septembre 1801 (Marmottan, *op. laud.*, p. 89).

3. Le premier consul.

4. Le comte Mozzi. La plupart des conseillers de la dernière régence provisoire conservés par Murat, furent de nouveau maintenus dans leurs fonctions.

5. *Ms.* : reprensation.

peauvres; le destin le veut ainsi, même dans les pays les mieux gouvernés. Cette perfection de gouvernement n'existe pas, et nous avons vu que beaucop de choses sont très belles en théorie et détestable en pratique. La Révolution de France nous l'a prouvé. Adieu, portez-vous bien ; aimez-moi toujours autant que je vous aime. Je salue il signor Antonio et toute sa famille.

---

164. — *A Teresa Regoli Mocenni* [1]

(25 août 1811)

Sagesse précoce de Vittorio. — Les tableaux de Fabre. — Teresa nécessaire à Sienne. — Le linge et les domestiques. — Nouveau ministère florentin. — Enlèvement de Mme Bardi par son amant,

25 août.

Je vous ai déjà dit, ma chère Thérèse, par Vittorio comment je l'avois trouvé : je vous répéterai donc que j'en ai été très contente. Il est très raisonnable pour son âge, il cause bien, mais il me paraît très sérieux et très mélancolique ; je crois que ce jeune homme aurait mieux aimé avoir un autre état que celui que son père lui fait embrasser. Mais c'est un mal sans remède, tout comme d'avoir ce père ridicule. Il vous aime beaucoup et vous estime encore davantage. Je crois que cet enfant vous donnera une grande satisfaction et vous consolera de tout l'ennuy que vous cause le Brontolone. Je ne l'aurais pas reconnu, tant il a changé de phisionomie ; il est bruni, mais il a une jolie figure, l'air sensible et modeste. Nous avons beaucoup causé ensemble. Il a vu les tableaux de Fabre, son grand tableau pour Montpellier.

1. Milan, *ibid*, 114. — *Suscription :* Alla signoraTeresa Regoli Mocenni, a Siena. Date de l'autographe : 25 août ; de Quirina Magiotti : 1801.

Je conçois que vous êtes nécessaire à Siene; dans une maison où il y a tant de monde, le linge s'en va, et certainement une femme de charge ne s'en ocupera pas assez; j'en juge par le mien sur lequel j'ai l'œil, et avec des femmes plutôt soigneuses qui sont depuis vingt ans avec moi. Dites mille choses pour moi à Vittorio à qui je ne puis pas répondre aujourd'hui. Je n'ai pas vu son frère. Il n'est pas venu chez moi; apparament que son mal le rend timide.

On a nommé un nouveau ministère : le sénateur Mozzi, ministre des affaires étrangères, Briendi pour l'intérieur, et le Chevalier Corsi pour les finances. Exceptez ce dernier, les deux autres font deux siècles (*sic*).

Comme on menoit la Bardi du couvent à la maison de Vespa le médecin, pour la visiter, à cause que le mari veut se divorcer, le François son amant l'a enlevé à huit heures du matin à la barbe de tout le monde[1]. On a envoyé un ordre pour l'arrêter où on la trouverait. Voilà ce que font les Français dans un pays : ils corrompent les mœurs d'une manière affreuse. Adieu, ma bonne Thérèse; je me réjouis de votre retour à Siene pour avoir de vos nouvelles plus fraîches. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur et vous aime tendrement. Le poète vous salue. L'inconstance du tems lui fait mal.

1. « Mme la comtesse Pietro Bardi appartenant à une des premières familles de Toscane, fut dernièrement enlevée en plein jour par le citoyen Maurice Blanc, aide de camp du général Rivaud. Ce général envoya un courrier pour faire arrêter les deux fugitifs ; mais au moment où on allait les arrêter à Lucques, l'officier français qui commandait dans cette place y mit obstacle, et il leur laissa la liberté d'aller ailleurs. » (Rapport de Talleyrand, septembre 1801 ; Marmottan, *op. cit.*, p. 289).

165. — *A l'archiprêtre Luti*[1]

(6 septembre 1801)

Les comédies de Mme Bergalli. — Teresa et Brontolone. — Conseils de voyage à Florence. — Projets de descente en Angleterre. — Mélancolie de l'archiprêtre.

Eccola rimpatriato, signor arciprete? et à peine arivé vous avez eu la bonté de m'envoyer les comédies de la Bergaglia que j'ai remis au poète qui vous en remercie. Je n'ai pas pu recevoir le monsieur[2] parce que c'était un moment où j'avais à faire. J'espère que ma Thérèse se porte bien ; je l'embrasse de tout mon cœur. Que fait Vittorio? à qui je ne réponds pas, parce que tant qu'il fait chaud je ne puis écrire. Je suis bien fachée que notre sainte a de quoi exercer sa patience par les yeux et les oreilles, mais surtout par ce dernier sens qui doit être *un poco stancato*. La Brontolone doit lui fatiguer *il timpano*. La chaleur ne veut pas plus abandonner que l'avarice de M. Ansano : ce qui me fatigue autant que notre sainte. Je voudrois cependant écrire pndant (*sic*) un mois pour la délivrer de l'huile bouillante dans laquelle elle est toute la journée. Je l'exorte à suivre le conseil que je vous ai donné pour elle et de se faire le petit *pacotille* pour venir à Florence se désennuyer : allons, nous rirons à ses dépens. Dites-lui de mettre ses scrupules de côté. Le bonhomme mérite d'être puni de sa méfiance et de l'empêcher de dire *un mensonge*, puisqu'il l'acuse de le voler, c'est une

1. Milan, *ibid.*, 115. — *Suscription :* Al. sig. arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographie : 6 septembre : de Quirina Magiotti : 1801 ; confirmée par la mention de la descente projetée en Angleterre.

2. Cerretani, nommé dans la lettre du 25 septembre, qui devint plus tard son correspondant.

œuvre de charité que de lui épargner un péché ; alors il dira la vérité. Vous aurez sceu le sort des frégates françaises à Livourne qui ont été prises par les Anglais. J'espère que c'est un prélude de la descente que les Français veullent faire en Angleterre, que le consul veut commander en personne. Dieu veuille protéger les Anglois ! Sinon l'Europe est perdue, car si les François alloient voler les richesses de ce pays là, ils bouleverseroient le monde entier et seroient les patrons de toutes ses richesses. Adeui (*sic*), archiprêtre, portez-vous bien ; ne vous laissés pas aller à la mélancolie, car je vous ai trouvé moins gai *del solito*. Croyez-moi, prenez le tems comme il vient ; tout le mal possible n'arive pas toujours, et en s'affligeant on abrège ses jours. Le poète vous salue et vous remercie, et Fabre vous fait ses complimens. Adieu, donnez-moi de vos nouvelles.

---

166. — *A Teresa Regoli Mocenni* [1]

(12 septembre 1801)

Patience et malaises de Teresa. — Maladie d'Alfieri. — La passion d'écrire. — Désaveu par Alfieri d'une édition de ses ouvrages. — Mme Bardi à Pise. — Tolérance mondaine.

12 septembre.

Je suis bien fachée, ma chère Thérèse, que votre santé est moins bonne à Siene que à Piano : je crois que c'est l'ennuy qui opprime votre phisique. J'admire votre vertu de pouvoir souffrir sans trop en être tourmenté les bêtises de de (*sic*) Brontolone. On

1. Milan, *ibid.*, 116. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, proveditore dagli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 12 septembre ; de Quirina Magiotti : 1801.

me dit que vous avez perdu votre place de fattoresse : ce qui ne vous donnera plus aucune raison pour aller à la campagne, surtout l'hiver. On ne peut compter sur rien avec votre mari! Malgré cela il faut le prendre comme il est, et faire de nécessité vertu, comme vous faites, ma chère Thérèse. Je ne conçois pas comment notre archiprêtre a été fatigué de sa petite course à Florence. J'aurais cru que ce changement d'objet l'aurait un peu distrait. Le poète, qui vous salue, a été malade : la goutte lui est allée à la poitrine; il a eu un gros rhume avec quelques filets de sang (ce qui m'a fort inquietté) et une grande chaleur à la tête, tout cela occasionné pour avoir trop travaillé depuis un mois. C'est une vraie follie! La passion d'écrire et d'étudier est la seule passion qui augmente par la jouissance, et on la porte à l'excès : c'est ce que fait *il nostro poeta*. Enfin voilà huit jours qu'il n'a pas pu ouvrir un livre pour en avoir trop ouvert. Les livres que vous avez vû annoncés ont été imprimés sans son aveu, et il les désaprouve. Vous devez avoir vu dans la *Gazette* un avis de sa part, qui dit qu'il ne reconnaît pas ces ouvrages pour être siens.

On prétend que les Français partiront le 20[1]; j'en doute fort. La Bardi est à Pise, courant les rues à moitié nue. Elle a écrit à son mari, en lui redemandant ses effects, et à son père, le menaçant que s'il ne donnait pas son consentement à son mariage, elle lui (*sic*) ferait payer cher. C'est une vraie coquine. Je salue l'archiprêtre de tout mon cœur, et je voudrais le voir ici avec vous, ma Thérèse. Je vous prie de n'être pas si misanthrope et de prendre les gens comme ils sont. Il est reçu qu'on ne doit pas dire ce qu'on pense et il

1. Le roi désirait vivement l'évacuation de la Toscane par les troupes françaises. Il ne l'obtint jamais complètement.

faut hurler avec les loups : cela ne signifie rien. Le monde veut être trompé, il faut le servir à son gré. Adieu ; mille choses à Vittorio. Je salue le signor Antonio. Je lui écrirai mardi, n'en ayant ni le tems ni la force aujourd'hui. La santé du poète m'a rendu quasi imbécile.

---

167. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(18 septembre 1801)

Edition subreptice d'œuvres d'Alfieri. — Propos scandaleux du Brontolone. — La réputation de Teresa. — La nouvelle marquise Zondadari. — Débarquement des Anglais à Livourne ou à Longone. — Santé d'Alfieri. — Cadeaux diplomatiques à Consalvi.

18 septembre.

Je voulais vous envoyer, ma Thérèse, les livres qui paraissent sous le nom du poète, mais comme ils ne les approuvent pas (*sic*), je n'ai pas osé. Je vous dirai même que je les avais déjà acheté, mais j'ai vu que le poète le désapprouvait et je les ai gardé pour moi. Les ouvrages, *soit dit entre nous*, ont été volés à Paris, changés, mal imprimés, et ne devaient pas paraître. Il lui desplait beaucop qu'ils soient tombés entre les mains de ces coquins. Au reste, ils peuvent servir contre le même tyran qui règne en France. Ce sont des spéculations de libraires à qui il n'importe guère si l'auteur aprouve leur vol ou non.

Je suis scandalisée de la conduite du Brontolone ; et si vous croyez que en lui écrivant une lettre comme

1. Milan, *ibid.*, 117. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, a Siena. — Date de l'autographe : 18 septembre ; de Quirina Magiotti : 1801 ; date confirmée par la suite des renseignements sur l'édition frauduleuse des œuvres de l'auteur.

de moi, dans laquelle je lui dirais que un haut ecclésiastique m'a averti que lui, si dévot, osait dire de pareille chose et scandalisait tout le monde, que j'étais bien étonnée et que il damnait son âme, faisant tort à la réputation de sa femme et gatant l'éducation de ses enfans, si vous croyez que cela puisse faire du bien, je lui écrirai une lettre digne de Saint Paul. Vous devriez dire à votre fille de lui répondre que il devrait se faire scrupule de dire de pareille chose quand il lui en parle. Je conçois, ma Thérèse, que ces propos ne vous inquiettent pas, mais ils troublent et déplaisent.

J'ai vu ici la marquise Zondadari, qui est aimable et spirituelle. C'est une bonne acquisition pour Siene. Cette jeune personne annonce d'aimables dispositions ; elle aime beaucoup notre archiprêtre, que je vous prie de saluer de ma part de tout mon cœur. Les François annonçaient leur départ de la Toscane, mais ils ont cru voir une flotte anglaise en mer, et cela les a fait courir à Livourne, craignant un débarquement qui a eu lieu, dit-on, à Longone où ils ont perdus du monde et les Français aussi. Mille compliants (*sic*) au signor Antonio ; je l'attends à Florence et j'augure que ce petit voyage lui fera du bien et rétablira sa santé. Fabre vous fait ses complimens ainsi qu'à l'archiprêtre. On parle toujours de paix avec l'Angleterre. On dit que lord Paget est à Paris. N'écrivant pas al signor Antonio, dites-lui tout cela de ma part. Le tems me manque et la saison me rend *mezzo tenta*. Je vous embrasse de tout mon cœur mille fois.

Le poète se porte mieux, mais sa santé m'a fort inquiettée. Il a craché un peu de sang; la goutte s'est portée à la poitrine; tout cela pour avoir fait un effort de tête qui lui a porté le sang dans les parties supérieures.

Voulez-vous bien dire al signor Antonio que le courier de Paris est revenu avec les ratifications et qu'il apporte au cardinal Consalvi[1] une boete superbe avec le chiffre *Popolo Francese*, que Spina et le P. Casella en ont eu chacune (*sic*) une.

---

168. — *A Teresa Regoli Mocenni*[2]

(25 septembre 1801)

Mme d'Albany et le thé du jeudi. — Conquêtes et négociations anglaises. — Impositions en Cisalpine. — Guérison d'Alfieri. — Essais littéraires de Vittorio. — Cerretani. — La marquise Zondadari. — Les œuvres désavouées d'Alfieri. — Les satires. — Les frères Fabre.

25 septembre.

Il signor Antonio m'a dit, ma chère Thérèse, que vous vous portiez bien ainsi que notre archiprêtre. J'ai bien ri à la description poétique de mon thé le jeudi. Je suis charmée qu'il lui a plu. Un peu d'eau chaude réunit le monde, qui ne viendrait pas s on ne lui donnait pas une raison pour se réunir.

Je vous prie, ma très chère, de disposer de moi quand je vous serai nécessaire pour calmer la fougue de votre mari, si cependant quelque chose poura arêter ce moulin perpétuelle. Il notre (*sic*) signor Antonio vous parlera des nouvelles qui sont peu de choses. On dit cependant que on pense à faire la paix avec l'Angleterre[3], mais j'en doute fort. Je n'en vois pas la pos-

1. *Ms. :* C. (Cf. *Correspondance de Napoléon*, VII, 242, lettre à Talleyrand, n° 5.723). La *boète* est une tabatière.

2. Milan, *ibid.*, 118. — *Suscription :* Al signora arciprete Luti, proveditore degli studi a Siena. — Date de l'autographe : 25 septembre ; de Quirina Magiotti : 1801.

3. Il y avait de fréquents échanges de vues, par Otto, avec le cabinet de Saint-James, mais qui n'aboutissaient pas.

sibilité ; en attendant elle s'empare de Madère et du Brésil[1] : c'est d'un morceau de plus elle s'enrichit (*sic*) et qui rend la paix plus difficille. Portofranco résiste ; il y a 7.000 hommes à présent pour le prendre. Milan trouvait que cinq millions de livres le mois était trop pour ses forces : on l'a imposé de huit. Je ne conçois pas ce que feront ces têtes républicaines pour satisfaire le fondateur de leur république.

Le poète se porte mieux ; il s'est bien remis et il acquiert à vue d'œil. Je mène ma vie ordinaire ; je lis moins cependant : je dors davantage le matin, ce qui me fait perdre du tems. On me dit que Vittorio est d'une académie et qu'il fait des dissertations, des discours. Je serois bien curieuse de voir de ses productions littéraires. Le poète sera charmé de voir la traduction de la tragédie grecque, si vous voulez bien nous l'envoyer. J'ai toujours oublié de vous remercier de sa part du Térence ; j'oublie tout, je vous prie de me pardonner. Je n'ai plus revu le Cerentani (*sic*) que je n'ai pas pu recevoir quand il a eu la bonté de passer chez moi. Mille complimens à la marquise Zondadari. On me dit qu'elle s'occupe de la musique et de lire un peu. Elle est bien vive, elle aurait besoin d'être dirigée. C'est un petit oiseau qui vole de branche en branche. Je lui crois plus de vivacité que d'esprit ; au moins cela paraît ainsi à la seconde visite, mais elle a de la grâce. On pourait en faire quelque chose, si elle avait un ami raisonnable.

Ce beau tems donnera du regret à ma Thérèse qui aimeroit mieux aller à la campagne et se trouver au milieu de ses champs que parmi les gens corrompus de la ville. Voilà donc le frère de Gori retrouvé : cela dérangera un peu les intérêts de sa sœur et de ses

1. Nouvelles inexactes.

enfans. Les œuvres qui passent[1] sous le nom du poète ne devroient pas voir le jour. Ainsi je ne suis pas étonnée que vous n'en ayez jamais entendu parler. La *Tiranide*, peut s'apliquer au Roi consul. Dites moi ce que vous pensez de cet ouvrage et du second tome. Vous ririez bien si vous entendiez ses satires, qu'il a fait non pas contre les hommes, mais contre les choses[2]. L'éducation italienne[3] y est bien maltraitée, ainsi que le *cavalier servente*[4]. Adieu, ma Thérèse ; voilà assez de ce conmérage ; portez vous bien, aimez moi al solito, et moi aussi je suis à vous *in eterna*. Fabre vous présente ses hommages. Il a toujours envie de faire la *scapata* à Siene, mais il n'en a jamais le tems ; il le désire vivement. C'est son frère qui a guérit le poète et lui a donné de quoi fortifier son estomac, qui est le foible de la cuirasse. Adieu, ma Thérèse, je vous embrasse de tout mon cœur. Comme la lettre est pour vous deux, un peu j'écris à vous, un peu à l'archiprêtre. J'ai eu des nouvelles de Puccini qui est bien affligé du changement de dinastie[5].

1. *Sic.* Il faut probablement lire *paraissent.*
2. Les *Satire* forment le tome III de l'édition des *Œuvres posthumes.*
3. Satire VI, *l'Educazione.*
4. Satire VII, *Il cavalier Servente veterano.*
5. Sur la page qui porte l'adresse indiquée plus haut, il y a aussi cette autre mention d'une autre main : Al Rdmo Sig^{r} Sig^{r} P. Col^{mo} et sig. Mario deBaroni Ancaiani, Canonico della Basilica Vaticana. Roma.

169. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(3 octobre 1801)

Guérison d'Alfieri par le Dr Fabre. — Paix avec l'Angleterre. — Carletti à Sienne. — Manfredini en Allemagne. — La nouvelle cour d'Etrurie. — Le ministre Clarke. — Rentrée mondaine de Mme Serristori.

3 octobre.

Vous regretterez, ma chère Thérèse, de ne pas être à la campagne par ce beau tems et de respirer l'air de la ville. Le poète se porte bien. Le Dr Fabre l'a guéri et lui a donné des pillules qui lui ont fait et lui font grand bien à l'estomac, qui est son mal capital, parce qu'il s'ocupe trop et ne se distrait pas assez ; ce qui est le mal de tous les gens de lettres. On parle de la paix avec l'Angleterre : les Florentins qui croyent tout ce qu'ils désirent la veullent déjà faite, mais je crois qu'on n'en est encore qu'aux préliminaires[2], et jusqu'à présent on a discuté si on les commenceraient.

Vous allez avoir Carletti[3] pour huit ou dix jours à Sienne ; je prie l'archiprêtre de me raconter ce qu'il y fera et si ce *grand ministre* y viendra avace (*sic*) toute sa dignité. Il doit être accompagné d'un secrétaire et d'un valet de chambre chirugien. Je suis curieuse de savoir s'il y lira son histoire du sénat comme il a fait à l'archiprêtre. C'est un bon homme, mais bien ridicule : il a des prétentions sans nombres et bien mal fondées. Nous allons avoir de passage Manfredini qui s'en va

1. Milan, *ibid.*, 119. — *Suscription :* Al signor arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 3 octobre ; de Quirina Magiotti : 1801.

2. Les préliminaires de Londres avaient été signés le 1er octobre.

3. Carletti redevint ministre peu de temps après, avant l'apparition de Salvatico, qui concentra ensuite dans ses mains une véritable omnipotence.

en Allemagne. Il a eu la permission d'aller vaquer aux affaires de son régiment, mais non pas de retourner avec son maître. C'est d'un (*sic*) cruauté affreuse et d'une bêtise rare. Le monde est une drôle de chose. On est bien malheureux d'avoir affaire avec les gens qui commandent. Je m'estime bien fortunée de ne les voir jamais et de n'avoir pas besoin d'eux. Le Roi monte une cour brillante[1], grande quantité de dames et de chambellans, et beaucoup de places qui n'existaient pas auparavant. On parle toujours du départ des Français, mais je n'en crois rien. Le ministre[2] est arivé, qui est un bel homme[3] qui voudroit vivre en bonne compagnie ; mais la bonne compagnie de ce pays ci veut vivre seule ou au théâtre, ainsi il restera sans compagnie[4] ; et puis on n'aime pas les Français et on a bien raison, car ils ont fait trop de mal morale et phisique à ce pays.

La Seristoris est rebaptisée : elle va à la cour et elle donne de grands dîners où on va, excepter les femmes qui n'aiment pas d'y aller, un peu par scrupule, un peu par jalousie et envie de sa figure, car elle est encore très jolie, malgré ses campagnes germaniques.

Adeu (*sic*), chère Thérèse ; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur. Milles choses à notre ami il signor Antonien (*sic*) et à sa famille. Donnez moi de vos nouvelles exactement. Je salue Vittorio.

1. Cf. Marmottan. *Royaume d'Etrurie*, p. 83 et suiv.

2. Le général Clarke, chargé d'affaires français en Toscane, arriva à Florence le 22 septembre 1801. Il y trouva Edouard Lefèvre, qui avait géré la légation comme secrétaire d'ambassade. Il y devint le protecteur et l'ami de Fabre.

3. Mme d'Albany était toujours sensible à ce genre de qualité.

4. « Il est de fait qu'aucun Toscan ne m'a encore offert même un verre d'eau » (Clarke à Murat, 2 novembre 1801 ; Marmottan, *op. laud.*, 297).

170. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(3 octobre 1801)

Post-scriptum à la lettre précédente. — Livres envoyés en secret. — Absence de nouvelles de Longone. — A pendre ou à dépendre.

A midi, le 3.

Ma chère Thérèse, après avoir fermé ma lettre j'ai reçu la vôtre. Je vous envoyerai *les livres*[2] que vous désirez, à condition que vous ne direz pas que je vous les ai donné et vous les tiendrez cachés. Je n'en ai que deux volumes, et, s'il en sort davantage, je les prendrai. Je vous dois toujours dix paules pour les fables d'Esope, que je vous envoyerai quand je les trouverai passable, ou autre chose. Adieu, ma bonne Thérèse, aimez moi parce que je vous aime bien. Dites al signor Antonio qu'on ne sait rien de Longone, que j'écrirai au cardinal, que je suis à ses ordres à pendre et à dépendre, et que je suis fâchée de sa goutte. Adieu; le tems me presse.

---

171. — *A l'archiprêtre Luti*[3]

(10 octobre 1801)

Le chapeau de l'archevêque de Sienne. — Consalvi *porporato*. — Le roi d'Eturie libre. — Evacuation de la Toscane par les Français.

18 octobre.

J'ai vu jeudi, mon cher archiprêtre, votre archevêque transformé en cardinal et bien content, comme

1. Milan, *ibid.*, 120. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : à midi, le 3 ; de Quirina Magiotti : octobre 1801, comme l'indique le début de ce billet, sorte de post-scriptum à la lettre précédente.
2. Les œuvres désavouées d'Alfieri.
3. Milan, *ibid.*, 121. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 10 octobre ; de Quirina Magiotti : 1801.

sont tous les prêtres qui ont fait la carrière romaine, d'être devenu une des colonnes de l'Église. C'est incroyable conme (*sic*) cette couleur rajeuni ces bonses[1] ecclésiastiques. Il n'y a pas jusqu'à mon ami Consalvi qui malgré ses fatigues est rajeuni de dix ans depuis qu'il est *porporato*. Je ne connais pas de dignité qui réjouisse autant que celle-là.

Le cardinal m'a dit que la marquise Zondadari avait une maladie sérieuse. Dites m'en des nouvelles. Demain le Roi sort de dessous la patte des Français[2] et sera gardé par les nobles Florentins; sa garde sera demain matin en activité. Une grande partie des Français évacuent la Toscane; il n'y restera que 2.000 hommes pour garder Livourne et les côtes. Comment se porte ma Thérèse? Je n'ai pas grand temps pour vous écrire ni aucune nouvelles à vous donner. Comptez à jamais sur ma tendre amitié. J'embrasse ma Thérèse et remet à Salvati les livres en queston (*sic*).

---

172. — *A l'archiprêtre Luti*[3]

(17 octobre 1801)

La Traduction d'Hécube. — Le marquis Chigi. — La paix franco-anglaise. — Ambition mondaine de Mme Venturi. — Une fenêtre ouverte sur le monde. — *Suave mari magno.*

17 octobre.

J'ai reçu, mon cher archiprêtre, par le marquis Chigi la traduction de la tragédie de l'*Hécube*, dont je vous

1. *Sic.* Il faut espérer que cet *es* final n'est qu'un lapsus.
2. Le premier consul avait fait dire par Talleyrand à Clarke qu'il ne devait y avoir à Florence, à moins que le roi ne le désirât, aucun commandant ni aucun corps de troupes françaises. L'armée française, réduite à 6.000 hommes, devait être en garnison à Livourne, Pistoia et Sienne (30 septembre 1801.) (Cf. Marmottan, *op. cit.*, 291).
3. Milan, *ibid.*, 122. — *Même suscription.* — Date de l'autographe :

remercie de tout mon cœur. Dites-moi, je vous prie, ce que je vous dois pour cela. Je dirai à Carletti qui doit être à Sienne de vous le rembourser. J'ai été un peu étonnée que le marquis Chigi après avoir été si *grossier pour moi*[1] se soit présenté, et j'en suis d'autant plus étonnée qu'il n'est pas un sot, au moins à ce qu'il me paraît, ne l'ayant vu que deux fois. Sa mère est aussi venu me voir : je la connaissais d'autre fois; elle a bonne manière et elle parle bien ; elle vaut mieux que sa sœur Cambi qui est une espèce d'imbécille. J'espère que vous avez reçu un petit paquet pour ma Thérèse : je vous en envoyerai un autre un de ces jours qui est la continuation du premier. Nous avons donc la paix[2]. Je ne sais s'il faut s'en réjouir, car tout ce qui fait (*sic*) avec les Français est peu agréable et peu utile au reste de l'Europe. On n'en sait pas encore les conditions. Je ne sais si l'Italie y sera comprise. Il paraît que la Cisalpine, l'enfant chéri de Bonaparte, existera toujours.

La Venturi a tant, tant fait qu'elle a trouvé le moyen de se faire présenter à la cour et par conséquent d'aller au casino. A présent, il y a des moyens de parvenir à ce qu'on veut : il y a des personnes à gagner, ce qu'il n'y avait pas autrefois. Je ne serai pas étonnée de l'avoir (*sic*) un jour dame de cour avec la Seristoris et la Santa Croce. Le monde est une drôle de chose. Heureux qui n'a rien à faire avec les gouvernans, et qui est à la fenêtre pour voir passer[3]. J'ai le bonheur d'être de ce nombre et je me contente de rire des sottises des hommes. Je suis vraiement au rivage revenu de la

17 octobre; de Quirina Magiotti : 1801; confirmée par la nouvelle relative à l'*Hécube* et l'allusion au rétablissement de la paix.

1. En refusant avec obstination de lui prêter son *Barruel*.

2. On venait d'apprendre à Florence la conclusion des préliminaires de Londres. On ne voit pas pourquoi Mme d'Albany attendait de cette paix des modifications à l'état politique et territorial de l'Italie.

3. Cette métaphore est une des plus familières à Mme d'Albany.

longue navigation et je plains ceux qui combattent tout encore avec les flots.

Le poète se porte bien, il est parfaitement guéri : il vous salue tous. Adieu, mon cher archiprêtre, j'embrasse ma Thérèse et je salue Vittorio. Aimez-moi tous comme je vous aime. Fabre pioche tant qu'il peut pour avoir quelques tableaux faits au passage des étrangers.

---

173. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(3 décembre 1801)

Le premier sonnet de Vittorio. — Projets ruraux du Brontolone. — Carletti et Mozzi. — Les vendeurs de fumée. — Les sources de la poésie. — Inondation à Florence. — La voix de l'Arno. — Une consultation du Dr Fabre pour Silvestro.

3 décembre.

Le poète, ma chère Thérèse, qui a vu le sonnet de notre Vittorio, dit que il n'est pas mal pour un premier. Ce n'est pas cependant un métier pour lui, qui doit penser à sa boutique, et la négligera entièrement s'il s'avise de faire le poète ; et le *Babbo* criera. Je voudrois bien que le Brontolone excécuta le beau projet d'acheter sa terre de ce côté-ci de Sienne. Le poète dit qu'il ira vous y voir, et peut-être moi aussi ; et j'espère que vous arriveriez jusqu'à Florence manger la soupe avec nous, accompagnée de l'archiprêtre qui ne vous a pas quitté pour son plaisir, sa charge le rappelât (*sic*) à Sienne. J'ai parlé au grand ministre[2] de la lettre qu'il lui avait écrit et il m'a répondu qu'il s'était occupé de cette affaire sans entrer dans aucun détail. Je

1. Milan, *ibid.*, 123. — *Même suscription.* — Date de l'autographe : 3 décembre ; de Quirina Magiotti : 1801.
2. Carletti.

crois que Mozzi ne l'écoute plus guère, quoique c'est lui en partie qui l'a placé sur le throne ministérial : mais quand on y est une fois assis, on ne veut pas avoir l'air d'être commandé ni conseillé, et c'est le cas de nos deux coriphés. Heureux qui n'a rien à faire avec tous ces vendeurs de fumée! J'ai eu des nouvelles de Puccini[1] qui ne voit pas le moment de revenir. Manfredini a eu la permission de retourner à Vienne; l'empereur lui a fait sçavoir qu'il le désiroit. Il suffit d'attendre dans ce monde : tout s'arrange. Il en sera de même des grandes affaires politiques. Il suffira de vivre assez pour voir revenir chaque chose comme elles ont été une fois!

Notre Thérèse a raison : on ne fait des vers que lorsqu'on est affecté d'une passion de désir ou de regret. La jouissance ne produit rien; on est tout absorbé dans le plaisir. Aussi a-t-on eu bien de la peine à créer un paradis où on doit toujours jouir, au lieu que l'enfer est très ingénieux. La jouissance donne une certaine satiété qui endort, et la souffrance épurenne[2] et anime l'âme. L'homme est un animal singulier qui a toujours besoin de vivre dans une certaine activitié (*sic*) d'âme et de corps. Je crois que cela tient à la nouriture que prennent les Europées, car les peuples qui se nourissent de riz sont plus indolents et se contentent de rester assis à fumer.

Nous avons eu des inondations la semaine passée, et

1. Puccini avait ordonné le 5 octobre 1800 le transfert sur la frégate anglaise *la Dorothée*, et de là à Palerme, de soixante-quatorze grandes caisses d'objets de la galerie qui avaient été portées à Livourne l'année précédente. Bien que le ministre espagnol Azara qualifiât cet enlèvement d'espièglerie, Puccini craignait d'être recherché et puni pour cet abus de pouvoir. La restitution de ces caisses avait été consentie, en avril 1801, par la cour de Naples, grâce à l'entremise du ministre Alquier.

2. *Sic* dans le manuscrit. Il faut lire *épure* ou *éperonne*.

mon fleuve a manqué de sortir de ses confins; mais je suis la dernière qu'il incomoderait parce que je suis haute de tout le reste du Lung'arno. Sa voix est inquiettante et ce bruit perpétuel est mélancolique. J'ai reçu les *panpepati;* j'attendrai les *toronni* pour vous rembourser par le moyen que vous m'indiquerez. Aimez-moi toujours et comptez sur ma tendre amitié. J'exorte ma Thérèse d'avoir soin de sa santé.

Le Dr Fabre dit que pour donner des conseils utiles il aurait besoin de sçavoir l'origine de la maladie de Silvestro et quelle en a été la cause, et puis une consultation du médecin qui l'a soigné et ses observations (Quel âge a le malade? à quel âge cette maladie l'a assailli? s'il est *averti* avant que d'avoir les accès?), mais surtout les observations d'un homme de l'art: ce qui fait beaucoup pour ces messieurs qui ont leur jargon et s'entendent. Le roi ici a des accès presque tous les jours[1].

Le poète vous salue tous ainsi que Fabre. Une course de Silvestro à Florence[2] feront (*sic*) plus que tous les écrits.

1. Le roi avait des crises d'épilepsie qui dégénérèrent vite en accès de plus en plus fréquents et violents de folie et de frénésie véritable. Les quelques dépêches de Clarke publiées par Marmottan (*op. laud.*, p. 319) ne laissent aucun doute à cet égard : « Il en a eu jusqu'à trois dans un jour ».

2. Pour consulter le docteur Fabre.

174. — *A Teresa Regoli Mocenni et à l'archiprêtre Luti*[1]

(12 décembre 1801)

Santé de Teresa. — Une saison à Montecatini. — Santé d'Alfieri. — Projets d'achat de domaine à Poggibonsi. — Les comédies traduites par Mme Bergalli. — Les fêtes de la paix à Paris. — Transformation de Paris. — Lecture de Xénophon. — Carletti conseiller d'état.

12 décembre.

Ma chère Thérèse, j'espère que votre santé va mieux; croyez-moi, ayez en soin; ne plaisantez pas avec votre estomac. Si vous ne vous guérissez pas, je vous conseille d'aller cet été à Montecatini duquel j'ai vû des cures incroyables. Je connois un homme qui avoit le dévoiement depuis trois ans, et qui a été radicalement guéri. Ces eaux sont merveilleuses pour cette espèce de mal, et il ne faut pas le négliger. Je me porte bien, et le poète aussi; mais il a l'estomac foible, et quand il étudie trop il s'en ressant d'abord. — Quand sera-t-il décidé si vous achetez cette terre près de Poggibonsi[2]; Je serai charmée de vous sçavoir plus près de nous. Le poète qui vous salue ira certainement vous y faire une visite avec son cheval.

Je salue l'archiprêtre, et je le prie de vouloir bien acheter les comédies du prêtre mort qu'il nous vouloit vendre si cher pendant son vivant, traduites par la Bergaglia[3]. Ce peauvre homme n'auroit pas joui long-

1. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, 52. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 12 décembre; de Quirina Magiotti : 12 décembre 1800. Erreur : la date réelle est 12 décembre 1801, comme le prouve la mention que Carletti est entré au Conseil d'Etat.

2. *Ms. :* Bongibonsi.

3. Luisa Bergalli, femme de G. Gozzi, a composé une traduction des *Comédies* de Térence.

tems des œuvres du poète, et n'auroit pas pû avoir la traduction copiée, car il n'y a pas eu le tems.

Les fettes de la paix ont été très belles à Paris[1]. Le Consul avoit pour quatorze millions de France de diamants sur lui. Il avoit à son épée le fameux Régent, qui étoit ordinairemeut dans la couronne du Roi. C'est incroyable de voir cette homme jouer le personnage de souverain; et on ne sait pas pourquoi, parce que personne ne le chasse et n'a le courage de le chasser de cette place: car il ne sçauroit pas y rester, si on lui donnoit une secousse pour le jetter bas. Des émigrés retournés à Paris dissent que cette ville n'est plus reconnoissable, que ce n'est plus la même chose; il n'y a pas jusqu'aux rues, que n'ayent changées de noms, et qui sont aussi dédiés à la sois disante[2] liberté, qui n'existe que en parole. — Mais les François sont contents quand ils peuvent[3] manger, boire, danser, courir sans avoir un Robertspierre[4] qui les en empêche, et alors ils s'appellent libres. Il n'y a pas de nation qui aime autant à se divertir.

Je suis toujours ocupée du retour de mes Dix Milles en Grèce. Xénophon avec peine est arrivé à Byzance: c'est un morceau d'histoire bien intéressant et bien amusant. La bonhommie de l'auteur enchante : il ne cherche aucunement à se faire valoir. Il faut encore laisser au François la palme de la vanterie pour les plus petites choses. C'est un grand plaisir que de lire et de parcourrir les annales des siècles passées, de les raprocher de nous; on s'élève un peu au-dessus du

1. Les fêtes pour la paix générale célébrées à Paris le 18 brumaire an X (9 novembre 1801).
2. *Ms.:* La sens disante.
3. *Ms.* : purent.
4. *Sic.* Cette orthographe fantaisiste a été celle de beaucoup de contemporains.

présent, quoique je crois que les hommes ont toujours été du même, mais étant moins corrompus ils avoient plus de grandeur d'âme. Notre espèce de corruption toute dévouée à l'argent avilit toutes les facultiés de l'âme.

Notre grand sénateur prieur comte *Carletti* a acquis un titre de plus devenant conseiller d'État[1]. Il veut avoir été forcé d'accepter cette place, mais le public toujours malin et qu'on n'attrappe guère prétant qu'il l'a brigué depuis trois mois. Il n'ira pas au conseil, mais avec le temps, il fera tenir le conseil chez lui, et avec le temps il aura les 16.000 livres qu'il a refusé pour le monde, comme le renard, parce qu'il n'y a pas d'argent; et quand il l'aura, il jouera le rôle du petit Kaunits de la Toscane, tiendra maison ouverte, et, pendant qu'il dormira, donnera lire (*sic*) ses dépêches au grand seigneurs toscans qui se moqueront de lui, et en tireront parti.

Adieu, mon cher archiprêtre, portez vous bien, et comptez tous sur mon tendre attachement. Je salue le poète Vittorio, et j'embrasse la mama Thérèse. Fabre vous présente ses hommages.

1. La nomination de Carletti au Conseil d'Etat du royaume d'Etrurie est du mois d'août 1801.

175. — *A Teresa Regoli Mocenni* [1]

(19 décembre 1801)

La terre de Brontolone à Poggibonsi. — Le corps diplomatique à Florence. — La consulte de Lyon. — Le Corse parvenu. — Carletti conseiller d'état. — Le *cours d'histoire* de Condillac. — Vittorio.

19 décembre.

Je suis charmée, ma chère Thérèse, que votre santé soit meilleure ; tachez de la conserver, car on est bien malheureux quand elle est dérangée : on ne peut plus jouir de rien. Je suis fachée que votre mari n'a pas pu conclure son marché pour sa terre du côté de Florence[2]. Il aurait été bien agréable pour nous de vous voir raprochée de nous. Peut-être que le vendeur diminuera de ses prétentions et que le Brontolone poura l'avoir. Vous me demandez si le roi est reconnu par les puissances[3] et s'il y a des ministres à Florence? Jusqu'à présent il n'y a que celui de France[4], de Gènes[5] et un va nu pied (*sic*) de Lucques[6] qui a été un *peschirolo*, un homme qui se présente à la Cour en pantalon, sans

1. Milan, *ibid.*, 124. — *Suscription :* Al Signor Arciprete Luti, provveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 19 décembre ; de Quirina Magiotti : 1801.

2. Les lettres suivantes montrent qu'il acheta une terre voisine de la région des Maremnes, et Mme d'Albany attribue même à l'influence pernicieuse de ce climat la mort de son amie.

3. Bonaparte avait chargé les ambassadeurs français près les cours étrangères d'obtenir la reconnaissance du nouveau royaume d'Etrurie. La plupart l'accordèrent sans difficulté.

4. Le général Clarke, futur duc de Feltre. Le roi d'Etrurie envoya comme ministre plénipotentiaire à Paris le cav. Serristori, que venaient d'illustrer ses infortunes conjugales.

5. Quelques jours après, le 26 décembre 1801, arriva Tassoni, chargé d'affaires de la République Cisalpine. Descendant du poète modenais auteur de la *Secchia Rapita*, ce Tassoni (1759-1821) fut ensuite chargé d'affaires du royaume d'Italie à Naples et baron de l'Empire.

6. Belluomini. Il y avait aussi un légat pontifical, Galeppi.

épée et en chapeau rond [1], disant que c'est l'uniforme de sa République. On dit que la Prusse a reconnu le roi, ainsi que Naple. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'Espagne ne lui envoye pas de ministre. On m'écrit de Vienne que Ferdinant [2] aura un dédommagement en Italie : je ne vois pas quoi ! Surtout depuis que tous les notables de la Cisalpine vont recevoir la loi de Buonaparte à Lion [3] et on dit pour leur faire une Constitution qui probablement, a déjà été jetté dans le moule des autres. Probablement la paix ne peut pas durer [4], car il ne me parait pas que toutes les puissances de l'Europe se laisseront faire la loi par ce Corse parvenu [5].

Carletti est bien content d'être conseiller d'État; il a lui-même dicté le *rescritto* qui lui donne la place. Il est parvenu à ce qu'il a voulu. Il suffit de vouloir dans ce monde et de n'avoir pas de *vergogna*. On arive à son but, surtout dans ce moment où tout est renversé et *ove ognuno è spostato ;* car personne n'est à sa place, et c'est pour cela que tout va si bien. Comme Carletti a ses incommodités qui lui servent dans l'occasion à merveille, il a donc dit qu'il ne peut pas assister au Conseil et qu'il fera les affaires chez lui, mais sous ce prétexte il demande une chambre au palais. Nous le verons encore premier ministre, car l'ambition ne se contente jamais : elle est insatiable. Je suis bien charmée de n'avoir qu'à rire de tout ce que je vois.

1. A l'exemple du ministre Rolland chez Louis XVI.
2. Ferdinand III, l'ex-grand-duc de Toscane.
3. La fameuse *Consulta* de Lyon réunie depuis le mois de novembre et qui termina ses travaux le 25 janvier 1802.
4. On éprouve une véritable irritation à voir cette femme si médiocre d'intelligence, sans éducation politique, sans notions historiques, avec une méconnaissance entière du génie de la France, de la Convention et de Bonaparte, formuler imperturbablement des pronostics absurdes à cette époque, et que le cours des choses a pourtant réalisés !
5. L'empereur allemand qui appelait Napoléon *le parvenu Corse* ne se doutait assurément pas qu'il reprenait un mot de la comtesse d'Albany.

J'espère qu'à présent que le froid est arivé, que les *torroni* pouront s'avoir et que notre archiprêtre voudra bien s'en ocuper. Je le salue de tout mon cœur, ainsi que le poète, qui se porte très bien et qui étudie et corrige des traductions grecques. La Thérèse devrait lire le cours d'histoire de Condillac : elle aurait dans la tête une suite de chronologie d'histoire ancienne et moderne, autant qu'il lui est nécessaire pour connaître les événements passés, mais son *sindacato* lui laissera peu de tems pour s'occuper des livres. J'embrasse ma Thérèse et salue Vittorio le *poeta* en bonne fortune, car il doit s'ocuper de son conmerce pendant quelques années pour être libre de faire ce qu'il veut.

Fabre vous fait ses complimens.

---

176. — *A Teresa Regoli Mocenni*[1]

(27 février 1802)

Mariage de Quirina. — Les idées fausses de Teresa sur Rome et sur le monde. — Les *prêtres de Rome*. — Tolérance du gouvernement romain. — Il y a prêtres et prêtres. — Un dominicain irlandais. — Apoplexie du cardinal Stuart. — Funérailles officielles de Pie VI.

27 février.

Je ne sais encore rien, ma chère Thérèse, de votre mariage[2] qui m'intéresse tant et que je recommande

1. Sienne, Bibl. Civica, *ibid.*, n° 9. — *Suscription:* Al Signor Arciprete Luti, proveditore degli studi di Siena, a Siena. — Date de l'autographe : 27 février; de Quirina Magiotti : 27 febbraio 1800; date erronée, puisque le 23 août 1800, la comtesse conseille à Teresa de songer à marier vite sa fille, conseil qu'elle n'aurait pas donné, si depuis le 27 février précédent, il y avait eu un mariage en négociation. La date des funérailles de Pie VI ici mentionnées suffit d'ailleurs à dater cette lettre du 27 février 1802.

2. Le mariage de sa fille Quirina, qui fut célébré le 20 août 1802.

tous les dimanches à celui qui en est chargé. Je voudrois qu'il réussisse, puisque vous le désirez, quoique je ne ne donnerois pas ma fille à un imbécile[1] de cette nature, dont la vue seule me ferait fuir à cent lieux. — Ce qui me plairoit dans cet établissement, c'est que j'aurois le plaisir de vous revoir quelques fois à Florence, et que je crois que votre fille m'aimeroit aussi quand elle me connoîtroit, si elle a la même façon de penser que vous. Vous êtes remplie d'idée fausse, ma chère Thérèse, sur Rome et sur le monde en général : permettez-moi de vous le dire. A Rome comme partout, une femme noble ou pas noble n'a pas besoin de protecteur, quand elle veut se contenter de ce qu'elle a, vivre honêtement dans sa famille, et ne pas aller courir hors de sa classe. Vous avez mal fait de dire à votre fille que il n'y a pas de différence dans ce monde que entre le vice et la vertu : malheureusement, ceci est une chimère. Dans un pays monarchique il y a deux classes bien distintes, et votre fille, en épousant Magiotti, ne jouira pas plus des avantages de la noblesse que en épousant un négociant de Rome. Si votre fille à Rome se contente de ce qu'elle trouvera chez elle, ces protecteurs lui seront inutiles, et, dans quelle classe qu'on soit, si on veut quelque chose de plus qu'on ne doit avoir, on a besoin de protecteurs. Votre fille à Rome trouvera dans sa classe de la société, et de la meilleure société que dans celle de la noblesse et même qu'à Flore.

Les prêtres de Rome n'influent pas plus dans les familles particulières que le gouvernement de Toscane dans celui des Florentins. C'est un mot que « *les Prêtres de*

1. Ferdinando Magiotti, fils du major Magiotti (de Montevarchi). Ce passage contredit nettement l'opinion exprimée par Milanesi (*op. laud.*, p. 105, note 3), que la comtesse aurait par ses conseils encouragé Teresa Mocenni à conclure ce mariage.

Rome » : c'est un gouvernement comme tous les autres, peut-être plus tolérant que les séculiers[1]. Si votre fille a une passion par le cœur, c'est une follie de la marier, car vous la rendrez malheureuse. Tant que le père Magiotti vivra, il sera le maître absolu et ennuyeux, car il l'est grandement. Croyez-moi, ma chère, votre fille veut se marier à Florence, parce que probablement elle croit que ceci vaut mieux que Rome, et je crois qu'elle se trompe. Quant à moi, je l'aime d'avantage aussi et je ferai tout ce que je pourai pour que cela réussisse : j'y suis intéressée particulièrement.

Je suis charmée que l'archiprêtre ait fait un si bon choix pour son institut, et qu'il trouve que je deffende bien son état. Les prêtres ne sont pas si noirs qu'ils le parroissent : on veut les juger tous par quelques prêtres de campagnes, ignorants, bêtes, qui gouvernent des religieuses ou des sots. Pour moi je n'en ai jamais trouvé qui m'ait prêché autrement qu'ils ne devoient, parce qu'ils sçavoient bien ce qu'ils avoient à faire. Le plus fanatique que j'ai jamais trouvé est ces (*sic*) Irlandois Domenicans (*sic*) qui sortoient de ses marais et qui n'avoient pas le sens comun.

Les prêtres et dévots anglois sont insuportables : ils sont mille fois plus fanatiques que les Italiens, qui sçavent *accomoder* les hommes avec le ciel.

Mon beau-frère[2] a eu une espèce d'apoplexie ; mais deux saignées en peu d'heures l'ont remis en pied, et il est le lendemain allé à Saint-Pierre recevoir le corps du Pape Pie VI[3], qui a été reçu avec une pompe extra-

1. Ceci est quelque peu contradictoire avec les opinions de la comtesse précédemment exprimées. Quant à la tolérance du gouvernement romain, réelle au XVIII[e] siècle tant que le principe du pouvoir n'avait pas été discuté, elle commençait à disparaître.

2. Le cardinal d'York.

3. Les funérailles de Pie VI, dont la dépouille venait d'être rapportée à Rome furent célébrées le 17 février 1802.

ordinaire. Les Français étoient en douil (*sic*) [des outrages qui (*sic*) lui ont fait] à ses funérailles. Adieu, je vous embrasse, ma Thérèse, et je salue le bon arciprêtre de tout mon cœur : le Poète en fait de même, ainsi que Fabre.

APPENDICES

I. — L'inventaire après décès de la comtesse d'Albany

Mme d'Albany résida à Florence dans le palazzo bien connu du Lung'Arno. C'est là qu'elle vécut avec Alfieri, qu'elle continua d'habiter après son *veuvage* et qu'elle mourut en 1824. Un inventaire du mobilier de son appartement fut dressé à sa mort par les soins et sur l'ordre de son héritier Fabre, qui s'empressa d'en vendre la plus grande partie avant de quitter Florence pour revenir à Montpellier. Cet inventaire très complet nous permet de nous figurer Mme d'Albany « dans ses meubles », dans son salon célèbre où présidait toujours aux *conversazioni* le buste d'Alfieri, dans le milieu familier où Alfieri a vécu avec elle et où elle l'a pleuré avec Fabre. Il montre combien, malgré ses relations avec le poète et le peintre, malgré ses prétentions littéraires et intellectuelles, la veuve de Charles-Édouard était foncièrement bourgeoise. C'est donc un document intéressant pour établir la vraie physionomie de Louise de Stolberg[1].

INVENTARIO DEI MOBILI, BIANCHERIA, ARGENTI ED ALTRO DI PROPRIETÀ DI S. E. LA SIGNORA CONTESSA D'ALBANY ESISTENTE NEL PALAZZO DI SUA ABITAZIONE IN FIRENZE.

Nella stanza del Pranzo. — 1. Una tavola di magogano da piegarsi in tre parti con sue cassette.

Nel salone. — 2. Un canape inverniciato di bigio, con guancial di sommacco rosso, con bullette d'ottone.

3. N° 12 sedie con bracciuoli simili.

4. Un tavolino di magogano.

1. Une copie de cet inventaire existe à l'*Archivio di Stato* de Florence où elle est conservée, avec d'autres documents relatifs à la liquidation de la succession Albany, dans le *Legato Traballesi*. C'est là que j'ai pu le transcrire en 1901.

5. Una scatola di magogano col giuco degli scacchi.

6. Una tavola tonda con piede di magogano, e piano di marmo bianco ed orlo di metallo.

7. Un cimbalo di magogano con pedali.

8. Una poltrona bigia con guanciali di pelle verde e bullette d'ottone.

9. Quattro candellieri di *placché* d'Inghilterra.

10. Due leoni di bronzo con base di porfido.

11. Un parafuoco di mantino verde con piedi e cornici di magogano da piegarsi in quattro.

12. Un quadro grande, rappresentante un fatto di *Saul*, opera del s. Fabre[1], con cornici dorate.

Nella stanza annessa al Salone. — 13. Tre quadri, uno rappresentante un Salvatore, altro il ritratto della signora contessa, in mezza figura al naturale, con cornici dorate.

14. Disegno di Canova del mausoleo del conte Alfieri, con cornice di magogano e cristallo.

15. Una colonna di legno colorita con busto del conte Alfieri di marmo[2].

16. Una lucerna di *placche* d'Inghilterra a due lumi con suoi finimenti e ventola.

17. Una stufa quadrata di majolica, con piano di marmo mischio e suoi ferramenti.

Nella toilete. — 18. Uno scaffale a tre palchetti di color bigio.

19. Due armadini soprapposti l'uno all'altro, bigi.

20. Una tavola di legno bianco.

21. Un vasi di majolica da lavaisi i piedi e cantero.

Nella camera. — 22. Un letto con materassone, coperta e tende di sete gialla dommascata, e zanzariere di velo.

23. Uno scaffale tinto di bigio.

24. Due cassettoni di magogano intarsiati a colori, con due cassette grandi e due piccole e piano di marmo bianco.

25. Una tavola di magogano intarsiata a colori.

26. Una cassetta da viaggio di magogano.

27. Un comodo da notte di magogano e piano di marmo bianco.

28. Tre piccoli scaffali da libri di magogano.

29. Due sfere a due cristalli con cornici intagliate e dorate.

30. Un orologio con piedistallo di legno blu e rapporti di metallo dorato.

Nella libreria della Casetta Nuova. — 31. N° 10 scaffaletti d'albero

1. Au musée de Montpellier, n° 137.
2. Le buste par Corneille. *Ibid.*, n° 849.

color scuro, ripieni di libri descritti nel catalogo a parte, esistente appresso la signora contessa d'Albany.

32. Una poltrona di magogano con guanciale di pelle verde.

33. Una cassetta di magogano con suoi piedi, per tenere i libri.

34. Un globo terrestre per tenere su la tavola con piede di legno.

35. Una scrivania di magogano con piano di pelle nera con cassette.

Nella libreria su l'Arno. — 36. N° 5 scaffali di legno d'albero inverniciati in bianco con libri descritti nel catalogo.

37. Tre scaffalini da libri di magogano.

38. Uno scaffale di magogano semicircolare a quattro palchetti.

39. Uno scaffalino di magogano per le porcellane.

40. Un orologio di Paolo Rimbault.

41. Una segretaria di noce impialliacciata a cinque cassette, incavata nel centro.

42. Una scrivania di magogano a tre cassette, ricoperta di pelle nera sul piano.

43. Una tavola di magogano con filetti bianchi a quattro cassette, con piano di marmo bianco e tappetto verde.

44. Una tavola tonda a bilico di magogano.

45 et 46. Due cassette di magogano, che una con divisorio con suoi piedi per tenere i libri.

47. Una tavola di magogano da ripiegarsi in tre pezzi.

48. Un canape verniciato di bigio con due guanciali foderati di sommacco rosso, con n° 9 poltrone simili con bracciuoli e bullette dorate.

49. N° 6 sedie verniciate di bigio ed una rossa, con guancialetti di sommacco rosso.

50. Un barometro.

51. Due stampe di paesi con cornici e cristallo.

52. Una madonna con Gesù Bambino e San Giovanni Battista; in piccolo, sul legno con cornice dorata [1].

53. Una mezza figura piangente sopra un'urna; ovale con cornice dorata.

54. Un quadretto sul rame « *Effetto di notte* »; cornice dorata.

55. Un paese con un carro rovesciato; in tela, cornice dorata.

56. Un paese sul legno, con figure piccole di David Teniers; con cornice dorata.

57. Un paese in tela con diverse figure; con cornice dorata.

58. Una piccola veduta di Vallombrosa; con cornice dorata.

59. Un paese in legno, con diverse piccole figure; con cornice dorata.

1. Probablement le n° 142 du musée de Montpellier.

60. Un paese di Filippo Hackert, con veduta dell'Ariccia[1]; cornice dorata.

61. Un ritratto di donna ovato, a pastello; con cornice dorata.

62. Un paese di forma lunga di orizzonte, grande; con cornice dorata.

63. Ritratto d'un romito di Vallombrosa[2]; con cornice dorata.

64. Una madonna con Gesù Bambino, Santa Maria Maddalena, il Re David e Adamo, mezze figure di grandezza naturale; con cornice dorata.

65. Una madonna con Gesù Bambino e S. Giuseppe, mezze figure di grandezza naturale; con cornice dorata.

66. Una Psiche ovata[3], mezza figura; con cornice dorata.

67. San Girolamo[4], mezza figura più grande del vero; con cornice dorata.

Secondo piano nella Libreria. — 68. Tre scaffali di legno tinti di bigio con libri: il tutto descritto nel catalogo esistente appresso la signora contessa.

69. Un termometro.

70. N° 9 scaffalini di magogano con libri.

71. Una tavola di magogano con piano sotto.

72. Due cassette di magogano con libri.

73. Una scrivania di noce intarsiata con scaffale, sopra a due cristalli con libri.

74. Una cassa d'albero tinta di bigio con libri.

75. Un calamajo di placchè d'Inghilterra con polverino e suo piano e pennarolo.

76. N° 8 stampe, con cornici e cristalli, incise da Volpato, dalle stanze Vaticane.

77. La *Giurisprudenza* di Morghen.

78. La *teologia* e la *giustizia*; due tondi con cornici e cristalli.

Nella Camera. — 79. Uno scaffale d'albero tinto de bigio con libri.

80. N° 24. Scaffalini di magogano con libri.

81. Due cassettoni intarsiati di noce a due cassette grandi, e due piccole con piano di marmo bianco.

82. Un quadro col ritratto dell'abate di Caluso, con cornice dorata.

83. N° 9 disegni fatti da mano della signora contessa d'Albany, rappresentanti diversi filosofi; con cornici e cristalli.

1. Musée de Montpellier, n° 688.
2. Portrait de F. Fornacciari (*Ibid.*, n° 148).
3. *Ibid.*, n° 147.
4. *Ibid.*, n° 144.

84. Due tondi rappresentanti la poesia e la filosofia; con cornici e cristalli.

Nella camera di mezzo. — 85. Un armadio a due sportelli d'albero.

86. Un lavamano di legno.

87. Una fontana da occhi di latta con treppiede e catino di terra.

88. Un bidè da donna di legno con vaso di majolica.

Nella guardaroba. — 89. Uno scaldaletto di legno con scaldino di rame.

90. Uno rammo da acqua con treppiede di rame.

91. Tre grandi catinelle di porcellana.

92. Una cassetta di noce.

93. Due orinaliere di porcellana.

94. Un vaso grande di majolica per lavarsi i piedi.

95. Due canteri di majolica con coperchio e piedi di legno.

96. Un bidè d'albero tinto bigio senza vaso.

97. Una scrivania di magogano da tenere sul letto.

Nella camera della casa nuova. — 98. Una Testa del Salvatore, di Cipriani; in carta della China, con cristallo.

99. Un letto con tre materassi e tendine gialle di seta.

100. Due stampe rappresentanti la *Cena* e l'*Aurora* di Morghen, con cornici e cristalli.

101. L'Aurora di Volpato, con cornici e cristallo.

102. N° 8 stampe di Morghen e Cipriani, rappresentanti varî ritratti piccoli, con cristalli.

103. Un cassettone di magogano a cinque cassette, con piano di marmo bianco.

104. Un cassettone di magogano a due cassette grandi e due piccole con piano di bardiglio.

105. Una tavola da toilet con sua spera.

106. Una cassetta di magogano con libri.

107. Un lavamane di magogano con piano di marmo e catinella di porcellana.

108. Un piede di noce alto con lume.

109. Un comodino da notte di noce.

110. Due tende bianche alle finestre con balza colorita attorno.

111. Due arali di ferro con molle e paletta.

Cristalli. — 14 calici di cristallo da liquori.

11 detti più piccoli.

47 bicchieri di cristallo a righe arruolati.

16 detti da orzata a righe.

10 detti grandi da ponce lisci con piede a righe.

4 bocce d'Inghilterra lavorate.

2 dette liscie.

6 tazze di cristallo da conserva, ch'è una senza coperchio.
2 ampolle lavorate.
Porcellane. — 2 tazze da brodo con piatto e coperchio.
Un candelliere piccolo.
Una lucernina.
Una tazza da burro con piatto e coperchio.
Una zuccheriera con piatto e coperchio.
Due vasi da lardo.
30 tazze da caffe con suoi piattini, due zuccheriere, una caffettiera e due gran tazze da te di porcellana a fiori e orlo dorato.
24 piatti a fiori turchini con orlo dorato.
Due tazze piccole.
Tre vasi da latte.
15 tazze a bussolotto con loro piattini scompagnati.
6 tazze tonde da te con piattino.
Tre porta ova.
26 scodelle.
36 tondini.
6 piatti per la prima portata.
2 detti più grandi.
4 detti da lesso, ovali.
6 detti più piccoli, tondi.
4 detti per la seconde portata, ovali.
7 detti più piccoli ovali.
Due zuppiere con suoi piatti tondi.
5 piatti tondi piccoli da deser (*sic*).
11 detti più piccoli.
In Credenza. — Due vassoi grandi di lamiera a fiori quadrati, con maniglie gialle.
Un detto rosso ovale.
24 forme di piombo per gelar pezzi, rotonde.
29 forme di piombo da pezzi, quadrate.
Sette forme di latta, quadrate, da conserve.
Due forme di piombo grandi, rotonde, da gelare, che une doppia.
Due sorbettiere di stagno grandi.
Una detta piccola.

II. — Correspondance de Vittorio Mocenni, enfant, et de la comtesse d'Albany

1. — *Vittorio à la comtesse d'Albany*[1]

(janvier 1798)

Madame,

Enfin je tiens [a] mes promesses. Ma plume tracera (*sic*) [b] dans le papier des mots moins convenables à la langue françoise, mais le sentiment sera toujours le même, de vous aimer et de vous rendre touts les hommages que mon cœur peut vous [c] étaler. J'espère que vous agréerez de voir [d] cettes lignes d'écritures quique (*sic*) mauvaises et remplies de fautes, pendant que vous savez [e] qu'il y a la première fois que [f] j'écrive tout seul. Cet espoir sera satisfait, lorsque je verais [g] que vous [h] bien volontiers me donnerez votre lettre corrigée. Si cela arrivera, on augmentera le courage, pour mieux apprendre, et pour vous montrer [i] des meilleurs progrès dans cette langue. Je vous prie [j] de conserver la même amitié pour moi, et [k] je suis avec tout le respect [l], de vous, Madame, le très humble serviteur,

Vittorio.

---

2 [177]. — *La comtesse d'Albany à Vittorio Mocenni*[2]

(6 janvier 1798)

Pour avoir fait la lettre seul, ce n'est pas mal. Je prie Vittorio jusqu'à la nouvelle année de copier du françois pour apprendre la tournure des phrases; et puis

1. Sans suscription ni date. L'original porte, de la main de Quirina Magiotti, la mention: Lettera di Vittorio, et la date évidemment erronée du 10 *maggio* 1798.

« Corrections de la comtesse pour Vittorio » : — *a*) Ma promesse ; — *b*) Sur ; — *c*) Exprimer ; — *d*) Ces ; — *e*) Que c'est la première ; — *f*) J'écris ; — *g*) Verrais ; — *h*) Voudrez bien corriger ma lettre. Si vous avez cette bonté, cela augmentera mon ; — *i*) De plus grands ; — *j*) De me ; — *k*) J'ai l'honneur d'être ; — *l*) Qui vous est dû.

2. *Suscription :* Alla Signora Teresa Regoli e Vittorio Mocenni, Siena. — Original non daté. Date de Quirina Magiotti, en italien :

de m'écrire un autre fois seul. Il verra par la lettre que j'ai refait (*sic*)[1] que il a écrit des mots françois avec des tournures italienes ; mais cela viendra peu à peu en lisant avec attention et copiant. En françois il ne faut guère sortir de la construction : le nominatif, le verbe, l'adverbe, etc., on ne peut pas transporter comme en italien. Allons, courage ! de l'aplication! il ne faut pas se rebuter : ce n'est qu'avec le tems qu'on parvient à sçavoir quelque chose, et avec beaucoup d'étude et de peine. Adieu, Vittorio; portez-vous bien, et apliquez-vous.

Corrigé : — Madame, Je tiens donc enfin ma promesse. Ma plume vous tracera en mauvais françois l'hommage des sentimens d'attachement, dont mon cœur est rempli pour vous. J'espère que mon obéissance à vos désirs de vous écrire dans une langue que j'apprends vous rendra plus indulgente pour mes fautes, et que vous vous rappellerez que c'est la première fois que j'écris seul. Si vous daignez corriger ma lettre, cela augmentera mon courage pour m'appliquer davantage, et faire de nouveaux progrès. Je vous demande la conservation de vos bontés pour moi, et j'ai l'honneur d'être avec le respect qui vous est dû, etc.

6 del 1798. Cf. *ibid.*, p. 27, lettre 10 à Teresa R. M., du 15 janvier 1798. La comparaison justifie la date du 6 janvier.

1. Voir ci-après le *corrigé* de lettre par Mme d'Albany.

3. — *Vittorio Mocenni à la comtesse*[1]

(Avant le 16 février 1798)

[Non datée.]

MADAME[2],

C'est la seconde fois, que je vous donne un petit essais de mes progrès dans l'étude de la langue françoise ; c'est vrai [a] que je vous ai dit que je ne voulais *pas*[b] vous écrire en françois, si vous ne me remarquiez[c] pas les defautes[d] que j'avois faites la première fois. Mais à présent, m'ayant dit mon maître que j'écrive une lettre[e], je vous l'ai écrite[f], Madame. J'espère que vous ne serez pas fachée de ma[g] licence ; particulièrement je le crois, venant d'un cœur qui est tout à vous, qui vous aime bien tendrement en attandre (*sic*) l'occasion de vous le témoigner par l'exécution[h] de vos ordres.

Je suis, Madame, votre très humble serviteur.

VICTOR.

---

4 [178]. — *La comtesse à Vittorio*[3]

(16 février 1798)

15 febbrajo 1798.

Vous avez voulu, mon cher Vittorio, que je vous corrige votre lettre : je l'ai fais. Voilà à peu près ce que vous avez voulu dire. On ne dit jamais à une

1. Sans suscription ni date. L'original porte la date donnée par Quirina : *16 febbrajo 1798*, et, d'une autre main, la mention *Lettera del Mocenni alla Contessa.*

2. Voici les corrections marginales de la comtesse adressées *al mio studioso Vittorio* (la comtesse a ensuite refait la lettre tout entière qu'on trouvera ci-après) :

a) Il est vrai ; — *b*) Plus ; — *c*) Corrigiez ; — *d*) Fautes ; — *e*) Je dois vous écrire ; — *f*) écrit ; — *g*) Mon hardiesse ; — *h*) En exécutant (*sic*). Il est assez amusant de constater que la soi-disant correctrice commet elle-même des fautes de français et d'orthographe.

3. *Même suscription.* Original non daté. Date de Quirina Magiotti : 16 febbrajo 1798. — Cf. p. 43, lettre 15 à Teresa Regoli Mocenni.

femme qu'*on l'aime de tout son cœur*, sans y ajuter le mot de *respect*. Si vous m'écrivez en italien, cela seroit tout simple, mais en françois on ne le peut pas. Vous avez besoin de lire beaucop en françois, avant de commencer à écrire, pour attrapper la phrase ; parce que jusqu'à présent vous traduisez de l'italien, ce qui fait un mauvais jargon. Il faut prendre garde aussi aux accents. Lisez la grammaire, et copiez souvent un livre françois ; cela apprend plus que tout le reste, surtout en observant les phrases.

Je suis charmée que vous continuez à étudier : c'est le temps du semer, pour recueillir plus tard. Surtout ne pensez pas à jouer la tragédie[1] : vous perdriez trop de votre temps, et cela feroit tord à vos études. Courage, Vittorio : jespère que vous ferez honneur à votre parrein.

Corrigé : — C'est la seconde fois que j'ai l'honneur de vous donner un petit essais de mes progrès dans l'étude de la langue françoise. Il est vrai, Madame, que je vous avois dit que je ne voulois plus vous écrire en françois, si vous ne me corrigiez pas les fautes que j'aurois faites. Mais mon maître veut que je vous fasse juge de mes progrès. Je prends donc la liberté de vous écrire, espérant que vous me le pardonnerez, comme venant d'un cœur qui vous est tout dévoué, et qui vous est respectueusement attaché, et ne désirant que l'occasion de vous en donner des preuves. Veuillez bien, en attendant, recevoir l'hommage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

1. Ceci est assez contradictoire avec ce qu'elle dit à Teresa le 14 février 1798 (Cf. p. 39).

5. — *Vittorio à la comtesse*

(24 février 1798)

Siena, 24 febbrajo 1798.

MADAME,

Il y a bien de tems que je ne vous ai pas écrit, ma respectable comtesse, c'est-à-dire qu'il y a bien de tems que je n'ai pas eu des plaisirs, car à présent je n'en connois guère d'autre que celui de lire le morceaux de vos lettres pour moi, et d'y répondre.

Je vous avois écrit dans ma dernière lettre italienne que je souhaitais vos conseils pour bien choisir dans la lecture des bons livres, mais je n'ai pas eu l'honneur de les obtenir de vous. Je vous prie donc de relire cette lettre, de la bien observer, et de m'y répondre à vôtre avis.

Je vois bien que ma lettre est assez courte, mais ennuieuse, non pas pour moi qui aime à vous écrire, mais pour vous que j'ennuie. Je m'en vais la relire. Mon Dieu, quel fatras ! Je n'y trouve qu'une chose que vous approuverez ; ce sont les marques d'amitié que je vous donne : tout cela est bon et vrai. Quant au reste, je vous conseillerois de ne pas la lire, si vous ne l'aviez déjà lue[1]. Adieu, ma bien aimée ; aimez tout le monde et moi plus que tous les autres. Je suis Votre très humble serviteur,

VICTOR MOCENNI.

1. Ce qui suit a été barré par la comtesse, qui a mis en marge l'observation suivante : « On n'écrit pas ces phrases à une personne plus âgée que vous et à qui on doit le respect dû à une femme. »

6 [179]. — *La comtesse à Vittorio*[1]

(6 mars 1798)

Il est bien juste, mon cher Vittorio, que je vous remercie de tout ce que vous me dites d'obligeant dans les lettres de vôtre maman, et même de vôtre aplication à l'étude, car j'aime à me flatter que j'y ai contribué un peu, et que vous aimez à me faire plaisir, puisque vous sçavez que je suis l'amie de vôtre maman, ainsi que à votre parrain. Je vous exorte à continuer : vous bénirez un jour les personnes qui vous ont donné ce conseil ; car dans quel état ou profession on se trouve, les livres sont une grande consolation ; c'est même la seule ; on est bien indipendant quand on sais s'amuser seul ; et c'est un amusement qui nourit l'âme, au lieu que les autres épuisent le corps et l'esprit. Ce n'est pas que à votre âge il ne faille s'amuser et se divertir d'une autre manière ; mais chaque chose a son tems, et il viendra celui où vous serez charmé d'avoir pris sur les jeux de la jeunesse quelques heures pour vous procurer des plaisirs plus solides pour l'âge de la raison. Croyez, mon cher Vittorio, que je m'intéresse sincèrement à vous et à vos progrès dans l'étude, et que je ferai tousjours des vœux pour votre bonheur.

[Da Firenze], ce 6 mars 1798.

LOUISE DE STOLBERG, C. D'ALBANY[2].

1. *Suscription :* Al signor Vittorio Mocenni. La date locale [Da Firenze] n'est pas de la main de la comtesse. Cf. la lettre 17 a Teresa, du 12 mars 1798, *supra*, p. 51. L'autographe de cette lettre a fait partie de la collection de Cesare Guasti.

7 [180]. — *La comtesse à Vittorio*[1]

(21 mars 1798)?

Sans date.

Je trouve, mon cher Vittorio, que vous avez fait des progrès dans le françois ; il faut continuer à vous apliquer, surtout à faire des phrases françoises, ce qui vous manque, et c'est en lisant que vous les acquérerez (*sic*). Vous me demandez ce que je vous conseille de lire; mais j'ignore ce que vous avez déjà lû : ainsi je ne sais que vous dire.

Je vous conseillerois Plutarque, *la Vie des hommes illustres ;* Tite Live ; une *Histoire Romaine*, de Rollin ou d'un autre ; une *Histoire de la Grèce*, par Gillies, traduite en françois par Cova (*sic*). Mandez-moi ce que vous avez lû, et alors je pourai vous donner mon avis. Ayez soin de votre santé. A votre âge il faut faire de l'exercice, et beaucup ; sans cela vous serez toute votre vie malingre et délicat. Croyez moi : la santé est le premier des biens de ce monde. Conservez la donc comme tel.

Adieu ; portez vous bien, et croyez que je m'interesse à vous de tout mon cœur, ainsi que votre parein. Je suis persuadée que vous chercherez toujours à lui faire honneur et à vous distinguer par votre bonne conduite et votre aplication.

Corrigé[2] : — M. Il y a bien long tems que je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire, et par conséquent que je n'ai pas éprouvé une véritable satisfaction, n'en ayant pas d'autre que celle de lire les morceaux de vos lettres qui me regardent, et d'y répondre.

J'avois pris la liberté dans ma dernière de vous demander vos conseils pour les livres que je devrois lire ; mais vous ne m'avez

1. *Suscription :* A Vittorio Mocenni, à Siena. Original non daté. Date de Quirina Magiotti : 21 marzo 1798. Les lettres contemporaines à Teresa (pp. 54 et 58, lettres 18 et 19), ne contiennent rien de topique à l'égard de Vittorio.

2. *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni, à Siena.

pas répondu la dessus. Je vous prie cette fois-ci de ne pas me les refuser.

Je ne m'apersois que trop que ma lettre est courte, mais ennuyeuse, non pas pour moi, qui me complais à vous écrire, mais pour vous qui devez la lire. Je suis honteux de l'incorection des phrases. Pardonnez-moi, Madame, et n'y lisez que l'assurance de mon tendre et respectueux attachement, que je vous conserverai toute ma vie pour mériter la continuation de vos bontés.

J'ai l'honneur d'être, Madame la comtesse, etc.[1].

---

8. — *Vittorio à la comtesse*[2]

Sans date.

MADAME[3],

Le peu de mots que vous avez eu la bonté de m'adreser dans la lettre de ma mère m'ont fait éprouver deux sensations contraires[a] dans un même temps, l'une de plaisir, et l'autre de chegrin : de plaisir, car toutes les fois que j'ai reçu de vous quelques ammonitions[b], cela a été pour moi toujours plaisir[c] au lieu de mécontantement[d] ; de chagrin est de vous avoir fachée[e]. C'est vrai que c'est pour moi une peine quand il faut que je cherche[f] le mots dans le Dictionaire, mais pourtant ayant reconnu ma faute j'avois déterminé de m'en garder. Voyez-vous donc[g] q'on peut dire ici : « Faute confessée est à moitié pardonnée. » Je vous prie donc de m'excuser, Madame, et j'espère que la première fois que vous m'écrirez, vous ferez usage des mêmes termes de[h] contentement, dont vous avez fait usage les autres fois.

Je suis de vous, Madame, très humble et obéissant serviteur,

VITTORIO[3].

1. *Suscription :* Alla signora Teresa Regoli Mocenni, Siena.
2. Sans suscription ni date. Date de Quirina Magiotti : 10 marzo 1798, avec la mention : *Lettera di Vittorio alla Contessa.*
3. Corrections marginales de la comtesse « *pour Victor* » : — *a*) *Dans un même temps* (*sic*) ; — *b*) Corrections ; — *c*) Un plaisir ; — *d*) Au lieu d'en recevoir du mécontentement ; et ; — *e*) Il est ; — *f*) Les mots ; — *g*) Qu'on ; — *h*) Satisfaction.
4. A la suite de la lettre est l'exercice de traduction suivant :
Texte : L'invidia non difende la causa di alcuno. Ella non é favoverole che a se stessa a pregiudizio degli altri. *Traduction de Vittorio :* L'envie ne plaide pas la cause d'aucun. Elle n'est pas favorable qu'à soi-même à préjugé des autres.

---

9 [181]. — *La comtesse à Vittorio*[1]

Sans date.

La lettre de Vittorio va mieux, mais s'il avait regardé dans le dictionnaire, il aurait vu, qu'on ne dit pas *ammonire* dans ce sens là, mais *corriger*, *réprimander*, etc. Je le prie de copier d'un bon livre pour apprendre à faire des phrases ; sans cela, c'est un baragouin qui n'a pas le sens comun. Ce sont des mots françois arangés à l'italiene. D'ici à un mois je ne veux pas de ses lettres françoise ; pendant ce tems je le prie de copier, et puis de m'écrire.

Je suis charmée que la correction lui fasse effect : c'est bon signe. Il faut de l'attention pour apprendre, et sçavoir se donner de la peine, et beaucup : sans cela on reste un âne. Son parrein apprend le grec tout seul, et il entend dejà les livres les plus difficiles, n'apprenant que depuis deux ans ; mais il se donne de la peine. J'espère que Vittorio s'en donnera aussi : je l'y exeorte de tout mon cœur.

Vittorio doit aussi faire attention aux accents sur les *é* fermé et ouvert, auquels il ne prend pas garde.

Corrigé : — Le peu de mots que vous avez eu la bonté de m'adresser dans la lettre de ma mère m'ont fait éprouver en même tems deux sensations contraires : l'une de plaisir, et l'autre de chagrin, — de plaisir, car toutes les fois que j'ai reçu de vous quelques réprimandes, celà a toujours été pour moi un plaisir au lieu d'en recevoir du mécontentement ; et seulement de chagrin

1. Original sans suscription ni date ; date de Quirina Magiotti : 10 marzo 1798. C'est, évidemment, la réponse à la lettre précédente de Vittorio, comme le montre le corrigé ; mais la date de la lettre ou de la réponse est sûrement erronée, et la date du mois n'est probablement pas exacte. Cf. lettre 49, page 152.

de vous avoir fachée. Il est vrai que c'est une peine pour moi quand je dois chercher les mots dans le dictionnaire; mais ayant reconnu mon tord, j'étais déterminé de m'en corriger. C'est donc le cas de dire ici : « Faute confessée est à moitié pardonnée. » Je vous prie donc de m'excuser, Madame, et j'espère que la première fois que vous me ferez la grâce de m'écrire, vous voudrez bien faire usage des mêmes termes de satisfaction, dont vous vous êtes servie les autres fois.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

---

10 [182]. — *La comtesse à Vittorio*[1]

(3 janvier 1799)

Sans date.

Je suis charmée, mon cher Vittorio, que le livre[2] que je vous ai envoyé vous soit agréable, j'espère que vous deviendrez un jour un philosophe moderne, ou au moins un jeune homme qui sçaura apprécier le vrai du faux, et par conséquent marchera toujours dans le sentier de la vertu, et remplira tous ses devoirs avec exactitude; ce qui vous fera jouir d'une satisfaction intérieure que la vertu seule peut donner. — Il est doux de penser qu'on mérite l'estime des autres et que personne n'a le droit de ne pas vous estimer. Continuez donc, mon cher Vittorio, à vous orner l'esprit dans vos momens de loisirs et de vous former l'âme dans tous les instants de votre vie. Suivez l'exemple de votre digne mère, aimez la, respectez la toujours, et vous vous en trouverez bien. Je vous remercie des fromages qui sont excellentes; vous pensez à me nourrir le corps, je m'occuperai en reconnoissance à vous nourrir l'esprit. Ayez soin de votre santé; faites de l'excercice avec modération,

1. Suscription : Al signor Vittorio Mocenni, a Siena. Date de Quirina Magiotti : 3 gennajo 1799.

2. Il n'est pas question de cet envoi de livre dans les lettres 55 et suivantes à Teresa.

que toutes vos actions soient conduites par la raison, sans cependant faire le pédant. Soyez raisonnable pour vous seul. Adieu, portez vous bien et comptez à jamais sur mon tendre intérêt. Mille compliments à votre papa et remerciements des fromages et huile excellente. — Adieu; le parein se porte bien et compte sur un filleul qui lui fera honneur[1].

Vittorio traduira ceci le plus brièvement qu'il pourra en italien. Il copiera le françois et la traduction dans un petit livre. Il m'envoyera la traduction toutes les semaines sur ce papier, ou sur une feuille volante avec le françois à côté.

Sénèque. — Le devoir de l'homme est d'être utile aux hommes et au grand nombre, s'il se peut; sinon, à un petit nombre ; sinon, à ses proches ; sinon, à lui-même : en se rendant utile à soi-même, il travaille pour les autres. Comme l'homme vicieux ne nuit pas seulement à lui-même, mais encore à ceux auxquels il eût pu être utile, s'il eût été vertueux, de même en travaillant pour soi, on travaille aussi pour les autres, puisqu'on forme un homme qui pourra leur être utile.

---

11 [183]. — *La comtesse à Vittorio*[2]

(20 mars 1799)

Vittorio entend très bien, mais je voudrois qu'il chercha a présent à rendre le françois dans un stile plus italien, et le plus brièvement possible. Je trouve aussi que son écriture n'est pas très belle : il faut qu'un homme ait un beau caractère, sur tout pour le commerce.

Cicéron. — La bienséance consiste à ne rien faire en dépit de la nature. Sans doute rien n'est plus beau que le parfait accord

1. Ce qui suit est sur une feuille séparée. Datée aussi par Quirina 3 gennajo 1799.
2. Même suscription. Original non daté. Date de Quirina : 20 marzo 1799.

de tous les instants de notre vie, que l'harmonie de toutes nos actions entre elles; mais vous ne parviendrez jamais à conserver cet heureux accord, si, négligeant votre naturel, vous voulez imiter celui des autres.

---

12 [184]. — *La comtesse à Vittorio* [1]

(27 mars 1799)

Le 27 mars.

Je viens de recevoir, mon cher Vittorio, le vin et l'huile que vous m'avez envoyé au nom de votre maman, dont je vous remercie de tout mon cœur. Vous avez toujours la bonté de me payer la dixme, et je suis bien sensible à votre attention. Je boirai à votre santé, et je vous souhaiterai tout le bonheur que vous méritez, tant votre maman que vous.

Vous convenez donc que j'ai devinez votre caractère et la raison de votre malancolie. Je crois fermement que si votre cœur étoit rempli, vous seriez moins triste, surtout si vous auriez fait chose[2] qui vous rendit heureux.

Vous avez trop bonne opinion de moi ; je n'ai d'autre mérite que d'être bonne et de m'attacher sincèrement aux personnes que je crois honnêtes. Si jamais vous aimez, tâchez de trouver de la bonté : mais on n'est pas toujours le maître de choisir, et on est souvent séduit avant que d'avoir réfléchi, et avant de sçavoir si on aime. La figure est la première qualité qui nous engage, parce que l'amour se prend par les yeux. Je désire, mon cher Vittorio, que vous soyez heureux, mais cela sera difficille, si vous avez l'âme si sensible : vous ne trouverez jamais rien qui vous satisfera, exceptés l'étude. Votre parrein est tout de même. Je ne veudrois (*sic*) pas que le

1. Même suscription. Date de l'autographe : le 27 mars ; de Quirina Magiotti : 27 marzo 1799. Cf. lettre 58, p. 169.
2. *Sic*. Il faut probablement lire *choix*.

nom de Vittorio, que vous avez de comun, vous donne ce caractère malheureux : car on l'est, quand on est si mélancolique. Mais je suis sure que ce même nom que vous portez vous empêchera toujours de faire des choses qui soient au-dessous de votre éducation et des sentiments que votre maman vous a inspirés. Mille compliments à l'archiprêtre ; dites lui, ainsi que à votre maman, qu'ayant écrit deux lettres la semaine passée pour nos affaires, je me bornerai à récrire samedi, en ayant plusieurs autres à expédier pour la poste. Portez vous bien, mon cher Vittorio ; faites de l'excercice ; il est nécessaire pour votre santé ; les tempéramens mélancolique ont besoin de prendre l'air, et même d'errer seul dans les champs, admirant la nature, comme fait votre parrein. Adieu ; comptez à jamais sur ma tendre amitié pour la vie.

Dites-moi si vous avez jamais lû Jean Jeaque (*sic*) Rouseau ? son *Héloyse* devroit vous plaire.

---

13 [185]. — *La comtesse à Vittorio* [1]

(8 mai 1799)

Le 8 mai.

Je vous remercie, mon cher Vittorio, d'avoir pensé à moi. Je suis toujours charmée de recevoir de vos nouvelles, mais je préfère que vous étudiez même l'anglois à m'écrire. Je sais toujours par l'archiprêtre si vous vous portez bien, et si vous continuez à vaquer à vos occupations commerciales et instructives. J'approuve fort votre manière d'étudier. Vous devriez lire aussi une histoire générale de la Grèce ; celle de Gillies,

1. Même suscription. Date de l'autographe : le 8 mai ; de Quirina Magiotti : 8 maggio 1799.

traduite de l'anglois en françois ou en italien, est très bonne, car il me parroit que Condillac est un peu abrégé. J'ai lû ce dernier il n'y a pas long tems: il faict un tableau de l'histoire qui en rapelle les événements à qui les a lû, mais ne les apprend pas assez à qui ne les sait pas du tout. Il faut lire aussi les traductions de Hérodote, qui est le père de l'histoire grec; de Thucidide, qui est son continuateur, et de Xénophon, qui fini l'histoire de ce pays intéressant. D'ailleurs sa *Retraite de dix mille* est enchanteur. On aime Xénophon en le lisant : sa simplicité, sa naïveté attache à lui. Tous ces ouvrages sont intéressants. La traduction de Landini est excellente. L'ouvrage de Zimmerman doit vous plaire, car elle nourit votre mélancolie. Je suis curieuse de sçavoir si l'*Héloyse* vous plaira. L'auteur sort souvent de son sujet pour faire des dissertations philosophiques trop sérieuses pour convenir à une jeune fille de l'âge de Julie. Ce roman est un peu exagéré pour l'Italie, où les femmes ne connoissent guère ces sentiments exagérés de l'amour. Ne vous y attachez pas trop, car vous seriez la dupe d'être un Saint-Preux, et vous ne trouveriez pas de Julie.

Ne perdez pas votre tems à lire des romans; fortifiez-vous le cœur et l'esprit avec la lecture de Plutarque, et ne vous l'ammollisez pas pour (*sic*) toute les follies de l'amour, qui ne mènent qu'à nous donner bien du chagrin et à nous faire faire bien des sottises. Peu de femmes méritent d'être aimé avec passion; mais comme vous payerez le tribut à l'amour, comme tout le monde, souvenez-vous de ne pas faire des follies, et de tâcher de vous contenir dans les bornes de la raison (si vous pouvez, car cela est difficile) ; mais ne vous livrez pas à la première femme qui voudra s'emparer de vous et vous subjuguer.

Portez-vous bien, mon cher Vittorio ; comptez à jamais sur ma tendre amitié, comme je compte sur votre raison et votre bonne conduite, et l'observation de vos devoirs. Ne négligez pas trop vos affaires pour vos plaisirs.

---

14 [186]. — *La comtesse à Vittorio*

(19 juillet 1799)

19 juillet.

Je vous pardonne, mon cher Vittorio, de ne pas m'écrire, quand vous employez aussi bien votre tems. Je préférerois cependant, — et il vous seroit infiniment plus utile — qu'au lieu de lire tous ces livres françois, vous apprissiez le latin comme il faut : on ne peut faire aucun progrès dans la littérature ni dans les sciences, si on ne sait pas cette langue. C'est une clef qui vous introduit dans tous les secrets de l'art. On ne sait rien, si on ne lit pas les anciens dans les originaux : même les traductions ne vous en donnent qu'une foible idée. Au lieu donc de passer tant de tems à lire les modernes, apprenez avec application une langue, qui vous rendra au centuple la peine qu'elle vous aura donné à l'apprendre. A votre âge on ne doit pas craindre la fatigue et la peine : il faut accoutumer la tête à faire des efforts qui finissent par se changer en plaisirs. Mais souvenez vous toujours, mon cher Vittorio, que votre premier état est le négoce, que les lettres ne doivent vous servir que de délassement. Au lieu de fréquenter une compagnie qui ne vous apprenderoit rien, vous devez d'abord remplir votre devoir, qui est de faire le négociant ; ne perdez jamais cela de vue : quand vous y manquez pour

1. Même suscription. Date de l'autographe : 19 juillet; de Quirina Magiotti : 19 luglio 1799.

votre plaisir, vous ne remplissez pas votre devoir, et vous ne pouvez pas vous estimer vous même. C'est cependant la première estime qu'on doit rechercher, car on ne se fait pas illusion à soi-même.

Je n'ai pas trouvé l'ouvrage que vous me demandez, j'en ai un en six volumes, qui a ce même titre, mais sans nom d'auteur; si vous le voulez, je vous le prêterai, à condition que vous en aurez soin.

Adieu, mon cher Vittorio; portez vous bien, faites de l'excercice, remplissez vos devoirs, et puis délassez-vous en lisant quelques bons livres, qui vous anime à marcher dans le sentier de la vertu et vous distraire (*sic*) de l'ennui que peut vous occasioner le négoce, quoique cela ne devroit pas être, surtout si vous réfléchissez que tous les états de ce monde ont leur moment de désagrémens, et qu'il dépend de nous de sçavoir nous mettre au-dessus en voyant les choses pour ce qu'elles sont. Adieu.

---

15 [187]. — *La comtesse à Vittorio*[1]

(21 décembre 1799)

21 décembre.

Je vous remercie, mon cher Vittorio, d'avoir si bien fait la commission de votre maman, qui est arivée saine et sauf. Comme vous êtes à la tête de son négoce, je m'adresse à vous pour avoir deux *panpepati*, de celui qu'on payoit *autrefois six paules*, non pas des meilleures, les autres me plaisant d'avantage. Je voudrois aussi une livre de torone de six qualités différentes, si elles existent, sinon deux de caffé, et le reste d'autres qualités.

1. Même suscription. Date de l'autographe : 21 décembre ; de Quirina Magiotti : 21 décembre 1799.

Je vous serai bien obligé de me mander ce que je vous devrai.

Je vois que vous avez fait de grand progrès dans l'écriture; je vous en félicite, et vous exeorte à vous apliquer, et à relire quelquefois les sentences que je vous ai envoyés: vous y trouverez souvent de quoi vous régler dans le cours de votre vie Rappellez-vous toujours qu'on n'est heureux dans ce monde qu'en suivant les préceptes de la vertu. Quant on n'a rien à se reprocher, on supporte avec courage les injustices du sort et des hommes. Croyez, mon cher Vittorio, que je m'interesserai toujours à votre bonheur, ainsi que votre parrein, qui vous exorte à étudier. Disposez de moi quand je pourois vous être utile.

LOUISE DE STOLBERG, C. D'ALBANY.

---

16 [188]. — *La comtesse à Vittorio* [1]

(18 septembre 1801)

18 7bre.

Pardonnez-moi, mon cher Vittorio, de ne vous avoir pas encore répondu; mais ce tems *chiroccoso* [2] me rend paresseuse et à moitié imbécile. J'ai toute la peine du monde de prendre la plume en main; n'atribuez donc qu'à mon inertie de ne vous avoir pas encore remercié de votre aimable lettre. Je suis charmée que votre course à Florence vous a fait du bien à la santé; ayez en soin, et faites de l'exercice le plus que vous pouvez,

1. *Suscription :* Al Signor Vittorio Mocenni, a Siena. La date de 1798 mise sur l'original par Quirina est une erreur évidente. Cf. *supra*, pp. 403, 405 et 407, lettres 163, 164 et 165 (17 août, 25 août et 6 septembre 1801).
2. Où souffle le sirocco.

pour vous conserver l'estomac en bonne état. Quand le physique est sain, le morale a plus de force, et on supporte mieux les contradictions journalière de la vie, et on jouit mieux des petits plaisirs qui se présentent. Réfléchissez donc à cela ; vous vous en trouverez bien. J'espère que vous continuez à vous apliquer sans manquer à vos principeaux devoirs, qui doivent toujours être préféréz à vos livres ; mais on les fait avec courage, quand on a la tête bien meublée. Adieu, mon cher Vittorio, ne m'oubliez pas, aimez votre maman, et dites-lui que je l'aime aussi tendrement.

Votre amie,

LOUISE DE S., C. D'ALBANY.

---

17 [189]. — *La comtesse à Vittorio*[1]

(28 mars)

28 mars.

Je vous remercie, mon cher Vittorio, du vin et de l'excellente huile que vous m'avez envoyé; elle m'a fait d'autant plus de plaisir que j'en cherchois ici pour ma salade, sans en trouver comme je désirois. Pour le vin, celui de l'année passée étoit meilleure, quoique celui ci soit bon aussi; et je vous en suis très reconnoissante, ainsi que votre parein : nous en boirons de tems en tems à votre santé pour la prospérité de l'excellente famille.

J'espère que vous continuez à vous occuper de vos livres et votre commerce, et que vous ne négligez ni l'un ni l'autre, parce que chaque chose a son tems,

1. *Suscription :* Al signor Vittorio Mocenni, Siena. La date de 28 marzo 1798, indiquée par Quirina Magiotti, est une erreur évidente. Cette lettre est de 1802, comme le prouvent ce que Mme d'Albany dit de la situation de Vittorio et l'allusion à Condillac, dont elle reparle à Teresa Regoli Mocenni. Cf. p. 428, lettre 175, 19 décembre 1801.

la journée étant bien longue. Je lis aussi le *cours d'étude* de Condillac dont je suis très contente; sa métaphisique est la moins obscure de toutes celles que j'ai lu jusqu'à présent; étant venu après Locke, il a pu rectifier la méthode de son prédécesseur. Portez-vous bien, mon cher Vittorio, et comptez à jamais sur mon tendre intérêt pour la vie.

LOUISE DE STOLBERG, COMTESSE D'ALBANY[1].

1. La note 2 de la p. 304 (ci-dessus) est à supprimer.

TABLE DU PREMIER VOLUME

1801

1802

APPENDICES

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, RUE GAMBETTA, 6



